699 38e Année. Tome CXCVII 1er Août 1927

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... **4 fr.** | *Étranger*...... **4 fr. 50**

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Voici donc les Chambres en vacances, et on s'en est tout de suite aperçu à la tenue de cote qui, de maussade et inactive, s'est promptement redressée et a abandonné l'hésiion dans laquelle elle se complaisait depuis plusieurs mois. Souvent, en effet, lorsque politique travaille, la Bourse chôme, redoutant les émotions trop violentes, se refusant entreprendre des opérations à long terme, alors que la chute du cabinet ou des débats r la question électorale peuvent faire crouler les combinaisons les plus sagemen udiées.

La nouvelle des émeutes de Vienne parvint à Paris un samedi, jour où, grâce à l'apcation de la semaine anglaise, notre marché est fermé. Le lundi suivant, on était aucoup plus rassuré, de telle sorte que cet événement important n'eut pas chez nous répercussion fâcheuse.

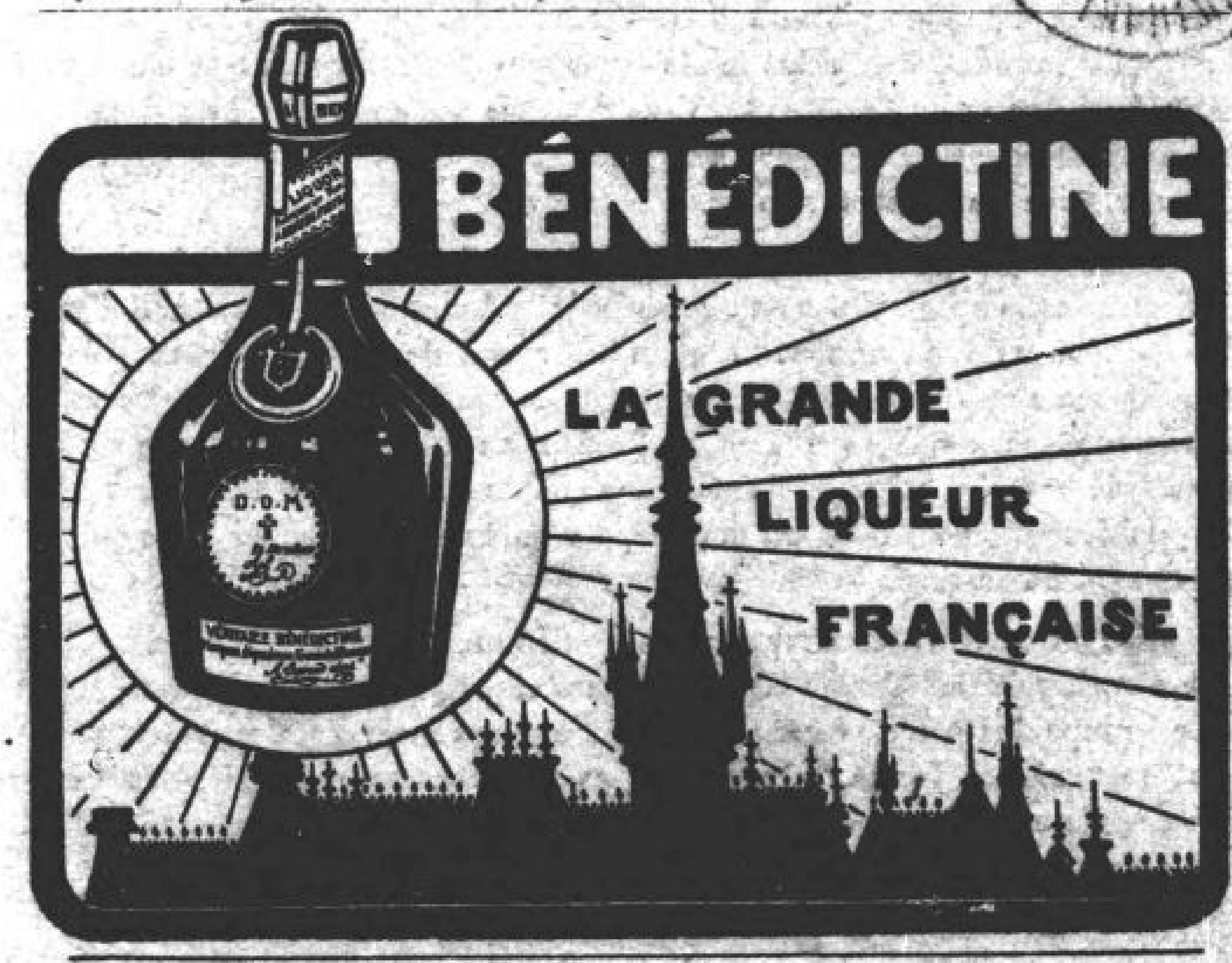
Les échanges se sont donc poursuivis beaucoup plus nombreux, le portefeuille nanal, tout comme la spéculation, se faisant moins circonspect. Serions-nous à la veille cette fameuse campagne d'été que l'on annonce si fréquemment à cette période de l'ane ? Un développement de la hausse semble fort possible dans les circonstances tuelles et paraîtrait même assuré, n'était la stabilisation légale escomptée par beauup et qui a chance de rester en suspens jusqu'en novembre. Constatons, sans nous rer à aucun pronostic, que l'on est beaucoup plus ferme et que le mouvement commencé semble solidement accroché.

Le groupe des Rentes françaises a retrouvé la faveur, tous ces titres s'adjugent des ins appréciables. Les obligations de la Caisse d'amortissement, dont le coupon est périeur au précédent, progresse à 558. Fermeté des Bons du Trésor et des obligaons du Crédit National. Parmi les fonds étrangers, les emprunts ottomans sont assez gités sur des informations contradictoires ; hausse des emprunts brésiliens libellés en r, sur l'information que le gouvernement accepterait de soumettre à la cour de la Haye question relative au paiement en or.

Nos grandes banques ont largement bénéficié de la reprise des valeurs françaises, est ainsi que le Comptoir d'Escompte passe de 1.400 à 1.530, le Crédit Lyonnais de 630 à 2.815. On note également la grande fermeté de la Société Générale à 1.088. es établissements étrangers sont calmes, mais en tendance ferme. Nos chemins de fer, arbonnages, valeurs métallurgiques participent au mouvement de hausse ; d'ailleurs ne fermeté de bon aloi se manifeste sur l'ensemble des valeurs françaises. Mettant à rofit les meilleures dispositions du marché, les valeurs d'électricité et de produits chiiques gagnent du terrain.

Une reprise du caoutchouc a vivement stimulé tout le groupe de valeurs de plantaions ; on a recherché les Terres Rouges, Pacouda, Eastern, Caoutchoucs de l'Indochine. Le groupe des pétroles garde une allure assez réservée, les valeurs roumaines erminant en tendance ferme. Mines d'or et territoriales sud-africaines en reprise. Réaction des diamantifères, qui risquent de rester mal disposées tant que le Parlement du Cap n'aura pas accepté la loi sur les pierres précieuses.

Le Masque d'Or.



Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.

LE DOMAINE PUBLIC PAYANT

—

Si délaissant toute métaphysique du droit de propriété dite intellectuelle, on se demande simplement à quoi elle sert, on peut admettre que les intéressés forment trois groupes : les auteurs, les éditeurs et le public.

Il y a aussi l'Etat. L'Etat représente le public, fait des lois au profit public, est une émanation du public, mais s'en écarte en prétendant : 1° le diriger, 2° le faire payer. Le public ne comprend rien à des droits d'auteur, il prétend lire, voir, chanter ce qui lui plaît. L'Etat a le simple souci d'être un éducateur, de veiller aux intérêts commerciaux du pays, et de taxer tout ce qu'il peut. S'il nie les droits, comment en imposerait-il? Il est prêt à en reconnaître et à en profiter.

Les auteurs, dit-on, ne savent pas ce qu'ils veulent. Si, mais ils veulent des choses contradictoires : l'expansion de leur œuvre et le profit maximum. Tel qui est ravi qu'on écoute ses vers et qu'on le cite pour rien, qui paye pour qu'on l'imprime et n'en attend que la gloire, trouve injuste qu'on ne l'entretienne pas à « ne faire que ce qu'il lui plaît ».

Les auteurs ou héritiers d'auteurs, lorsqu'ils savent exploiter une œuvre, demandent une propriété exclusive la plus longue possible. Ces qualités d'éditeur sont refusées à la plupart des écrivains, et sans rapport avec leur

talent. Quand, tombant dans le domaine public, ils peuvent enfin être reproduits sans autorisation, il semble que ce soit un avènement. Le public enfin est admis à le lire! Un écrivain naît cinquante ans après sa mort.

Les éditeurs non plus ne sont pas d'accord. Ceux qui ont des auteurs, qui se sont fait céder des droits de propriété, avec clause en leur faveur au cas où celle-ci serait prolongée par les lois, croient dur comme fer que la propriété littéraire est « une propriété », la veulent pour leurs enfants et arrière-petits-neveux, — les leurs, pas ceux des auteurs, — tandis que ceux qui exploitent les classiques et les morts sont fort soucieux de l'éducation du peuple, de la liberté, de l'intérêt du public, et, restreignant la propriété exclusive dans sa durée, l'atténueraient par des droits de citation, d'anthologie, de livres pour l'enseignement.

Comment concilier ce chaos d'intérêts contradictoires?

Non par une loi rigide, un principe énoncé sans souci de son application, mais par une formule souple, sans cesse revisable, qui tient compte de tous les intérêts, les proportionne aux mœurs et aux nécessités d'une époque, — formule comme après des années de guerre, grèves, baisse des valeurs, contrats impossibles à exécuter, il a bien fallu en trouver pour les services publics — pain, gaz, électricité — sous peine d'être privé de pain, de chaleur, de lumière, en dépit des engagements formels, en dépit du Droit pur, stupide et injuste, — formule où le cours de la vie, le prix du charbon, l'heure de travail, la vente des sous-produits, les frais généraux, le risque, l'intérêt de l'argent peuvent trouver place.

Une telle formule existe pour les œuvres de l'esprit. Le talent, le succès, le risque de l'éditeur, les besoins de l'auteur et de sa famille, entrent en proportion avec les besoins de l'Etat et du public, la plus grande diffu-

sion possible de l'œuvre et de la pensée de l'auteur et ce droit d'intégrité qu'on nomme son droit moral.

Elle a été réclamée depuis plus d'un siècle par les plus grands éditeurs comme par les plus grands écrivains.

On l'a appelée DOMAINE PUBLIC PAYANT.

§

Elle n'est pas seulement réclamée. Elle existe, elle fonctionne, en France, dans un domaine restreint, et le gouvernement qui songe à l'établir pour les auteurs défunts ne fait que prolonger et étendre ce qui marche à souhait pour les auteurs vivants et cinquante ans au delà.

Le théâtre est prospère. Il ne vit pas autrement. C'est par un tarif uniforme que les droits d'auteur sont perçus. Ils le sont pour les morts comme pour les vivants. Quelques exceptions, primes ou autorisations à demander ne vont pas contre la règle. Il n'est pas possible, en fait, de faire vivre un théâtre en France sans payer les auteurs, à un tarif varié mais non pas arbitraire. La musique, fut-ce l'orgue des foires, est soumise aux mêmes règles, et la radiophonie le sera. Une différence intervient : la possibilité de l'abonnement.

Et les lettres... Hélas! Une seule exploitation a, depuis 1838, conquis, encore très incomplètement, le domaine public payant : la reproduction dans les journaux. Les œuvres inscrites au Catalogue de la Société des Gens de lettres peuvent, sans autorisation spéciale, à un tarif qui est le même pour tous les auteurs, être reproduites dans les journaux abonnés.

Le Domaine public payant est-il réalisable?

Nous l'avons là réalisé. Il fonctionne parfaitement pour quatre mille auteurs leur vie durant et cinquante ans après. On soutient que cela n'est pas réalisable la 51e année pour le 5000e adhérent à venir? Ce serait, au contraire, bien plus facile.

La vie des écrivains serait normale sans ces deux masses d'opposants au juste salaire : les vivants jaunes et les morts blêmes.

§

Il y a un siècle, le Domaine public payant faillit être institué en France. La Commission extra-parlementaire chargée d'étudier la loi sur la propriété littéraire tint 18 séances dont un tiers consacré au Domaine public payant, du 12 décembre 1825 au 6 mai 1826.

Elle était composée de 4 pairs de France, 3 députés, dont Royer-Collard, 2 conseillers d'Etats, 2 maîtres des requêtes : Villemain et Delaville de Miremont, 11 membres des 4 académies, dont Auger, Raynouard, Picard, Alexandre Duval, Cuvier, Quatremère de Quincy, du Baron Taylor, de Talma, de 2 délégués des libraires, Renouard et Firmin Didot, enfin de 3 auteurs dramatiques, Lemercier, Etienne et Moreau, et du compositeur Champein. Nous remarquons que les deux éditeurs sont plus célèbres que ces derniers. Le Vicomte de la Rochefoucauld présidait. Le principe de la *rétribution perpétuelle* fut adopté par 14 voix contre 6.

La commision eut alors l'idée saugrenue de calculer la rétribution sur le nombre de pages et de lettres par page, de façon que le même prix fût payé par un ouvrage édité à 10 fr. et le même édité à 2 fr. si le tirage est égal. « L'édition compacte, qui économise sur le papier, doit payer plus que l'édition de luxe. » Le fisc est aujourd'hui aux antipodes de cette pensée.

On en arriva à classer les formats en 10, les caractères en 18 sortes, la justification en 8, soit 4.200 articles, — un vol. de 500 pages.

Le secrétaire, Jules Mareschal, réduisit à 18 ce tarif, mais en admettant un contrôle selon la nomenclature de Didot, c'est-à-dire qu'un éditeur ayant payé pour du *saint-augustin* ou du *petit romain* s'exposait à se voir

saisi et convaincu d'avoir employé de la *gaillarde*, de la *mignonne* ou de la *nonpareille*! — Et l'on déclara l'application impossible.

Quand il y a à innover, c'est-à-dire à détruire et à réédifier dans une branche quelconque d'industrie, il faut tout d'abord poser les principes d'une législation nouvelle et les établir théoriquement. — Ceci fait, il faut, peut-être, demander aux hommes spéciaux de les appliquer, — mais leur demander de les formuler, c'est folie. C'est pourtant ce qu'on fit. Si l'on avait dit à MM. Renouard et Didot : « La loi est faite; le domaine public payant est une loi; aidez-nous de vos lumières, donnez-nous les moyens de l'appliquer », nul plus que ces célèbres éditeurs n'était capable de constituer ce qui eût été décrété. (Hetzel, 1862.)

Depuis, Portalis, Cuvier ont soutenu la perpétuité. Béclart proposa la fondation de la caisse de secours qu'à reprise M. Rameil, que M. Herriot vient à son tour de proposer.

Ainsi jadis, la loi sombra devant des détails d'application. Pour qu'un principe légal artificiel s'introduise dans les mœurs, devienne une loi appliquée, il faut des années d'effort persévérant. L'impôt sur le revenu commence à peine à être sérieux. Les trois sociétés perceptrices d'auteurs, qui répartissent un nombre appréciable de millions, n'y sont pas venues en un jour. Celle du théâtre date de Beaumarchais. La Société des gens de lettres, fondée en 1838, est encore loin du grand pouvoir unanime qu'elle devrait être. La dernière, la lyrique, est précisément celle où, dit Eugène Chosson, l'éditeur touche un droit que légalement il n'a pas. Mais toutes trois exploitent avec succès et économie un vaste *Domaine public payant* qui fait vivre les auteurs. Créer ce domaine pour les morts n'est plus en France qu'une extension de services. Le dépôt légal, avec déclaration de tirage pour les livres, existait, mais tombait en désuétude. Il se ranime depuis la loi de 1925. Les difficultés

qui se dressaient devant les projets de Didot, puis devant la loi italienne, n'existent plus chez nous.

La grande arme des conservateurs est l'exigence de précisions. Pour ruiner un projet, le plus simple est d'entrer dans les détails imprévisibles, refuser le droit aux tâtonnements, aux perfectionnements.

On fait grand état d'une opposition de Remy de Gourmont, qui, calculant les droits sur une édition complète de Voltaire, la déclarait impossible s'il fallait payer le moindre droit d'auteur. Il disait aussi des aéroplanes : comme les oiseaux, ils voleront quand il fait beau. Ces boutades charment nos moments de mauvaise humeur, mais ne doivent pas empêcher les aviateurs, qui affrontent déjà bien des tempêtes, de chercher encore plus de stabilité, et les législateurs, auxquels d'ailleurs elles signalent un écueil possible, de choisir entre les vingt moyens qu'il y a de l'éviter.

Non, la situation n'est plus la même. Le droit des auteurs dramatiques a trouvé un appui officiel dans celui de l'Assistance publique, qui l'aida à obtenir la déclaration des recettes. Le Domaine public payant trouve aujourd'hui, outre le contrôle de la régie du dépôt légal, les impôts sur le chiffre d'affaires et les bénéfices industriels. En faut-il d'autres? Les bénéfices d'un commerçant ne sont plus un secret pour l'administration. Laissons aux fraudeurs l'argument de mystère, qui est au fond des résistances, comme celui de comptabilité compliquée, — ombre, paresse et liberté, vertus chères aux mauvais sujets.

Nous demandons toujours trop à une loi. Nous voudrions qu'elle soit si précise qu'à sa seule lecture n'importe qui puisse savoir dans quelle rue, à quelle heure et entre les mains de qui il doit aller payer. On peut avoir des avis différents sur les impôts récents tels que celui sur le revenu ou le chiffre d'affaires, mais on ne peut en avoir deux sur la façon stupide dont

ils ont été appliqués d'abord, et c'est faire acte de mauvaise foi que tirer argument des faits actuels contre ces principes. Un tolle général a été de pair avec des améliorations évidentes, et il faut attendre quelques années encore avant de juger les résultats. J'ai pour ma part fait l'expérience de lutter douze ans pour une réforme du Dépôt légal, qui a passé enfin et ne profite vraiment, jusqu'ici, qu'à celle qui l'a le plus combattue, la Bibliothèque nationale, qui subit ses bienfaits. J'ai eu à combattre bien des résistances, mais c'est à peine si les choses de fonds ont été discutées et même regardées par quelques personnes. Tous les obstacles étaient tirés de considérations de faits qui ne concernaient point la loi, mais des détails d'application — personnel, mode d'envoi, contrôle, etc., — dont la prévision ressemble à ces ordres précis donnés par les bureaux d'état-major, qui ont sur le terrain causé tant de désastres.

Le Domaine public payant est l'ensemble des œuvres dont on peut tirer parti sans autorisation spéciale, mais moyennant une redevance.

Cette redevance peut être fixe ou proportionnelle, mais il la faut égale pour tous. La licence obligatoire anglaise n'est qu'une variante. Le Domaine peut s'étendre à un plus ou moins grand nombre d'œuvres, varier dans l'espèce et la durée. Il peut s'entendre avec ou sans protection de l'intégrité du modèle original. Quand commence-t-il? Quand finit-il? A quoi s'applique-t-il? Comprend-il l'antiquité, les étrangers? S'étend-il à toutes les formes de l'art? A qui profite-t-il? Est-il un privilège pour l'auteur et ses descendants? Fait-il l'Etat responsable du droit moral?

On voit qu'il y a là de beaux sujets de thèses et d'hypothèses et que le principe ne préjuge pas des effets qui peuvent être contraires suivant la taxe et l'extension adoptées. Impossible de réunir un groupe parfaitement d'ac-

cord sur l'ensemble des modalités. Mais ceci prouve que le principe est souple et adaptable. En examinant les diverses formules, et donnant la préférence à l'une d'elles, nous ne faisons dépendre d'aucune l'adoption du principe. Il n'est question de nous donner le Domaine public payant que 50 ans *post mortem* — l'Allemagne propose 30 — et sans remonter au delà de 1793... Soit. Organisons seulement la perception. On verra.

§

Le droit de l'auteur sur ses œuvres n'est plus chez nous le privilège accordé par faveur du roi, un monopole obtenu par des formalités coûtant plus ou moins cher et limité à un faible nombre d'années (dépôt, brevet, copyright), c'est un droit tout court, c'est, disait Le Chapelier en 1792, « la plus sacrée, la plus légitime, la plus inattaquable et la plus personnelle de toutes les propriétés » : la propriété intellectuelle.

Cette propriété, dont Alphonse Karr croyait avoir tout dit en énonçant que c'est « une propriété », ne dure pas toujours. Prolongée de la durée de la guerre pour les œuvres antérieures, elle survit donc actuellement de 50 à 55 ans à l'auteur. D'autres pays ont admis des durées différentes, l'Espagne 80 ans. Au bout de ce temps commence le *Domaine public,* où chacun peut librement reproduire, couper, tailler, commenter, extraire, traduire, tripatouiller, que dis-je, cinématographier l'œuvre abandonnée. On peut même la signer sans grand inconvénient. On peut surtout l'éditer sans payer de droits d'auteur.

Les auteurs qui sont morts ne se plaignent pas. Ceux qui sont vivants se plaignent de la concurrence. Je parle, bien entendu, des auteurs sérieux, ceux qui gagnent de l'argent, qui ont des tirages, non des poètes, savants et amateurs divers, auteurs de livres n'intéressant pas les

masses; le progrès rend d'ailleurs cette édition fort rare, les machines ne travaillant plus pour si peu.

C'est une concurrence effroyable qui commence un peu avant le délai fatal, car l'éditeur propriétaire prend ses précautions et déjà baisse ses prix ou permet une édition meilleure. Balzac, depuis 30 ans, fait beaucoup de tort aux romanciers. Mais ce n'est qu'une unité. La maison Dumas va sombrer avec les 50 ans du dernier mort de ses collaborateurs. C'était une belle propriété, un peu composite, mais de beau rapport. Ah! s'il avait songé à ses héritiers, ou à son éditeur, au lieu de signer Dumas les œuvres de tel ou tel, il n'aurait avoué que des petits collaborateurs de deux ans, deux (plutôt qu'un), la mortalité étant forte la première année. Ou bien, comme cet autre, pour prolonger le père, le fils n'aurait permis que des éditions améliorées... Mourir au droit d'auteur quand paraît le cinéma, quel châtiment pour un entrepreneur!

Car c'est une bizarrerie de ce droit le plus sacré de tous, que ce droit soit si rarement exercé par l'auteur ou ses fils. Et les avocats vous diront qu'une propriété n'est plus une propriété si elle ne se peut céder. Mais comme elle est cédée, les auteurs déjà froids sont encore refroidis dans leur revendication du perpétuel, par le fait qu'elle ne profite pas à leurs enfants. La propriété littéraire n'est pas le vol, mais presque toujours le travail des autres.

Il n'en est pas de même des acquéreurs, dits éditeurs. Eux ne meurent pas. Comme ils cultivent en nombre les propriétés, l'une qui meurt est remplacée normalement par une autre, et la rive est toujours fleurie (1). Une bonne exploitation permet de réduire au minimum le mal de la concurrence en prenant avance sur elle pendant le temps du monopole. En outre on n'édite pas que des auteurs qui meurent. Joanne devient Guide bleu. Tout meurt et le nom même est bientôt effacé. En mor-

(1) (*Larive et Fleury. Grammaire française.* Nombreuses éditions.)

celant l'auteur, on arrive à la propriété perpétuelle. Depuis que les gens de lettres travaillent en Maison, collections et ouvrages collectifs se multiplient. Peu intéressante pour l'écrivain, cette méthode est profitable aux Maisons. Avec les clichés et documents dont chacun isolé est dans le Domaine public, on peut arriver à de vrais biens de mainmorte. La collaboration sous pseudonyme collectif permet de faire vivre à jamais les auteurs, et elle se pratique de plus en plus; les grands monopoles d'édition qui se constituent la rendent de plus en plus redoutable.

N'oublions pas les photographes, qui se réclament de la propriété intellectuelle, parce qu'il y en eut un jadis qui opérait lui-même. Un éditeur prétendait qu'on ne pouvait reproduire par voie photographique le Brunet imprimé jadis par ses ancêtres, alors que les auteurs, texte et dessins, sont dans le Domaine public, qu'il n'a plus d'exemplaires en magasin et ne le réédite pas.

Les éditeurs sont donc partagés sur le principe de la propriété littéraire, les uns la voulant perpétuelle, parce qu'ils ont de bons monopoles, les autres qui n'ont pas de fonds, mais de l'activité et de la clientèle, cherchant à éditer le plus possible et ne trouvant que des inconnus ou des ouvrages fort anciens. Ils changeront d'avis quand ils auront un succès.

Mais si éditeurs et gens de lettres ne se peuvent mettre d'accord, même entre eux, il y a le public qui, lui, sait ce qu'il veut et semble unanime. On constate de nos jours une tendance générale, syndicaliste ou corporative à nous préparer des lois par entente entre les corps de métier, ceux que l'on appelle les « intéressés ». Cette entente n'est souvent que l'entente contre le public. On s'unit contre quelqu'un et l'union des classes n'échappe pas à ce mobile. De quoi s'agit-il? De faire payer plus cher les livres, le théâtre — certains livres, certains théâtres. Peut-être est-ce légitime et même dans l'intérêt du

public. Le risque justifie le gain exceptionnel. Si nul espoir de gagner plus avec une œuvre nouvelle n'attirait l'éditeur, seuls les ouvrages de tout repos verraient le jour. Le public comprend cela et paye volontiers plus cher les nouveautés. Mais cette surtaxe devient lourde si le risque diminue. Quand le succès prolongé a consacré une œuvre, que de larges bénéfices ont récompensé le choix, le risque premier, l'effort de lancement et la chance, alors apparaît cette monstruosité : le monopole. Et que cette plaisanterie soit le droit pour un siècle, ou même cinquante ans après la mort d'un vieux, le public français n'a pas encore avalé cette loi-là.

Il admet le droit de suite. Il ne sait pas très bien comment on l'appliquera, mais il s'indigne de voir vendre plusieurs centaines de mille francs des tableaux que le peintre vendit pour quelques louis, sans qu'il lui revienne rien. Avant que le droit d'auteur fut un droit légal, il s'intéressa à une nièce de Corneille. Le droit, c'est du sentiment d'abord, de l'utilité ensuite. Le sentiment est bien. L'utilité générale ne l'est pas moins.

Les effets du monopole sont devant nos yeux. Depuis que le Domaine public a englobé les modernes, nous avons assisté à d'étranges découvertes. Musset vient de se réveiller auteur à succès. 42 éditions différentes en 3 ans, dont 3 « Œuvres complètes », ce qui donne des centaines de milliers d'exemplaires, montrent que le monopole sur le poète avait privé un million de Français de posséder et même lire en son temps leur poète favori. Baudelaire vient d'être découvert. Les *Fleurs du Mal* avaient eu 4 éditions médiocres, en 50 ans. Il y en a eu 22 en 5 ans, sans compter les extraits, fragments, et anthologies.

Il est bien difficile de lire et comprendre les poètes de 1900, si l'on n'a pas lu Baudelaire. Or, *on ne l'avait pas lu.* Baudelaire est mort jeune; s'il avait atteint l'âge d'Hugo, tout un public l'ignorerait encore.

On accuse les gens de lettres de craindre la concurrence. Mais non! Il est nécessaire aux écrivains, comme aux musiciens, que les œuvres des maîtres qui les ont formés ou contre lesquels ils réagissent, aient été connues pour qu'eux soient connus et compris à leur tour. Commercialement, ce qui est redoutable, c'est l'avalanche, la brusque dépréciation. La fonte des neiges brutale, et celle de la monnaie sont une catastrophe. Régulières, elles peuvent être un bienfait.

Point indispensable que ces éditions nouvelles soient moins chères. Pour Baudelaire, ce n'est pas le cas. Il a suffi d'un texte mieux imprimé, d'un livre plus séduisant. Si des poètes nous passons à la littérature historique, scientifique, philosophique, les exemples seront encore plus frappants. Darwin apparaît au public de France en 1907, à cent mille exemplaires. La première traduction, parue sous l'Empire, n'avait pas épuisé sa 2e édition à un mille ou deux. Une statistique faite à la Bibliothèque nationale il y a vingt ans montrait assez bien les auteurs défendus au public par les monopoles. C'étaient les auteurs publiés à 8 fr., chiffre alors prohibitif. On comptait par centaines les malheureux obligés de lire Taine et Renan dans une bibliothèque. Lire ou consulter? Quatre heures, on ferme. Les bibliothèques municipales de prêt ne prêtaient que les romans à bas prix. Que dire de Ribot, à peine connu, ou de Fabre, qui devrait être depuis cinquante ans populaire! Il serait partout, s'il n'avait pas vécu si vieux.

La propriété littéraire a été inventée pour protéger et encourager la littérature. Elle l'empêche de se répandre. Pour cette question de *droit*, le public n'a pas droit aux œuvres qui, dit-on, honorent le plus l'humanité. Il y est cependant bien pour quelque chose, le public, quand ce ne serait que d'avoir servi de modèle! Il a fourni ce sans quoi il n'est pas de littérature : la langue. La matière première est à lui.

Quant aux idées, qui soutiendra qu'elles sont toutes aux auteurs !

Chaque écrivain n'apporte qu'un arrangement un peu différent de ce qui se porte et se pense à la mode de son temps. Parfois pour renouveler, paraître original, il va remettre au jour quelque idée de l'ancien temps. Il y a les « créations de la maison un tel ». Ce mot de création, qu'emploient les couturiers, ne nous fait pas illusion quand il s'applique à l'art. Il veut dire beaucoup moins que le mot *variation*.

Quant aux sciences, nous savons que le progrès y existe, que les découvertes s'y font souvent de plusieurs côtés à la fois, qu'elles « sont dans l'air » — l'air des laboratoires où des hommes également humains, pourvus de plus ou moins d'argent et de confort, mais des mêmes méthodes et des mêmes connaissances, cherchent, trouvent — parfois, plusieurs en même temps. Mais aucune loi n'a assuré sa vie durant le monopole de la pesanteur à Newton. La terre tourne sans verser de droits à Galilée. Il y a bien les brevets, qui protègent tout un commerce spécial, font vivre gens de loi, administrateurs et banquiers, et même parfois un inventeur. Il faut payer, publier, exploiter de suite et l'on n'a que quinze ans de monopole. C'est que la loi a pour fondement l'utilité générale. Quinze ans pour profiter seul de l'effort, de la dépense, du temps passé aux recherches, ce n'est souvent pas beaucoup. Mais priver longtemps le genre humain de l'apport d'un inventeur serait souvent impraticable, et mettre le propre pays de l'inventeur en grande infériorité sur ceux à contrefaçon.

Cette notion d'utilité guide également le sentiment public dans la propriété intellectuelle. L'œuvre qui se vend doit payer son auteur et son éditeur, leur permettre de faire éditer d'autres œuvres. Elle doit payer aussi pour compenser les risques et l'attente. Le prix de

l'œuvre qui se vend comprend une juste part d'indemnité pour celle qui ne se vend pas. On dit que les auteurs produiraient même gratuitement, — et les poètes le prouvent. Mais combien d'entre eux trouvent un éditeur?

Gervais Charpentier résume les opinions de l'éditeur et règle ainsi le cher auteur :

Son génie vient d'une force secrète, et ce qui le préoccupe le moins dans cette expansion de son âme, c'est le profit matériel qui peut en résulter pour lui. Il y a plus, si un intérêt de lucre venait à se mêler à son inspiration, il la détruirait. Le sentiment qui produit les beaux ouvrages est de même nature que celui qui produit les belles actions. C'est un acte de foi, de dévouement, le don qu'un grand cœur fait à l'humanité, et dont la récompense se trouve dans l'âme de l'auteur, dans la reconnaissance publique, et dans cette auréole lumineuse qui l'entoure de son vivant et qui lui survit. Cette monnaie, qu'on appelle la gloire, et qui n'a pas, il est vrai, cours à la Bourse, est la vraie récompense des grandes œuvres de l'esprit humain. (*Réponse à Hetzel.*)

Loin de nous la pensée que tous les éditeurs pensent ainsi. Nous n'oublions pas que dans la commission d'auteurs et d'éditeurs chargée par le Congrès du Livre de 1917 d'élaborer un traité-type d'édition, les éditeurs ont renoncé à la formule monstrueuse : l'auteur cède la *propriété*...

Nous savons que des mœurs sauvages ont, après guerre, rétabli cette formule sur nombre de traités, et que des malheureux se *vendent* ainsi. Ils vendent leur œuvre future et les inspirations qu'elle suscitera un jour, ils vendent ce qui n'existe pas : œuvres à créer et œuvres à tirer de... même par des procédés qu'on ne connaît pas encore! Acharnés à prétendre et imposer que le droit d'auteur est une propriété, qu'il est à eux, qu'il est leur personne, qu'il est eux, ils le vendent.

A un éditeur? Non. Ce ne sont pas des éditeurs. Disons à des agents de publicité.

Ont-ils le droit? L'esclavage n'est-il pas aboli? La jus-

tice reconnaît-elle le contrat de Shylock? Il est un cas où la société dispose à jamais d'un homme et de son travail. Cela se nomme travaux forcés à perpétuité. Faut-il ajouter la littérature?

Les éditeurs de musique, copartageants des droits à la *Lyrique,* ont trouvé mieux : l'art est bien une propriété, mais l'auteur n'y est pour presque rien. Vouloir accorder un droit spécial à celui qui a fourni la matière dont l'éditeur, véritable artiste, a fait un succès, c'est donner des droits au carrier sur la statue qu'on tirera du bloc extrait par lui. M. Joubert a splendidement exposé cette théorie au dernier Congrès du Livre, et le cas musical auquel il l'applique s'y prête bien. Bien des refrains ne sont populaires que parce qu'ils ont été imposés, artificiellement, par des éditeurs acharnés. Mais beaucoup de gloires du roman contemporain et des auteurs parfaitement ennuyeux pour le grand public sont acceptés de lui par force. Bien plus, des auteurs dont la première édition n'eut aucun succès peuvent, bien lancés, en avoir longtemps après. Rappelons-nous Jean Lombard et *Byzance,* qui eut après coup, par relancement, une grande vente. Paul Valéry de nos jours, tant d'autres dont la valeur n'est pas en cause, mais dont les lecteurs vrais sont rares, et dont le succès semble un phénomène ajouté : publicité, scandale, bibliophilie, académie et prix, signature de célébrité couvrant l'œuvre de pauvres anonymes.

Il n'est pas au pouvoir des lois humaines d'arrêter toute fraude, Dumas triomphe de Maquet et Chatrian d'Erckmann. La liste de répartition de droits aux auteurs dramatiques est ahurissante. On voudrait au metteur en scène reconnaître quelque avantage. On ne le peut sans risquer de reconnaître un droit d'auteur au bailleur de fonds. Plus l'art est rémunérateur, plus la meute des profiteurs est avide. Il ne vient à l'idée de personne de dire : vous êtes poète? Prenez un colla-

borateur... Mais le théâtre exige « un homme du métier ».

§

Nous n'avons pas eu pour but de discuter la loi déposée par M. Herriot comme première étape d'un statut des écrivains. Elle est le résultat de longs travaux auxquels ont collaboré le président de la Société des gens de lettres, M. Estaunié, et M. Grunebaum-Ballin, qui avait déjà apporté à la loi sur le Dépôt légal la conception d'une Régie chargée d'en surveiller l'exécution. Ce projet utilise largement les travaux antérieurs. Ceux surtout de Me Edouard Mack, qui, depuis quarante ans, a maintenu le principe du Domaine public payant dans tous les Congrès, s'en est fait l'apôtre, en a établi l'histoire, les raisons et les modes d'application, doivent être ici rappelés à côté de ceux de Jules Clère qui a présidé la commission spéciale de la Société des gens de Lettres et y a intéressé ou converti la plupart d'entre nous. Il coordonne les projets antérieures de MM. Lebey, Rameil, Marcel-Plaisant, P. Constans. Il leur est à tous préférable et nous semble proposer le maximun de ce que dans les circonstances actuelles — rapports internationaux, droits acquis, intérêts commerciaux à ménager, opinion publique trompée — on peut espérer appliquer.

Nous regrettons qu'il s'arrête à 1793, parce que comprendre *tout* était beaucoup plus simple, que la Régie du Dépôt légal pouvait s'organiser aisément pour la perception des droits sur les livres comme les sociétés perceptrices le font pour le reste, et que mille difficultés de date peuvent surgir.

Le Domaine public payant doit-il avoir un effet rétroactif?

Corneille et Molière paieront-ils? Homère paiera-t-il? Voilà le grand effet de tribune. L'ombre d'Homère re-

vient pour empêcher les enfants de nos morts de toucher leur dû! Molière à tous! Molière propriété nationale! Un impôt sur Molière! Elever le prix des œuvres de Molière, c'est priver du meilleur des enseignements toute une génération. « N'allez pas proposer cela à la Chambre, le bruit des pupitres couvrirait votre voix! » Car un jeune député a pu tenir au bruit du canon, mais au bruit des pupitres il se sauve déjà.

Cela n'est pas très sérieux. On a redit et redit que le Domaine public payant n'élève pas, *ne doit pas élever* le prix des livres.

Ce qui élève le prix des livres, ce n'est pas le droit d'auteur, c'est le monopole. Le projet de loi actuel ne soustrait aucun livre au monopole? Erreur. Il coupe court à des prolongations de monopole certaines, réclamées par des gens puissants, éminents, acharnés.

La mesure de rétroactivité a été très discutée à la Société des gens de lettres. On a proposé 80 ans, 100 ans. On a demandé tout. Finalement on se contentait de l'avenir. La solution du projet Marcel Plaisant refléta cette décision qui seule put faire l'accord, et qui, au fond, restait sans intérêt de notre temps.

Le projet Herriot ose plus.

La grande peur des éditeurs n'est pas le petit impôt général sur les livres des anciens, c'est qu'une fois mis en goût, l'Etat tourne la vis. Une fiscalité féroce ruine plus d'une industrie. Argument très grave et qui nous a longtemps fait hésiter. N'attirez pas l'attention de l'Etat!

Mais aujourd'hui il n'y a plus à redouter le malheur arrivé. L'impôt existe sous le nom de chiffre d'affaires. Il frappe de 10 0/0 les éditions de luxe, qu'elles soient de Molière ou du marquis de Sade — et ce dernier y échappe peut-être mieux, étant clandestin.

Appelez dégrèvement au profit des vivants ce que

vous appelez l'impôt sur les morts, et votre argument tombe, il n'est que de paroles.

Remy de Gourmont, avons-nous dit, calculait la somme formidable qu'aurait à payer de suite un éditeur pour une édition des *Œuvres complètes* de Voltaire. Ce procédé de raisonnement est d'usage pour confondre l'application et le principe, et rendre ce dernier absurde par des déductions précises, mais nullement nécessaires. Ou a-t-il pris que l'Etat exigeait d'avance une somme pareille? Les modalités de paiement ne sont pas et n'ont pas à figurer dans la loi. Le mode de perception doit être révisable et s'adapter à des nécessités variables et parfaitement imprévisibles. Les éditeurs payent au moment du tirage des romans. Ils n'appliquent pas cette règle aux classiques, aux ouvrages scientifiques ou de luxe de vente très lente. Si, le principe voté, le ministère consulte les intéressés sur les modes d'application, ceux-ci trouveront bien les moyens pratiques de régler la question d'exemplaires de réserve, de stocks, de prix variables, de soldes. La déclaration de tirage est obligatoire par la loi du Dépôt légal, et celle de vente générale par l'impôt sur le chiffre d'affaires. Celle de vente spéciale d'un livre n'est due qu'à l'auteur et dans certains cas. Elle peut être admise pour des ouvrages à déterminer. Il va de soi que l'édition complète d'un grand auteur français, les travaux des sociétés savantes et autres publications de caractère désintéressé doivent être encouragées par l'Etat et elles sont loin de l'être comme elles devraient l'être. Qu'est-ce que cela a à voir avec le principe du Domaine public payant? Y aura-t-il dispense, remise, ou paiement pour le principe avec subvention d'autre part? C'est affaire administrative.

Même observation pour les ouvrages dits classiques. Les ouvrages destinés à l'enseignement ont subi des hausses telles que plus d'une famille a dû renoncer à

envoyer ses enfants au lycée. Oui, il y avait des dispenses de frais d'étude, des réductions de chemins de fer... mais la nécessité d'une petite dépense fixe, en octobre, époque du terme, était si lourde qu'elle a, je l'ai vu, au milieu de gênes et d'hésitations, fait pencher la balance et décidé de l'avenir de plus d'un enfant! Mais ne venez pas nous raconter que ce sont les droits d'auteur qui ont produit cette hausse! Lisez le remarquable rapport de M. Max Leclerc au Congrès du Livre, et vous verrez que non seulement les frais matériels avaient été multipliés sept fois, mais que des stupidités administratives avaient dans une crise terrible rendu inutilisables des millions de livres existants, et obligé, en un temps de prix maximum, à en refabriquer de nouveaux, — qui ne valaient pas les anciens! L'Etat intervenait pour aggraver la crise quand il pouvait tant pour la conjurer, et avait de nombreux moyens d'épargner une dépense. Jamais on n'a fait tant de laid luxe d'images sur les ouvrages de classe, dont le prix est d'ailleurs surtout question de cartonnage.

Le Domaine public payant, loin de hausser le prix des ouvrages destinés à l'enseignement, est au contraire l'occasion unique de régler une situation fâcheuse du Livre français et de lui permettre de lutter à l'étranger contre les classiques suisses, allemands et autres. Ceux-ci peuvent publier Verlaine, Heredia, Leconte de Lisle, etc., et nous ne le pouvons pas. Un éditeur français, voulant lancer une histoire de la littérature française, ne peut y faire figurer dix vers d'un poète mort depuis 40 ans, s'il ne plaît pas à l'éditeur propriétaire. L'anthologie classique de *la Poésie et de la Musique modernes* est chose pratiquement impossible en France, mais libre aux Allemands, Suisses, Canadiens ou autres d'inonder les pays de langue française d'anthologies complètes.

Ici, à part deux ou trois propriétaires (peut-être un

seul), les éditeurs sont unanimes. Ils veulent bien payer, mais ils veulent que tous payent le même prix, aient les mêmes droits, ne soient pas réduits à mendier des autorisations et discuter chaque fois un tarif. L'un des plus importants propriétaires a été au devant et a établi un tarif. Quant aux détails, — nombre de lignes autorisées, proportion par rapport au volume, caractère et prix de l'ouvrage, taxe fixe ou proportionnelle, — des décrets peuvent les régler après entente sérieuse des intéressés, si l'accord international ne se fait pas en octobre à Rome.

L'industrie du livre, qui est l'essence même de la propagande française, est à encourager entre toutes. Le livre français meurt des charges de toutes sortes — bénéfices, transports, poste, chiffre d'affaires, taxe de luxe, — et l'on ne proteste pas. Le moindre dégrèvement, même telle facilité vainement réclamée dans les transports publics, feraient plus pour baisser les prix du livre que le petit supplément du domaine payant.

L'Etat a tous les moyens de compenser la hausse produite. Remplacer l'impôt sur le chiffre d'affaires par un pourcentage équivalent sur le Domaine public est une solution — peut-être trop simple. Y échapperaient les auteurs vivants? Eh bien, quel encouragement meilleur l'Etat a-t-il à leur donner? Au moment où l'édition de livres tirant à moins de 3.000 ex. devient presque impossible à des prix honnêtes, — et cela comprend la quasi-totalité de la science et de la nouvelle littérature, — n'est-il point possible dans un des impôts généraux qui pèsent sur le livre de dégrever les livres en dessous de ce tirage, sous certaines conditions?

On dit que le Domaine payant fera hausser le prix des livres. Ce n'est que 3 0/0 pour les classiques, mais le 3 0/0 avec les remises font 6, feront 10, feront plus encore. — Non, parce qu'il y a la concurrence.

Celle-ci est le seul pouvoir qui fait baisser les prix.

§

A partir de quel moment doit s'appliquer le Domaine public payant?

Formule de Victor Hugo : après la mort de l'auteur. Formule proposée actuellement par la plupart des partisans du Domaine public payant en France : 50 ans après la mort de l'auteur. C'est le principe des législations qui l'ont adopté, variant sur la date : 20 ans, 30 ans ou 60 et plus après la mort de l'auteur.

J'avoue ne pas comprendre. Qu'est-ce que la santé de l'auteur vient faire là-dedans?

Il est certain que la convention de Berne se base sur la vie de l'auteur, et que presque toutes les législations font dépendre de cette existence leur notion de propriété intellectuelle. Mais ce principe est d'une parfaite absurdité et pour tant faire que de remanier aussi profondément la législation, pourquoi ne pas oser la réforme tout entière!

Il était une propriété, droit « sacré entre tous » de l'homme sur son œuvre. Je dis l'œuvre la plus parfaite et la plus personnelle : ses enfants. Ce droit durait toute la vie, jadis, chez d'autres peuples. Le fils était au père tant que le père vivait. Nous avons changé cela. A partir de 21 ans, le fils est libre. Quelques restrictions respectueuses sont admises, avec des devoirs, d'ailleurs réciproques. Mais une fois le fils à même de gagner sa vie, la fille mariée, on peut dire que cesse le pouvoir paternel.

Nous demandons pour ces autres enfants de l'homme, ses œuvres, l'émancipation à la majorité.

Peut-être cette majorité est-elle plus tardive. L'éducation d'une œuvre — c'est-à-dire du public qui la comprend — demande souvent plus de vingt ans. Il faut aussi plus de vingt ans pour payer les frais d'une première édition, soit qu'elle ne réussisse pas, soit qu'elle

rentre dans la classe des ouvrages très coûteux, à vente très lente (encyclopédies, dictionnaires, etc.). La formule : cinquante ans, semble à garder, et ne change rien à rien si l'on suppose que l'auteur, cet insecte, meurt aussitôt après avoir pondu.

Les gens qui font encore des enfants, paysans, ouvriers ou autres, entendent que l'enfant paye ce qu'il a coûté, et travaille quelque temps avec son père. Et c'est très bien ainsi, car si l'on émancipe l'enfant, si l'enfant ne rapporte rien, il n'y a pas de raison d'en faire, et on n'en fait plus, à part un ou deux, pour le plaisir.

La formule cinquante ans des photos, des œuvres collectives ou posthumes rapproche la vie d'une œuvre de la vie moyenne d'un homme.

Je laisse de côté les arguties juridiques touchant la date de l'apparition de l'œuvre. Un projet de loi aurait évidemment à la préciser. La nouvelle loi sur le dépôt légal tranche toute difficulté. Mais il faut bien éviter le grand argument, d'ailleurs tout de déclamation, que l'on opposera : vous touchez à la propriété intellectuelle!

Il faut bien toucher les malades pour les soigner, et nous ne serons pas les premiers à pénétrer dans ce harem, nous qui n'y pénétrons qu'avec de bonnes intentions. La propriété de l'auteur sur son œuvre est un principe utile, et cela vaut mieux que de le trouver sacré, parce qu'il n'est pas sacré pour tout le monde. Il faut bien avouer que la grande masse de l'humanité ne le reconnaît pas du tout. L'Afrique et l'Asie l'ignorent. L'Amérique ne le confère qu'à celui qui paye et signe certains papiers. Le traité de paix, où tant de compétences ont discuté si longtemps pour arriver à Versailles, ne l'a pas rencontré sur son chemin, ou l'a confondu avec la propriété industrielle. M. Wilson,

grand juriste, était aussi peu renseigné là-dessus que sur les peuples de l'Europe centrale.

Sans doute le premier pas est d'obtenir d'abord l'unification dans le monde du droit d'auteur, qui se prépare, à 50 ans après la mort. Inutile de surélever un réservoir s'il doit fuir de tous les côtés. Les contingences bornent les demandes, non les pensées. Puisse le ministre qui a réveillé les pensées endormies d'Hugo, de Lamartine, d'Hetzel, ne pas « arriver à Rome les mains vides » et montrer une fois encore la France en tête de tout mouvement en faveur des lettres. Mais relisons tout de même ce que son plus grand poète pensait il y a 67 ans :

La proposition d'un domaine public payant a été faite par moi il y a 24 ans dans la Commission de 1836 (min. de l'Int.).

J'ai beaucoup réfléchi sur cette question de la propriété littéraire, et je suis convaincu qu'il n'y a pas d'autre solution. La question est simple, c'est pourquoi si peu de gens la comprennent; la solution est simple, c'est pourquoi tant de gens la combattent.

Quant à ce privilège prolongé de 50 ans... pour moi, comme en somme je fais passer le progrès des idées et des lumières même avant le droit de l'auteur, je préférerais à ces absurdes 50 ans le domaine public *immédiat et gratuit*, c'est-à-dire la *spoliation pure et simple*. Nous serions volés, mais au moins au profit de tout le monde.

Le *domaine public payant* et payant un droit très faible; c'est là l'unique solution.

L'idée n'est pas seulement vraie, elle est admirablement pratique. (*Lettre à Hetzel*, 1860.)

§

Le projet gouvernemental espère du Domaine payant des sommes dont aucune évaluation ne nous est donnée. On espère par lui aider les sciences, les lettres, les théâtres de province... Ne parlons que des livres.

A qui est-il juste qu'aille l'argent des livres du Domaine public payant? Ce n'est pas difficile de répondre : aux livres.

Mais, par oubli peut-être, on n'a pas mis sur la liste des bénéficiaires la seule institution qu'on y devait mettre : les bibliothèques. Cependant, avec M. Constans, 60 députés l'avaient demandé.

Les bibliothèques scientifiques se meurent, et c'est grave. Mais les bibliothèques libres n'existent pas, et c'est encore plus grave. La France en est encore aux « populaires », aux cagnas municipales ou paroissiales, et ignore le rôle formidable que l'Angleterre, l'Amérique, la Hollande, la Russie, et les peuples nouveaux que la guerre a libérés font jouer à leurs bibliothèques, à l'organisation de la lecture publique, à l'enseignement de toute la vie.

On ignore... Il faudra l'industrie arriérée, une ruine générale, l'envahissement par l'étranger de toute direction technique pour comprendre que négliger cette fonction essentielle d'un Etat civilisé, c'est le vouer à une décadence certaine. Il sera bon alors de parler de post-scolaires et de toute la parade électorale qui se joue sous le nom d'enseignement du peuple!

Des souscriptions! Des livres officiels, dont on gavera des bibliothèques sans lecteurs, parfois sans bibliothécaires, à peine ouvertes! Voici ce qu'on offre, sans songer que l'argent qui fera vivre des presses ou des éditeurs subventionnés, des entreprises fameuses, d'allure scientifique, cet argent, aidant des bibliothèques libres, ferait publier autant de livres, mais les ferait lire. S'il faut un projet, une méthode, qu'on prenne toute faite la loi Destrées, qui, en Belgique, a posé les bases de cette rénovation intellectuelle. Subvention aux seules villes qui s'efforcent par elles-mêmes, surveillance générale pour la gratuité, le minimum d'heures d'ouverture et la capacité proportionnelle, mais liberté d'achat...

De même que la remise sur le tirage est le seul salaire normal et digne de l'écrivain, l'édition des meil-

leurs livres n'admet qu'un encouragement digne d'eux : l'existence de bibliothèques qui les achète et les répande.

Et tout le reste est de la politique.

§

Voté ou non, le projet Herriot est un grand bienfait pour les lettres, sciences et art français. Nul n'a proposé de système à la fois aussi hardi et si pratique. Si on l'écarte, on y reviendra.

Le Domaine public payant proposé ne remonte pas au delà de 1793. Il ne frappe pas les livres destinés à l'exportation. Loin d'entraver la diffusion des classiques et ouvrages d'enseignement, l'impression de grands ouvrages scientifiques, il peut leur donner une impulsion considérable, sauver des entreprises arrêtées depuis la guerre par manque d'argent, rendre à l'édition française la gloire qu'elle eut au temps des Didot, de Brunet, de Panckouke, Beuchot et tant d'autres. Surtout, par l'addition d'un mot que le projet Constans avait dit, et qu'on peut rétablir, le mot bibliothèques, il peut rendre au centuple les sous qu'il prélève sur la vente des livres, être la base de ces bibliothèques libres qui manquent à la France et qui se développent en hâte chez tous les peuples concurrents, fondement de tout progrès technique ou intellectuel.

Ces notes n'étaient point faites pour soutenir un projet gouvernemental, et étaient écrites bien avant qu'il en fût question. Nous n'avons fait que les résumer et mettre à jour. Si elles peuvent faire réfléchir un contradicteur, nous avons eu raison de les publier sans attendre davantage.

EUGÈNE MOREL.

LA FAILLITE DU BOLCHEVISME EN CHINE

—

Une opinion commence de s'accréditer dans l'Occident : la Russie des Soviets a éprouvé en Chine *un échec total* : après la trahison, qui éclata comme un coup de tonnerre, de Chang Kaï Shek, le communisme a perdu son atout maître, il n'a plus qu'à plier bagage et opérer une prudente retraite.

Ce verdict est-il recevable? Le bolchevisme doit-il d'ores et déjà renoncer à la conquête de « l'Empire du Milieu »? Oui, sans doute.

Examinons d'abord les faits. Après de multiples avatars qu'il serait fastidieux de préciser, Canton, capitale de la Chine du Sud, passait définitivement à la révolution le 1er juillet 1925. Dès ce moment, le Kouo-Min-Tang assurait son pouvoir et manifestait des velléités conquérantes : son armée entreprenait *l'émancipation totale du pays*. « Les temps sont changés », devait avouer, le 18 septembre, le ministre anglais Austen Chamberlain.

Le 23 août 1926, la grande ville commerciale d'Hankéou, sur le Yang-tsé-Kiang, à 960 kilomètres de la mer, était prise; ses deux jumelles, Ou-Tchang, ville administrative, et l'industrielle Hanyang subissaient le même sort. Le généralissime Chang Kaï Shek marchait dès lors de succès en succès; il n'avait qu'à descendre le long du Yang-Tsé pour entrer à Shanghaï, que lui ouvraient, après deux jours de combat, les ouvriers syndiqués (21-22 mars 1927).

Depuis, un remous militaire, un choc en retour des

forces adverses se produisait ou tentait de se produire, comme cela arrive constamment dans ce pays intensément anarchique. Les troupes de Tchang Tso Lin, le seigneur de Moukden, réapparaissaient, semblaient imposer aux Sudistes de sérieux échecs, peut-être le recul véritable, quand intervint la diplomatie. Le 7 avril, on apprenait que Tchang Tso Lin avait fait la veille visiter l'agence soviétique à Pékin; le 10, c'était la rupture entre Pékin et Moscou (l'entente ayant été signée le 31 mai 1924). Le 16 avril, l'*Humanité* avouait la « trahison » de Shek. L'Angleterre avait décidément bien joué : ne pouvant intervenir directement par ses armées dans ces régions sans limites, elle divisait l'adversaire.

Au gouvernement d'Hankéou (les organes moscovites disent : de Ouhan), où figuraient deux ministres communistes, Shek répondait en créant le gouvernement de Nankin. Trois forces maîtresses se partagèrent donc la Chine.

Les chances communistes auraient pu être grandes, *sans le changement brusque du jeu anglais*. Le 26 mai, par 359 voix contre 112, les Communes anglaises rompaient l'accord conclu entre Ramsay Macdonald et Rakowsky, le 8 août 1924 (l'accord franco-russe est du 28 octobre). Or, la rupture anglaise semble avoir rendu fous les chefs soviétiques. De cette folie nous administrerons la preuve d'après la *Correspondance internationale* (ou *Imprekorr*), organe officiel des Soviets pour la propagande mondiale.

I

MOSCOU PRÊCHE LA RÉVOLUTION AGRAIRE ET LA GUERRE.

D'abord (6 avril), on cite *Augur,* le critique de la *Fornightly Review*, qui, dans une brochure, *Soviet versus civilization*, écrit avec raison : « Entre Moscou et

les pays capitalistes, notamment entre l'Angleterre et l'Union soviétique, *existe actuellement l'état de guerre.* Un état de guerre étrange, car, tandis que *les bolcheviks attaquent en permanence,* la bourgeoisie n'a même pas encore commencé la défense. » On cite également la *Morning Post* où il était écrit, le 3 mars : « Unissons-nous pour nettoyer le monde du bolchevisme. *Il faut organiser une grande croisade.* » A quoi faisait écho le général allemand Hoffmann, l'organisateur du traité de Brest-Litowsk et de la rentrée de Lénine de Suisse en Russie : « La question entre la civilisation et le bolchevisme ne pourra être tranchée que par la force des armes. »

Là-dessus les organes soviétiques entrent tour à tour dans la danse infernale et jurent de tout faire pour assurer la victoire en Chine.

Par position, il convenait à Rykov de répondre. Il le fit sur un ton de plainte maussade : « L'Union soviétique n'a envoyé et n'enverra pas un seul bateau de guerre dans un port chinois; *elle n'a pas un seul soldat rouge sur le territoire chinois* pour s'immiscer dans les affaires intérieures de la Chine. » Evidemment Rykov n'avance rien contre la stricte vérité matérielle, à condition de ne pas compter les instructeurs spéciaux; il prétend même que son gouvernement manifeste ainsi la rare qualité de son amitié pour la Chine. Mais l'action communiste ne sévit-elle pas partout? Quoi qu'il en soit, affirme Rykov, les Soviets ne se laisseront pas surprendre.

Il n'en reste pas moins que la politique moscovite est profondément troublée et complètement désemparée. Boukharine, après d'autres, avoue que la révolution chinoise en est arrivée à un « tournant » inquiétant. Mais, il maintient totalement les buts de Moscou. « C'est en Chine que se décidera le sort de la révolution mondiale », écrit-il, le 30 avril. Aussi, un entier change-

ment de front s'impose-t-il; puisque la bourgeoisie chinoise entend ne plus coopérer et ne pratiquer qu'une révolution nationale et antiétrangère, il faut lui imposer la « révolution *socialiste* ». Il faudra donc à la fois faire face aux changements de position du problème chinois et du problème anglais. La solution promet d'être difficile à coup sûr.

Là-dessus, se réunit à Moscou, du 18 au 30 mai, le *Plenum* (conférence plénière) du conseil exécutif de l'Internationale communiste, actuellement présidée par Boukharine (successeur de Zinoviev), qui rapporta lui-même sur la Chine.

Des résolutions verbalement énergiques y furent proclamées, pour amener à son terme dernier le mouvement révolutionnaire chinois. Les communistes chinois ont reçu les directives suivantes : développer rapidement le mouvement des masses dans les campagnes et les villes, *armer immédiatement le plus grand nombre possible d'ouvriers et de paysans,* faire du Kouo-Min-Tang et du gouvernement d'Hankéou une dictature démocratique des ouvriers et des paysans, où le communisme puisse exercer une influence de plus en plus grande. Mais surtout, le moteur principal de la révolution doit être la revendication agraire.

Citons les thèses moscovites elles-mêmes :

La mobilisation des masses ne peut s'effectuer dans les campagnes que sur la base de la révolution agraire, et dans les villes, sur la base de la satisfaction des besoins matériels et politiques de la classe ouvrière. Les mots d'ordre d'abolition complète des taxes de fermage perçues par les riches, de répartition des terres, de *confiscation de toutes les terres* des propriétaires fonciers, des mandarins, des monastères, etc., d'interdiction des contrats d'asservissement, d'annulation des dettes contractées par les paysans pauvres envers le capital usurier, de la réduction énergique des impôts et du transfert du fardeau fiscal sur les catégories les plus riches, etc., tels sont les mots d'ordre qui doivent être appliqués sur le terri-

toire du gouvernement d'Hankéou pour lever les masses contre les traîtres bourgeois et les militaristes du Nord.

La révolution agraire comprenant la confiscation et la nationalisation de la terre : tel est le contenu intérieur, social, économique, fondamental de la nouvelle étape de la révolution chinoise.

Lénine a imposé le bolchevisme à la Russie en livrant la terre au paysan, surtout au paysan pauvre. La même pratique doit avoir le même résultat, pense-t-on, en Chine, pays plus arriéré encore.

Mais il ne convient pas, comme le soutenaient Radek à l'Académie communiste, le 13 mars, puis Trotsky aux séances du Plenum, d'abandonner le Kouo-Min-Tang pour constituer immédiatement des Soviets. L'opération serait absolument risquée, car ce serait s'orienter vers la « dyarchie », donc vers le renversement de Hankéou, et décomposer à fond le Kouo-Min-Tang ou s'en faire un ennemi. Il est urgent, au contraire, de créer des troupes « absolument fidèles à la révolution » en les rendant plus dépendantes des organismes ouvriers et paysans, en transformant « l'armée actuelle d'armée mercenaire en armée régulière de la révolution ».

Malgré les déboires, malgré les coups durs reçus, Moscou ne désespère donc pas de mener au terme qu'elle a choisi la révolution chinoise : *au lieu d'être nationale simplement, la révolution doit devenir sociale et agraire.* « Sans faire la révolution agraire, Hankéou ne peut pas mener sa guerre jusqu'au bout; à plus forte raison il ne peut, sans la révolution agraire, consolider ses positions ni prévenir de nouvelles trahisons de ses alliés militaires. Mais en même temps, on ne peut réaliser ni d'autant plus consolider la révolution agraire, si les militaristes du Nord ne sont pas battus. » (*Correspondance internationale* du 25 juin.)

§

Mais alors, c'est *la guerre civile perpétuelle* en Chine que Moscou veut susciter.

Bien plus, *c'est la guerre universelle qu'elle entend mettre en branle, une nouvelle fois.* Aussitôt finie la réunion du Plenum, l'Internationale des Femmes Communistes envoyait ce mot d'ordre mondial : « La nouvelle guerre est maintenant un danger réel et immédiat. » Le 29 mai, le Plenum avait adopté, en effet, des thèses concrètes « sur les dangers de guerre », dont l'Angleterre, directrice des affaires européennes, menacerait l'Asie et les peuples du Pacifique, mais plus particulièrement la Chine et l'U. R. S. S.

Reprenant les expressions de l'anglais Augur, le communiste tchèque Kreibsch écrit (25 juin) :

> L'époque qui a suivi la guerre mondiale reproduit tous les phénomènes d'avant-guerre à une échelle agrandie. La guerre qui formait autrefois une chaine presque ininterrompue s'est installée maintenant *en permanence*... La guerre de classes, comme la guerre impérialiste, est aujourd'hui installée en permanence.

Ce mot d'ordre général et précis est donc aujourd'hui donné par Moscou : se préparer, ou plutôt *préparer la guerre*. Contre la guerre qui vient, disait Doriot, à son libre retour de Chine, au Cirque de Paris le 17 juin : « Battez-vous comme des lions pour défendre la révolution chinoise contre vos impérialismes. » A leur récente conférence nationale de Saint-Denis, les communistes n'ont à peu près parlé que de cela.

Qu'est-ce donc à dire? La guerre est-elle vraiment à craindre? Est-elle imminente?

La vérité stricte est que *l'Angleterre n'a plus peur de Moscou,* comme l'écrivait Augur dans *Pax* (5 juin), car elle sait que Moscou est faible. Moscou a fait savoir que ses traites de juillet resteraient impayées. *Le bluff moscovite semble décidément toucher à sa fin.* Un ba-

vard qui perd rarement l'occasion de se taire, Romain Rolland, écrivait récemment : « La Russie est en danger. »

Pour sauver l'enjeu chinois, la Russie des Soviets semble prête à tout, même à ensanglanter le monde.

Mais sauvera-t-elle cet enjeu?

C'est ce qu'il nous faut étudier en remontant aux origines de la crise actuelle.

II

LE KOUO-MIN-TANG SOUS MOSCOU.

Le père de la révolution chinoise est Sun-Yat-Sen. Né en 1866, à Hiang-Chan, près de Canton, à 13 ans il partait avec sa mère pour les îles Hawaï, entrait au collège américain d'Honolulu, puis poursuivit ses études à la Faculté anglaise de Hong-Kong (où il devint médecin-oculiste), à Londres et à Paris. Déjà il avait adhéré aux Triades, où se conservait l'esprit de révolte sudiste. Protestant et marxiste, il fonde au Japon, en 1901, avec Houang-Hing, l'association secrète *Tong-Min-Houei*, maison juive à tendances socialistes. « Elle avait pour but d'abattre le régime impérial mandchou et d'établir la République, a écrit M. F. Valentin, dans l'*Avènement d'une république*. C'était une sorte de franc-maçonnerie à laquelle étaient affiliés la plupart des hommes politiques chinois et plus de la moitié des gouverneurs de provinces. »

Après la proclamation de la République en 1912, les partis politiques pouvant désormais l'organiser librement, le Tong-Min-Houei devenait le Kouo-Min-Tang : trois syllabes qui signifient *Nation, peuple, parti*. La Chine, désormais bouillonnante, allait se transformer en un vaste champ d'expérience, où se déploierait sans retenue cette force mystérieuse et irrésistible : *la foule inconsciente*.

Sun-Yat-Sen avait posé les trois principes qui sont encore le programme de son parti : *Nationalisme,* ou libération de la Chine de la tutelle impérialiste et unification du pays; *Démocratie* par la liquidation du féodalisme militaire, égalisation du droit et des sexes, suffrage et éducation universels; *Socialisme,* le sol devant appartenir à l'Etat selon la théorie de Henry George, la grande industrie devant remplacer l'industrie à domicile périmée. Enfin, la « tyrannie » de l'antique loi familiale devait être à tout jamais brisée.

Yuan-Chi-Kaï ayant dissous le Kouo-Min-Tang le 4 novembre 1913, celui-ci dut vivre clandestinement et illégalement jusqu'en 1919. En janvier 1924, eut lieu le premier Congrès national, qui élabora, sur les principes de Sun-Yat-Sen, le programme définitif.

Peu de temps avant sa mort, le chef révolutionnaire avait fait (en 1924) un voyage en Russie. Il prétendait bien *se servir* de l'aide moscovite pour débarrasser son pays des étrangers, mais il ne voulait pas entendre parler d'internationalisme; *son socialisme était strictement national.* Il voulait bien rester ami des Soviets, mais le communisme lui paraissait chimérique, « tant que l'unité nationale n'aura pas été rétablie », disait-il à Ioffe. Toutefois, à la veille de sa mort, dans une adresse à Moscou, il écrivait encore :

> Je laisse après moi un parti qui travaillera d'accord avec vous pour la libération de la Chine et des autres pays opprimés. J'ai *ordonné* à ce parti de rester en contact permanent avec vous. J'espère que le moment viendra bientôt où l'U. R. S. S. saluera en la personne d'une Chine puissante et libre son alliée et son amie, et que nos deux pays iront la main dans la main jusqu'à la victoire.

En novembre 1926, Boukharine, président de l'Internationale communiste (*Komintern*), faisait écho à ces sentences : « Personne ne donne plus d'appui moral que nous à la Chine révolutionnaire. »

Toutefois, Boukharine lui-même savait très bien que le Kouo-Min-Tang (qui comptait moins de 100.000 membres en 1919, 238.000 à la fin de 1922, 400.000 au début de 1926) n'était pas une simple et quelconque doublure ou dépendance de son *Komintern,* que deux tendances opposées s'y combattaient; qu'une aile droite s'y faisait partisan de la révolution *nationale bourgeoise,* conformément aux thèses exprimées par Taï Tsi Tao dans son livre : *Les bases philosophiques de la doctrine de Sun-Yat-Sen,* alors que l'aile gauche se plaçait sur le terrain *prolétarien* de classe et luttait pour réaliser la dictature ouvrière.

A Moscou, on avait toujours été très au fait de cette situation pleine de périls. Sur les 6 commissaires qui constituaient le gouvernement de Canton, 5 étaient membres de la droite. Aussi, le Comité exécutif élargi du Komintern, lors de sa session de décembre 1926 (la 7e), avait-il donné l'ordre suivant : « Le parti communiste chinois doit s'efforcer de faire du Kouo-Min-Tang un véritable parti du peuple. » Mais, il ajoutait : « La révolution chinoise ne peut renverser l'impérialisme (étranger) sans sortir des limites de la démocratie bourgeoise. » Et déjà, il prévoyait que le gouvernement cantonais « *devra* finalement s'emparer des chemins de fer, des concessions, des fabriques, des mines, des banques, des maisons de commerce que possède le capital étranger ».

L'étranger devait être évincé. On ne pensait pas encore à la révolution agraire intérieure.

Mais Moscou pensait bien dominer déjà la vaste et étrange Chine. De mai 1926 à mars 1927, 16 millions de roubles-or avaient alimenté l'activité cantonaise.

Dans un Congrès tenu le 15 mars à Hankéou, le parti avait créé un prœsidium militaire de 5 membres dont faisait partie le généralissime Chang Kaï Shek, mais que présidait Wang Ching Weï, ancien collaborateur fidèle

de Sun-Yat-Sen. Shek était donc ainsi contrôlé. Le Kouo-Min-Tang comprenait alors 1.300.000 membres; 40 % de paysans (grands propriétaires compris), 20 % d'ouvriers, autant d'étudiants et écoliers, le reste étant formé de commerçants divers.

§

Mais quelqu'un troubla la fête et se mêla de bousculer le plan bolchevik : ce fut Chang Kaï Shek.

Il avait été reçu à bras ouverts par ses 600.000 compatriotes syndiqués de Shanghaï, « puis de l'intérieur par les ouvriers soulevés », écrivait la *Pravda* du 15 avril. Le 22 mars, l'organe moscovite avait manifesté un enthousiasme délirant :

Les clefs de Shanghaï ont été remises par les ouvriers victorieux à l'armée de Canton... La victoire des ouvriers de Shanghaï est en même temps une victoire de la révolution mondiale en marche... Les ouvriers de Shanghaï entraîneront les masses par leur enthousiasme et leur volonté révolutionnaires.

Le Commandant militaire de la ville, le général Paï Ching Tsi, reconnaissant les organisations ouvrières, devait reprendre les concessions aux étrangers. Cette réclamation gâta tout.

Le 9 avril, le président du Kouo-Min-Tang, Wang Ching Weï, et le secrétaire de la section communiste, Haou Chien, avaient signé un manifeste commun :

La Révolution nationale triomphe, mais tous ses ennemis ne sont pas encore défaits. L'alliance du Kouo-Min-Tang avec le parti communiste est indispensable... La révolution nationale a atteint la dernière base de l'impérialisme en Chine : Shanghaï.

Exactement deux jours après, Shek procédait à « la Saint-Barthélemy Shanghaïenne ». Le 11 avril, entre 2 et 3 heures du matin, par ses soins, les milices ouvrières étaient désarmées; « le sang ouvrier a coulé à flots »,

a dit Doriot. Le chef des ouvriers syndiqués était au nombre des victimes. Qu'importait à Shek que, de Moscou, son propre fils prétendît le renier?

Shék s'était incliné devant l'impérialisme. A Canton, son lieutenant Li Ti Sing se livrait à une besogne identique. Depuis, la haute industrie nationale et étrangère le protège. L'envoyé spécial du *Daily Telegraph* mandait cette nouvelle : « Chang Kaï Shek purge Shanghaï de sa vermine communiste. »

Qu'est donc ce « traître »? Shek est un soldat de métier. Petit gradé lors de la révolution de 1912, il devint officier d'état-major de Sun-Yat-Sen; déjà, il passait pour ambitieux. Le 20 mars 1926, il s'était élevé, à Canton, contre le gouvernement présidé par Wang Ching Weï et contre le comité de grève, dans le but de chasser les communistes hors du Kouo-Min-Tang. En février 1927, il aurait voulu que le gouvernement sudiste se déplaçât d'Hankéou à Nanchange. On pouvait donc s'attendre, de sa part, à des coups de tête brusques et brutaux. A Moscou, on se targue aujourd'hui d'avoir tout « prévu ».

Ce général de 38 ans avait cependant tenu, le 29 novembre 1926, au correspondant de *l'Associated Press*, l'Américain Bruno Schwartz, des propos décidés. S'il prétendait dénoncer les traités « inégaux » et soumettre les étrangers aux lois chinoises, il n'entendait pas les chasser : « Eliminer de Chine les missions ne figure pas dans notre programme », mais « nous ne solliciterons pas pour la Chine des capitaux étrangers ». Il était, par contre, résolu à détruire les militaristes du Nord et concluait :

Cette révolution n'est pas une fin, mais un simple commencement... Il y a bien d'autres peuples où l'impérialisme doit être écrasé avant que le monde connaisse la paix.

En mars dernier, il affirmait encore à la journaliste

Anne-Louise Strong, de la revue *Asia,* sa volonté d'unifier la Chine.

Pour son propre compte, sans doute.

Si les bolcheviks le comparent à notre Cavaignac écrasant l'insurrection ouvrière en 1848 et l'accusent de susciter à Shanghaï un mouvement syndical « fasciste », par contre, un journal japonais l'identifie à Kemal pacha, quoi qu'il se défende lui-même de vouloir être Kemal ou Mussolini. Jusqu'où le mènera sa haine du communisme, et de Borodine en particulier? On dit que la Vie de Napoléon est son livre de chevet.

Parviendra-t-il à unifier la Chine? Dès janvier, le Japon apprêtait des négociations entre lui et son protégé Tchang Tso Lin (duquel le Japon semble se désintéresser, maintenant qu'il se rapproche de l'Angleterre, son ennemie). Nulle puissance étrangère ne semble devoir gêner présentement Shek dans ses dessins grandioses.

III

LES ALLIÉS DE MOSCOU : OUVRIERS ET PAYSAN PAUVRES.

Certes, l'atout maître sur lequel le bolchevisme puisse compter, c'est *la misère des masses.* « La misère croissante » favorise le mouvement communiste, écrivait Radek dans les *Izvestia* du 28 janvier. Le manifeste émis par le Congrès du Kouo-Min-Tang en novembre 1926 condamnait « l'enfer d'ignorance » où gît la masse, et dans la *Revue internationale du Travail* de janvier 1927, P. Henry s'élevait contre « le fléau du travail de nuit en Chine ».

C'est un fait qu'il y a là-bas, selon l'expression de l'Américain Lothrop Stoddard, « un océan de main-d'œuvre ». L'enfant travaille dès son plus jeune âge. Le consul général anglais Barton, décrivant les conditions du travail, note qu'il « n'existe pour ainsi dire,

en Chine, aucun code civil, aucun service des statistiques ou de l'hygiène, aucune inspection des usines, aucun moyen efficace par lequel les travailleurs pourraient faire connaître leurs propres besoins, aucune administration sur laquelle on puisse compter, aucun gouvernement central capable de mettre en vigueur une législation nationale ». Les conditions de salubrité, dans les filatures de soie surtout, sont affreuses; les usines appartenant à des Chinois sont, de toutes, les plus lamentables.

Le travail a un rythme accéléré depuis l'aube, jusqu'à la tombée de la nuit, et pendant des journées entières les travailleurs ne quittent pas les filatures... Lorsqu'ils finissent de travailler la nuit, ils sortent leur literie et couchent sur le plancher... Levés au point du jour, ils roulent leurs couvertures et les empilent dans un coin jusqu'au soir. C'est ainsi qu'ils travaillent, mangent et couchent dans le même local.

Les réflexions du consul Barton figurent dans le rapport d'un fonctionnaire du *Foreign Office*, J. T. Pratt, publié le 25 janvier 1927 dans *Memorandum on labour conditions in China*, Foreign Office 1927, présenté par le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères au Parlement, sur ordre de Sa Majesté.

Or, combien gagnent ces travailleurs forcenés? Les uns, ceux qui constituent l'aristocratie ouvrière, reçoivent par jour un dollar et demi; d'autres ont 15 dollars par mois; les plus misérables (60 %) ont 60 cents par jour. « Dans les usines d'Hankéou, affirme Doriot, j'ai vu des enfants de 5 ans dévider la soie pendant 18 heures par jour. »

Alors, qu'arrive-t-il? N'étant plus soutenus par l'organisation familiale (certains ne se souviennent pas d'avoir eu des parents), ni par les guildes ou corporations anciennes réunissant patrons et ouvriers, les travailleurs, sollicités et fouettés par une propagande communiste sans retenue ni vergogne, forment des *syndicats de révolte*.

Les enfants qui travaillent dans les fabriques sont enrégimentés par la Jeunesse communiste, qui a déjà organisé 9.000 pionniers, lesquels font des défilés dans les rues, comme l'indique une brochure communiste : *La Jeunesse avec la révolution chinoise.*

§

Le mouvement *syndical* est autrement sérieux.

On sait que ce sont les organisations d'ouvriers et d'étudiants, leurs alliés, qui ont mené tout le mouvement révolutionnaire depuis ce fameux 30 mai 1925, où la police étrangère tua à Shanghaï quelques-uns d'entre eux. C'est précisément *la veille* que s'était définitivement constituée la C. G. T. chinoise, adhérente à l'Internationale syndicale rouge de Moscou. Le Conseil syndical réunissait 129 syndicats.

Auparavant, la Fédération syndicale panchinoise avait déjà fomenté, soutenu et dirigé la fameuse grève de Hong-Kong, qui avait porté au commerce anglais un si rude coup. Elle dura 16 mois, de juin 1925 à septembre 1926, et pendant tout ce temps, les piquets de grève de Canton, pour maintenir le boycott de Hong-Kong, ont gardé 150 kilomètres de côtes, faisant la chasse aux fraudeurs. Le président de la République (d'alors) à Pékin, Tuan Tsi Joui, avait même envoyé 100.000 dollars aux grévistes. Depuis 1925, les grèves se maintenaient à l'état sporadique dans la Chine du sud. L'organisateur général du mouvement était Sun Chua Ging, président du comité exécutif de la S. S. T.., devenu ministre du travail à Hankéou.

Or, on nous dit qu'il y a actuellement *près de 3 millions* d'ouvriers chinois syndiqués et organisés; ils n'étaient que 400.000 en 1922, 600.000 en 1925, 1.300.000 en 1926. A Canton seulement, ils furent 190.000, groupés en plus de 200 syndicats. A Shanghaï, d'après la *Correspondance internationale* (20 avril 1927), ils étaient

600.000 en 17 unions industrielles, dont 200.000 pour le textile, 50.000 travailleurs municipaux, etc. Le 4[e] Congrès de la C. G. T. chinoise, comprenant 400 délégués, s'est ouvert à Hankéou le 25 juin, sous la présidence de Sun Chua Ging. Il semble bien que Lozovsky (Dridzo), président de l'Internationale syndicale rouge de Moscou, ait été présent, ainsi que l'hindou Roy, représentant du *Komintern* (*Humanité* du 24 juin). Le Congrès étudia les moyens urgents qui s'imposaient pour parer à la crise du mouvement révolutionnaire. Un appel final réclamait la liquidation du banditisme, l'abolition du pouvoir féodal de la *gentry* à la campagne, le règlement de la question agraire, la consolidation des organisations ouvrières, la création d'une forme unique de la production, la réalisation dans l'ordre législatif de la défense du travail et de l'assurance sociale.

En fait, dans ce pays anarchiqué, l'armée et les syndicats exercent effectivement le pouvoir (pour autant qu'il y ait là-bas un « exercice du pouvoir »). Ainsi, Doriot nous montre le syndicat des cheminots organisant son voyage par voie ferrée de Canton à Chao-Tchéou, et prévenant tous ses adhérents, lesquels se trouvaient ensuite, par ordre, « tous alignés sur le quai des gares ».

A tous les ouvriers, le Kouo-Min-Tang a donné la liberté de se grouper à leur guise, et ils en profitent. Doriot, qui a fréquenté leurs « chefs », donne ainsi son impression :

Pas le moindre esprit nationaliste chez ces représentants des ouvriers chinois. *Une claire conception des rapports de classes dans le monde* : d'un côté, l'impérialisme; de l'autre, son ennemie : la classe ouvrière. Avec l'un, la guerre à outrance; avec l'autre, l'unité, l'alliance.

N'est-ce pas schématiser et simplifier les choses à l'excès? Peut-on décemment fonder un révolutionnarisme total sur d'aussi vagues dispositions?

§

Mais il y a *les paysans*, aussi.

Voici, d'après les bolcheviks, comment serait répartie la propriété. Sur quelque 340 millions de Chinois, il y aurait 150 millions de propriétaires, plus de 136 millions de fermiers; 15 % de la population auraient 80 % de la terre; 55 % n'ont pas de terre ou très peu; même, de 20 à 30 millions d'individus n'auraient absolument rien : ni vivres, ni travail, ni vêtements de rechange, et ceux-là, si l'on en croit Doriot, « n'ont que trois issues pour ne pas mourir de faim : la montagne pour se faire brigand, l'armée pour se faire soldat, la ville pour essayer de gagner un peu pour vivre ». Le banditisme sévit surtout dans les provinces côtières, où la contrebande des armes est plus aisée.

Or, on voit tout de suite quelles conséquences les meneurs de Moscou prétendent tirer de cette situation extrême. « Si l'on s'allie aux 300 millions de paysans chinois, déclarait Doriot au Cirque de Paris le 17 juin, les impérialistes peuvent dire adieu à leur puissance en Chine. »

Certes, les bolcheviks s'y emploient. Immense est leur zèle; leur prosélytisme est fiévreux. Ainsi, dans un village de 500 âmes, Doriot a lu sur une affiche : « L'impérialisme nous vole 500 millions de dollars par an. » Et comme il demandait qui avait collé là cette affiche, il lui fut répondu :

Les hommes du syndicat des gens de mer. *Nous voulons former une Union paysanne, mais pas d'argent, pas de fusils.* Le *mintouan* (milice réactionnaire de 50 hommes contrôlée par les grands propriétaires) s'y oppose. Il dit qu'il n'y a pas besoin et que c'est du « bolchevisme ».

Alors, que feront les bolcheviks? Que veulent-ils? *Installer au cœur de tous les villages la lutte de classes organisée, armer les paysans pauvres, les bandits.*

A titre d'illustration exemplaire, voici ce qui s'est passé à Chao-Tchéou, terminus actuel du chemin de fer de Canton, ville de 100.000 habitants. L'Union paysanne a établi une école, où 130 élèves, venus de la campagne, font un stage de trois mois. Déjà 300 organisations existent, groupant 150.000 paysans. La rente a été abaissée de 30 %. « Il y a parmi les paysans un mouvement considérable pour acheter les fusils, *on cherche des fusils partout*. Des paysans, cependant misérables, vendent une partie de ce qu'ils ont lorsqu'ils peuvent acheter un fusil. » L'armée leur en donne et arbitre toujours en leur faveur les conflits. Par là, on espère les attacher d'une façon durable à la cause révolutionnaire.

Veut-on des faits globaux? Dans la province du Kiangsi, un premier congrès de paysans eut lieu à Nanchang en février. Il s'affilia à l'Internationale communiste des paysans, demanda la confiscation des biens contre-révolutionnaires et l'armement des paysans. Le 4 mars, ceux du Houpé se réunissaient à Hankéou : 166 délégués représentant 800.000 paysans; le fils de Sun-Yat-Sen, Sun Fo, ministre du commerce de Hankéou, y parla dans un meeting de 200.000 assistants. A la fin de mai, 2.200.000 paysans étaient organisés dans le Houpé. A peu près même chiffre dans le Hounan, province contiguë à la fois au Kiangsi et au Houpé; pour dénoncer la trahison de Chang Kaï Shek, le parti communiste avait organisé un meeting de 100.000 personnes, dit-on, dans la capitale du Hounan, Tchang-Cha : un nom qu'il faudra retenir.

Dans l'*Humanité* du 25 juin, Doriot résumait ainsi le mouvement :

Les Unions paysannes, avec leurs 15 millions d'adhérents, qui, avec leurs familles, représentent effectivement 60 millions d'être humains et défendent les intérêts de centaines de millions de paysans qui veulent se libérer du joug des féodaux, donnent aussi leur concours au gouvernement na-

tional. Cette immense masse de paysans s'est mise en mouvement. *Son avant-garde commence la révolution agraire. C'est un mouvement qui ne va pas en régressant; au contraire,* chaque jour apporte des nouvelles qui montrent que tout tourne autour de ce problème.

§

Mais Doriot lui-même mentait sciemment, puisque le même jour, était obligé de reconnaître qu'à Tchang-Cha même des « défections », donc des *régressions* s'étaient produites, précisément « sous la pression de la révolution agraire ». Le moyen préconisé comme la panacée révolutionnaire se retourne contre les propres inspirateurs; il s'avère néfaste et pernicieux.

Des « insurgés », en effet, à l'appel des propriétaires, se sont élevés contre la réforme agraire, à telle enseigne que Tang Chen Shi, commandant en chef des forces de Hankéou, a dû s'occuper de briser cette émeute antirévolutionnaire.

Le moyen, dans ces conditions, d'aller prendre Pékin, alors que le Hounan s'étend entre Hankéou et Canton, au sud du Yang-Tsé?

Mais, il y a plus fort : ce sont les officiers même des armées de Hankéou qui se sont opposés à la confiscation des terres.

Les officiers ont battu et dispersé les centuries paysannes, lit-on dans la *Correspondance internationale* du 29 juin, ils ont désarmé les troupes ouvrières, ils ont dissous les comités du Kouo-Min-Tang et les gouvernements locaux, ils ont fondé leurs propres organismes du parti et du pouvoir. Ce fut un coup d'Etat contre-révolutionnaire au cœur même du mouvement paysan dans le Hounan.

Décidément, Tchang Kaï Shek a beaucoup d'imitateurs, et la propagande bolchevique semble avoir peu d'efficacité durable.

IV

IL N'Y A EN CHINE NI ARMÉE NI GOUVERNEMENT COMMUNISTES.

Depuis plusieurs mois, Moscou s'était flatté de posséder, dans le gouvernement sudiste installé à Canton, puis à Hankéou et soutenu par le Kouo-Min-Tang, une sorte de succédané du pouvoir soviétique. Ainsi, dans la *Correspondance internationale* du 12 février 1927, on pouvait lire ce discours de Boukharine :

Le mouvement révolutionnaire se développe depuis longtemps en Chine, mais ce qui est essentiellement nouveau et original, c'est qu'en ce moment *la révolution chinoise possède déjà un centre organisé en pouvoir d'Etat*. Ce fait a une portée immense... Nous pouvons dire que le processus de la révolution internationale possède déjà deux grands centres organisés en pouvoir d'Etat » : la Chine du Sud et l'U. R. S. S. De plus, « existe la tendance de former un bloc entre l'Union soviétique et l'Orient ».

Boukharine s'est-il vanté trop tôt? Il semble bien que oui.

Qu'est-ce donc que le gouvernement soi-disant « nationaliste » de Hankéou?

Est-il spécifiquement bolchevik? La famille de Sun-Yat-Sen s'y est, en quelque sorte, réfugiée. Il compta deux ministres communistes : le « fameux organisateur » Tang Pin Chan, ministre de l'Agriculture (il démissionna au début de juillet), et Sun Chua Ging, le président du comité de grève de Hong-Kong, devenu chef de la C. G. T., puis ministre du Travail. Le célèbre ministre des Affaires étrangères, Eugène Chen, n'est pas communiste, nous le verrons.

D'abord, ce gouvernement semble, *du dehors,* assez peu solide. Constamment, des troupes chinoises adverses le mettent à mal, et l'Angleterre eût voulu bien souvent l'abattre directement par les armes; c'est l'Améri-

que, dit-on, et le Japon qui la retinrent sur la voie d'un ultimatum décisif. Tout cela est fort possible. Après les négociations malheureuses (et interminables) entre Chen et O'Malley, la Grande-Bretagne ne ressent aucune tendresse pour le premier.

Hankéou peut-il au moins compter sur une *armée* sûre? Doriot affirme qu'il y a vu faire de bonne besogne d'entraînement politique. On a dit que l'armée rouge russe est « la guerre civile vivante ». La guerre civile est-elle armée en Chine? Ceux qui prétendent connaître les troupes de là-bas disent qu'elles se composent « de morceaux, de pièces, liés étroitement à leur chef par des liens de provincialisme. Les armées ont, pour la plupart, des origines régionales et leur chef est originaire de la même région. » *Féodalisme hésitant.* D'autre part, le secrétaire du parti communiste, Tchen Tou Sou, ancien doyen de l'Université de Pékin, affirme que les formes militaires du mouvement national ne sont pas sorties des masses révolutionnaires.

La force armée du peuple, a-t-il dit au 5ᵉ Congrès du parti communiste chinois, n'est pas encore organisée. Les armées actuelles du gouvernement national sont sorties des vieilles armées militaristes et se composent en partie de paysans, en partie de *lumpen-prolétaires* (va-nu-pieds). Les commandants sont des jeunes gens sortis de la classe des propriétaires fonciers; aussi l'armée est-elle une classe hésitante.

Il faudrait égaliser la condition de ses soldats et des officiers.

Donc, pas d'armée strictement révolutionnaire. Des *mercenaires* ne feront jamais cette armée-là. Pourquoi telle troupe est-elle appelée révolutionnaire? Simplement, par le fait que son général, *exploitant une entreprise,* a adhéré à la révolution. Or aujourd'hui, toute la Chine est dressée contre l'étranger et les traités « unilatéraux ». On a donc vite baptisé, à ce compte, une armée « révolutionnaire ».

Aussi, Boukharine proposait-il récemment *l'armement de masse,* la réorganisation des Piques rouges (ou Lances rouges) des paysans armés qui sauvèrent Hankéou des attaques de Tchang Tso Lin au début du printemps, l'intensification du travail politique des cellules d'armée, etc.

En effet, des officiers spécifiquement communistes devaient être formés à *l'école militaire de Whampoa,* avant-port de Canton. Sun-Yat-Sen l'avait inaugurée, et les cours y avaient commencé le 1er mars 1924. Deux professeurs (plus 40 instructeurs) russes et dix chinois y endoctrinaient, au 1er janvier 1925, 570 élèves futurs officiers qui y restaient huit mois, et 150 élèves ouvriers et agriculteurs y séjournant cinq mois, destinés à assurer le recrutement « des futures milices ouvrières et agricoles », affirme l'*Europe nouvelle* du 18 juillet 1925. L'école compta jusqu'à 2.000 étudiants, qu'on envoyait dans les meetings ou qu'on chargeait de missions secrètes. C'est le fameux Borodine qui y enseignait « la sociologie ».

Or, aujourd'hui, l'école de Whampoa n'est plus. Doriot la vit encore. Il a écrit depuis :

> Whampoa était une bonne citadelle révolutionnaire. Li Ti-Sing (lieutenant de Chang Kaï Shek), lorsqu'il fit son coup d'Etat en avril, le comprit bien. 30 fusillés, 300 prisonniers (internés sur un croiseur de guerre), 500 désarmés, le reste dispersé. Trop confiante dans sa propre force, cette jeune garde révolutionnaire s'est laissé surprendre. Elle a subi une défaite.

Toujours glorieux, il ajoute : Li Ti Sing « retrouvera cette génération de cadets sur sa route ».

Jacques Borodine s'était donc vanté trop tôt.

Le 11 décembre 1926, à Hankéou, devant 300.000 personnes, le plus vaste meeting qu'on ait jamais vu en Chine, — a dit le correspondant du *Times,* — il lui arriva de dire :

J'ai consacré trois ans et demi à réaliser la première partie de la révolution [la conquête (?) de la Chine du Sud]. Il reste la moitié la plus difficile : l'*unification de la Chine* sous le gouvernement révolutionnaire, par le renversement des Anglais et de leur allié Tchang Tso Lin. Quand cela sera accompli, la Chine ira de l'avant dans la paix et la prospérité.

Grusenberg de son vrai nom, Borodine avait été d'abord à Chicago représentant commercial de Kérensky, dénoncé comme tel à Tchitchérine par l'hindou Acharya. Sun Yat Sen se l'attacha à titre de conseiller technique, il recommanda même à Tchang Kaï Shek de suivre religieusement son avis en toutes circonstances, et celui-là se flatta même d'obéir toujours. On sait ce qui advint.

Interrogé récemment par les journalistes japonais Chihara et Furukawa, pour le compte de l'*Asahi d'Osaka*, Borodine s'est défendu d'être « le sauveur de la Chine »; il ne veut être que « le conseiller d'un gouvernement ». Si les Sudistes l'ont emporté, assure-t-il, c'est parce que, au rebours des Nordistes, ils ont « la notion de Patrie et d'Etat ». Des Chinois, en général, il affirme qu'ils sont « en retard de 200 ans sur l'Europe; *aussi je vois l'établissement du communisme impossible* ». Même « l'expérience russe n'est autre chose qu'un *capitalisme d'Etat* ». Il se plaît présentement à protéger la vie des Allemands grâce au port d'un brassard spécial, et à dire à qui veut l'entendre : 1° qu'en août 1927 au plus tard, les révolutionnaires entreront à Pékin, mais 2° que la guerre civile exigera deux années encore.

§

Pour la première prédiction, Borodine se trompera, naturellement, car tous ses exploits s'avèrent infructueux; ils retombent dans le néant.

Sur quelle armée compterait-il donc pour prendre Pékin?

Voilà que le fameux Feng Yu Siang fait, lui aussi,

défection. On l'appelait le général « chrétien », parce que les méthodistes l'avaient baptisé et parce qu'il avait épousé la secrétaire générale de la *Young Women Chritian Association.* Il avait été, en décembre 1925, vainqueur de Tchang Tso Lin, auquel il enlevait Tien-Tsin et Pékin. Par pour longtemps, car les Japonais avaient secouru le seigneur de Moukden. Depuis, Feng, qui 22 ans durant avait été ouvrier maçon, s'était rendu à Moscou où il travaillait dans une usine et étudiait l'organisation soviétique. En octobre 1926, d'Ourga en Mongolie il faisait savoir qu'il reprenait le commandement des armées nationales pour libérer son pays. C'est Moscou qui l'équipait directement et le finançait. D'après les papiers saisis à Pékin, dans le second semestre de 1925, il aurait reçu de Russie 24 canons lourds, 90 mitrailleuses, plus de 15.000 fusils. Il fut très long à sortir des montagnes du Chensi. A la fin de janvier 1927, il était à Singan, à la tête de 10 corps d'armée. En avril, après la défection de Shek, le gouvernement d'Hankéou le désigna comme généralissime. Mrs Strong, d'*Asia,* a vanté sa vie simple au milieu de « soldats-citoyens tous égaux entre eux au départ ».

Or, voici que Feng « trahit » à son tour et rejoint Shek. A la conférence de Su-Tchéou (presque à mi-distance de Shanghaï et de Pékin), où eut lieu la rencontre des deux généraux, « on a adopté à peu près la plate-forme suivante, — écrit Boukharine dans la *Correspondance internationale* du 6 juillet : — 1° Hankéou reconnaît ses fautes; 2° les communistes seront exclus du Kouo-Min-Tang; 3° Borodine sera chassé; 4° les hautes parties contractantes organisent en commun une campagne contre Pékin ».

L'autre général des armées d'Hankéou, le bouddhiste Tang Chen Shi n'est guère plus sûr; chargé de désarmer les insurgés de Tchang-Cha, il s'est contenté de blâmer le meneur Hsu Ké Sian, pour cette raison que, les

officiers étant débordés, « le règne de la terreur commençait ». Le 7 juillet, Feng le sommait d'avoir à dissoudre le gouvernement d'Hankéou.

La cause de ces revirements? Toujours la même : *la révolution agraire*, que des bandes de paysans armés commençaient à réaliser dans « la lutte de classes la plus sauvage », reconnaît Boukharine, car, se défendant, les propriétaires tuent leurs envahisseurs. Dans le Houpé, en mai et juin, plus de 3.000 paysans ont été ainsi massacrés. « Sur le terrain du gouvernement national, les troupes des propriétaires fonciers ont assassiné environ 2.000 fonctionnaires des Unions paysannes. » Shek a « trahi », parce que son père venait d'être dépossédé. Tang Chen Shi est peu sûr, parce que très riche. Le ministre Tang Pin Chan est parti pour ne pas avoir à appliquer la révolution agraire. C'est pour cette raison que « *99 % de la bourgeoisie grande et moyenne* ont quitté les rangs révolutionnaires », avoue Tchen Tou Sou, au 5[e] Congrès du parti communiste de Chine.

Alors, que faire?

Doriot demande que les bolcheviks chinois proclament *la Révolution en danger*; il reprend à son compte le mot de Danton : « De l'audace, encore de l'audace, et toujours de l'audace. » Boukharine, chef du *Komintern*, a son idée fixe : « Le Kouo-Min-Tang périra, s'il ne déclanche pas la révolution agraire. » Mais cette organisation ne lui appartient déjà plus. Il se refuse cependant à désespérer, et la rage lui monte aux lèvres :

La révolution passe les chefs à l'épreuve très dure de son creuset. Le mouvement des masses est si grand, il ébranle une masse d'hommes si gigantesque qu'en fin de compte elle finira par submerger tous les obstacles...

Plus la situation est dangereuse,... plus il faut mobiliser énergiquement les masses des ouvriers, des paysans et des petits bourgeois. *Il faut organiser la plèbe et la mettre sur ses jambes dans une grande bataille historique* contre les forces

de l'impérialisme, de la contre-révolution féodale et bourgeoise, qui, la main dans la main, torture et fusille des ouvriers et des paysans, jette l'incendie dans des villages et des quartiers tout entiers, et hurle en chœur contre le parti communiste du prolétariat chinois, contre la révolution agraire, contre la terreur de la classe ouvrière.

Peut-être ce soulèvement radical serait-il possible s'il y avait là-bas un véritable parti communiste. Mais il ne semble pas que ce soit le cas. On donne bien des chiffres, que l'on voudrait impressionnants. De 1.000 adhérents en janvier 1925, ce parti minuscule serait passé à 58.000 en mai 1927 (d'aucuns disent 90.000), pendant que la Jeunesse communiste passait de 2.365 à 35 ou 40.000. Mais ce ne sont pas « des bolcheviks à cent pour cent », comme dit Boukharine.

Aussi bien, *la vie est-elle devenue impossible au gouvernement d'Hankéou,* comme il le reconnaissait lui-même dans un discours du 4 juin. Le mouvement du port est presque complètement suspendu. La grande industrie a fermé la plupart de ses fabriques, elle a retiré ses dépôts des banques. La bourgeoisie moyenne s'est, en grande partie, enfuie. Or, sans capital industriel, plus de vie économique possible. D'autre part, l'armée coûte cher; aussi s'est-elle à peu près évanouie.

« Hankéou n'est plus rien », a dit Trotsky. Or, tout semble bien lui donner raison.

V

WILSONISME OU COMMUNISME

Il nous reste à chercher une autre explication de la confusion chinoise présente, à explorer une autre face du problème. On ne comprend pas tout si on ne regarde que du côté de Moscou. *Il y a New-York.*

En effet, d'où vient tout ce remue-ménage? D'où vient cette anarchie, longtemps latente, chronique et diffuse, aujourd'hui concentrée et intensive?

Nous n'hésitons pas à dire que, pour une très grande part, pour la part principale, *l'Amérique est cause du mal,* parce qu'elle a préparé le terrain en brisant les traditions; si le virus anarchique s'est propagé là-bas effroyablement, c'est elle qui en est responsable, comme elle espère bien en retirer tout le profit. Comme l'a dit M. Sylvain Lévi, éminent orientaliste : « L'Amérique est le pays qui espère, qui *désire autre chose que ce qui est.* L'Amérique est destinée à justifier la civilisation occidentale aux yeux de l'Orient » (*Actes de la Société de Géographie,* mai 1924).

D'abord, c'est elle qui, en Chine, a suscité *le wilsonisme égalitaire.*

Remontons un peu en arrière. Après avoir enlevé le Chantoung et Tsing-Tao, rade merveilleuse, aux Allemands, le Japon avait, le 18 janvier 1915, imposé à la Chine les fameuses 21 conditions qui lui asservissaient totalement le pays. Ces conditions humiliantes avaient été acceptées par force le 6 mai. Mais, le 2 août 1917, le gouvernement de Pékin, malgré la germanophilie persistante d'un Sun-Yat-Sen, avait déclaré la guerre à l'Allemagne, coopérant, nominalement au moins, avec les Alliés.

Vint la Conférence de la Paix qui occupa tout le printemps de 1919. La délégation chinoise présenta ses réclamations. L'introduction de son *Memorandum* est à relire, car elle éclaire d'un jour singulier les troubles survenus ultérieurement :

Depuis le commencement du siècle — y est-il dit, — et en particulier depuis la révolution de 1911 qui a susbtitué à l'ancienne autocratie impériale un régime républicain, la Chine a réalisé des progrès marqués dans l'ordre politique, comme dans l'ordre administratif et économique.

Son libre développement est toujours retardé par un certain nombre d'entraves de caractère international... Au moment où la Conférence de la Paix cherche à fonder l'édifice d'un monde nouveau sur les principes de justice, d'égalité et

de respect de la souveraineté des nations, tels qu'ils ont été exprimés dans les 14 points du président Wilson et acceptés par les Puissances alliées et associées, son œuvre resterait incomplète, si elle laissait subsister en Extrême-Orient *des germes de conflits futurs.*

La délégation officielle entendait ainsi *libérer* complètement la Chine, donc briser d'abord les traités « inégaux » et unilatéraux qui l'asservissaient aux Puissances étrangères. C'est même parce que ses réclamations furent mal accueillies que la délégation refusa, le 28 juin 1919, d'apposer sa signature au traité de Versailles.

Lors de la Conférence de Washington, un semblant de satisfaction fut accordé. Les propositions Elihu Root reconnurent le principe de la porte ouverte et de l'intégrité territoriale de la Chine (21 novembre 1921). Mais le gouvernement de Pékin dut renouveler ses protestations le 25 juin 1925; en juillet de la même année, le ministre cantonais, Hu-Han-Nin, dans une adresse aux peuples de l'univers, ne se résignant pas à voir dans son pays une « hyper-colonie », écrivait : « Notre peuple ne demande qu'à être placé au niveau des autres nations... *Nous demandons les clefs de notre propre maison...* Peuples du monde, aidez-nous à détruire cette calamité : les traités unilatéraux. »

Or, qui avait rédigé le *Memorandum* de 1919? *Eugène Chen*, depuis ministre des Affaires étrangères du gouvernement d'Hankéou.

A elle seule, cette indication répand, sur la suite des événements en Chine, une lumière crue.

Qui est donc cet Eugène Chen, avec lequel, en janvier 1927, le consul anglais O'Malley avait à Hankéou de si longues discussions? Né aux Antilles anglaises, à la Trinité, on lui reproche de ne pas savoir le chinois, car il a vécu longtemps en Angleterre, Irlande et France (il devint avocat à Londres). En 1912, il fut l'avocat-

conseil du ministère des communications dans le premier cabinet républicain; la *Gazette de Pékin* lui appartenait. Après le traité de paix, il parcourut l'Europe et ne revint en Chine que dans l'été de 1920. En 1924, il était à Pékin avec Sun-Yat-Sen, qui le lança définitivement.

Or, qui soutint au dehors Eugène Chen? Le *Labour party* britannique, avec lequel il est en relations suivies et, avec la Russie, l'Amérique. En avril, il adressait un appel au peuple américain : « La Grande-Bretagne, les Etats-Unis et le Japon sont actuellement impliqués dans une tentative consistant à plonger le monde dans une nouvelle grande guerre, de façon à régler les difficultés britanniques, américaines et japonaises dans l'Océan pacifique. » Mais la vie d'aucun Américain n'est en danger, écrivait Chen, si l'Amérique persiste dans son attitude conciliante et pacifique.

Or, rien ne montre mieux l'état d'esprit des Chinois *les plus avancés* que les paroles suivantes entendues par Arthur Ransome, le correspondant du *Manchester Guardian*, de la bouche de Chen :

> *La Russie n'a pas d'influence sur notre politique étrangère.* Nous devons beaucoup aux Russes. Ce qu'ils nous ont donné est du domaine technique. Notre lutte en Chine est une lutte contre la féodalité. Nous avons essayé de lutter, armés des institutions parlementaires, et nous avons échoué complètement. *Ce que nous tentons de faire maintenant, c'est de substituer le gouvernement par un parti au gouvernement par des féodaux*... Une des faiblesses fondamentales de nous autres, Chinois, *c'est notre répugnance à assumer une responsabilité.* Le système de gouvernement par le parti, que nous avons adopté d'après les Russes, libère chaque individu du fardeau trop lourd des responsabilités, en faisant de lui l'instrument docile du parti. Chacun a le droit de discuter jusqu'à ce que le parti ait pris une décision. Nous avons fait la preuve que cette méthode réussit.

Tchang Tso Lin et ses pareils seront les derniers des féodaux.

Quant au communisme, Chen ne « mâche » pas son avis. Sans sourciller, il dit : « Je ne vois pas que l'idéal des communistes soit réalisable *avant quelque 20.000 ans, jusqu'à ce que les hommes aient évolué vers quelque nouvelle forme d'intelligence.* »

Aboulie individuelle, anéantissement de la personnalité dans la mentalité collective, telle est la loi que continueront de suivre les Chinois, que leur ont imposée 3.000 ans de mœurs étroitement familiales. Parler de la bolchevisation de ces gens-là est d'un non-sens absolu. Contre le militarisme féodal qui les gêne, ils se serviront du secours russe, mais ils rejetteront la révolution agraire, si Moscou persiste à la leur vouloir imposer.

Au point de vue intérieur, le pacifisme égalitaire des Américains, *le wilsonisme puritain* (et hypocrite), pour l'appeler par son nom, leur plaît bien davantage.

§

Très importante est en Chine l'A. C. J. G. (Association chrétienne des jeunes gens), dirigée par l'Y. M. C. A., *Young Men* (ou *Women*) *Christian Association.* En 1922, un Congrès chinois des étudiants chrétiens fut organisé. Or, les étudiants de gauche en profitèrent pour lancer des appels contre la religion qui abrutit le peuple. Ce que voyant, l'A. C. J. G. dénonça l'impérialisme des Blancs. Un appel portait :

1° Nous, organisations générales des chrétiens en Chine, nous devons partout prêcher les idées du Christ en profitant pour cela de la bonne volonté de la Chine. *Tous les traités étrangers* conclus avec la Chine, concernant la religion et donnant des droits spéciaux, *doivent être abolis, en tant qu'inégaux et par conséquent iniques.*

2° Tous les traités entre les étrangers et les Chinois doivent être revisés et changés selon le principe de la liberté et de l'égalité.

Voit-on maintenant la collusion de ces principes avec

ceux d'Eugène Chen? Celui-ci est un wilsonien pur et se distingue mal du docteur Wou, fils de l'ancien ambassadeur de Chine à Washington, depuis peu ministre des Affaires étrangères de Chang Kaï Shek, résidant à Shanghaï. Il est gradué d'Atlantic City et de l'Université de Londres. Récemment (4 juillet), il envoyait une note aux Puissances où il réclamait à son tour l'abrogation des traités inégaux. « Le Chinois, écrivait-il, n'a pas de griefs contre l'étranger pris individuellement, mais contre le régime sous lequel il vit. »

La Chine est donc soumise actuellement à l'action de deux ferments : le ferment bolchevick, trop virulent et qui risque d'être rejeté, *le ferment américain,* plus bénin, mais beaucoup plus fructueux en réalité.

Dès 1912, l'A. C. J. G. comprenait 40.000 membres et touchait un nombre décuple. 80 ministres du culte étrangers, dont 60 américains et 20 anglais ou scandinaves, y étendaient son rayonnement, s'occupant beaucoup d'écoles, de logements ouvriers ou des caisses d'épargne. On jugera de l'idéologie échevelée à laquelle se livrent certaines conférencières américaines par le fait suivant: l'une d'elles déclarait attendre de ses élèves chinoises qu'elles s'emploient : « 1° pour assurer la paix générale; 2° pour créer une langue universelle; 3° pour réaliser dans leur pays l'égalité des sexes; 4° pour faire coopérer toutes les religions; 5° pour créer une civilisation neuve basée sur la science et la foi ».

Aussi, comprend-on facilement que *la Jeunesse communiste* ait tenté d'accaparer, de neutraliser plutôt, l'action américaine. En septembre 1926, elle prenait les résolutions suivantes : « 1° Il faut reconnaître que l'A. C. J. G. est une organisation de masse d'une grande popularité dans le pays » : ne proteste-t-elle pas contre tous les massacres causés par les étrangers, comme celui de Wan-Hsien? « 2° Envoyez nos camarades les plus actifs pour travailler au sein de l'A. C. J. G. en devenant mem-

bre de cette organisation... 3° Empêcher par tous les moyens des chefs de l'A. C. J. G. de déployer leur activité parmi les ouvriers et les paysans.

Cette sorte de concurrence spécieuse n'est-elle hautement significative? Dans sa *Défense de l'Occident*, Massis révèle l'existence à Paris d'une Faculté de théologie et de philosophie russe-orthodoxe fondée « grâce aux dons généreux des fidèles de l'Y. M. C. A., du clergé anglican et d'un banquier israélite ». L'évêque anglican Brake, de l'Y. M. C. A., est notoirement l'apôtre de Moscou et l'Y. M. C. A. chinoise est en relations avec la banque Kuhn, Lœb et C[ie] de New-York qui passe pour avoir financé royalement les Soviets. Comme l'écrivait G. Soulié de Morant dans le *Mercure de France* du 15 avril : « Les Etats-Unis, ennemis des Soviets en Europe, les soutiennent et soldent les mêmes champions en Asie, afin d'éliminer leur concurrent commercial et ennemi politique, le Japon. » Mgr Massé, vicaire apostolique d'Hankéou, a même signalé la création, par les protestants chinois, d'une nouvelle Eglise, nommée par eux *Eglise chrétienne révolutionnaire*. Leur premier acte aurait été de chasser les protestants étrangers. Serait-ce un symbole?

§

Il y a mieux encore. *La Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté*, dont la fondatrice-présidente est Jane Addams, de Chicago, dont le siège est à Genève, 12, rue du Vieux-Collège, a projeté d'aider de tout son pouvoir la révolution chinoise. Dans son bulletin mensuel *Pax international*, elle en résume très bien le problème fondamental dans cette formule : « le nationalisme affrontant l'impérialisme ».

Un tel programme a séduit les membres des 25 sections nationales de la Ligue, à tel point que, lors de la réunion de son Comité exécutif à Liége du 11 au 18 mars dernier, elle a décidé, sur la proposition de l'Irlandaise

Louise Bennett, présidente du Comité pour la Chine, d'envoyer deux déléguées, pour établir des relations amicales avec les femmes révolutionnaires de là-bas, avec les organisations féminines présidées par Mme Sun-Yat-Sen. *L'Humanité* du 3 avril annonçait le fait.

Or, les membres des Y. W. C. A. se disent très heureuses, jouissant d'une sécurité parfaite en Chine : la plupart des 500 missionnaires méthodistes sont restés à leur poste. « Les forces protestantes américaines des missionnaires n'envisagent pas un moment l'abandon de leur programme en Chine, quelle que puisse être l'opposition », a déclaré leur secrétaire, Dr Warnshuts.

Aussi, pour favoriser le pacifisme révolutionnaire, les Françaises Gabrielle Duchêne, Andrée Jouve, Jeanne Mélin, Madeleine Rolland, Mme de Saint-Prix et Séverine envoient-elles en Chine la secrétaire-adjointe de leur section, Camille Drevet, fille d'universitaire, née à Grenoble, et universitaire elle-même. (Son mari, le capitaine Drevet, disparut blessé, près d'Arras, en 1914.)

Toutes les forces de la 2e Internationale socialiste sont également tendues au même but : *libérer la Chine de l'étranger*. Serait-il donc possible d'adhérer au jugement de Paul Morand : que l'Occident en Chine « n'est vraiment défendu que par les sociétés puritaines et anglo-saxonnes »?

§

Concluons. Deux voies s'ouvrent à la Chine nouvelle : le communisme ou le wilsonisme.

Chang Kaï Shek a accepté le programme wilsonien : droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, égalité des nations. Moscou exige l'alliance à l'Union soviétique. Toute liaison n'est pas exclue d'une de ces voies à l'autre : Boukharine avoue que l'Etat soviétique entretient des relations normales avec Shek et avec Tchang-Tso-Lin, — n'étant pas obligé d'organiser la Révolution

mondiale, comme fait le *Komintern*. D'autre part, Rykov reconnaît qu' « il n'y a pas de sérieuses divergences d'opinions entre nous et le gouvernement japonais », en Mandchourie en particulier, dont le baron Shidehara admettait, le 18 janvier 1927, « l'inéluctable partage ».

De toute façon, pour de longues années, la Chine doit abandonner tout espoir de paix intérieure. Un virus malsain se développe en elle, qu'elle n'est pas près d'avoir vaincu. Tous, même Chen et Borodine, disent le communisme impossible, mais la révolution agraire en pose la menace formidable.

JEAN MAXE.

POÈMES

—

CAMBO SOUS LA PLUIE

O Cambo plein de coqs! ville aux cinq cents malades!
Avec tes potirons, tes choux arborescents
Et l'ombre, au tard d'hiver, le long des promenades,
De tes arbres chenus à tes chalets récents!

— Pour le soleil d'un jour combien d'heures d'orage
Ceux-là trouveront-ils, têtus et confiants,
Qui sont venus vers toi? La pluie est leur partage
Bien plus qu'un air léger sous des astres riants.

De tes froides vapeurs pénétré jusqu'aux moelles,
Ah! l'on aimerait mieux mille fois que le gel
Cristallisât tes nuits d'un million d'étoiles
Et qu'on n'entendit plus ce bruit continuel :

Au céleste chemin le Chariot qui verse,
Cassiopée en berne et le Fleuve de feu
Dissiperaient pour nous les aspects de l'averse
Et nous ramèneraient le matin rose et bleu.

Mais aussi n'est-il point, sous l'azur et les palmes,
Une oasis où, seul de tous les vents du ciel,
Se répand sans rigueur dans les collines calmes
Un zéphyr onctueux comme un ruisseau de miel?...

J'ai respiré les cieux dans tous les coins du monde
Et ceux que j'ai connus qui me furent plus doux
Je ne les reverrai que sur la mappemonde :
Quelque deuil que j'en aie, ils sont trop loin de nous.

Or, les malades vont, ballottés dans les havres,
Et leur cœur s'est gonflé d'un reproche muet.
Ils voudraient un sourire, au lieu que tu les navres
D'opposer tant de pluie à leur morne souhait.

—

A FRANCIS JAMMES

« O Jammes, ta maison ressemble à ton visage... »

Maître, au pied de la côte, hier, où vous daignâtes
M'inviter sous la pluie au seuil de vos pénates,
Ce n'est plus la maison que Guérin saluait,
Mais, sous les noirs thuyas dans l'automne muet
De tous les chants d'oiseaux qui l'ont quittée ensemble,
Je n'en veux point douter, celle-ci lui ressemble.

Nous entrâmes. Alors, volontiers maternel,
Un visage accueillant devança votre appel,
Près du poète heureux son heureuse compagne;
Et, tandis que la pluie au loin dans la campagne
Tissait assidûment le linceul des beaux jours,
Déjà la causerie avait repris son cours :
O prestiges du verbe! intelligentes fêtes!
Vous préludiez avec le nom des grands poètes
Et vous étiez incantatoire avec des mots
Qui traînent en splendeur après eux les échos
D'avoir servi naguère à vos rimes vivantes.

Si bien que l'on sentait les paroles savantes
Evoquer un printemps de rêve, une saison
De soleil. Et, malgré l'aveu de la raison,
Je goûtais près de vous par cette aimable feinte
Une douceur de l'air depuis longtemps éteinte.

Enchantement qu'un rien peut interrompre! Emoi
Que pour le prolonger l'on maîtrisait en soi!
Et m'efforçais-je aussi, fervent aux pieds d'un sage,
De vous paraître jeune en deça de mon âge :
Vous étiez familier, simple, abondant, disert

Et, parmi vos discours, comme un pilote expert :
« J'ai donné, disiez-vous, dans l'ombre où l'on s'égare
« Pour ne point hasarder la nef, un coup de barre. »
La bonté revêtait de son charme engageant
Votre front couronné de ce précoce argent,
Et, combien qu'il s'agît de péril ou d'épreuve,
Un sourire éclairait votre barbe de Fleuve
Et vos accents coulaient comme un flot dans mon cœur,
Un flot qui bannirait sécheresse et rancœur,
Faisant chanter les joncs cependant qu'il serpente,
Et, d'image en image où m'attire la pente,
Environné d'azur et frissonnant de mâts,
S'irait élargissant vers de nouveaux climats.

Partout les galions sous des voilures triples
En remontent le cours, rendus de leurs périples
Au fond des temps, au fond de l'âme, au gré des eaux;
— Funèbres, — triomphants, — sinistres, —nuptiaux;
La poulaine émoussée aux arêtes des glaces,
Ou brassant à leurs flancs les algues des Sargasses.
O joie! ô vision! ô merveilleux vaisseaux
Qui portiez à pleins bords l'ambre, les minéraux,
L'encens mâle et le nard, le camphre, la quinine,
Les béryls de Golconde et les pigments de Chine!...
Et je songeais : — La vie est belle!
Car voici,
Maître, que vos propos, par cet après-midi
Où vous me délectiez de quelques heures brèves,
M'avaient rendu de croire en la vertu des rêves.

—

COLORADO, 1910

à Georges Marlow.

Friselis dans la mousse
Et glacis de gazon,
Des halliers, de la brousse,
Un malade qui tousse,
Et voici la maison.

O morne hôtellerie
Où la chair se guérit!
En ce coin de prairie,
Chair lourde, chair meurtrie,
Va, cherche ton abri!

Il n'est pas que je sache
Au vrai Colorado
Que jamais l'on s'attache :
Tout le sang qu'on y crache
Nuit par trop au tableau.

Pourtant, crête sur crête
D'un contour un peu dur,
Une âpre silhouette
S'estampe, violette,
Sur le trop vif azur;

La source montagnarde,
Tantôt qui fut torrent,
Devers nous se hasarde :
Seul l'étranger regarde
Les biseaux du courant;

Peu sage il s'agenouille
Et boit à ce cristal...
Autour l'oiseau gazouille,
Puis, le soir, la grenouille
File un son guttural.

— C'est donc là, sous la tente
A l'ombre des pignons,
Que je loge à mi-pente :
La pommette riante,
Sommes là qui soignons,

Slaves, Latins, Tudesques,
(Efflanqués, l'œil vitreux),
Sous nos châles grotesques

Des poumons pittoresques,
Profonds et caverneux.

— Dans le roc et la glaise,
Mêlés au noir sapin
Le tremble et le mélèze
Brodent quelque falaise
D'un facile dessin,

Mais la branche qui bouge
Nous masque mal aux flancs
Des monts la gorge rouge,
Creusée à coups de gouge
Dans les rochers sanglants.

—

LE PASTEUR DES LLAMAS

Je t'ai croisé sur les hauteurs, berger des Andes,
Toi qui revêts, poussant tes moutonnières bandes,
La trame aux cent couleurs d'un laineux oripeau.

La tristesse des soirs courait dans le troupeau
Comme un chien vigilant qui le presse et qui happe
Et, parmi le béryl où l'étoile s'échappe
Des ruches, l'on voyait de longs vallonnements
Monter jusqu'aux frimas où fument les volcans.

Dodelinant du front, dédaigneuses et grasses,
Tes bêtes déployaient leurs ridicules grâces.

Reveniez-vous vers ta compagne qui se plaît
En quelque bergerie où l'on caille le lait
Dans les bols de poreuse argile? En quels parages
S'apprêtait le cacique à te payer tes gages?
Où t'arrêterais-tu, vite à te signaler
Par le soin des llamas qui sont près d'agneler?...

Or, vingt siècles en ça, mais dans l'autre hémisphère,
Habiles à vider d'une sève grossière
Maint roseau qu'emplissait soudain leur seul émoi,
Les pâtres de Sicile en usaient comme toi,
Si — d'avoir saccagé quelque touffe aquatique —
Tu presses sur ta lèvre une syrinx antique.

JEAN-MARIE GUISLAIN.

EN MARGE D'UN CENTENAIRE

LES AMIS DE CHARLES DE COSTER

—

Cette année, les artistes belges célébreront avec éclat le centenaire de la naissance d'un pauvre et grand artiste qui mourut, un jour de mai 1879, au seuil du printemps, dans une triste chambre de faubourg, près de Bruxelles, loin de ses amis, ignoré de ses compatriotes.

Pourtant, cet homme qu'écrasa l'indifférence de ses contemporains avait légué à sa patrie et à l'humanité, avant de mourir, un magnifique chef-d'œuvre, cette impérissable *Légende de Thyl Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandre*, ce livre magistral et massif que Camille Lemonnier appela, plus tard, la « Bible nationale » des Belges et qui justifie parfaitement le titre enviable de « Père des Lettres belges contemporaines, » que feu Hippolyte Fierens-Gevaert donna à Charles De Coster.

Charles De Coster n'est pas très connu en France et c'est dommage. A une époque où la littérature belge d'expression française ne produisait pas d'œuvres transcendantes et ne se distinguait pas encore par un régionalisme remarquable, De Coster est un des rares hommes de lettres qui se sont efforcés de raviver, aux confins des frontières du nord de la latinité, la riche palette flamande et la vieille langue française, au profit de sa patrie qu'il chérissait et de la France, qu'il aimait sincèrement.

A l'occasion du centenaire de sa naissance — il naquit à Munich, le 20 août 1827 — d'autres diront vraisemblablement les mérites littéraires de cet écrivain fier et coura-

geux, qui ne sacrifia jamais rien à son art et qui parvint, au prix de patience et de rude travail, à se servir, comme Honoré de Balzac, dans ses *Contes drolatiques*, du français aux tournures archaïques.

Je veux seulement, dans cet essai, rappeler sa physionomie et le situer au milieu de ses amis ; considéré sous cet angle, il paraîtra moins étranger aux lecteurs français. D'autre part, cela me permettra d'esquisser une page d'histoire littéraire peu explorée.

On ne possède pas beaucoup de photographies et de portraits de Charles De Coster. Heureusement, quelques-uns de ses contemporains nous ont conservé des notes sur le personnage.

S'il faut en croire ces témoignages, — et il n'y a pas de raison de ne pas se fier à eux, — Charles était beau. Il avait les traits réguliers et calmes. Une chevelure abondante encadrait son front haut et dégagé. Une moustache épaisse et effilée donnait au visage une sévérité aristocratique, en même temps qu'un air artiste. Les épaules étaient bien découplées et la taille fine, aristocratique, accusait l'élégance de l'allure, martiale et correcte. L'homme, avec sa peau d'un bistre uniforme, avait un « air de cavalier à la Van Dyck ». Il avait des nonchalances délicieuses et une démarche aisée et rythmée. Sa voix était chaude et émouvante. Ses yeux, un peu tristes, s'enflammaient au feu des discussions. Il avait quelque chose de l'officier dans son attitude toujours composée et le port du buste, très droit. A l'époque où il professait la littérature et la grammaire à l'Ecole de guerre de Belgique — car il devint professeur, sur le tard, — il aurait voulu porter l'uniforme et des éperons.

Il resta jeune longtemps. Il aimait les costumes à la mode et se soignait. A cinquante ans, il en paraissait trente-cinq. Il était nerveux, serviable, emporté, chaleureux. « Ses colères étaient vives comme ses joies, comme tous les mouvements de son cœur, et ce cœur candide, émerveillé, spon-

tané, puéril, dans le rire comme dans les larmes, se livrait avec ingénuité dès le premier abord. » Il séduisait par la franchise de son regard, qu'il avait profond et troublant. Il était digne avec scrupule et respectait la dignité d'autrui.

Il causait volontiers. Il ne faisait pas de phrases. Il avait des éclats de génie, qui s'exprimaient en gestes pathétiques, en mots sonores, en trouvailles. Il vivait simplement. « Régulièrement, il consacrait quelques heures de l'après-midi à visiter deux demoiselles; l'une qui était marchande de thé, l'autre qui vendait des cigares. Des égards touchants pour leurs fins de vie, qui se consolaient entre d'anciens clients et un chat pellagre, le ramenèrent près d'elles jusqu'à sa mort. Elles n'étaient jamais lasses de l'entendre parler de ses livres. Peut-être elles croyaient à un sentiment qui n'osait s'exprimer. Il ne les désabusa jamais. »

Camille Lemonnier, qui le connut bien, ne se trompa pas dans ce souvenir. Charles aimait les livres et les humbles. Il affectionnait les misérables, les déclassés, les pauvres et ce sentiment l'ennoblissait depuis toujours. En 1853, il affirmait : « Si l'on veut encore chercher de la chaleur, de la jeunesse, de l'enthousiasme, de la force, c'est dans ces hommes qui portent des blouses et qui ont les mains calleuses. » A l'heure de sa mort, le soignait une délaissée, laide et vieille, que rongeait un lupus.

Jadis, son ami Félix Thyes avait observé justement que Charles manquait de vertus bourgeoises, qu'il ne s'entendait pas à la vie positive et qu'il subissait uniquement le joug sentimental. Un rien l'accablait, parfois, et une parole amicale le guérissait mieux que les menaces du médecin. Il obéissait à sa fantaisie exigeante et tumultueuse et, dans son commerce avec les hommes, il était d'une étonnante crédulité. A ce propos, on cite fréquemment la « zwanze » bruxelloise que lui jouèrent, un beau matin, une bande de joyeux drilles de la capitale belge, les « Agathopèdes ». Ceux-ci envoyèrent Charles à Paris, lui promettant de gros salaires en échange d'un travail régulier, dans une man-

sarde qu'ils avaient louée d'avance. Mais Charles ne pouvait adresser la parole à personne. Il ne pouvait quitter son gîte. L'écrivain ne se douta pas de la blague. Il partit et se mit à l'œuvre, noircissant des feuilles et des feuilles de sa petite écriture inquiète. Un jour, cependant, un inconnu vint tourner, sous ses fenêtres, la manivelle d'un orgue de barbarie. Charles prêta l'oreille et entendit les premières mesures de la « Brabançonne ». Aussitôt, il bondit dans la cour et étreignit le musicien. Il n'avait pas pu résister à cet appel de la Patrie... Les loustics, qui veillaient dans l'ombre, surgirent et le ramenèrent, de force, à la gare du Nord, et, de là, dans sa modeste chambre d'Ixelles.

Ce tempérament compliqué ne plaisait pas à beaucoup, et les amis du Maître étaient peu nombreux ou peu fidèles. Sans doute, Charles connaissait la plupart des personnalités en vue de son époque et fréquentait des salons, mais il avait conscience de sa supériorité et n'acceptait pas de se trahir pour charmer davantage. Il était avec lui-même comme il était, par exemple, avec les femmes, qu'il ne trompait jamais, et cette honnêteté dépassait considérablement celle de la moyenne des individus. Il savait se passionner pour toutes les causes belles et justes et ne se demandait pas si son enthousiasme pouvait le discréditer. Brave et bon, il était un rêveur perdu dans la foule.

Heureusement, il rencontra des êtres d'élite qui l'entourèrent d'une douce et réconfortante amitié. La présence, autour de lui, de cette poignée d'hommes dévoués le soutint certainement dans la lutte écrasante et continuelle que fut sa vie et l'engagea à commencer et achever son chef-d'œuvre. Pour ce motif, ces camarades ont un droit réel à notre gratitude.

Le premier est Félix Thyes, figure affligée et tragique, adolescent marqué, dès la naissance, par la douleur et la mort. Thyes avait les deux jambes paralysées, conséquence épouvantable d'une stupidité de servante. Celle-ci, quand

il avait deux ans, l'avait assis imprudemment sur des dalles froides et humides... Thyes, qui se destinait au professorat, à l'érudition, suivait les cours de philosophie à l'Université de Bruxelles. Il étudiait l'esthétique. Il occupait ses vacances à réfléchir sur la vanité de ce monde. Il était sage et timide, et fuyait les plaisirs à l'âge où la jeunesse descend dans la rue et vocifère en chœur. Il écrivait des lettres émouvantes à ses maîtres. Il se confessait surtout à Eugène Van Bemmel, que nous retrouverons plus loin, et lui disait :

Ma religion à moi est toute de sentiment, elle n'a rien d'obligatoire ni de contraint ; elle ne connaît aucune formule, aucun dogme, aucune autorité intermédiaire entre Dieu et l'homme ; ma prière ne se dit pas, ne s'écrit pas, ne se répète pas, elle se sent. Quand il me vient une grande joie, je suis heureux et je remercie Dieu ; quand le malheur me frappe, je songe aussi à Dieu. La souffrance et le bonheur sont les deux chaînons qui relient l'homme à la divinité. C'est là toute ma religion ; religion d'instinct ; religion de sentiment.

Avec tant de noblesse au cœur, Thyes s'épuisa dans une réclusion consacrée entièrement à la méditation et au labeur. Il se préparait aux examens du doctorat en philosophie, lorsque la mort le surprit. Il admirait De Coster, qu'il aimait comme un frère. Il avait été le premier confident des amours du poète et ressentait une sympathie respectueuse et cordiale pour celle qui fut la seule amie de Charles, l'énigmatique Elisa. N'est-ce pas lui qui apaisa le cœur ravagé des amants et enseigna à Charles la tolérance et le pardon ?

Tout à coup, note De Coster, j'ai rencontré Dillens... le premier qui m'ait connu, aimé et apprécié, le premier homme de cœur que j'ai rencontré et cachant sa faiblesse envers ses amis sous une apparence de rudesse, hypocrisie bien naturelle puisque tout sentiment beau, bon ou doux, exprimé avec le ton qui lui convient, sera ridicule aux yeux de beaucoup d'hommes si on ne le recouvre pas d'un vernis de force ou de plaisanterie.

Cette esquisse morale est exacte. Elle dépeint Adolf Dillens en deux traits. Dillens était un étonnant artiste. Ce Gantois de naissance (2 janvier 1821) appartenait à une famille de peintres. Son frère Henri l'avait précédé dans la carrière où l'appelait une irrésistible vocation. Ses neveux Albrecht et Juliaan devaient s'illustrer par la suite, l'un comme peintre, l'autre comme sculpteur. Adolf connut vite le succès, grâce à ses tableaux de genre, ses scènes historiques et ses adaptations littéraires. Il était réputé quand il s'installa à Bruxelles, où s'écoula la plus grande partie de son existence.

Bon vivant et joyeux gaillard, Flamand de pied en cap, Dillens avait une rare puissance de travail. Il s'exerçait dans tous les genres à la fois, avec un égal bonheur. Graveur, dessinateur, portraitiste, peintre anecdotique, illustrateur, il était tout cela d'une façon qui abasourdissait même ses ennemis, et son œuvre soulevait l'admiration des critiques, aussi bien à Bruxelles qu'à Paris et à Londres. Partout, on acclamait les innombrables scènes zélandaises de l'artiste, qui arpentait continuellement les provinces belges et hollandaises confinant à la mer et ne cessait de peindre que pour improviser, dans son atelier ou des salons amis, des discours pétillants de verve abondante et savoureuse, des chansonnettes persiflantes ou romantiques, des satires impertinentes où ses origines se trouvaient révélées par le langage pittoresque et le juron sonore. D'ailleurs, Dillens était un flamingant. Peut-on le lui reprocher? C'est Charles en personne qui répond, dans une émouvante nécrologie qu'il consacre à son vieil ami :

Autant reprocher à un homme de ne pas renier sa mère et d'aimer le lieu de sa naissance et de ne se rappeler jamais sans émotion les mille riens si particuliers en Flandre, qui formaient pour lui la trame de ses souvenirs. Mais ce sentiment était raisonné en lui. Il eût voulu la Flandre prospère et fière comme à l'époque des Artevelde ; il connaissait toutes ses luttes, toutes ses grandeurs et aussi tous ses affaissements. Il ne l'épargnait pas

dans ses faiblesses et, s'il était flamingant, c'est qu'il croyait qu'on ne peut s'instruire, ni relever un peuple, ni lui rendre la conscience de lui-même, ni lui apprendre son histoire dans une langue qu'il ne connaît point et qui fut longtemps celle de ses plus implacables ennemis.

Charles considérait Dillens comme son aîné. Il lui avouait ses peines de cœur et lui demandait protection. Il n'avait pas de secrets pour lui et tolérait que le solide Gantois, fort en gueule et brutal sans méchanceté, lui reprochât ses abandons ou lui remontât le moral à coups de poings... L'œuvre graphique de Dillens fut éparpillée, après sa mort, par sa jeune veuve, un peu insouciante, et un ami du peintre raconte qu'on put trouver, longtemps après, à des prix dérisoires, variant de quelques sous à un franc, les volumineux carnets de croquis du maître et ses dessins signés. Les bouquinistes des quais parisiens en possédaient et ne pouvaient les évaluer. On en trouvait près de l'Odéon et chez les collectionneurs, comme Charles Saunier.

Félicien Rops contraste violemment avec Dillens et les Flamands de Bruxelles. Il les dépasse aussi par sa gloire, qui a fait le tour du monde, et son génie, qui le range près des graveurs classiques, les Dürer et les Watteau. En ce temps-là, c'était un gars solide et décidé, arborant une crinière touffue et portant, avec distinction, une moustache noire et fine qui soulignait la franche, mobile et fiévreuse inquiétude de son regard. Rops venait de Namur, une vieille ville qui semblait endormie et dont les horizons fermés ne correspondaient pas au rêve énorme de l'adolescent spirituel, d'un esprit cinglant et incisif, ardent et volontaire, enthousiaste et normal, avec un cerveau que le cœur régulier et généreux rendait d'une lucidité perforante. Bruxelles était la première étape d'un voyage qui devait comprendre l'Europe, les Amériques, l'Asie — car il n'est pas de latitude que Rops n'ait projeté d'explorer — et devait s'achever à Paris. Alors, Bruxelles était l'antichambre de Paris, comme elle l'est encore. On y coudoyait des gens

affublés à la mode de Paris, et des bourgeois qui singeaient attentivement les identiques bourgeois de la cité française. Rops, chevalier sans peur ni reproche, fier anarchiste qu'animait la suprême vertu de l'homme consciemment responsable, partit en guerre contre cette monstrueuse et fausse civilisation. Dans *Uylenspiegel*, un hebdomadaire qu'il fonda à son arrivée à Bruxelles, il donna les coups de croc préliminaires. Il ne mordait pas à fond et déjà l'on criait au scandale. Soutenu par ses camarades, il cria plus fort. Bientôt, l'atmosphère de Bruxelles ne lui parut pas plus large que celle de sa ville natale et il s'installa à Paris, où son génie s'adapta immédiatement au décor. Pourtant, Rops ne renia jamais ses origines. Il adorait la Flandre, avec ses plaines vertes, et la Wallonie, avec ses coteaux ondoyants. Sans doute, n'était-ce pas le cadre qu'il fallait à son inspiration, mais c'était un refuge. A Paris, écrivait-il, « quand je me sens fatigué, je dégringole de mon atelier, je tombe au boulevard, lequel est magnétisé, électrisé par les effluves de ces milliers de cervelles en gésine. Au bout d'une heure, j'escaladerais le Mont Blanc ; j'ai pris un bain de flammes ». Par contre, « mes bons sables de Flandre sont pour moi une nécessité morale ». Il suffisait d'évoquer les plages sablonneuses de Hollande ou les mers grises du Nord pour que les souvenirs du Maître s'inclinassent « vers ces rivages aimés où le sable doré coule, jusqu'à l'infini des yeux, sa lave douce, toujours unie, toujours égale, dont l'ombre d'aucun arbre n'a jamais rompu la placide monotonie ; où les dunes mêmes semblent écrasées et tapies dans les rares herbes maigres ».

Charles et Rops avaient des passions pareilles et la même haine de Joseph Prudhomme. L'un et l'autre aimaient la vie libre et la vérité. L'un et l'autre combattaient les travers du siècle et méprisaient l'argent. De Coster avait des caprices de millionnaire avec des moyens de chiffonnier et Rops avait trouvé le moyen de dépenser, en quelques années, un million en vagabondages, sports et

festins. C'était le temps où le peintre recevait magnifiquement ses compagnons dans sa maison champêtre à Namur. Charles était parmi les assidus. Au reste, il admirait le peintre qui lui prodiguait des conseils réfléchis et travaillait avec satisfaction à l'illustration de la *Légende d'Ulenspiegel* et des livres antérieurs, les *Légendes flamandes* et les *Contes brabançons*. A ce propos, un détail mérite d'être remis en mémoire. La célèbre gravure « Le Pendu », qui décore les première et seconde éditions de la *Légende*, n'est pas une œuvre d'imagination. C'est un croquis d'après nature. Pendant un voyage en Espagne, Rops était descendu, au milieu de la journée, dans une « posada » isolée. L'hôtelier, que tourmentaient des chagrins amoureux, venait de se pendre. L'alcade du village voisin ne pouvait pas venir avant plusieurs heures et personne n'osait décrocher le cadavre. Le voyageur ne perdit pas une si belle occasion et, quatre heures durant, il dessina le mort. Plus tard, Charles vit le croquis chez Félicien et le demanda pour son livre, auquel il ajouta exprès la phrase : « Et Charles-Quint fit pendre au battant de la cloche celui qui avait sonné l'alarme. »

Eugène Van Bemmel, dont il fut question plus haut, était professeur de Littérature à l'Université de Bruxelles. Ce romancier et historien de la littérature, « souriant, prudent, maladif, les yeux lents et doux derrière une éternelle fumée de pipe », avait toutes les qualités et tous les défauts de l'érudit. Il avait étudié les classiques à fond et poussait le souci de leur respect jusqu'à recommander leur exemple. Cependant, il estimait ses contemporains, et ses efforts, en vue de propager le goût des lettres chez ses compatriotes, étaient soutenus. Après avoir encouragé la formation de cercles estudiantins — où Charles et Félix Thyes fréquentèrent — il avait fondé une œuvre durable, cette *Revue Trimestrielle*, où les célébrités belges allaient trouver un accueil amical pendant de longues années. Le 28 avril 1866, un banquet à « huis clos, intime et modeste », fut organisé,

chez un restaurateur de la rue de la Putterie, à Bruxelles, pour fêter la parution du cinquantième volume de la « Revue ». Charles était parmi les quelque cent convives qui entouraient Van Bemmel. A l'issue de la manifestation, il lut un fragment de sa *Légende*, notamment la fameuse « Procession qui se gratte ».

Dans l'assemblée, on se montrait également Maximilien Veydt, un original charmant et lettré qui fut, tour à tour, avocat, conseiller communal, échevin, conseiller provincial et membre de la Députation permanente du Brabant. Veydt avait une éloquence facile et primesautière, qui ne craignait pas de s'attaquer aux sujets les moins légers. Un jour, il fut prié de conférencier au Cercle artistique de Bruxelles. Il se décida pour « La jeunesse de saint Augustin ». Aussitôt, s'alarmèrent les membres de la Commission administrative, qui chargèrent un secrétaire de se renseigner sur les intentions de l'orateur. Et ce dernier de s'expliquer :

Pour traduire en langage sérieux le sujet de ma conférence, disons que la jeunesse de saint Augustin sera une étude sur la subjectivité du moi, considérée dans ses rapports objectifs avec la société, relativement à la progressivité de son soi, dans toutes les sphères de l'activité humaine, à une époque antithétique de l'humanité.

Les jeunes artistes d'alors avaient coutume de se réunir dans un petit restaurant, près du Bois de la Cambre. Le patron, Louis Labarre, les accueillait aimablement. Il se mêlait volontiers à leur société qu'il traitait à bon compte. Parmi les fidèles de ces repas, figurait Léon Jouret, un chansonnier agréable et disert. On remarquait aussi Henri Samuel, un ancien officier devenu l'imprimeur de la *Revue Trimestrielle*, l'éditeur des *Châtiments* de Victor Hugo et l'administrateur des « Concerts populaires » de Bruxelles.

Samuel, dit Louis Hymans, dans ses *Types et Silhouettes*, l'homme le plus doux et le plus inoffensif de la terre, avait la manie de poser pour un révolutionnaire. Il rédigeait dans un

galetas, situé au fond d'une cour de la Montagne aux Herbes Potagères, un petit journal intitulé *La Civilisation*, avec lequel il prétendait civiliser la Belgique.

Le frère de cet original et fantasque personnage, Adolphe Samuel, devint directeur du Conservatoire royal de Gand.

Charles Potvin était une exception dans ce milieu turbulent. Le portrait que nous en a laissé Camille Lemonnier répond à l'idée qu'on se fait de ce « petit homme remuant, à haut front, la barbe et les cheveux chanvre roux, le visage mobile et pincé, la démarche saccadée et tout secoué de délices nerveux qui ressemblaient à des démangeaisons. Le binocle d'or mettait un éclair sur l'extrême vivacité d'un regard vaillant et qui ne se posait pas. D'un abord à la fois combattif et insinuant, l'air un peu ecclésiastique mais résolu, volontaire, tenace, frondeur, poli, diplomate, effilant ses mots comme des sourires. Poète, professeur, conférencier, auteur dramatique, polygraphe, se prodiguant par la plume et par la parole, d'une extrême souplesse d'esprit, sans originalité littéraire définie, mais polémiste nerveux et critique passionné, éveilleur de talents et agitateur d'idées, il apporta à la littérature des rancunes et des élans bienfaisants... Archiviste, glossateur, lexicographe, historien, il accumulait les livres et greffait la science sur la poésie... ».

La génération de 1880, — qui sonna le réveil des lettres belges, — n'a pas rendu justice au dévouement apporté par ce lutteur à la défense du patrimoine artistique de la Belgique. Souvent, elle ne voulut voir en lui qu'un rhétoricien démodé, un chroniqueur filandreux, un critique « revendant au kilo sans les découper les livres dédicacés qu'il recevait ». Longtemps, ce parti pris écrasa la mémoire d'un homme qui méprisait avec bonhomie les attaques des jeunes et se souciait seulement de réaliser, sans hâte et sans tapage, l'œuvre énorme qu'il se réservait. D'ailleurs, Charles Potvin était l'ami des jeunes qui l'assaillaient de

leurs plaisanteries. Comme l'a noté l'un de ses biographes, M. Charles Conrardy, « toutes les formes de l'art, toutes les nouveautés trouvaient en lui un critique indulgent et sagace. L'amateurisme et la médiocrité n'avaient pas de plus terrible ennemi. Il encourageait ceux qu'il voyait marqués par le signe ; son enthousiasme communicatif réchauffait les défaillances, ranimait les cœurs en deuil. Optimiste, il croyait en l'homme et rêvait de le voir enfin libre, débarrassé des tutelles et des préjugés ». De son côté, M. Maurice Wilmotte, dans la notice qu'il consacra à Potvin, dans l'*Annuaire de l'Académie de Belgique*, souligne les qualités de cet écrivain, qui considérait sa tâche comme un apostolat et eut sans cesse l'ambition de faire le bien :

> Plus on relit ses travaux, sur le passé et sur son temps, plus on est convaincu de la sorte d'obsession qui le tourmenta pendant toute sa carrière, obsession procédant d'une haute notion de ses devoirs envers autrui. L'écrivain a charge d'âmes; il rend compte à la postérité, s'il échappe à la vindicte contemporaine, de ses faiblesses d'homme, des injustices ou des écarts de sa plume, car l'on ne peut isoler la personne de l'esprit.

Le labeur forcené de ce précurseur est caractérisé par deux tendances principales. D'abord, Potvin fut un grand patriote. Il adorait la Belgique. Il ne négligea rien pour « renouer avec la tradition, pour rechercher et exalter l'œuvre des Belges du passé ». Il commenta les vieilles légendes de son pays, fouilla les bibliothèques et publia une série de textes oubliés et superbes. Nommé professeur de littérature des Pays-Bas de la Ville de Bruxelles, il se proposa de « montrer ce que peut un petit peuple pour reprendre position dans les lettres ». En 1882, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la proclamation de l'indépendance du royaume, il rédigea une lourde et admirable *Histoire des lettres en Belgique* et ne se départit pas, dans ce travail de compilation, dans cette longue plaidoirie, d'une mesure et d'une justice qui forcèrent ses ennemis mêmes à le féliciter. Quelques années auparavant, en 1875,

il avait contribué à la création d'une bibliothèque vulgarisatrice, la fameuse collection Gilon, qui édita plus de 300 volumes d'écrivains belges et renferme plusieurs mémoires fort intéressants de sa plume.

Ensuite, Potvin fut un ardent républicain, un libre penseur acharné, un pacifiste militant et un socialiste avant la lettre. « Il aimait la famille et la société et il rêvait pour elles un avenir idéal. Il combattait pour la liberté de penser et, en même temps, il prêcha l'union des âmes. Toute sa vie, il prôna l'idée de tolérance et de libre examen. Mais il envisageait autre chose que la simple idée politique et moralisatrice. Il voulait le bien du peuple et l'établissement de liens solides de fraternité. »

L'élite intellectuelle dînait chez lui tous les mercredis. A ces dîners, on discutait toutes les questions actuelles. Le maître de céans brillait par sa conversation et encourageait ses convives à ne pas abandonner leur tâche éducative.

Charles était un habitué. Potvin le tutoyait et revoyait avec lui les épreuves de la *Légende*. Cette affection se continua par delà la mort. En effet, c'est à Charles Potvin que nous devons la première biographie de Charles De Coster et l'édition, partielle sans doute, mais pieuse, des merveilleuses *Lettres à Elisa*, qui sont l'unique document sur les amours du romancier.

Un salon assez réputé, à cette époque, était également celui de Caroline Gravière, une femme de talent qui masquait, sous ce pseudonyme, le nom respecté de son mari, Charles Ruelens, conservateur en chef de la Bibliothèque royale de Bruxelles. De Coster y fut présenté par Potvin, qui l'avait introduit aussi dans la « Libre Pensée », — la société qui pourvut aux frais des funérailles de De Coster. Caroline Gravière avait, en elle, l'étoffe d'une avocate. Elle se sentait attirée surtout vers la misère et les erreurs sociales. Les héros et les héroïnes que son imagination concevait étaient, en général, des malheureux dont elle analysait la peine avec pitié et en faveur desquels elle implo-

rait la charité du lecteur. Cette tendresse aiguë, cette soif de justice, ce sentiment humain, qui éclatent à chaque page de ses livres, ont perpétué son souvenir. Caroline Gravière, dans cette période de formation littéraire, n'a pas l'importance de De Coster, mais elle demeure une figure de premier plan. Elle avait le souci de la langue. Si sa phrase ne se balance pas vivement, elle est bien composée. On sent avec joie un effort considérable vers la pureté du vocabulaire et un emploi judicieux des mots. Quand le recul sera fait et que l'on pourra comparer, sans passion, le bilan de la « Jeune Belgique » et celui de la « Vieille Belgique », je suis persuadé que l'auteur de *La Servante* ne représentera pas un déficit. Il y a souvent des noms qui sombrent dans l'oubli pour reparaître, ensuite, entourés d'un prestige rayonnant.

Dans ses rapports amicaux et mondains, Charles De Coster ne se révélait pas. Il était forcé de s'y soumettre à des convenances qui ne cadraient pas avec sa nature timide et renfermée ou juraient avec sa sincérité. Comme une fleur rare se développe à l'ombre, cet homme ne se dépouillait que dans l'intimité du cœur. Ce n'est point qu'il eût honte de ses défauts ; il en mesurait l'importance avec assez de force pour les avouer. Mais il se croyait incompris et n'avait pas confiance dans les autres. Il était gêné par son génie, qu'il subissait hautainement et refoulait en lui-même, pour ne gêner personne. Charles, galant cavalier, savait complimenter avec finesse; Charles, artiste, était un désabusé, triste et variable.

Il avait un invincible penchant à la mélancolie. C'était presque un état normal chez lui d'être mélancolique. L'amour, qui corrige souvent une propension à la noirceur d'âme, ne lui semblait réel qu'au travers d'un mal imaginaire, rongeur et agaçant.

Il y a dans l'amour que je ressens pour toi, écrivait-il à Elisa, une espèce de tristesse indéfinissable que j'aime et qui est douce tant que des éclats de gaîté folle ne la froissent pas. J'ai beau-

coup lu, un peu pensé, et j'ai toujours remarqué dans tout amour sérieux cette tristesse, cette langueur qui, en face de la personne aimée, fait de nous une sensitive. Un rien me froisse, alors, me blesse, un rien me ferait pleurer si je me laissais aller à cette impression. Alors, il faut que je me concentre en moi-même et cela me fait mal, plus que je ne pourrais le dire. Toute autre femme à laquelle je ne tiendrais pas pourrait rire aux éclats devant moi, je rirais certainement avec elle, mais... je ne saurais pas l'aimer.

Et ne terminerais-je pas par un symbole ?

Quand je songe à Charles, j'imagine un fleuve large et rapide, impétueux par son volume, clair et enchanteur, qu'alimentent une infinité de ruisseaux, les uns capricieux et cristallins, les autres lents, bourbeux et souterrains. Par la campagne ouverte à tous les conquérants, le fleuve, en grossissant, cherche la mer. Il se bute à des rocs, il s'engouffre dans des vallons, il encercle des collines, il crevasse le sol. Un village, qui lui barre la route, est impitoyablement rasé. Les flots, en mousse pure, en sauts voluptueux, courent vers l'océan qui les absorbera, mais déposent, sur leur chemin, le limon et l'engrais qui donneront aux hommes l'épi lourd et le lait crémeux...

J'aime à croire que la France sera aux côtés de la Belgique, en ce mois d'août, lorsqu'on évoquera, dans les écoles de Flandre et de Wallonie, dans la presse, au théâtre, la belle physionomie du Maître.

WILLY KONINCKX.

AU CHAMP DES MORTS DE GLOZEL

—

Depuis longtemps, le gisement de Glozel, que nous fouillons avec M. Emile Fradin, nous apparaissait, par l'accumulation, sur un aussi petit espace, d'objets préhistoriques, aussi variés et si peu usagés, comme un lieu d'ensevelissement, aux riches mobiliers funéraires (1).

La découverte et l'exploration de deux sépultures intactes sont venues confirmer cette opinion. La contemporanéité des objets assemblés est ainsi hors de doute. On peut dès maintenant en tirer les conclusions qui s'imposent.

(1) « *Nouvelle Station Néolithique* » (fascicule I) : « Tout concourt à étayer l'idée de sépulture » (page 10). Fascicule III : « Des vases minuscules, vraisemblablement rituels, paraissent destinés au service des morts qui étaient encore ensevelis séparément et non dans les vastes ossuaires qui apparaissent à la fin du néolithique » (page 39). Fascicule IV : « Monument sacré ou sépulture ? Sépulture plus vraisemblablement, par suite du caractère funéraire des poteries et des idoles avoisinantes » (page 10).

« *Idoles phalliques et bisexuées* », *Mercure de France*, 15 sept. 1926 : « Il semble que les tribus néolithiques de Glozel, frappées par la déformation des traits de leurs morts, aient cherché à la reproduire pour caractériser les vases funéraires.....

» Nous pensons qu'on peut, avec vraisemblance, faire entrer les figurines ithyphalliques ou bi-sexuées de Glozel parmi les divinités préhistoriques à qui était confiée la garde des tombeaux. Et comme les organes qui créent la vie entourent, sur ces idoles, le facies sans bouche, qui est l'effigie de la mort, peut-être indiquent-ils la croyance à une nouvelle vie dans l'au-delà. »

« *La Décoration céramique* », *Mercure de France*, 15 oct. 1926 : « Les vases décorés du facies néolithique ou de certaines parties de ce masque devaient être consacrés au service des morts. »

« *Empreintes de mains néolithiques* ». *La Presse Médicale*, 16 février 1927 : « S'il s'agit, comme nous le croyons, d'une tombe, nous serions en présence d'une coutume funéraire, sorte d'identification du tombeau par la main du mort, afin qu'il n'en soit pas dépossédé. »

I

TOMBE EXPLORÉE LE 14 JUIN 1927.

La description sommaire de cette tombe et de son mobilier funéraire a déjà paru dans un rapport fait à l'Académie des Inscriptions (voir *Mercure de France* du 15 juillet 1927).

Nous y reviendrons pour en compléter les données et représenter les objets.

Description de la tombe. — Cette tombe est orientée du Sud au Nord (fig. 1, p. 600). Malgré la forte déclivité du terrain, elle a été construite sur un plan horizontal. Son ouverture Nord se trouve à $0^{m},75$ de la surface du sol et son ouverture Sud à $0^{m}, 95$.

Elle est construite de gros blocs de roches volcaniques locales, solidement enchevêtrés les uns dans les autres, sans aucun mortier, ni terre argileuse de liaison. A l'encontre de la fosse ovale découverte au début des fouilles, à laquelle elle ressemble par sa configuration, cette sépulture ne comprend aucune brique à cupules dans sa construction.

De grandes dalles plates, mais irrégulières, forment par leur juxtaposition le plancher et la voûte qui va en se rétrécissant en partie au sommet.

Cette tombe a comme dimensions : longueur d'une ouverture à l'autre : 1 m. 95 ; hauteur de l'ouverture Nord : 0 m.35 ; hauteur de l'ouverture Sud : 0 m. 32 ; largeur des ouvertures Nord et Sud : 0 m. 31.

De forme ovale (plan horizontal), elle présente, en son milieu, des dimensions supérieures : hauteur : 0 m. 53, largeur 0 m. 45. Elle prendrait, à ce niveau, une forme appro ximativement octogonale, sur une coupe transversale.

Un homme de faible corpulence peut s'y introduire par l'ouverture Nord, mais non sans difficulté. Cela est impossible par l'ouverture Sud.

Un des gros blocs de pierre de la construction (côté droit,

la tombe étant vue par l'ouverture Nord) porte gravés des signes alphabétiformes sur sa paroi intérieure.

Mobilier funéraire. — A l'ouverture de cette sépulture, en pouvait voir un certain nombre d'objets incomplètement recouverts de limon boueux (fig. 1). Mais ils ne constituaient qu'une faible partie du riche mobilier funéraire. Beaucoup d'autres étaient enfouis dans une épaisse couche limoneuse d'argile fine qui s'était vraisemblablement infiltrée à la longue, à travers les parois mal jointes, construites en pierres sèches. Leur position exacte a été notée.

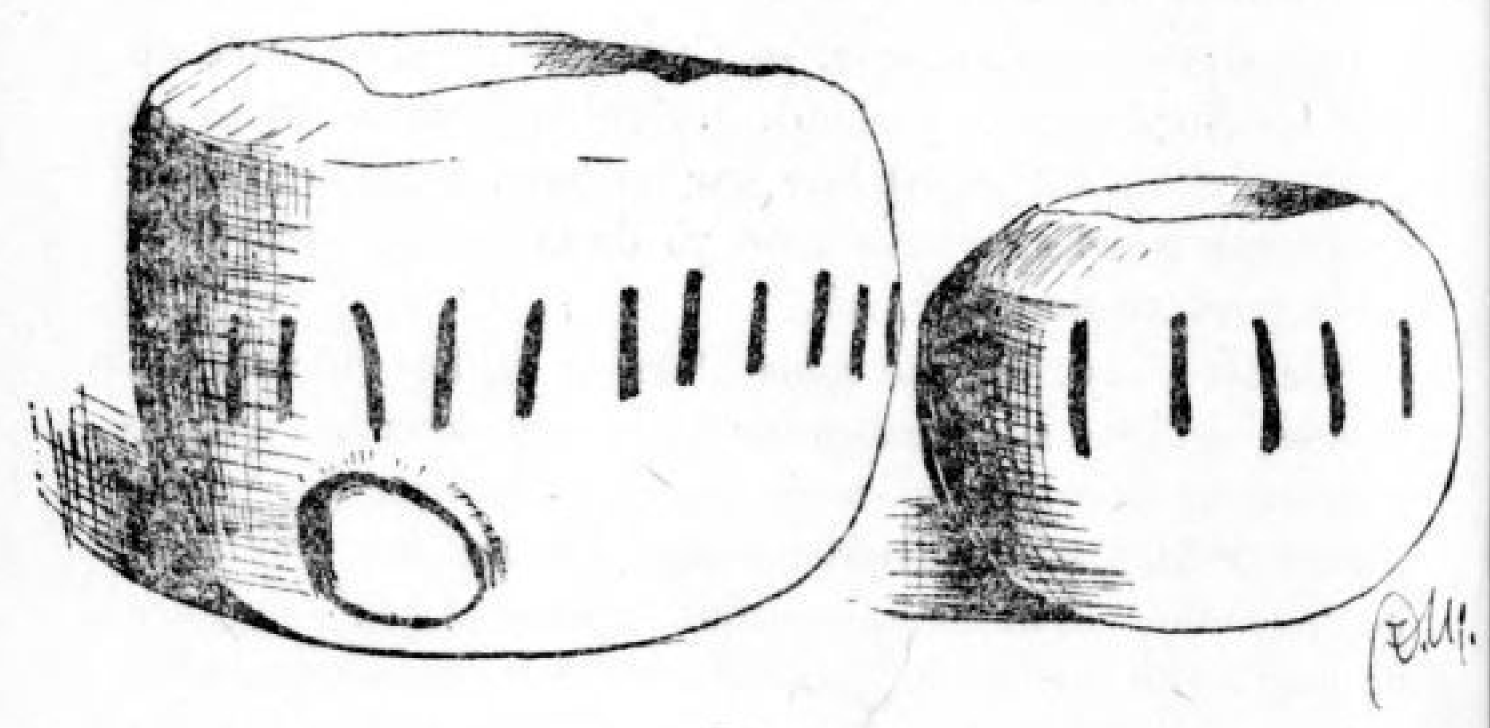


Fig. 2.

Nous les étudierons ici par catégories, en indiquant seulement la topographie, plus importante, de certains d'entre eux.

Céramique. a) *Poteries*. — A part un vase d'un décor nouveau, les modèles des autres nous étaient connus et ont déjà été publiés. Nous devons cependant noter que, pour la plupart, ils étaient très cuits. Il n'y avait que les deux premiers, placés vers l'ouverture Nord, l'un entièrement brisé, l'autre fortement ébréché, qui fussent en argile à peine dégourdie au feu et très friable.

En allant du Nord au Sud, c'est-à-dire des pieds à la tête de la tombe, nous rencontrons successivement:

1° Un grand vase orné du facies sans bouche, cassé et ébréché, mais qui a pu être reconstitué ;

2° Une deuxième poterie entièrement en morceaux, paraissant un peu moins grande et à fond plat. Nous avons cru y reconnaître une portion d'arcade sourcilière ;



Fig. 3.

3° Séparé de ces deux premiers vases par une tablette à inscriptions, se voyait, à demi-renversé, un petit pot arrondi, très cuit, portant 5 incisions comme décor (fig. 2);

4° Dans le milieu de la tombe nous avons recueilli un

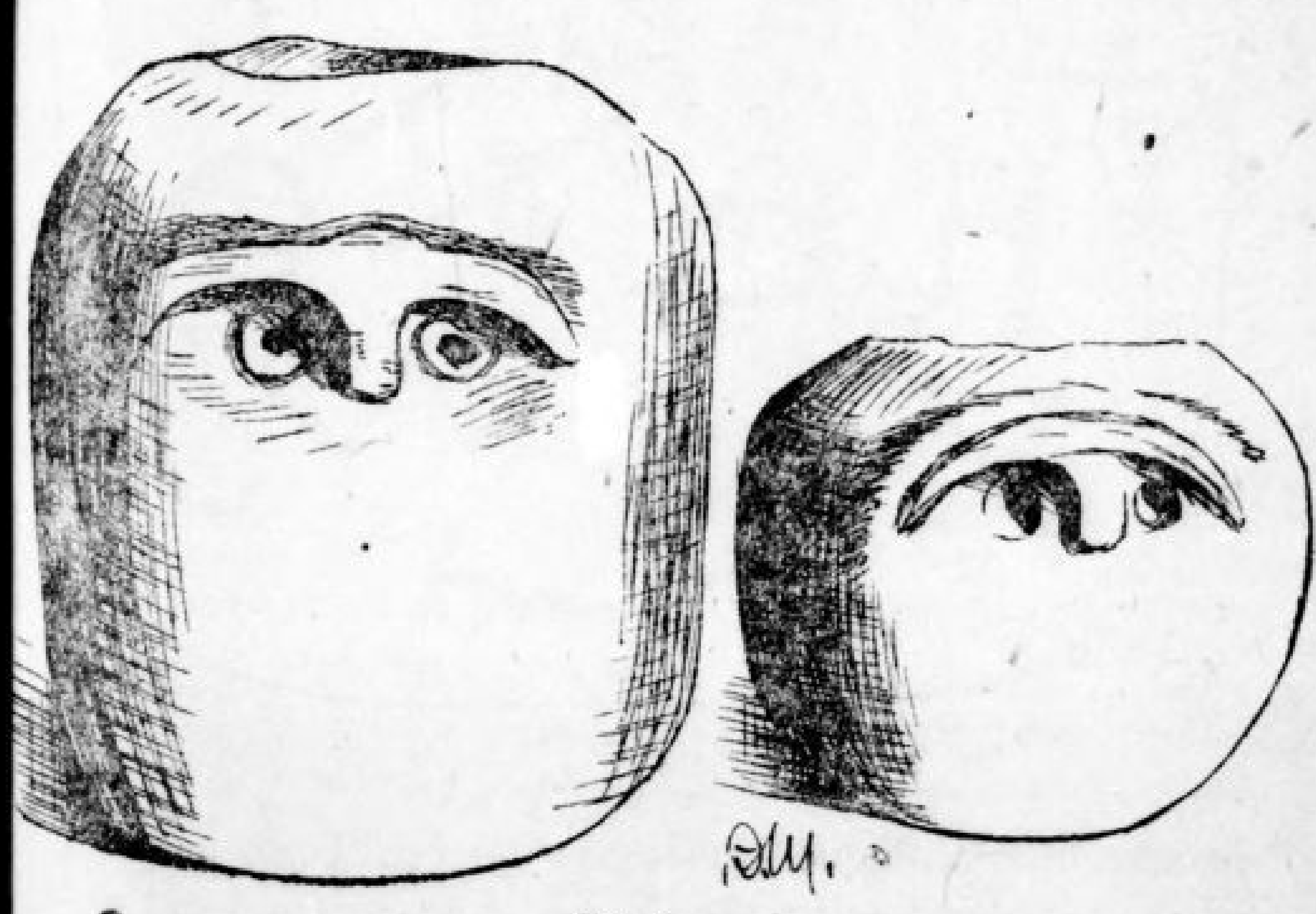


Fig. 4.

petit vase, revêtu d'un décor nouveau, obtenu, semble-t-il, en pinçant la pâte entre le pouce et l'index, dont on

imprime le bout en creux. Nous nous proposons de le nommer le *décor à cupulettes* (fig. 3);

5° A droite, accolé à la paroi, vers le milieu de la tombe, était un grand vase orné du masque néolithique (fig. 4);

6° En haut de la tombe, à droite encore, se voyait une petite poterie, très cuite, à fond rond, décorée également

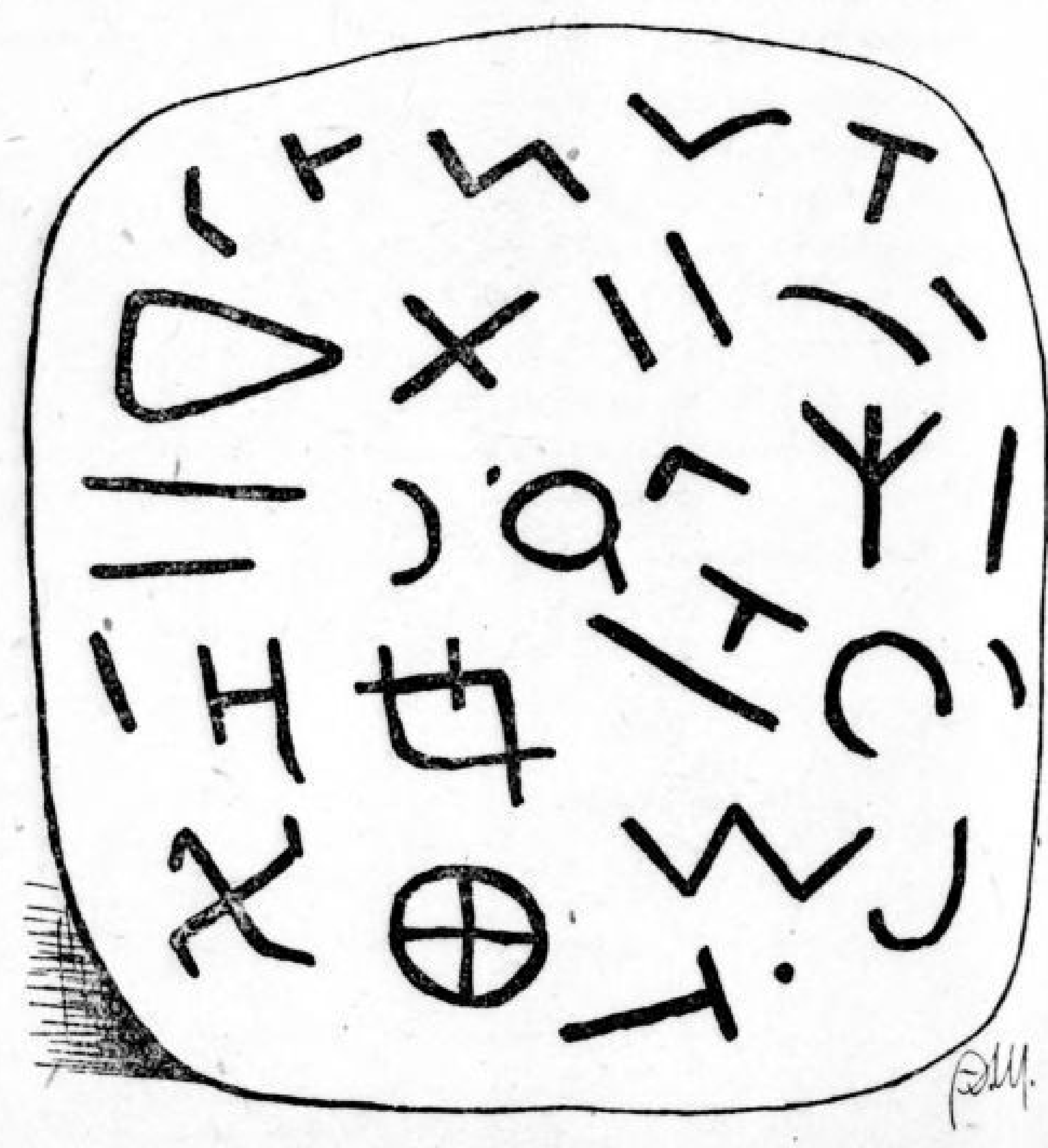


Fig. 5.

du masque néolithique, présentant des yeux et un nez plus petits que d'ordinaire (fig. 4). A côté se trouvait une portion de voûte cranienne;

7° Enfin, presque en face de l'ouverture Sud, avait été placé un vase, à grande ouverture, orné en haut de traits

parallèles et en bas d'un petit cercle, incisé profondément (fig. 2).

b) *Tablettes à inscriptions.* — Il existait dans cette tombe trois tablettes à inscriptions. Les signes alphabétiformes étaient sur la face supérieure. La tablette placée vers l'ouverture Nord est complète, mais les caractères sont en partie effacés par le ruissellement de l'eau.

Celle qui était vers le milieu de la tombe, à droite, se trouvait cassée en plusieurs morceaux. Elle présente néanmoins des signes assez nets.



Fig. 6.

Mais c'est celle qui était déposée à la tête de la tombe qui est de beaucoup la plus belle. La cuisson est très poussée et l'inscription est tracée avec une grande netteté (fig. 5).

c) *Idole.* — A l'extrémité Sud de la tombe, à gauche du fragment de crâne, était placée une idole en argile cuite, du type que nous avons décrit sous le nom d'idole bi-sexuée.

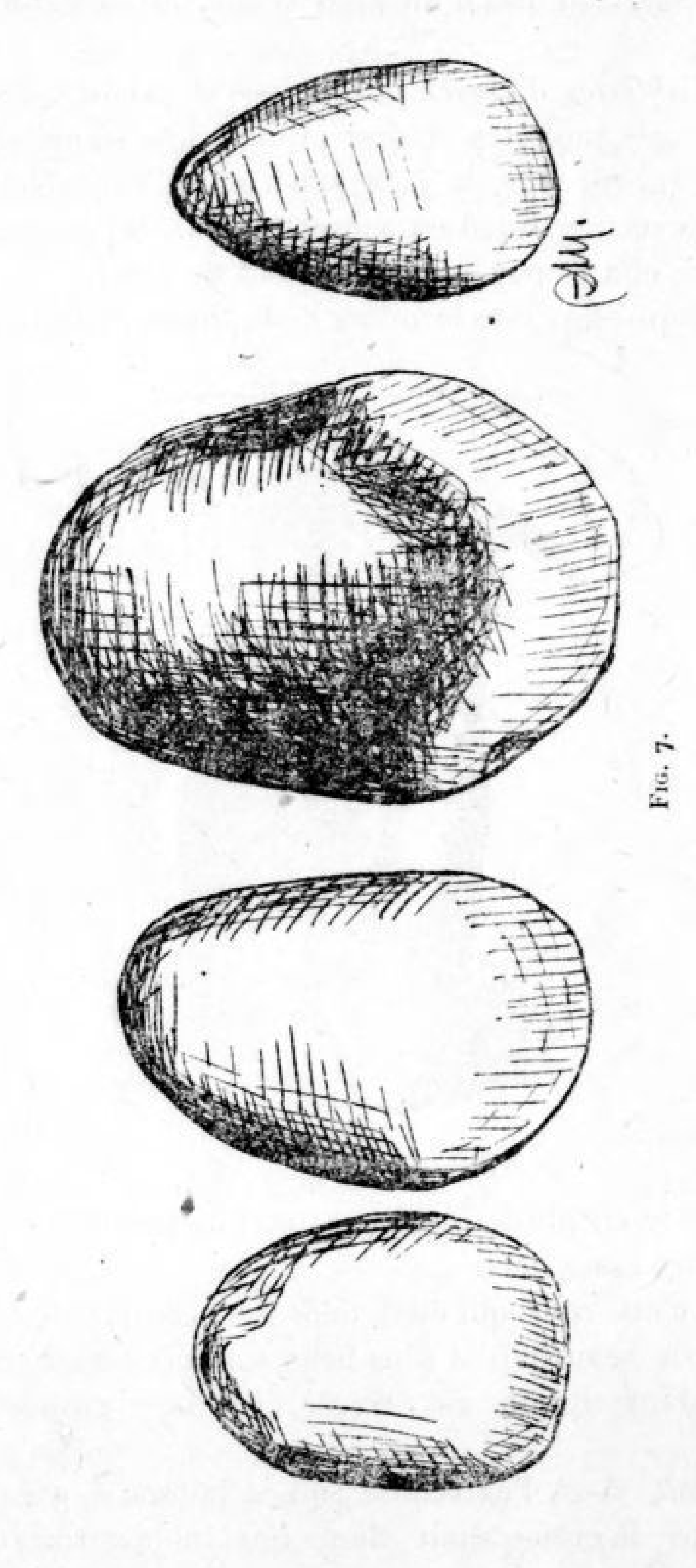


Fig. 7.

L'appendice phallique est légèrement recourbé. On aperçoit le renflement balanique qui se prolonge en avant par le cône préputial, troué d'un orifice à son extrémité. On

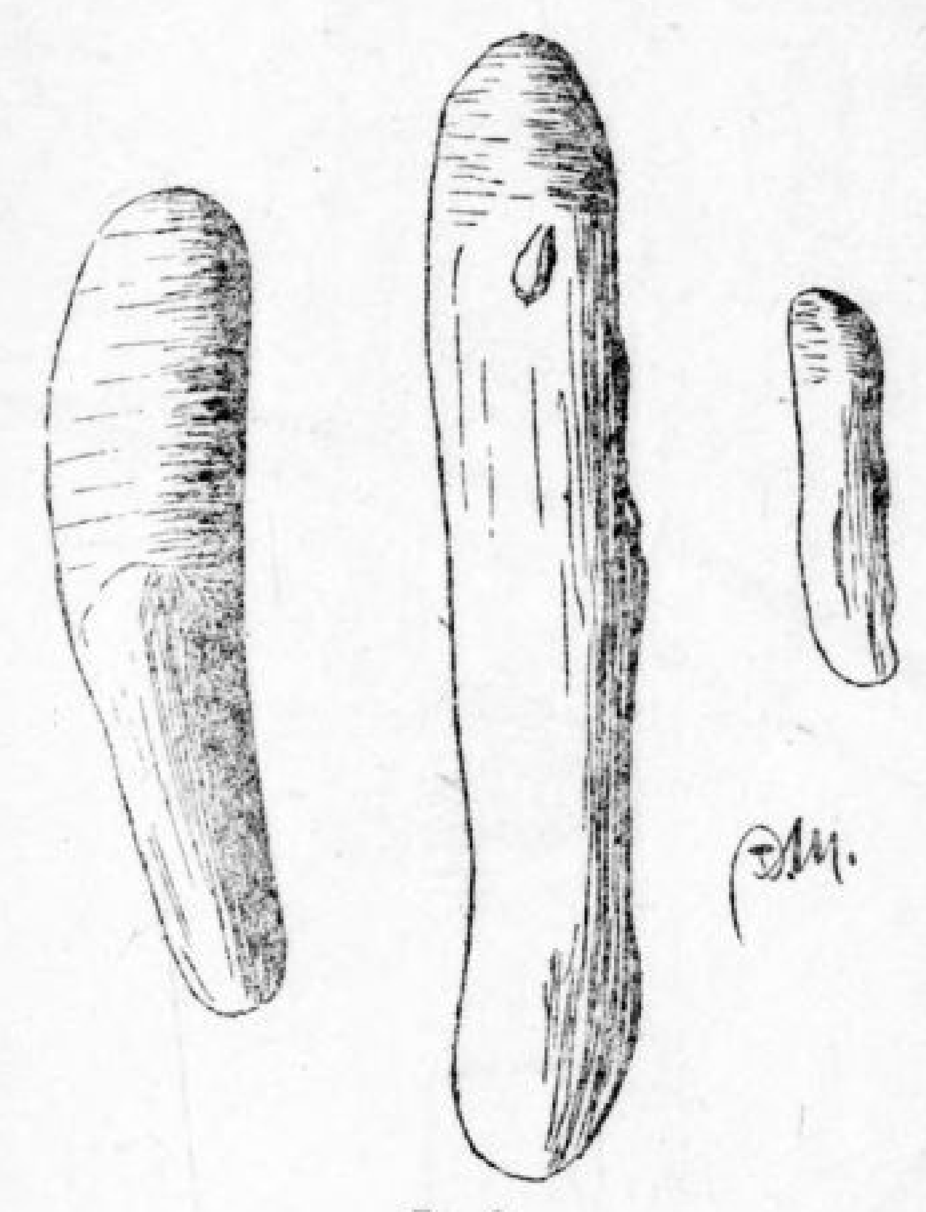


Fig. 8.

peut en conclure que les néolithiques de Glozel ne pratiquaient pas la circoncision.

De même, les organes féminins externes sont plus exactement représentés que d'ordinaire. La proéminence des grandes lèvres est nettement accusée et entourée d'un sillon ovalaire (fig. 6).

d) *Industrie céramique associée.* — L'industrie céramique associée comprenait 3 bobines à pointes, 4 pesons d'argile, dont deux avec perforations d'une extrémité, une rondelle non perforée, de la grandeur d'une fusaïole, en argile peu cuite.

Tombe vue par l'ouverture Nord avant son déblaiement (schéma).

Sud

Couche de terre argileuse recouvrant le pavage de pi
et contenant les autres objets
non visibles à l'ouverture de la

tablette à inscription

grand vase incisé

petit vase (masque n

grande dalle
portant des signes linéaires sur sa paroi intérieure de la tombe.

tablette à inscription

vase incisé

vase cassé (masque
(à fond plat)

vase ébréché (masque néo.)

tablette à inscription

sabot de cervidé gravé

A.M.

Nord

FIG. 1.

Industrie lithique. — 4 haches de forme ovoïde, prises dans des galets à contexture noire, dont le tranchant seul est poli (fig. 7).

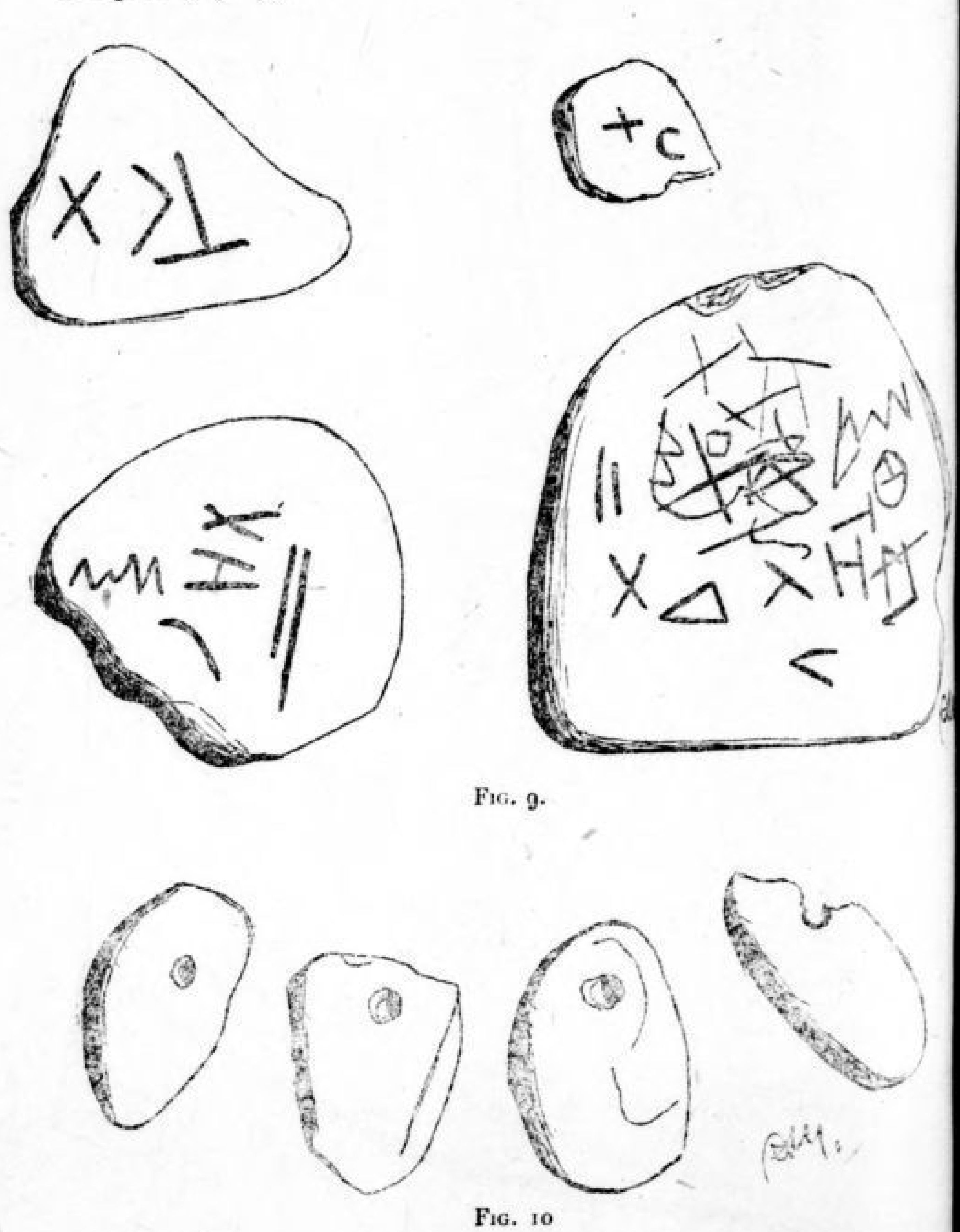


Fig. 9.

Fig. 10

2 galets plats, ornés de petites cupules rondes, semblables à ceux que nous avons représentés dans notre 4e fascicule. L'un a trois cupules, l'autre sept.

1 galet très exactement arrondi par le polissage des bords.

2 « limes à os », en grès fin, dont l'une excessivement petite. Nous les avons représentées à côté de la première lime complète, découverte dans la station. La partie

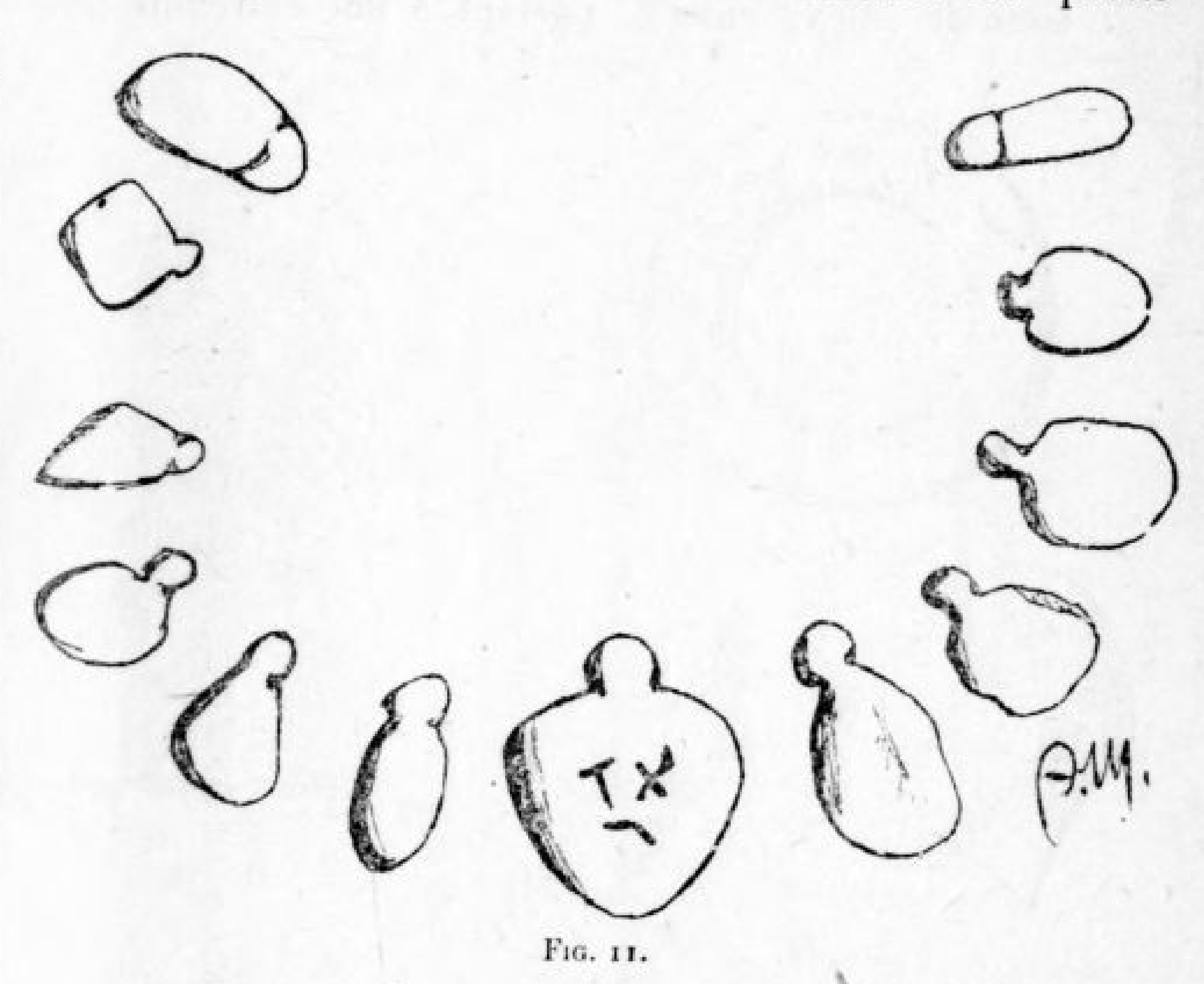


Fig. 11.

œuvrante est beaucoup moins étendue, mais aussi propre à fournir un rapide travail de l'os et de la corne (fig. 8).

4 galets gravés de caractères alphabétiformes, sans autre trace d'utilisation. L'une des inscriptions est assez longue et se compose de signes enchevêtrés (fig. 9).

4 petits galets portant une perforation où était vraisemblablement passé un lien de suspension (pendeloques ?) (fig. 10).

Tout un collier, trouvé au niveau du fragment de crâne, composé de 12 petits galets dont on s'est borné à modifier légèrement la forme naturelle en polissant une sorte de pédoncule, avec rainure où devait s'enrouler le

lien qui les réunissait. L'un d'eux, plus volumineux, en forme de cœur, porte gravé, sur une face, trois signes alphabétiformes (fig. 11).

1 anneau en schiste, avec une inscription sur une face (fig. 12).

1 lame de silex, cassée, portant à une extrémité des

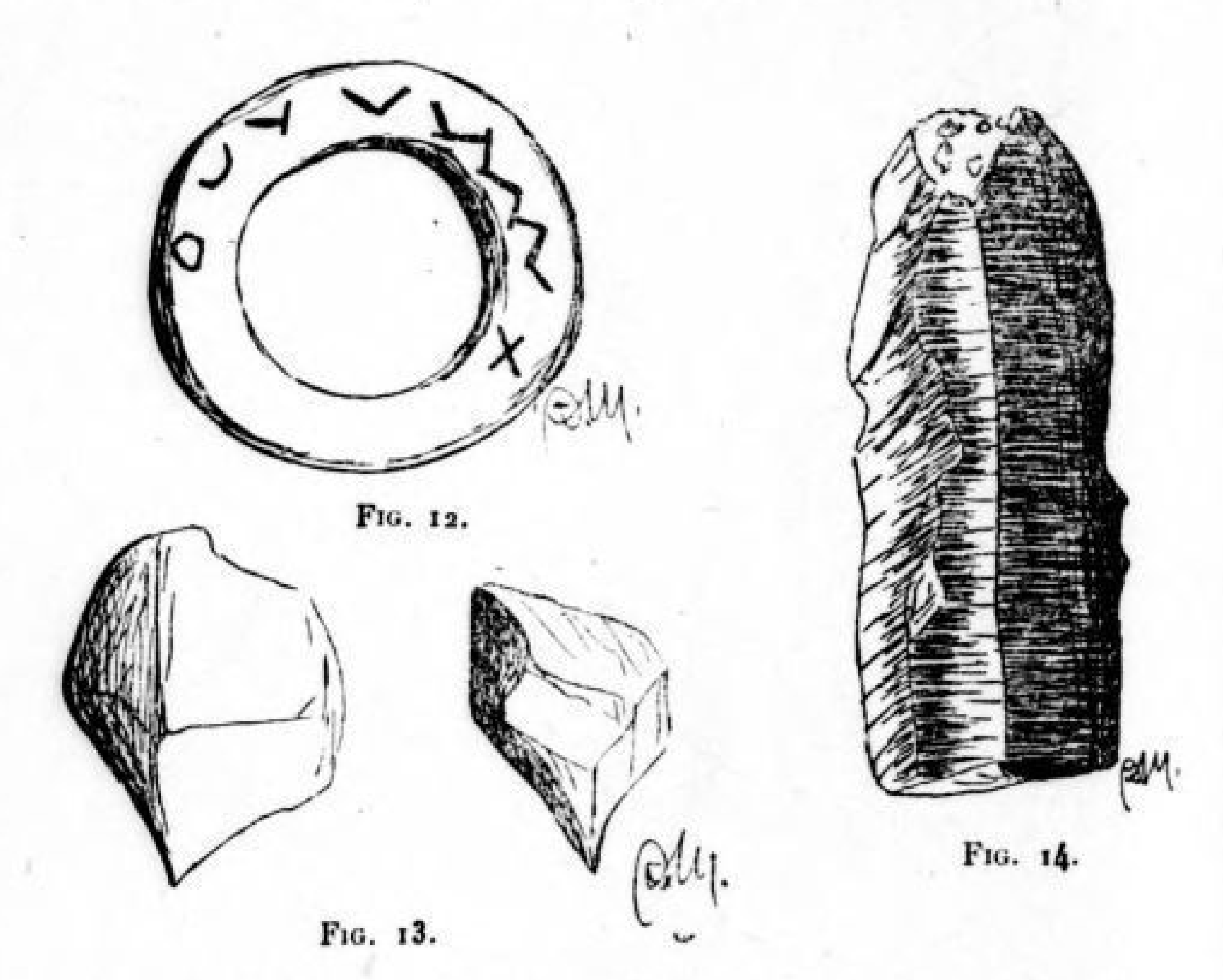


Fig. 12.

Fig. 13.

Fig. 14.

marques de percussion (détachement du nucléus). Ce silex a été ramassé à la révision de la couche argileuse où étaient noyés tous les petits objets de la tombe ; mais sa pointe n'a pu être retrouvée (fig. 13).

Nous tenons enfin à signaler, parmi l'industrie lithique de la tombe, de nombreuses pointes en roche volcanique éclatée, à peine retouchées, semblables à celles que nous a déjà livrées en grand nombre le gisement (fig. 14).

Industrie de l'os et de la corne. — Les objets en os et en corne, très nombreux dans cette tombe, comprenaient :

5 sagaies à base fourchue. Parmi celles-ci, il en est une qui présente une base bi-fourchue (fig. 15).

2 harpons : 1 grand à 4 barbelures et bourrelet de la base selon le mode magdalénien, 1 petit à 2 barbelures, en partie cassées, et dont le bourrelet de la base est en forme de crochet (fig. 16).

1 pointe en os, globuleuse à une extrémité, effilée à l'au-

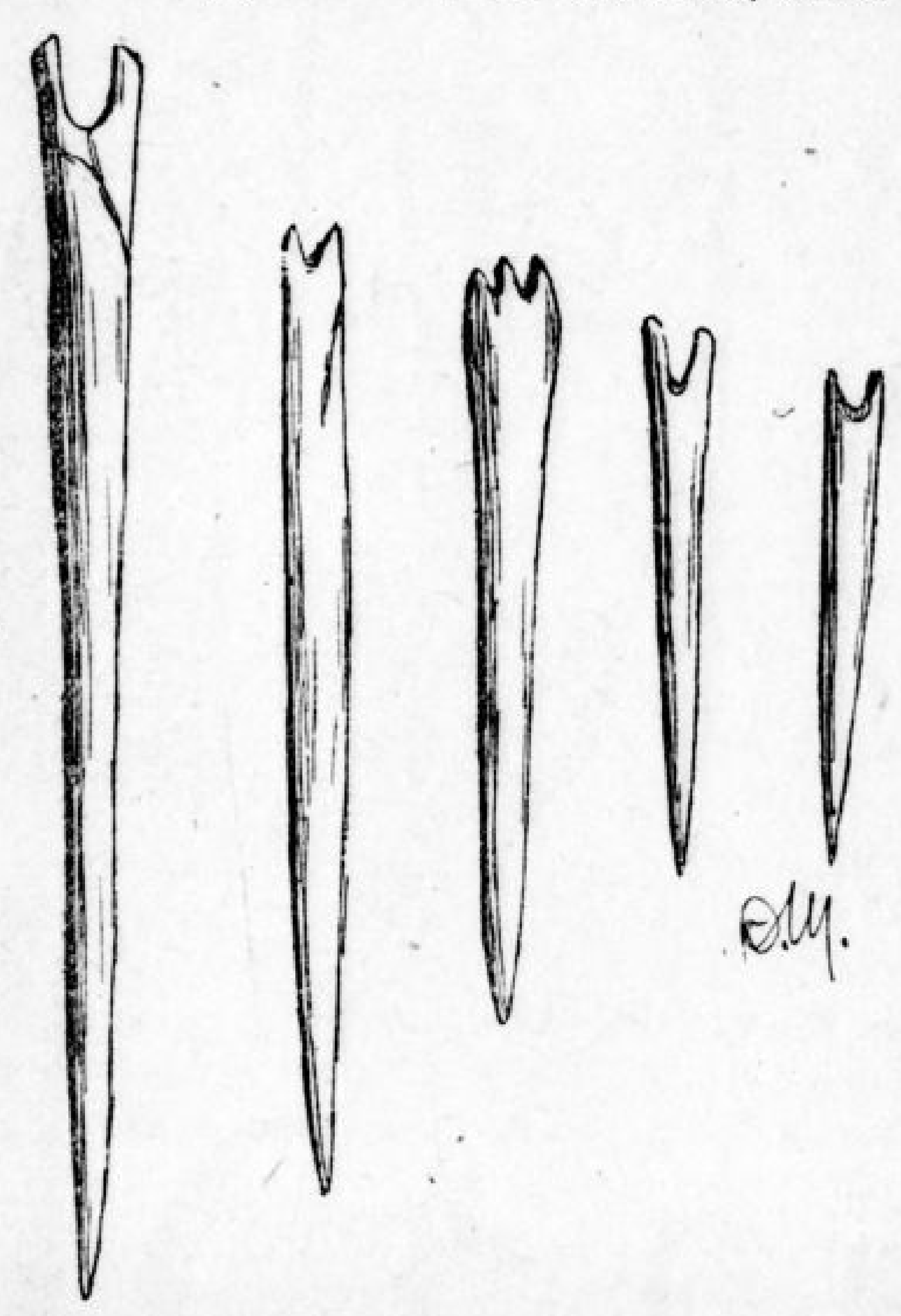


Fig. 15.

tre, présentant 5 rayures obliques (sorte de sagaie ou de perçoir) (fig. 17).

5 poinçons doubles ou simples.

2 spatules ou lissoirs (fig. 18).

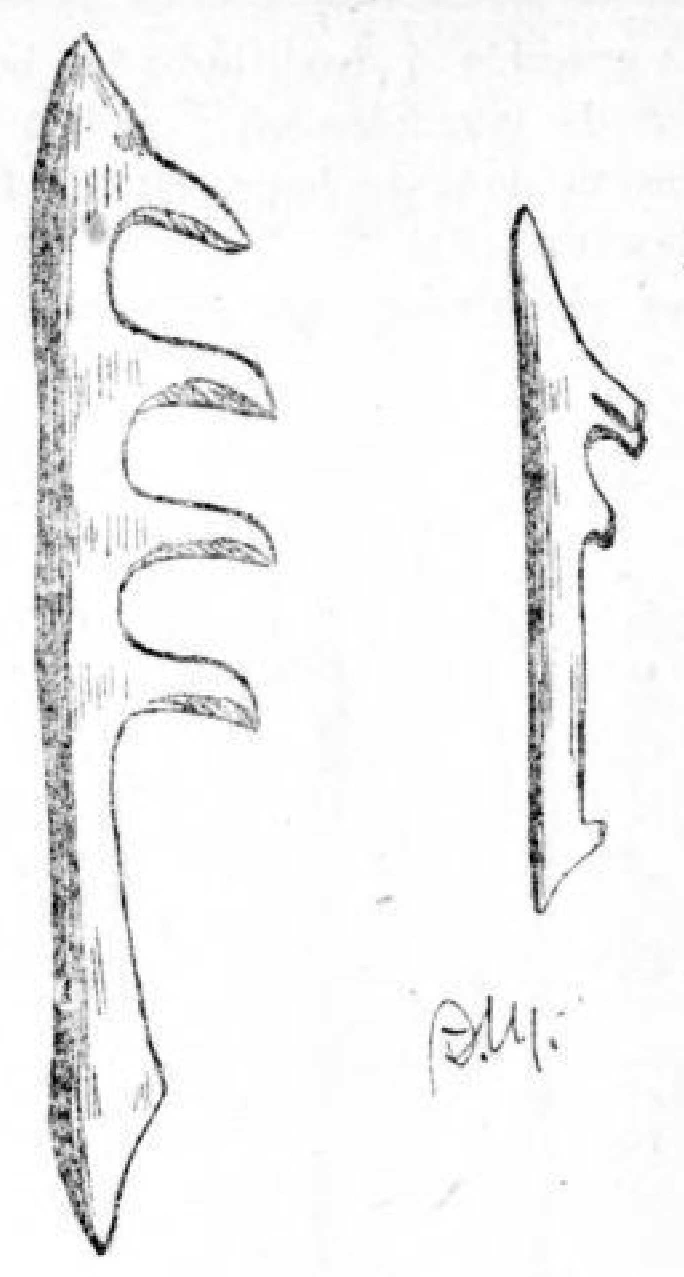


Fig. 16.

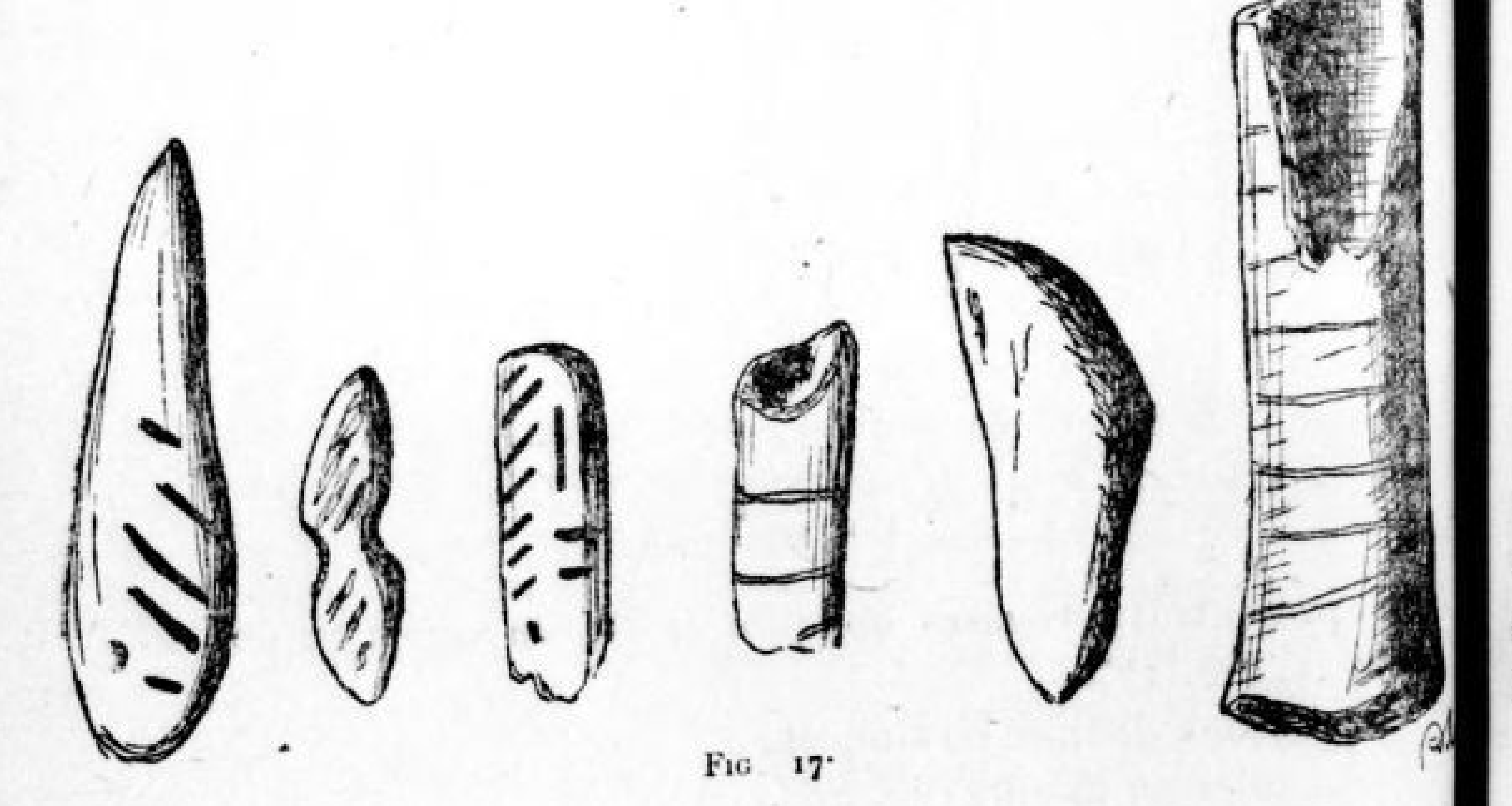


Fig 17.

1 aiguille avec perforation bi-conique du chas (fig. 18).

1 bouton en corne, bi-lancéolé, avec encoche circulaire en son milieu où devait être fixé le lien qui le retenait au vêtement. Un simple mouvement de bascule pouvait per-

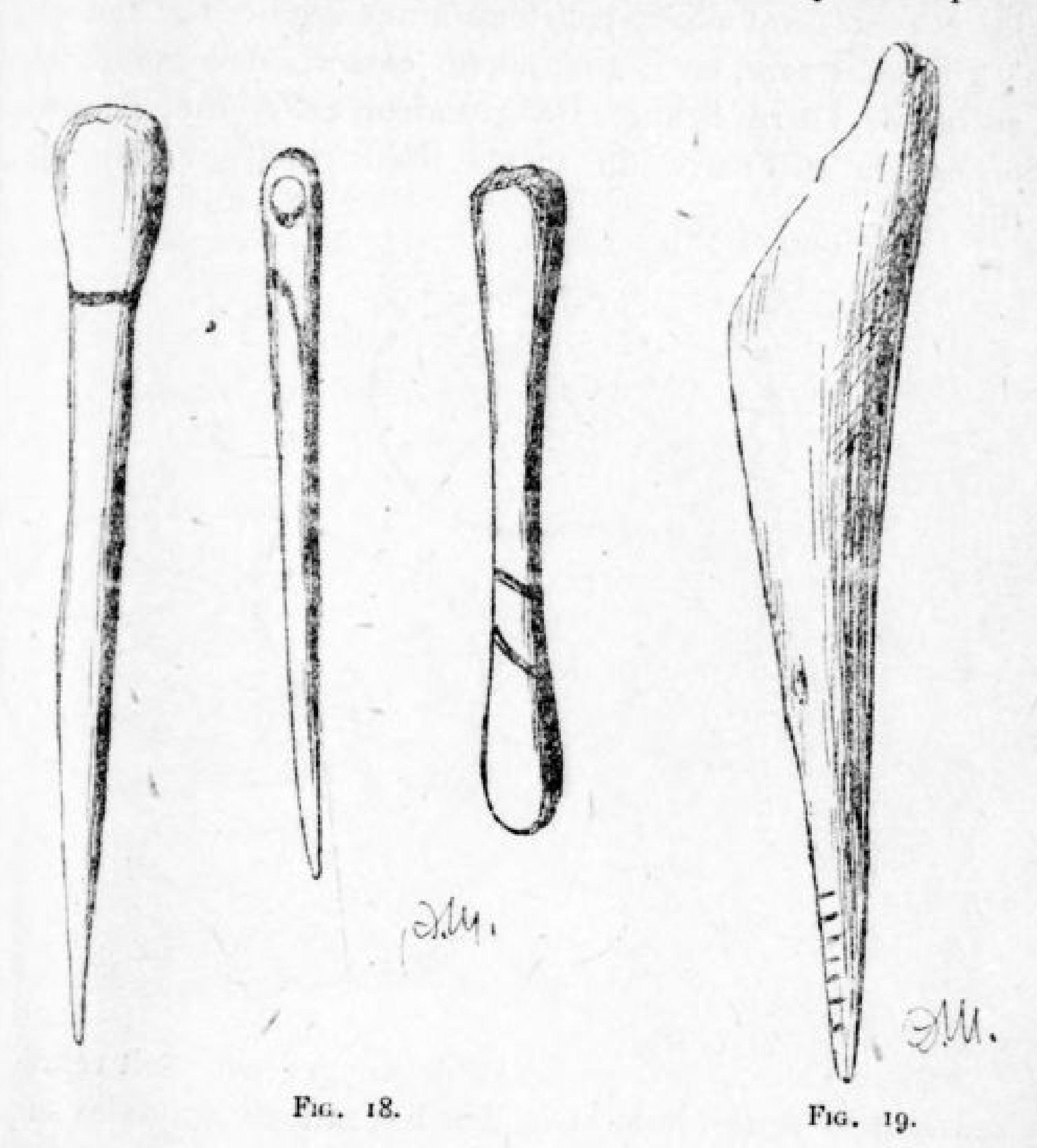


Fig. 18. Fig. 19.

mettre son introduction dans la boutonnière opposée (voir fig. 17).

1 os long, intentionnellement effilé et poli, orné de petites incisions à son extrémité. Trouvé dans la tombe au niveau des fragments des fémurs, il a pu servir de « poignard », car il possède un manche, malheureusement incomplet, mais encore bien en main (fig. 19).

1 petit objet en os, poli sur toutes ses faces, légèrement

appointé aux extrémités, ayant pu servir à décoller les peaux, mais dont la destination certaine paraît impossible à déterminer (fig. 17).

1 fragment de bois de cervidé, orné d'incisions parallèles et paraissant avoir appartenu à une sagaie (fig. 17).

2 tubes à ocre, en os, en partie cassés, mais contenant encore de l'ocre brune. De grandeur différente, ils sont ornés l'un et l'autre du même décor incisé, en spirale (fig. 17).

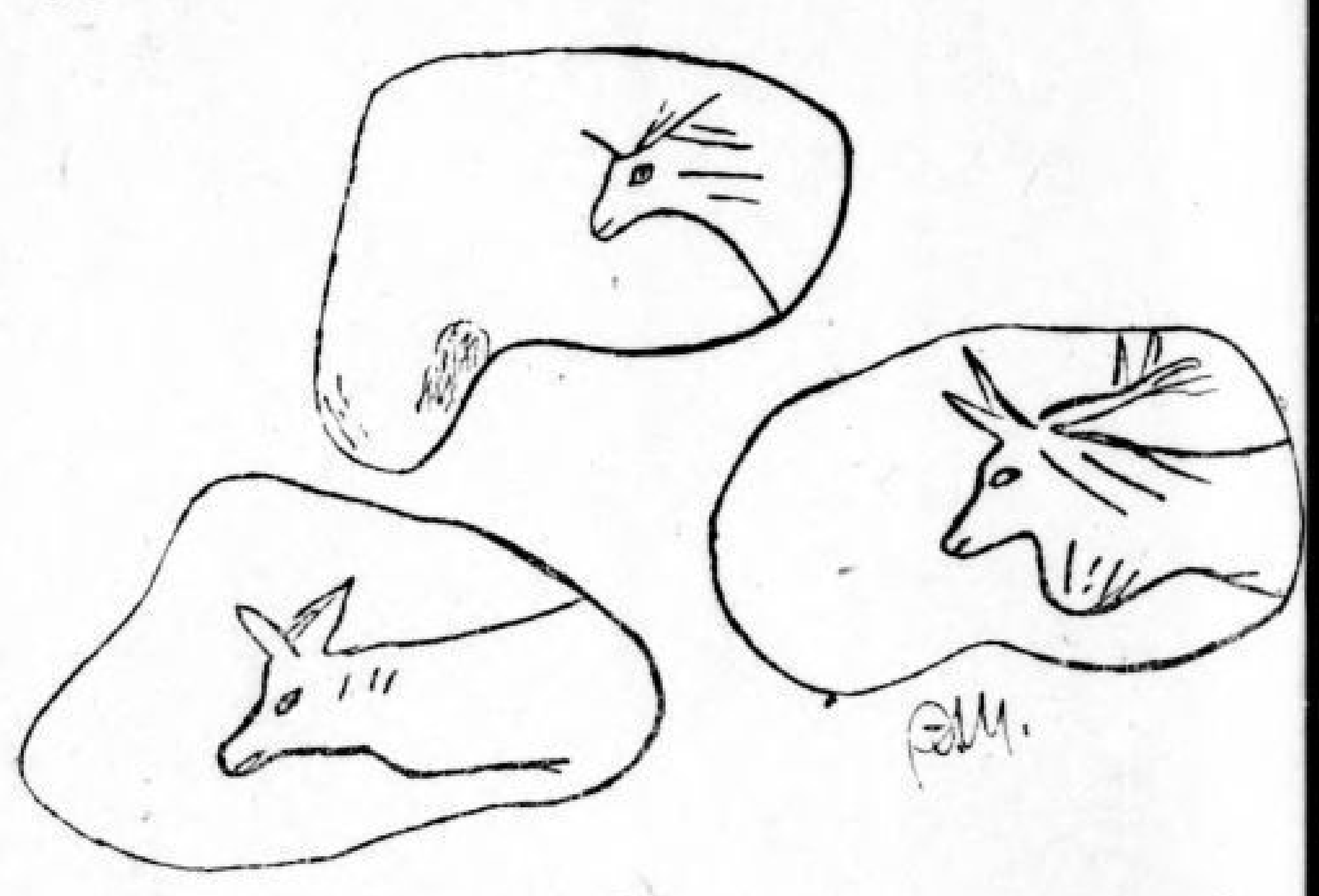


Fig. 20.

Art de la gravure. — L'art de la gravure était représenté dans cette tombe par des figurations animales sur galets, sabot de cervidé et os du tarse.

Trois petits galets portent ainsi des représentations animales. Sur l'un se voit un cervidé, peut-être un renne, car il semble qu'on ait voulu en figurer le fanon et la touffe de poils de l'encolure (fig. 20).

Sur un autre a été gravé le dessin d'un loup, aux oreilles pointues et au long museau (fig. 20).

Sur le troisième est représenté la tête d'un animal muni

de cornes simples, dont il paraît difficile de déterminer exactement l'espèce. Nous croyons cependant qu'il s'agit d'un capridé (fig. 20).

Un sabot de cervidé (peut-être de renne) perforé de deux trous, de suspension ou pour siffler, porte gravées deux magnifiques têtes de cervidés. La représentation figurant sur la face plantaire semble bien être celle d'un renne ; celle qui est sur la face externe paraît représenter, soit la tête d'un autre cervidé, soit celle d'un renne-femelle (voir les fig. XVI et XVII du *Travail de l'os, Mercure de France* du 1er juillet 1927).

Enfin, en revoyant, une fois séchée, l'argile qui formait



FIG. 21.



FIG. 22.

la couche limoneuse de la tombe, nous avons trouvé un os du tarse de la série animale, qui peut être compté parmi les objets de Glozel les plus finement ouvrés.

Par évidement intérieur de l'os, on a obtenu une boîte à ocre, qui est encore en partie remplie de fard. L'ouverture régulière et arrondie a été pratiquée par la résection d'un angle osseux.

Cette boîte est remarquable par la quantité et la finesse

des dessins qui l'agrémentent. Le fond, constitué par une surface articulaire, est orné d'un dessin scalariforme médian, entouré de deux bandes en chevrons (fig. 21). Ce décor géométrique est le premier que nous ait livré le gisement de Glozel.

Les faces latérales portent chacune une tête de cervidé. Sur l'une on voit en outre la continuation du dessin précédent. Le cervidé a le nez un peu pointu ; la structure de la tête n'a rien de caractéristique ; néanmoins une partie des andouillers, rabattue très en avant, peut faire penser au renne. Sous le cou, l'artiste semble avoir indiqué le fanon (fig. 22).

De l'autre côté, il paraît s'être laissé guider par la longueur de la face articulaire sur laquelle il a gravé son des-

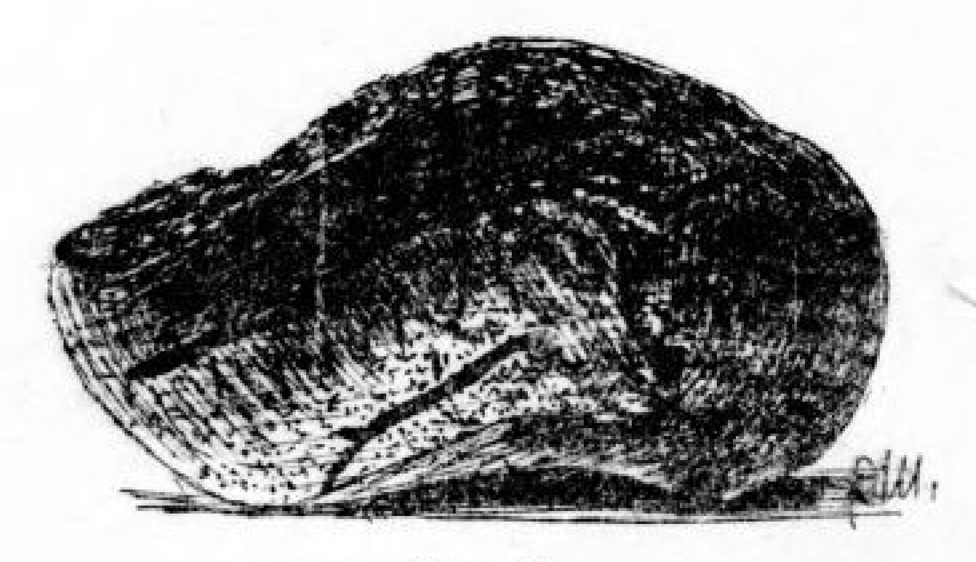


Fig. 23.

sin. Le cou est démesurément allongé. La tête, au front bombé, n'est pas plus caractéristique que la précédente. Mais un andouiller revient également en avant. Sur l'encolure, de petits traits semblent figurer les poils. L'œil est large ; la narine est dessinée (fig. 23).

La troisième figuration est encore vraisemblablement celle d'un cervidé, mais sans aucun bois. Peut-être est-ce un très jeune sujet. Le museau est arrondi et le cou très grêle (fig. 24).

Ossements humains. — Il ne restait dans cette tombe que quelques fragments d'ossements humains et deux molaires.

La dissolution de la matière osseuse a dû être grandement activée par la circulation d'eau.

Ils comprenaient deux morceaux des diaphyses fémorales entièrement fossilisés. Ils étaient placés à peu près au milieu de la tombe, *du côté gauche*, légèrement inclinés, comme si le cadavre avait été à demi replié sur lui-même. Cette position paraît également impliquée par la présence, *à droite seulement*, des vases et d'une tablette et l'accumulation des objets aux deux extrémités : la portion restante est trop petite pour recevoir un corps étendu.

Sur l'un de ces fragments, on aperçoit une ligne âpre très saillante ; ce qui semble indiquer un développement considérable des muscles de la marche.



FIG. 24.

Nous avons en outre recueilli une portion importante du pariétal gauche, présentant sur sa face interne des sillons correspondants aux branches de la méningée moyenne. Comme il possède sa suture avec l'occipital, et, en arrière de celle-ci, une petite portion de cet os qui, après une dépression marquée, paraît faire une nouvelle voussure, on peut penser que certains sujets au moins des tribus de Glozel étaient dolichocéphales (fig. 25).

Les deux molaires ne présentent pas la complète usure de la face triturante qu'on observe sur celles d'un fragment de maxillaire exhumé de la tranchée « Ouest ».

RÉSUMÉ. — Le riche mobilier, déposé dans cette tombe, nous a fourni à peu près toutes les catégories d'objets que nous avait déjà livrées le gisement au niveau d'une seule

couche archéologique. Nous comprenons aujourd'hui qu'il ne pouvait en être autrement : *la stratigraphie ne saurait intervenir, puisqu'il n'y a pas eu superposition de cultures* (2).

Bien que certains objets paraissent présenter des caractères plus archaïques, dus à leur lointaine ascendance paléolithique, *leur contemporanéité ne peut plus être mise en doute.*

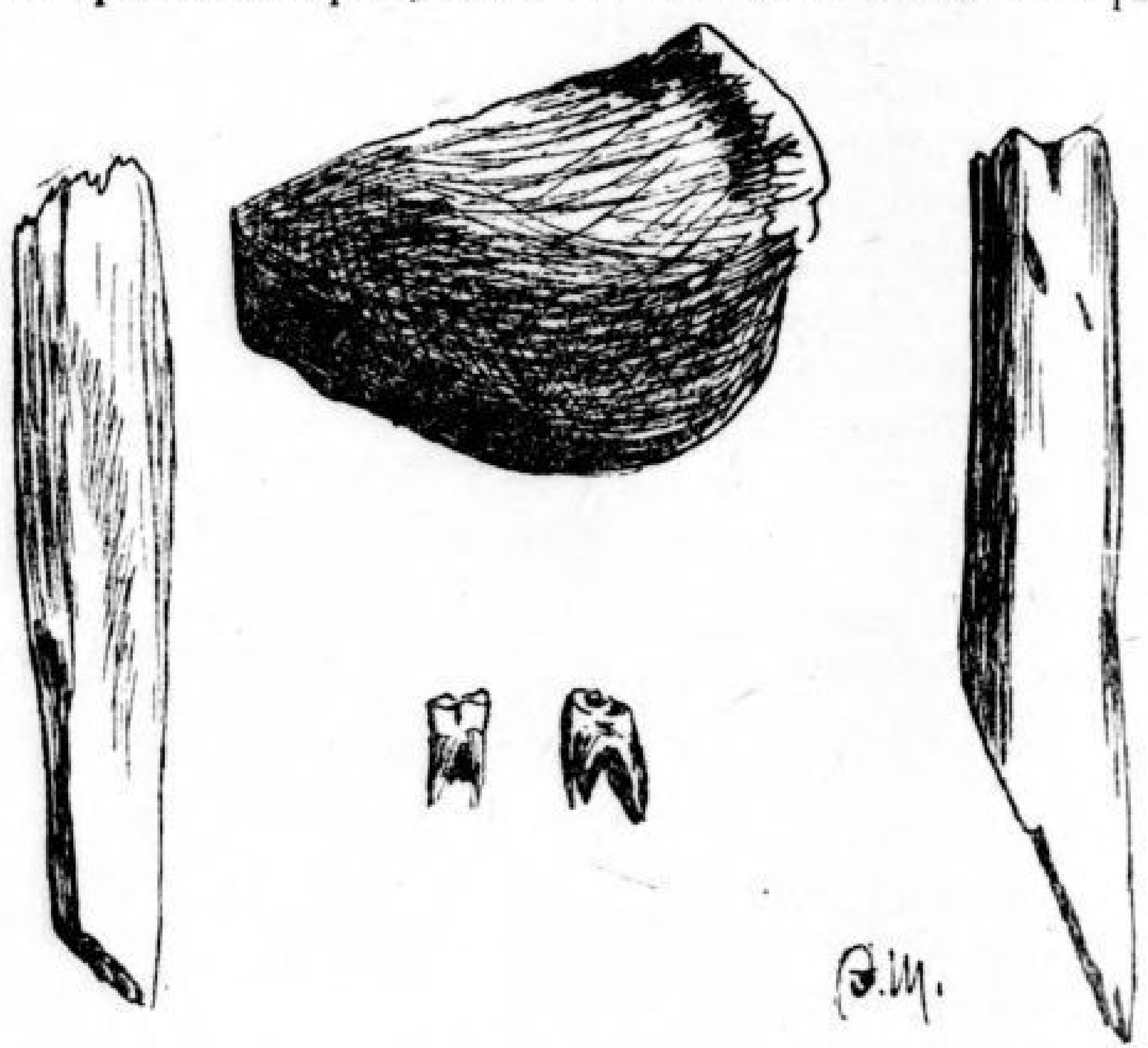


FIG. 25,

Les nombreuses armes de chasse et de capture nous montrent, en même temps que l'art animalier, que les tribus de Glozel demandaient encore à la chasse et à la pêche

(2) Nous ne tenons aucun compte évidemment des fragments de verre et de la poterie à contexture de grès qui, comme ont pu s'en rendre compte tous les archéologues qui ont assisté à nos fouilles, se rencontrent beaucoup plus superficiellement, immédiatement au-dessous de la terre végétale. Par la répétition des trouvailles au même niveau, nous avons reconnu, depuis longtemps, qu'il s'agissait d'une industrie plus récente.

Verre et poterie de grès étaient complètement absents de la tombe.

une part importante de leur nourriture. D'autre part, les caractéristiques de cet outillage en os et en corne nous apparaissent encore proches de celles de l'étage magdalénien.

Par le fragment de lame, en silex, à dos abattu, que nous a livré cette sépulture, nous pouvons nous rendre compte que les Glozéliens étaient encore parfaitement capables, comme leurs ancêtres, d'obtenir des outils corrects par éclatement. Cependant, comme le silex fait défaut dans la région, ils demandaient plus volontiers leur matière première aux roches volcaniques et aux galets roulés, qu'ils avaient appris à polir en leur appliquant le mode de travail, connu depuis longtemps, pour l'os et la corne. Nous assistons à Glozel à la générali ation à la pierre de l'ancien travail de polissage. Mais la découverte de deux nouvelles petites limes dans cette tombe semble indiquer que *le mode de fabrication avait également évolué*. En nous en servant expérimentalement, nous reproduisons, sur les esquilles d'os que nous façonnons, les mêmes stries ou rayures qu'on observe sur les objets en os ou en corne livrés par le gisement, et même sur certaines têtes de haches polies.

Les Glozéliens ignoraient l'ensevelissement dans de vastes ossuaires. Ils enterraient leurs morts, soit en pleine terre, soit dans des tombes individuelles, construites en pierres sèches.

. *Ils ne pratiquaient pas l'incinération*. Les fragments osseux trouvés dans cette première tombe suffisent, *par leur position*, à nous fixer sur ce point. Le morceau de voûte cranienne, relevé en haut de la tombe, à côté d'un collier en pierre, les portions des fémurs également bien en place, la forme ovalaire de la sépulture dont les proportions sont celles du corps humain, ne peuvent laisser persister le moindre doute : *cette tombe a contenu un cadavre et non des cendres*.

Maintenant, une question se pose. Comment introduisait-

on le corps dans la fosse, étant donné l'étroitesse des ouvertures ? Il est probable que, la construction des murs étant achevée, on étendait le mort dans la sépulture ainsi bâtie. On l'entourait de tout ce dont il pouvait avoir besoin dans la seconde vie : armes, outils, gravures d'animaux, qui peut-être s'animeraient pour servir à la nourriture du mort (Espérandieu), aliments déposés dans les vases rituels, parfois après avoir été brûlés, idoles protectrices et symboliques de la survie, objets de parure, boîtes à fard et enfin tablettes inscrites, formules de prières, invocations aux dieux, souhaits accompagnant le défunt, récits de ses chasses ou de ses prouesses ! Puis la tombe était close à l'aide de gros blocs formant la voûte. Les deux ouvertures étaient fermées par des pierres simplement posées et non encastrées dans les autres, peut-être pour que l'esprit du mort puisse plus facilement s'évader du tombeau !

Dr A. MORLET.

(*A suivre.*)

LES VICTIMES FRANÇAISES DES INONDATIONS DU MISSISSIPI

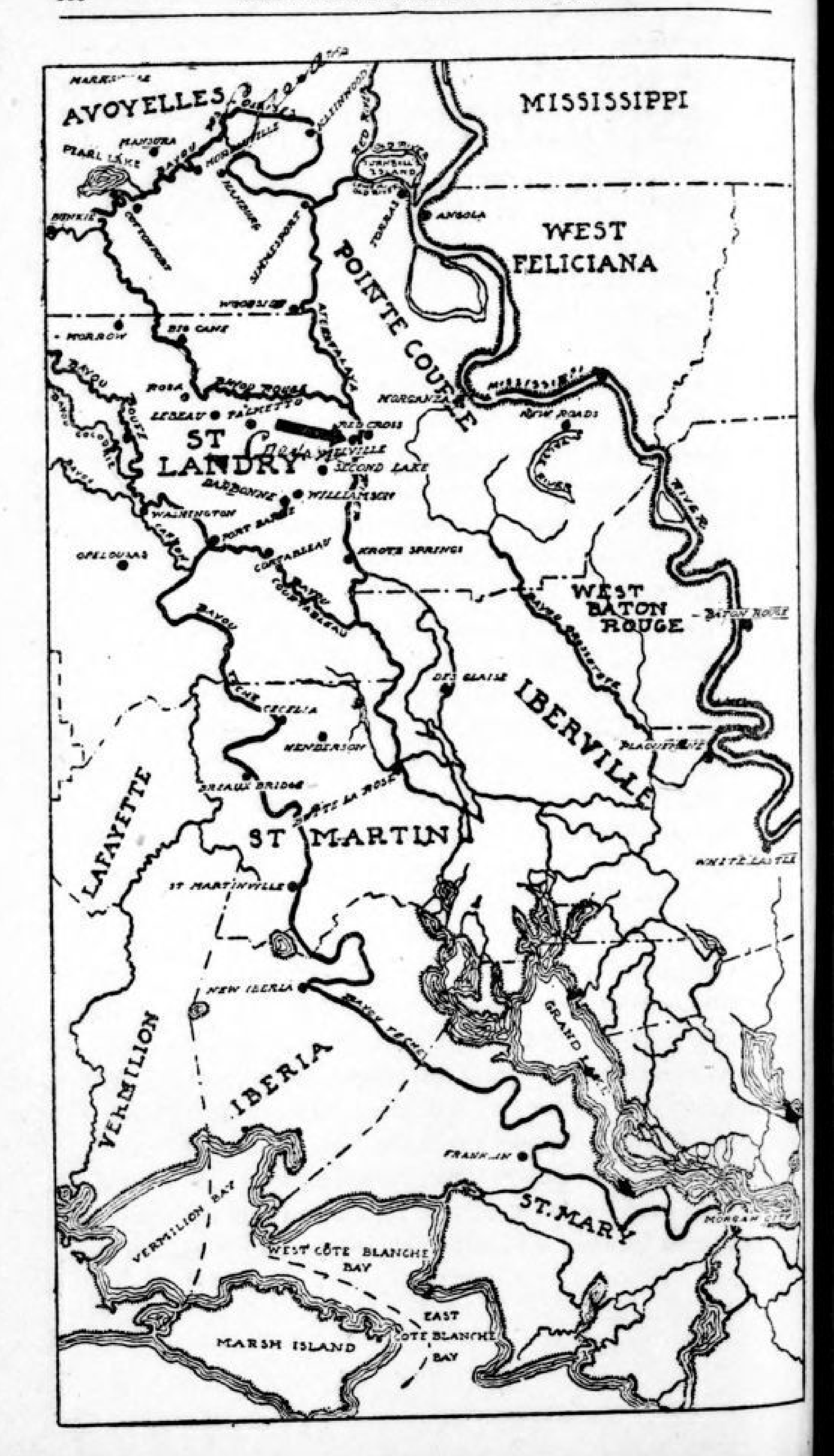
—

I

La plus malheureuse de nos colonies, ce fut la première : l'Acadie. — L'Acadie ? — Eh oui ! fondée en 1604 dans le Nord-Est de l'Amérique, elle fut, après huit ans d'efforts français, détruite en deux jours par un forban anglais. Restaurée par Richelieu en 1629, elle fut, après vingt-cinq années de nouveaux efforts, détruite en pleine paix par un autre forban au service de Cromwell. Encore une fois restaurée par Colbert en 1670, elle tombe en 1710 aux mains des Anglais en dépit d'une héroïque défense. C'était la fin de l'Acadie française, mais non du peuple acadien.

Ce merveilleux petit peuple, issu d'une cinquantaine de femmes françaises, comptait déjà 2.500 âmes. En 1755, en dépit de l'oppression britannique, il en comptait 15.000. C'est alors que l'oppresseur voulut se débarrasser de ces gêneurs : 7.000 furent brutalement déportés en pays anglais ; 7.000 traqués à mort en pays sauvage. La moitié seulement survécut à dix années d'atrocités inouïes.

De ces survivants, 2.500 à 3.000 passèrent en Louisiane. Il en vint, d'abord, après la guerre de Sept Ans, de 1763 à 1766, environ un millier, fuyant les geôles des colonies anglaises : Géorgie, Caroline, Maryland, et même Nouvelle Ecosse, ou le torride climat des colonies françaises : Guyane, Antilles, Saint-Domingue, ou la France même, alors aux abois. « Pauvres et dignes de pitié », malades de la « petite vérole », sans autres ressources que du mauvais « papier du Canada » et « la charité du Roy », ils furent


AVOYELLES
MISSISSIPPI
MANSURA
PEARL LAKE
ANGOLA
WEST
FELICIANA
POINTE COUPEE
MORROW
BIG CANE
ROSA
LEBEAU
PALMETTO
MORGANZA
NEW ROADS
RED CROSS
ST
LANDRY
MELVILLE
SECOND LAKE
WILLIAMSPORT
WASHINGTON
PORT BARRE
OPELOUSAS
KROTZ SPRINGS
WEST
BATON
ROUGE
BATON ROUGE
IBERVILLE
CECELIA
HENDERSON
PLAQUEMINE
BREAUX BRIDGE
BUTTE LA ROSE
LAFAYETTE
ST MARTIN
WHITE CASTLE
ST MARTINVILLE
NEW IBERIA
BAYOU TECHE
GRAND
VERMILION
IBERIA
FRANKLIN
ST. MARY
MORGAN CITY
VERMILION BAY
WEST CÔTE BLANCHE
BAY
EAST
CÔTE BLANCHE
BAY
MARSH ISLAND

accueillis à bras ouverts. « L'humanité et l'honneur de la nation, écrit le généreux commandant Aubry, exigent que l'on ait des égards pour ces pauvres gens qui ne sont malheureux que par leur attachement inviolable à la patrie et à la religion. » On leur donna donc des rations, des terres, des bestiaux ; on les établit sur les « prairies admirables des Attakapas et des Opelousas, entre les « bayous » du Tèche, de la Fourche et du Vermillon, et sur ces fertiles rives du Mississipi qui, proches de Bâton-Rouge, s'appellent encore « Côté des Acadiens ». Après tant de détresse, cette « considérable peuplade » de « braves gens industrieux et religieux », fixant en cette « terre promise » sa « destinée errante depuis dix ans », y réussit si bien qu'Aubry écrit avec joie : « Ils renaissent et feront des merveilles » ; « la colonie, augmentée d'un tiers, devient florissante ». Ce « pays de Cocagne », ce « Paradis terrestre », redevenait pour les misérables parias une « Nouvelle Acadie », ou, si l'on préfère le sens grec du mot, « une Arcadie ».

Or, la malheureuse colonie venait d'être cédée à l'Espagne par le traité de Fontainebleau. Le gouverneur Antonio de Ulloa, « maladroit », « fort dur et absolu », voulut imposer aux Acadiens des terres qui noyaient ; il les traita en forçats ; il en vendit en esclavage aux Anglais. « Nous sacrifierons nos biens et nos vies pour demeurer Français, jurèrent les Acadiens, pour ne jamais passer sous la domination espagnole. » « L'inhumanité à l'égard des Acadiens », dit la protestation des autres Français de la Louisiane, fut une des causes de cette curieuse révolution de trois jours (28, 29, 30 octobre 1769) où l'on vit hommes, femmes et enfants, après avoir dansé autour du pavillon fleurdelisé, mettre en fuite le gouverneur espagnol vers la Havane. « Ayant le cœur français, écrit Aubry, les habitants seraient comblés de joie de rester Français. »

Mais le funeste Pacte de Famille ramena un autre gouverneur espagnol, O'reilly, qui usa de représailles brutales. A la longue, le gouverneur espagnol, appréciant les Acadiens,

recourut à tous les moyens, même illicites : argent et émissaires, pour attirer de France en Louisiane ces bons colons rémunérateurs. Enfin, en 1785, Necker autorisa le départ de 1.500 à 1.600 Acadiens de Bretagne : 1.244 s'embarquèrent à Nantes. Tous ces bons laboureurs français contribuèrent grandement à la prospérité de la Louisiane espagnole.

En 1803, nouvelle joie : le traité de Sainte-Ildefonse a rendu la Louisiane à la France. « Trente-quatre ans d'une domination étrangère, déclarent les habitants de la Nouvelle-Orléans, n'ont pas affaibli en nos cœurs l'amour sacré de la patrie : nous rentrons aujourd'hui sous ses drapeaux avec autant de joie que nous eûmes de douleur à nous en séparer. » « Votre proclamation, ajoutent les Acadiens dans le style du temps, en nous donnant l'assurance de notre réunion à la République Française, a répandu dans nos âmes l'ivresse de la félicité : c'était le but de nos plus ardents désirs. » Or, la République, par la main de Bonaparte, venait, en une heure de détresse financière, de vendre la Louisiane aux Etats-Unis pour un plat de lentilles : 50 millions; ce n'était pas même le prix de la seule ville de la Nouvelle-Orléans. « Le gouvernement, dit le préfet jacobin Laussat chargé du transfert, aura peine à se représenter le sentiment de contrainte et de douleur qui se manifesta sur tous les visages et les larmes qui s'aperçurent dans la plupart des yeux au moment où disparut le drapeau français. » « Les postes les mieux peuplés, est-il dit plus tard, ceux qui se sont toujours distingués par un ardent amour de la France, surtout ceux d'Attakapas et d'Opelousas (il s'agit bien des Acadiens), manifestèrent des sentiments peu favorables aux Américains. » Ils avaient tant souffert jadis des constantes incursions des Puritains au pays natal et naguère encore de leurs atroces exploitations et de leurs mortelles cruautés en Nouvelle-Angleterre et autres colonies anglaises.

En leur profonde indifférence pour cette « race inférieure »

égarée en ce « pays perdu », les Yankees eurent, du moins, le mérite de la laisser en paix : elle en profita, dans la plantureuse béatitude de cet Eden tropical, pour prospérer et pulluler comme aux plus beaux jours de l'Acadie. Les familles comptaient huit, dix, douze, quatorze enfants ; si bien que, de 3.500 à 4.000 qu'ils étaient au temps de la cession, les « Cayens », comme on les appelle, sont maintenant plus de 50.000. Longfellow nous les a décrits en son fameux poème *Evangeline*, grands éleveurs de bétail, chantant et chevauchant en leurs immenses pampas ensoleillées. Par suite de l'évolution économique, ils sont peu à peu devenus planteurs, cultivant, d'après les méthodes les plus scientifiques, riz, maïs, coton et canne à sucre. Une nouvelle richesse s'est ajoutée à leurs amples profits : des « bouillons » pétrolifères découverts en leurs régions.

De petites villes sont nées où ils constituent la majorité de la population : Lafayette, Vermillon, Abbeville, Plaquemines, Thibodeaux, Pont-Breaux, Saint-Jacques, Sainte-Marie, Saint-Martin, Landry, Evangeline, l'Assomption... Ils ont dans le diocèse de Lafayette un évêque de leur race, Mgr Jeanmard. Malgré l'ingérence du clergé irlandais, malgré l'absence d'écoles françaises, toujours fidèles à leur religion, à leur langue, à leurs traditions, le parler acadien reste leur langue sacrée, celle des sermons et des confessions, en même temps que leur langue familiale, celle des causeries et des chansons. Ils ont même leurs grands hommes : les représentants du peuple Joseph Le Blanc pour Iberville, Joseph Landry pour l'Acadie, Henri Thibodeau pour La Fourche, celui-ci devenu président du Sénat et en 1824 gouverneur de la Louisiane ; le général Paul Hébert et le général Mouton pendant la guerre de Sécession ; les juges Blanchard et Joseph Breaux de la Cour suprême, le diplomate Henri Vignaud, mort en 1920, président de la Société des Américanistes de France.

Les Acadiens du Sud ont en 1924 repris contact avec les Acadiens du Nord. L'honorable juge Aubin Arsenault, pré-

sident de la Société nationale de l'Assomption, et le plus vaillant propagandiste de cette même Société, Clarence Cormier, sont venus des Provinces Maritimes du Canada et de la Nouvelle Angleterre cordialement renouer les liens antiques avec ces frères du Midi qu'on croyait oublieux ou morts.

Or, ce sont ces mêmes Acadiens de Louisiane, dont les ancêtres ont connu tant de persécutions, tant de proscriptions, tant d'infortunes causées par les hommes, qui se trouvent maintenant une fois de plus chassés de leurs terres et ruinés par ce terrible fléau de la nature qu'est l'inondation du Mississipi.

II

D'abord, pour bien comprendre les inondations de la Louisiane, il faut se rendre compte des causes et des effets. Le Mississipi reçoit les eaux de l'immense région qui s'étend des Monts Alleghanys aux Montagnes Rocheuses : 1.250.000 milles carrés. Alors qu'il mesure à lui seul plus de 4.000 kilomètres, le Mississipi a des affluents tels que la Rivière Rouge qui compte 1.200 milles, l'Arkansas qui en compte 2.000, l'Ohio qui, bien que ne mesurant que 950 milles, reçoit le Tennessee qui en mesure 1.200, et surtout le Missouri qui, de 3.000 km. plus long que le Mississipi supérieur, mesure 3.000 milles et reçoit la Platte qui en compte 1.260 et le Yellowstone qui en compte 1.100. Comme le Missouri et l'Ohio se jettent dans le Missouri à une distance relativement faible, on s'imagine quelle perturbation peuvent amener leurs eaux, pour peu qu'il y ait crue, dans l'unique chenal qu'est ce Mississipi coulant déjà presque à pleins bords en terrain à peu près plat. Ajoutez que le Missouri encombre le lit trop étroit du Mississipi, non seulement de l'énorme masse de ses eaux torrentueuses, mais encore d'alluvions qui en exhaussent sans cesse le fond déjà trop uni ; si bien qu'à mesure que le fleuve des-

cend entre les étroites digues qui l'emprisonnent de plus en plus strictement, son niveau s'élève de plus en plus au-dessus des plaines qui l'entourent ; c'est à tel point qu'à la Nouvelle-Orléans ce niveau dépasse la hauteur de certaines maisons riveraines ; d'où, un danger permanent.

Or, le Mississipi, qui, d'ordinaire, a deux crues : l'une en avril, venant des affluents du Sud, et l'autre en juin, venant des affluents du Nord, a vu cette année ses deux crues coïncider en une seule, d'une durée et d'une ampleur tout à fait exceptionnelles. La crue du Nord a été beaucoup plus forte et plus persistante, à cause des très abondantes pluies du printemps ; ainsi, dans la nuit du Vendredi-Saint au Samedi-Saint, le pluviomètre a donné à la Nouvelle-Orléans une hauteur de 45 centimètres. La crue du Nord a été également beaucoup plus forte et surtout plus prématurée par suite des énormes chutes de pluie qui, commençant dès l'automne dernier, ont duré tout l'hiver ; d'où inondations locales, dès octobre, du Neosho qui se jette dans l'Arkansas, et, dès décembre et janvier de l'Ohio et de ses affluents surtout, le Tennessee et le Cumberland. Aussi, dès les premiers jours d'avril, les autorités d'amont annonçaient-elles aux autorités d'aval d'avoir à parer en mai aux plus graves dangers de la plus grande inondation qu'on eût jamais vue.

L'inondation, qui au début d'avril couvrait 25.000 kilomètres carrés, en couvrit en mai plus de 100 000. Les terres noyées sont, naturellement, des terres d'alluvions les plus fertiles en blé, en riz, en coton, en tabac, en sucre ; des centaines de villages et de villes, dont Memphis, ont été, au moins en partie, inondés ; des centaines de milliers de pauvres gens, hommes, femmes et enfants, ont dû fuir leurs foyers pour se réfugier pêle-mêle en des camps de concentration hâtivement improvisés ; des milliers de dollars se trouvent ainsi perdus, des milliers de familles ruinées.

C'est, naturellement, en Louisiane que les désastres ont été les plus graves. La plus proche partie de l'Etat améri-

cain de la Louisiane, — lequel ne constitue qu'une faible partie de l'immense colonie française de la Louisiane, — se compose surtout du vaste delta du Mississipi avec ses bouches anciennes rétrécies en « bayous » et ses bouches relativement récentes qui sont plus ou moins navigables, le tout entrecoupé de lacs et marais plus ou moins débordants. Pour parer aux crues annuelles, la plupart des bayous ont été, depuis plus ou moins longtemps, endigués, tout comme l'a été le Mississipi dès la fondation de la Nouvelle-Orléans par l'héroïque ingénieur français Adrien de Pauger, qui mourut à la peine. N'empêche que la Nouvelle Orléans, dont le sol s'est trouvé, au cours des récentes crues, de cinq mètres au dessous du niveau des eaux, a été pendant deux jours en partie inondée et même menacée d'une telle catastrophe qu'il a fallu faire sauter en aval la levée de Poydras qui entravait l'écoulement des eaux ; d'où l'inondation de la basse Louisiane, et de ses quatre villes : Goula, Varner, Mac-Ghee et Dumas. Le 12 mai, double rupture de la levée du Bayou Rouge près de Cottonport ; d'où fuite de milliers de gens. Le 13, première rupture du Bayou des Glaises ; le 14, deux nouvelles ruptures de ce bayou ; le 15, une brèche de cinquante-cinq milles, par où s'engouffrent les eaux du Mississipi, inondant treize paroisses de la plus riche région sucrière des Etats-Unis. Le 16, on sauve un millier de pauvres gens réfugiés sur les toits. Le 17, l'Atchafalaya, dont le niveau dépassait la plaine de quinze pieds, rompt ses digues à Melville et envahit toute la région de l'Ouest, ; puis, le 24, il rompt ses digues à Mac Crea sur plus de deux mille pieds.

Les bayous du Tèche et de La Fourche ont aussi débordé sur une vaste étendue et envahi toute la région de l'Est.

Le Centre de la Louisiane, nous écrivait-on le 27 mai, n'est plus qu'un immense lac couvrant les riches paroisses de Pointe-Coupée, de Saint-Landry, de Saint-Martin, d'Iberville, de Vermillon, de Sainte-Marie, d'Ibérie, de Terres-Bonnes, de l'Assomption, et en partie celles de Lafayette et de Bâton-Rouge.

Les charmantes petites villes de Saint-Martin, de Nouvelle Ibérie, de Thibodeaux, et bien d'autres sont maintenant sous les eaux ; il y en a cinq pieds dans les rues de Morgan-City.

Tous ces noms français disent assez que la plupart des victimes de l'énorme catastrophe sont des Acadiens : 90 o/o, en effet. Ce nouvel épisode tragique de leur poignante histoire ranime les sentiments de profonde pitié qu'avait provoqués Longfellow en son émouvant poème d'*Evangeline*. « C'est grand jour de déménagement en Louisiane, dit un journaliste américain dont l'humour jure assez péniblement avec les sentiments ; on ne voit sur les routes et les levées de terre qu'hommes, femmes et enfants à pied ou en carrioles traînant meubles et cheptel disparates, chevaux, mules et vaches, porcs, chèvres, lapins et volailles, lits, coffres et vaisselle. Oui, c'est surtout pour les Cayens grand déménagement »... leur plus grand désastre depuis le « grand dérangement » de 1755, depuis l'atroce tentative d'extermination anglaise qu'a décrite notre *Tragédie d'un Peuple*. « Ces admirables Acadiens, dit le Secrétaire d'Etat Hoover, aiment tant cette terre d'Evangeline, où se sont réfugiés leurs pères il y a plus d'un siècle et demi, que nous avons toutes les peines du monde à les décider à l'abandonner en dépit des plus graves dangers imminents : ils grimpent sur les toits de leurs petites habitations ou dans la cime des arbres. Il y en a qui se cachent dans les forêts. D'aucuns résistent avec violence. Il faut que le flot batte le seuil de leurs maisons pour que nous puissions les contraindre à profiter de nos moyens de transport et de nos secours, qu'ils appellent fièrement de vaines charités. Leur obstination complique singulièrement le problème de sauvetage auquel nous nous sommes consacrés. « Nous sommes nés ici, disent les uns ; nous voulons y rester et mourir. » « A quoi bon partir ? disent d'autres ; nous avons perdu en quelques jours tout ce que nos pères et nous avions amassé en de longues vies de labeur. A quoi bon recommencer

en d'autres lieux de nouvelles vies de proscrits et de parias ? » Ces plaintes émouvantes des Acadiens du Sud nous rappellent ce cri tout hébraïque d'un Acadien du Nord qui en était à sa septième émigration : « Eh quoi ! les pauvres Acadiens n'auront-ils donc jamais une pierre où reposer leur tête ? »

Pourtant, on parle de 15.000 Acadiens réfugiés en certains camps de concentration, de familles entassées au cinquième étage des bâtiments de la récente Exposition internationale de la Nouvelle-Orléans, alors que les nègres sont au sixième. Espérons que ces malheureux Acadiens ne seront pas traités avec la désinvolture que laisserait deviner ce télégramme américain : « Il y a 300.000 victimes ; *mais* la moitié sont des nègres. »

Que vont devenir ces malheureux déracinés une fois les eaux retirées ? Que restera-t-il de leurs cultures, de leurs maisons, de leurs villages même ? « Quand ils reviendront au pays natal, se demande M. Max Intosh, ne trouveront-ils pas une terre dénudée, qui ne garde de leur labeur d'autres vestiges que ruines et désolation. » Ces « contempteurs de cités », dit M. Hoover, qui, n'ayant pas appris l'anglais des villes, n'ont pas encore renoncé au dialecte français de leurs campagnes, ne vont-il pas prendre dans l'agitation factice de leurs baraquements temporaires le goût des mœurs citadines ?

L'une des pires conséquences de ce désastre, nous écrit un correspondant louisianais, ce sera l'afflux des populations rurales vers les villes, d'autant que ces populations ont en ces dernières années beaucoup souffert en leurs campagnes, tant des mauvaises récoltes de riz et de coton que d'une maladie de la canne à sucre. Alors on verra s'oblitérer en Louisiane cette mentalité française qui ne s'était guère jusqu'à nos jours préservée que dans l'isolement des champs.

La France sera-t-elle donc ainsi indirectement victime d'une catastrophe dont elle ne connaît guère la gravité ni les conséquences ?

Le gouvernement américain fait, du moins, tout ce qu'il peut pour réparer ce désastre colossal, grâce au concours de l'armée et de la Croix-Rouge. Bien qu'il ait depuis 1879 dépensé 178.000.000 dollars pour l'aménagement du Mississipi, le génie civil et militaire des Etats-Unis reconnaît que ses plus vastes plans sont maintenant en défaut. Il ne s'agit pas seulement de resserrer le fleuve entre des digues de plus en plus hautes et de plus en plus étroites : il faut, pour le présent, dériver une partie des eaux du Mississipi et de ses affluents en des canaux d'irrigation qui enrichiront les campagnes et en des lacs artificiels qui constitueront, en même temps, des réservoirs de forces hydrauliques et électriques ; il faut, pour l'avenir, prévoir toute une campagne de reboisement dont les effets ne se feront sentir qu'à longue échéance; bref, il faut envisager une dépense de 10 à 15 millions de dollars par an. Combien est faible cette dépense, à vrai dire, pour un Etat qui comptait fin juin un excédent de budget de un demi-billion de dollars! Une session spéciale du Congrès doit décider des mesures urgentes et d'un vaste plan de campagne ultérieure.

Espérons, du moins, que les énormes subventions promises aux victimes des inondations ne s'emploieront pas uniquement en secours hygiéniques et alimentaires contre la faim et les maladies à redouter, mais qu'une bonne part s'emploiera aussi à faciliter le retour à la terre.

La terre de Louisiane est si fertile, nous écrit-on, que les moins à plaindre des Acadiens seront ceux qui auront le courage de retourner vers leurs fermes saccagées par la violence des eaux en fureur, mais fertilisées aussi par le riche limon des eaux refluantes.

Au cours de leur héroïque passé, les Acadiens ont donné tant de preuves d'énergie en leurs désastres qu'on peut s'attendre chez ceux de Louisiane à une nouvelle renaissance, digne de la merveilleuse renaissance de leurs frères du Nord.

ÉMILE LAUVRIÈRE.

UNE VOCATION

—

Deux sortes de personnes connaissent : ceux qui ont le cœur humilié, et qui aiment la bassesse, quelque degré d'esprit qu'ils aient, haut ou bas; ou ceux qui ont assez d'esprit pour voir la vérité, quelque opposition qu'ils y aient.
PASCAL : *Pensées*, XXIV, 19.

I

La place de la gare à Salonique est une mare de boue où les réverbères mettent de loin en loin une flaque de lumière. Un Orient sale où il fait froid, voilà ma part ce soir. Des camions, dont je ne vois pas les conducteurs et qui me paraissent de grosses bêtes essoufflées et trébuchantes, me font gicler de l'ordure au visage. Il ne reste plus qu'à peindre l'univers aux couleurs de ce ciel et de cette boue et à descendre tout vivant dans le puits glacé du cafard.

Soudain, comme je demeure là, à l'entrée d'une ignoble petite rue gorgée de nuit, une forme se dresse, une femme qui montre une figure pâle sous un foulard noir et qui sourit. Une figure encore fraîche, déjà fatiguée pourtant, coupée d'un bon sourire de marchande loyale. Une main se pose sur mon bras, une voix murmure :

— Avec moi?

Une voix lassée... Quelques cellules cérébrales qui n'avaient pas été secouées depuis longtemps par la chaîne des souvenirs se réveillent soudain dans ma cervelle comme des Belles au Bois dormant, et font naître de vieilles images qui ne sont point superposables à cette réalité.

Par ici, les filles n'ont pas la voix lassée. Elles l'ont soumise, ou bien rude, ou bien fruste, ou bien joyeuse, ou cassée quand elles sont vieilles, ou rauque (les voix d'alcooliques), ou métallique (celles des tsiganes), ou bien chantante. Les filles de ce quartier n'ont pas non plus cette allure, molle sans doute, mais élégante, ni ces yeux sérieux où brûle un feu doux!

Je prends celle-ci par le bras, je l'attire sous un réverbère, et là, je lui relève le menton comme on relève le museau d'un chien. Elle se laisse faire, mais à voir cette face jeune, pâle, flétrie, avec une bouche aux coins déjà marqués de rides, et surtout ces yeux sérieux et soumis comme des flammes sans chaleur au fond des charbons du cerne, comment se retenir de grogner :

— Tu n'en as pas l'air...

— Pourquoi donc? dit-elle. Comme une autre...

En effet, pourquoi n'en serait-ce pas une? C'est un grand peuple que celui des prostituées. Qui le connaîtra jamais!

Elle me regarde d'un air de se dire : « Que va être celui-ci? » Un peu avec le port de tête de ces martyrs chrétiens qui devaient murmurer en voyant sortir les fauves : « Pour moi, sera-ce le lion, l'ours ou le léopard? » Comme chez le martyr qui sait que Dieu l'attend, pas de peur chez cette femme... un peu de curiosité angoissée... le recul de la chair devant la misère quotidienne, mais on sent que c'est là quelque chose d'instinctif : elle ne doit pas faire le métier depuis longtemps et il lui reste une ombre de pudeur. Je fais semblant de ne rien voir. Je dis :

— Où va-t-on?

J'emploie un langage pour prostituées et cela signifie : « Passe devant. Montre le chemin... » Mais, chose curieuse, elle donne au mot un sens honnête et hausse les épaules :

— Je descends de là-bas, de Vélès... et je vais, Dieu sait où...

— Vélès?

— Oui. Si vous y êtes allé, poursuit-elle d'une voix rapide en me jetant un long regard, vous devez connaître ma maison : vous savez, au delà du fleuve, un peu avant l'endroit où les femmes de la campagne vendent leurs fruits et leurs légumes. Une maison peinte en vert, avec une double véranda. Sur le seuil se tenait d'habitude une vieille Albanaise.

Elle a prononcé ces paroles sans affectation d'orgueil et sans rien qui ressemblât non plus au regret. Mais, mon Dieu! qu'elle paraît donc lasse!

Oui, j'ai cantonné quelque temps à Vélès. Au retour de la marche sur le Danube, je me souviens. Je passais souvent le pont de bateaux pour aller sur la rive gauche me promener le long d'un sentier en corniche jusqu'au point d'où l'on voit le fleuve se briser sur les rochers entre deux montagnes sur lesquelles sont posés trois couvents. En revenant, je m'étais arrêté plus d'une fois près de cette maison peinte en vert où une vieille femme, une Albanaise justement, disait en se levant du seuil :

— Entre, je vais l'appeler.

Et alors (car j'étais entré, moi aussi), une jeune femme soulevait la portière de velours noir brodé d'or. Même, une jour, elle vint avec un enfant qui ne voulait pas la lâcher...

Je prends la femme par les bras, je lui fais faire un demi-tour, puis quelques pas vers la place, je rabats le fichu :

— Mais oui, c'est elle... Doxia, n'est-ce pas?

Elle ne baisse pas la tête, mais rosit légèrement, sourit :

— Ah! vous aussi...

Un moment de silence, et puis :

— Vous me reconnaissez? Je suis bien fatiguée pourtant.

Et moi je pense : « Oui, elle a maigri. »

Elle, cependant, met ses deux mains sur son visage. Et je puis croire qu'elle va pleurer, si bien que j'écarte ces mains maigres et nues qui résistent d'abord, mais quand la femme comprend la raison de mon insistance, brusquement elle les laisse tomber, relève la tête, montre des yeux secs :

— Oh! non, je ne pleure pas sur moi...

Et moi je pense : « Bon, elle a tout perdu, voilà ce qu'elle va me dire. Et puis elle me contera une histoire de serbisation, je parie. Je vais être tapé. » Je suis indécis parce que j'ai peur d'être dupe. J'aurais préféré de beaucoup avoir affaire à un simple animal vêtu de vêtements féminins. Je lambine :

— Où vas-tu?

Mon ton est dur. Ce ton lui plaît. Elle répond avec vivacité, dans un mouvement de bon chien qui s'empresse pour vous faire plaisir :

— Où je vais, monsieur?

Elle ouvre les bras, sourit, montre de la tête et du menton la terre et le ciel.

— Connais-tu Bralo? Itea?

— Itea? monsieur, si je le connais, Itea? Au bas du plateau de Delphes. C'est là que je suis née.

Et tout de suite, son visage prend un air tragique et tendu.

— Veux-tu y venir?

Elle n'a pas dit : Pourquoi faire? Elle n'a pas non plus parlé de bagages. Elle a glissé brusquement son bras sous le mien et de l'autre main me serre le poignet.

Daus ce geste, je crois avoir senti de la tendresse, mais aussi du désespoir.

Et c'est de nouveau les giclures de boue quand il faut traverser la place, mais, cette fois-ci, nous n'y faisons pas attention, elle ni moi. Une espèce d'horreur sacrée agite la fille; ma découverte me rend joyeux; soudain

nous levons les yeux du même mouvement, et toutes les étoiles du ciel s'allument.

II

Un wagon. Il est doublement infâme. Il l'est par sa nature de caisse roulante, sale, malodorante, mal suspendue, rembourrée de coussins crevés, pourrie de taches, faite pour amalgamer des joies et des misères qui ne sauraient s'accorder et ne peuvent offrir à l'observateur qu'une dégoûtante macédoine de sentiments. Et puis par la qualité des trois hommes qui dorment là : deux civils grecs vautrés dans un coin, l'un sur l'autre, et, en face d'eux, moustaches noires et chéchia rouge, un instructeur de bandes albanaises, rendu à la vie civile et qui s'en console mal. Le pseudo-Albanais dort en flûtant, les deux autres grognent comme des porcs. J'empoigne à pleins bras Doxia qui s'est jusqu'alors docilement soumise, prévoyant même les volontés prêtes de s'exprimer et les prévenant, et, sans le moindre respect, je l'attire tout contre moi, je la cale contre ma hanche et je commande :

— Maintenant, raconte.

Nous traversons la plaine macédonienne, qui tout à l'heure se continuera par la Thessalie nourricière de chevaux. On ne voit qu'une plaine dont on ne sait pas si ce sont des champs ou des marais; çà et là, la lueur d'une fenêtre isolée ou bien la douzaine de lumières qui dénonce un village... Au loin, on devine la mer. Entre les étoiles et nous, des nuages tordent leurs floches noirâtres, au milieu desquelles une lune rouge et folle comme votre âme, Doxia, roule en bondissant.

On va... Où va-t-on? Inutilité de la vie... Ignominie des mâles et des femelles, peut-être même de l'amour. Un sabre qui tombe : vagues bruits de guerre. Une plaine inconnue, un ciel ravagé. Une lune folle. Une âme insensée aux yeux du monde et pourtant remplie à ras bord

d'une raison inconnue des hommes. Doxia m'en conte l'histoire, au bruit des roues.

Mais si notre Doxia est fort bien faite et si elle a un visage passionné, elle ignore tout du métier d'écrire ou de conter. Elle ne sait rien de l'art qui permet, en ordonnant des éléments épars, de tirer une histoire chaude et mobile de la vie, comme Jupiter tira sa Minerve de souvenirs rares et idéalisés. Pauvre Doxia! Il faut que je lui arrache tout de la gorge et du cœur. Cela est facile parce que cette silencieuse tient à livrer tous ses trésors. Elle fait effort pour cela comme une élève obéissante. Je l'interroge donc, je creuse et je fouille, et les secrets naissent, d'abord dans la Thessalie plate, puis dans la vallée de Tempé, enfin, tandis que notre train provincial et cahoté longe dans un grand bruit vulgaire le sentier que le traître Ephialtès indiqua aux Romains, et qui passe à mi-côte au-dessus des Thermopyles désertes...

Confidences coupées de ces repos qui sont des demi-sommeils de corps et d'âme. Dans le wagon naît, se développe et s'enroule autour de nous, un de ces dialogues dont je garderai le souvenir profond toute ma vie, comme un couteau d'or planté dans mon cœur.



Doxia n'avait rien d'une paysanne. Et dire qu'elle appartenait à une famille honnête et aisée d'Itea ne suffit point. Elle était intelligente, fine, un peu trop religieuse au gré de son père et des siens, et semblait destinée à demeurer sage. Mais dans son cœur et dans son corps s'était formée une épine qui devait tout infecter. Il est admis qu'elle eut quelque temps, du temps qu'elle fréquenta l'école des Sœurs françaises de Patras, l'idée de se convertir à la religion catholique et de se faire fille de saint François. Elle aurait soigné les malades et trouvé peut-être un trop grand plaisir à panser leurs plaies, à endurer leurs rebuffades et à laver leurs pieds. Elle avait le sens de l'humilité et le goût de l'humiliation.

Un peu après son retour de Patras, l'amour lui tomba dessus *ex abrupto,* mais le cri de plaisir qu'elle jeta fut vif à trouer un cœur. Voluptueuse par conséquent. Il ne semble pas que l'adversaire l'était. Je pense qu'il comptait trouver une femme passive, selon la coutume. Mais elle, dans la féminité, va tout de suite à l'extrême : martyre, cœur et membres rompus. Elle est l'esclave heureuse, la chose molle et souple et vivante cependant aux mains du mari. Un tapis de chair sous des pieds. Femme d'Occident, elle serait volontiers allée en Orient pour être plus près de la bête, mais de la bête consciente de son heureuse bestialité. Femme chrétienne d'Orient, elle soupirait parfois après l'heureux sort des esclaves musulmanes. Mais c'était dans le secret de son cœur. Car, comme elle l'avoue cette nuit, alors elle manquait de courage. Depuis, Dieu lui a permis d'en avoir.

C'est peu de temps avant la Grande Guerre, quand les Serbes viennent de prendre possession de la ville et ne se sentent pas chez eux en Macédoine.

Des bandes de comitadjis, profitant de ce que les rues sont mal éclairées, courent parfois la nuit jusque dans la ville. Cyrille Mavros, le mari de Doxia, tremble souvent derrière les volets clos de la boutique.

— Ah! si j'étais allé chez toi, dit-il, à Itea ou bien à Patras, parmi les nôtres! Dans ce misérable pays, avec ces pourceaux de Serbie, on ne gagne plus rien. On ne peut même plus tondre le Turc à son gré.

Diable d'homme qui ne songe qu'à cela! Jamais il ne brusque Doxia. Il faut à la femme des trésors de diplomatie pour amener l'homme à s'affirmer davantage, et cela ne va jamais bien loin. Elle se fera insolente pour être battue et comblera enfin Cyrille Mavros de sa soumission. Dans ces rares moments-là, le petit Grec regarde sa femme avec un œil stupéfait, et parfois une obscure jalousie le mord.

— Tu te tiens, grogne-t-il, comme une fille...

Et puis il hausse les épaules en songeant aux prostituées dont s'émerveilla sa jeunesse. Mais Doxia prend le mot pour un compliment.

Un jour qu'avec sa mère elles passent devant la maison close et que la vieille grommelle et marmotte des injures mêlées de prières, notre mal mariée se prend à imaginer avec plaisir, avec même quelque espoir obscur, la vie que doivent mener les compagnes de la chair tourmentée dans cette espèce de couvent inconnu. C'est un second pas sur le chemin où la voici si hardiment engagée.

Le résultat premier de cette inadaptation fut que Doxia prit un amant : Constantin. La première fois qu'elle l'avait vu, ç'avait été chez sa cousine Alissia.

Premier plaisir : sentir le désir de l'homme peser sur elle : « Je suis une femme qui provoque le péché. »

Second plaisir : sentir le même désir entrer en soi et pouvoir se dire : « Non seulement je suis l'instigatrice du péché, mais je pèche moi-même par le désir. »

Troisième plaisir : céder. Mais il y en a un quatrième qu'il faut joindre au précédent... Si elle attend, c'est Constantin qui va se déclarer, ce qui sera banal. Alors : se jeter dans ses bras. Et jouir de l'étonnement de Constantin, qui ne peut manquer de se dire : Tiens! je ne suis pas le premier, c'est une prostituée, — et se le dit en effet.

Cet amant demeura d'abord secret, Doxia se trouvant assez honteuse d'être obligée de se mettre nue devant lui. Assez honteuse de se dire à elle-même ce qu'elle était. Car la voilà une femme à deux lits. Insister là-dessus dans le silence des nuits d'hiver est un exercice très douloureux.

Mais il faut aller plus loin. Déjà, elle frôle tous les jours le déshonneur, entendons le déshonneur proclamé. En effet dans une ville comme Vélès, divisée en cinq ou six communautés rivales, turque, tartare, grecque, juive, bulgare, serbe, albanaise, tout est danger. Les espions

pullulent. Justement, il faut profiter de cela. Et d'abord commencer, un jour de rendez-vous chez Alissia, par ne point se rhabiller aussitôt, par demeurer là, toute défaite et demi-nue, sachant que, Constantin parti, Alissia, qui a joué la comédie de sortir pour les laisser seuls, va rentrer... Doxia veut être surprise. Bientôt, Alissia rentre.

— Alors, oh! eh bien, Doxia, mais comment donc! Te voilà demi-nue, ma chère!

— Eh oui, Alissia...

— Louange à notre Constantin! Voilà qui a été vivement fait, dis donc!

Doxia sourit, rougit, se rajuste. Elle comprend : « Tu n'es pas farouche! » Il n'y a qu'à regarder la moue méprisante d'Alissia. C'est la réflexion même que Doxia voulait provoquer. Mais on peut concevoir bien d'autres plaisirs que parfois provoque le hasard. Oui, par exemple, le lendemain, celui d'entendre Alissia et Constantin parler derrière la porte, la femme dire :

— Félicitations, cher Constantin. Une chair fraîche, hein?

Et lui :

— Mais oui! Et dans ma main, tu sais. Je la ferais coucher avec toute la ville si je voulais. D'ailleurs, elle ne demande que ça, tu sais, cette petite chienne.

Décidément, c'est le Seigneur qui lui a fait connaître Constantin. Remercions-le, à genoux devant les saintes icones.

III

A dater de ce soir-là, Doxia éprouva une volupté particulière et toute neuve quand il lui fallut se donner à Constantin; c'était qu'elle se voyait non seulement déshonorée, mais déshonorée aux yeux de Constantin lui-même dans le moment où ce parfait ami tirait d'elle sa

volupté. Aux yeux d'Alissia aussi, et sans doute bientôt aux yeux de beaucoup d'autres. Etre déshonorée sans qu'on le sache, sans qu'on le dise, sans qu'on vous le jette à la face, était-ce bien suffisant? Grâce à Dieu, les choses avaient déjà changé. Doxia sentait croître en elle une joie qui la faisait bondir et chanter.

Ce qu'elle attendait obscurément lui vint peu à peu et la honte monta en silence comme une inondation quand l'eau paraît sortir de terre. Ce furent d'abord les œillades des hommes à qui Constantin avait raconté sa bonne fortune; Doxia aurait pu baisser les yeux comme font les honnêtes femmes et peut-être aurait-on douté de la parole de Constantin; son bon goût l'y poussait, mais sa volonté de perfection lui faisait lever la tête et sourire comme sourient les femmes de mauvaise vie. Et puis ce furent les mots à double sens, les ironies, les plaisanteries des femmes, les bons conseils des vieilles, donnés en passant après qu'un bras sec et ridé avait tiré Doxia sous l'auvent d'une porte :

— Dis-moi, Doxia, cela va toujours bien, ma chère, ton mari et toi?

— Dis-moi, Doxia, il paraît que tu tournes la tête à tous les hommes de Vélès. Attention, ma fille. Rien de plus fou qu'un amoureux.

— Dis-moi, Doxia, sais-tu ce qu'on dit? On dit que le fils du marchand de fer... Eh! par le Sauveur, on dit même qu'un Tartare s'est permis de te faire des propositions dans la rue...

A chaque insulte : sourire, œillade, parole tendre glissée en passant, elle répondait par une attitude tout à fait indigne d'une mère de famille et d'une chrétienne. Elle surmontait son premier dégoût, paraissait accepter avec plaisir ces hommages, et son cœur tumultueux répétait sans arrêt : « Merci, merci, mon Dieu! » Même, lorsque se faisaient plus aigres les remontrances des vieilles, il lui venait parfois une envie de lever ses yeux noirs sur

ces faces tannées et ridées et de leur dire toute la vérité, avec des mots précis, des gestes nus.

Seulement, elle n'osait pas.

Peut-être eût-elle osé avouer à son mari... si ce mari avait eu le courage de l'interroger... Elle se serait mise à genoux et lui aurait dit : « Cyrille, je suis indigne d'être ta femme... » Mais ce courage, il ne l'avait pas. Non, vraiment, Cyrille Mavros n'avait pas de courage. C'était un petit Grec très brun de poil, assez beau garçon, entreprenant et très avisé en affaires, beaucoup plus silencieux que ses compatriotes ne le sont d'ordinaire et qui détestait les scandales. Aussi, malgré les allusions qu'il entendit çà et là, ne répliqua-t-il pas un traître mot et découragea-t-il les annonciateurs de catastrophes par sa confiance et son optimisme. Rien : ni colères, ni tristesse. Et Doxia comprit que même si la faute devenait publique, Cyrille, ce Cyrille qui, de toute évidence, ne voulait pas savoir, battrait une bonne fois sa femme à la maison, déménagerait de nuit et s'en irait avec elle n'importe où. Mais il ne ferait point scandale, ne divorcerait pas à grand fracas, et, le premier geste de justice domestique exécuté, ne parlerait même plus de rien. Ainsi était bâti Cyrille Mavros qui faisait le commerce des laines à Vélès.

Doxia attendait, plus sûrement que les reproches de son mari, le : « Mais qu'est-ce qu'on dit donc, ma fille? » de sa mère. Elle songeait : « Je répondrai : Oui, maman, c'est vrai. » Et il lui arriverait d'étudier le ton de sa réponse et le geste qu'il faudrait faire. Besoin de faire souffrir la vieille femme? Certes, non. Doxia se sentait le cœur brisé rien que d'imaginer cette souffrance inutile. Mais elle pensait alors que cet aveu-là serait l'humiliation par excellence. Elle voyait déjà le vieux visage couvert de larmes qui serpentaient le long des rides, elle entendait les malédictions mêlées d'adjurations au Christ, tandis qu'à genoux, elle implorerait son pardon.

Or, la scène eut lieu, ou à peu près, avec cette petite différence que la vieille maman renversa Doxia et tapa dessus à poing fermé et sans crier le moins du monde, pendant un long quart d'heure. Mais Doxia, qui désirait être moins battue qu'humiliée, lui en garda rancune quelques jours.

Tout cela, d'ailleurs, ne comptait pas. La grande chose était, si un jour il fallait partir, de laisser à Vélès une réputation précise, dans la cervelle des gens de Vélès une image : celle d'une Doxia qui avait trahi son mari, pris un amant et qui, durant des générations, servirait enfin de diable pour effrayer les petites filles :

— Ne fais pas comme Doxia, tu sais!

Partir. Oui, mais d'abord la présence de l'enfant la retenait. Elle n'en était pas encore à marcher dessus pour s'enfuir. Et puis, Constantin... Ah! Constantin... Il aurait fallu que ce fût lui qui prît l'initiative de cette fuite. Lorsqu'elle lui dit, un soir, chez Alissia, après les premiers baisers :

— Ami, mon ami, veux-tu que nous partions ensemble?

Il dénoua les beaux bras, regarda la femme bien en face et répondit :

— Tu es folle.

— Folle? Pourquoi? Ne suis-je pas à toi?

Mais il haussa les épaules et se mit à crier :

— Alissia! O Alissia! Fais une infusion chaude à Doxia. Une infusion calmante, je te prie, avec une tête de pavot. Elle se trouve malade, ce soir, très malade...

Et l'abandonnant, il sortit.

Bref, à cause de sa lâcheté (car elle était lâche) et de la lâcheté des deux hommes, c'était une volupté incomplète, l'arrêt sur le chemin de la perfection, une vie gâchée.

— A partir de ce moment, dit-elle, quand je me rapprochai de Cyrille et de Constantin, Dieu me fit la grâce de me priver de tout plaisir, mais je simulai, tant avec mon mari qu'avec mon amant, à la manière des prosti-

tuées, vous savez, monsieur, et pour que l'on pût croire que c'était mon tempérament qui me portait à cette inconduite dont jasait déjà toute la ville, car il me restait le souci de l'explication. Ou peut-être avais-je cette faiblesse de me refuser à saisir mes raisons d'agir toutes nues, par une secrète horreur de moi.

IV

La guerre vint là-dessus, enlevant la vieille maman à ses fureurs, Constantin à ses railleries, le mari à ses soupçons et Doxia à son incertitude. Car ce fut la période où, d'août 1914 à octobre 1915, la jeune femme sembla redevenir semblable aux autres. Du moins telle était alors l'opinion de sa mère, qui en soupira d'aise sans oublier de la surveiller malgré tout du coin de l'œil.

— Comprenez-vous, monsieur, dit Doxia, mon mari et mon ami s'en allèrent avec la plupart des hommes, et moi je sentis que les questions que j'avais l'habitude de me poser ne signifiaient plus rien et que, même, je ne me les posais plus. Je demeurai à la maison, ces quatorze mois-là, en compagnie de ma mère et de mon enfant... Je ne mettais plus les pieds à l'église et j'engraissais. On parlait de victoires, de désastres... Tout cela me laissait indifférente. Parfois, seule sur ma véranda, surtout durant le printemps 15, je me demandais si c'était moi qui avais pu être la maîtresse de Constantin... Constantin, je bâillais d'ennui en essayant de l'évoquer, je ne me souvenais seulement plus de lui. Pourtant, je me rendais compte qu'il ne s'agissait là que d'une fatigue momentanée et que mon grand souci dormait. Les voisines me surveillaient; mais je vivais comme un ours durant l'hiver, plus retirée que jamais, immobile et muette, et vraiment, toute la ville à ce moment dut croire qu'Alissia avait menti, que Constantin avait menti, et que j'étais tout simplement une bonne épouse calomniée. Ma mère même qui m'avait fait

avouer, je lisais dans sa tête. Elle devait se dire : « Doxia était folle quand elle m'a dit cela. » Voilà. Vous, monsieur, vous n'allez pas dire comme la ville : c'était le bon temps de Doxia. Non. C'était le mauvais, monsieur. Quand aujourd'hui je me retourne vers ce temps-là et que je me revois, moi, Doxia Mavros, abêtie, alourdie, engraissée dans un coin de ma maison, immobilisée sur le grand chemin que j'avais choisi et même reculant, eh bien...

— Eh bien, Doxia?

— Eh bien, je demande pardon à Dieu de tout mon cœur pour avoir perdu quatorze mois.

★

— C'est dans le courant d'octobre, dit-elle, en plein automne, il faisait déjà froid à Vélès, qu'un jour, mon âme se réveilla. Il ne demeurait plus dans la ville que quelques territoriaux serbes armés de vieux fusils. Vers l'est, on entendait le canon des Bulgares qui, disait-on, avaient déjà atteint Uskub. Revenant d'acheter des pommes de terre, ma mère me cria que les cavaliers français venaient d'arriver. Et l'instant d'après je vis sur la place des êtres bizarres, vifs, jeunes, des chasseurs d'Afrique, je crois, montés sur de petits chevaux maigres à longue crinière et à longue queue. Hommes et bêtes, tout paraissait fatigué. Ils établirent quelques postes et trois d'entre eux qui devaient être des chefs se mirent à boire du café sous les platanes en étudiant une carte qu'ils frappaient du doigt à tour de rôle.

Sur le soir, le canon tonna plus fort vers l'est et même on vit dans le ciel quelques lueurs brusques suivies de floconnements noirs. Des éclatements. Les gens parlaient bas, se surveillaient du coin de l'œil, hochaient la tête. Pour la première fois depuis l'aventure avec Constantin, des voisines saluèrent Doxia.

— Les mauvais jours vont venir, ma Doxia.

Et elle répondait :

— A la grâce de Dieu!

Sur le sommet de la butte le long de laquelle court le petit sentier qui, à travers les basaltes, finit par longer le Vardar, il y avait une grange où l'on serrait le foin. Les cavaliers avaient forcé la porte de la grange pour s'y abriter et dormir au chaud. Leurs chevaux tout sellés étaient dehors, au piquet. Un petit feu achevait de se consumer sur le sommet de la butte, et, au-dessus des braises rougeoyantes, on voyait se pencher des ombres.

De sa fenêtre, Doxia regardait et, en quelques minutes, rien qu'à la vue de ces hommes étrangers, l'ancien esprit de soumission, le vieux désir d'humiliation ressuscitèrent en elle. Brusquement cette écorce dure qui avait recouvert son âme aux premiers jours de la guerre se rompit. Ce fut comme l'échappement brusque de l'eau bouillonnante quand on baisse les vannes et que jaillit la captive. Tout éclata en elle. Suffoquée, elle aspira longuement l'air du soir et tendit les bras vers les étoiles.

L'enfant dormait, la grand'mère aussi, croisant leurs deux respirations régulières : « Se peut-il? » dit Doxia. Elle voulait dire : « Se peut-il que je sois ce que je suis, que je me sois volontairement réduite à n'être qu'une femme engraissée dans sa maison chaude? » Elle s'habilla sans bruit et descendit l'escalier pieds nus. Elle était en bas qu'elle ne se rendait pas encore bien compte de ce qu'elle faisait. La fraîcheur de l'herbe sous ses pas l'étonna et faillit la réveiller. Mais non, le petit rond de braise la guidait comme un phare. Quand elle y fut, elle se pencha sur les deux hommes qui étaient restés là les derniers à se chauffer :

— Non? dit l'un d'eux, une femme!

Et Doxia tomba dans ses bras avec un gémissement.

Une grande macédonienne, c'est-à-dire un petit hangar sans grenier, avec un brin de lune çà et là mettant des yeux clairs aux fentes de la muraille. Les hommes y ont

porté Doxia et ils ont refermé la porte. Les ronflements s'éteignent. Les flammes fumeuses des briquets dansent sur les visages étonnés. Doxia est couchée dans le foin près de l'homme qui la presse, toute envahie déjà par l'odeur entêtante de l'herbe sèche. L'homme est un paysan qui doit se souvenir de son hameau et à qui cette soirée rappelle des aventures villageoises. Mais vous entendez bien que les autres n'ont pas de discrétion et qu'il n'a point de secrets pour eux. C'est pourquoi, dans l'ombre maintenant, car on craint l'arrivée de l'officier, Doxia sent cinq ou six hommes autour d'elle et presque sur elle, qui la palpent, la caressent et soufflent d'impatience. Les rigolades fusent dans le foin. Il y en a un qui fourrage sous les jupes sans souci de l'amant; un autre tient le bras de la femme et le parcourt de lèvres goulues, et un troisième donne de grands coups de poing à l'heureux cavalier en le priant de hâter son galop. Aucun d'eux ne sait, ne croit que Doxia parle le français, ni qu'elle soit plus ou moins qu'une paysanne. Alors, quand, à leurs plaisanteries, elle s'est rendu compte de leur erreur, c'est elle qui élève la voix.

— Non, dit-elle, allez-vous vous tenir tranquilles? L'un après l'autre... ou bien je m'en vais...

Oh! les rires étouffés, et l'étonnement traduit en interjections sourdes, et les tapes sur les cuisses :

— Une Française! — Penses-tu? — Une du métier, oui, qui parle français!... — Il n'y en a pas... — La preuve!

Qu'ils raillent, les cavaliers, Doxia tient son rêve. Elle est une prostituée dans le foin d'une grange, et qu'un second soldat a déjà prise. Cela sent le cuir, l'étoffe, la sueur et le cheval. Le relent de ces hommes lui donne envie de vomir. Ils n'y mettent aucune délicatesse et, sûrs maintenant qu'il s'agit d'une fille, ils y vont en animaux. Mais après l'amour du second, elle se relève :

— Quoi! dit-elle, on ne me donne rien?

— Pff! fait le cavalier en se rajustant.

Le premier s'est déjà éclipsé. On l'entend rire au dehors.

Et comme le troisième réclame sa tournée, il faut qu'il paie, sinon elle criera et le margis veut du silence. Et ce sera ainsi désormais. Elle se débattra comme une fille, réclamant ses vingt sous. Et vous entendez bien : vingt sous, le prix le plus bas, le prix des tsiganes. Elle a trop entendu dire à sa mère : « Une fille à vingt sous! » On sait ce que c'est. Elle veut être cette fille-là. Aussi les hommes commandent-ils maintenant :

— Allez, couche-toi là... Ne bouge pas, hein?... Ben quoi! t'es pas pressée...

Et ils ne lui parlent pas, sinon pour lui dire des obscénités, ne l'embrassent même pas, tout occupés d'eux-mêmes, sans tendresse, égoïstes en diable. Il n'y a qu'un conscrit qui, le dernier venu à l'assaut de Doxia parce qu'il est le dernier venu à l'escadron, étreint la femme de toute sa force, la caresse avec douceur des lèvres et de la joue dans l'ombre, et lui donne enfin son front avec amitié en lui fermant gentiment les doigts dessus.

Jusqu'au moment où un coup de feu éclate, lointain. Tous bondissent à la porte, se rajustent, fouillent la nuit, épient l'horizon. Doxia, lamentable, les cheveux pleins d'herbe, demeure seule, écroulée dans le foin.

Une fusée monte sur la montagne, vers l'est, hésite au creux du ciel noir, se divise en trois étoiles.

— C'est les Buls, dit le margis. A cheval, les gars...

Lampes électriques qui fouillent, çà et là, à la recherche des casques contre lesquels les bottes cognent.

— Allez, ouste, toi, la Makédone...

On la prend par le bras. Elle virevolte. Et un coup de pied dans le derrière.

Doxia passe la porte. Un cheval la heurte de la croupe. Elle tombe. Un petit cri. Elle se relève. La voici qui dévale la pente.

— Au revoir! dit-elle avant de s'en aller.

— Au revoir, ma jolie! répond le brigadier déjà à cheval.

Les hommes, eux, sentant le combat proche, n'ont même pas répondu. Ils se hâtent en grommelant et en jurant. Doxia descend la pente. Quand tout à coup, elle se sent prise par des mains d'homme. C'est le conscrit qui a couru derrière elle et qui la tient à bras-le-corps.

— Dis! Embrasse-moi!...

Oui, c'est le conscrit de tout à l'heure. Elle le devine tout jeune, agité d'on ne sait quelle obscure tendresse : coquebin qui en est à sa première frasque; amoureux peut-être qui a laissé sa payse là-bas, qui rêve d'elle et qui essaie de la réincarner; ou bien garçon caressant, voilà tout! Qu'elle sourie! Qu'elle dise oui! Elle tombera aussitôt au rang d'une amoureuse ordinaire, celle qu'elle refusa déjà d'être aux bras de Constantin. Doxia comprend le danger, elle se secoue, elle redevient identique au modèle qu'elle s'est donné :

— C'est dix sous, dit-elle d'une voix dure.

— Espèce de garce! grogne l'homme, et, lui donnant un coup de poing sur l'épaule, il remonte vers ses camarades.

Doxia n'est pas à sa porte que le galop des chevaux retentit déjà dans la rue. Elle monte en tâtonnant le long du mur. Les marches de bois crient pour souligner sa lâcheté. Ce qu'il faudrait, c'est qu'elle réveillât sa mère et lui dît : « Voici, maman, je viens d'ici et j'ai fait cela... » En montrant ses habits souillés, ses cheveux pleins de foin. Mais elle n'ose pas.

Elle rentre dans sa chambre où dort le petit. Elle n'ose pas se pencher au-dessus de cette tête innocente, va tout droit à l'icone noircie et se prosterne, le front contre le plancher. Et elle demeurera là, toute la nuit, comme un chien devant son maître, tremblante sous un invisible fouet dont les coups se font attendre.

Le lendemain, quand les Bulgares furent là, on eut la surprise de revoir Constantin. Il s'était jusqu'alors caché

dans la montagne pour ne pas aller à la guerre. Maintenant, déserteur de l'armée serbe, il avait un emploi dans les bureaux bulgares et rendait service à l'ennemi. Il vint trouver son ancienne maîtresse, se fit offrir le café, souhaitant que la vie ancienne recommençât. Doxia haussa les épaules. Il crut qu'elle voulait changer d'amant, alors qu'elle se rendait compte de son amour pour Constantin et voulait le détruire. L'absence avait détruit celui qu'elle portait à son mari. Il fallait tuer encore cette tendresse-là. Elle repoussa donc Constantin, qui traduisit sa déconvenue par quelque chose comme :

— Va donc, eh! pourriture!

A quoi elle sourit et répondit entre haut et bas :

— Tu ne crois pas si bien dire, Constantin.

V

Seule dans sa chambre, Doxia comprend qu'il n'y a de vraie honte que publique. Il semble qu'en partant vers le Sud ses amants d'une nuit aient emporté la sienne, et parce que les uniformes, au lieu d'être kaki, maintenant sont gris, elle se demande si elle n'a pas rêvé.

Deux, trois jours passent. Elle a renvoyé Constantin, son mari est réfugié en Grèce et c'est comme s'il était mort; maintenant, voici que sa mère et son enfant viennent de tomber malades presque à la même heure. Doxia se demande si tout cela n'est pas une combinaison de Dieu pour la forcer à être elle-même. Allant d'un lit à l'autre, écoutant au dehors croître et décroître le pas des patrouilles bulgares, elle se pose inlassablement la question :

— Constantin est parti sans idée de revenir jamais. Mon mari, Dieu sait où il est! Maintenant, voici maman qui brûle de fièvre et le petit qui pleure... Si tous les trois mouraient, que deviendrais-je? Que ferais-je plutôt?

Des images passent devant ses yeux, elle les chasse. Et

s'épouvante. Ce qu'elle ferait? Ce qu'elle ferait à l'instant si elle était sincère? Sincère et courageuse? Ah! mon Dieu, y a-t-il donc deux choses à faire? Il n'y en a qu'une: se mettre à la fenêtre, appeler les hommes, les premiers venus, se livrer à eux et puis, ensuite, sortir dans la rue sous les quolibets des passants.

Et elle se jette à genoux devant l'icone :

— Que te faut-il, Seigneur? Que te faut-il? Plus bas qu'un chrétien, oui, plus bas qu'un chrétien. Je dirai donc au Tartare : Veux-tu de moi? Et je le dirai au Juif, Christ Sauveur. Et à tous ceux qui voudront de mon corps méprisable.

★

Durant qu'elle conte cette histoire, d'une voix calme, mais le visage à la fois immobile et tragique, je tire de mon souvenir un passage de Léon Bloy, relatif aux prostituées. Je ne suis pas positivement mystique, mais je me rends bien compte qu'il y a là un caractère inhumain qui peut en conséquence passer pour monstrueux, mais que ce détachement des choses visibles et tout particulièrement ce besoin du mépris, ce goût de l'humiliation, font partie d'une tendance au non-être dont la violence peut se comparer, au moins par l'ampleur du mouvement, aux plus violentes réactions chrétiennes ou bouddhiques contre tous les orgueils.

Seulement, je sais aussi qu'emprisonnée dans la société moderne qui est si peu mystique, la pauvre fille est condamnée à demeurer avec ses éléments de sainteté, sans pouvoir les faire fructifier, comme un voyageur chargé d'or, perdu dans le désert des sables.

En bref, me dis-je, ce qui a longtemps manqué à cette Doxia, c'est l'occasion. Il fallait que le Hasard lui donnât une petite poussée. Les Français furent l'instrument. Leur bonne grâce provoqua cette chute soudaine dont la liaison avec Constantin n'avait été que le prologue. Jus-

que-là, Doxia hésitait faute de se bien connaître elle-même. Dès le soir où dans une grange, à la lueur d'une lanterne, elle fit les délices d'une septaine de cavaliers et où elle eut ce courage de réclamer sept fois son prix et sept fois de se débattre, elle connut à la fois son extrême plaisir et son extrême abjection, sut qu'ils découlaient l'un de l'autre, apprit qu'elle était enfin dans la Terre qui lui avait été promise de toute éternité.

Ce fut durant la semaine qui suivit l'entrée des Bulgares que Doxia prit sa grande décision. Et voici les stations de son martyre :

I. — Elle retourne chez Alissia qui d'abord, excitée par Constantin, refuse de la recevoir. Elle s'humilie.

II. — Elle s'en va rechercher Constantin chez lui. Il refuse de la recevoir, l'insulte, la jette dehors à coups de botte. Les voisins n'en croyaient ni leurs yeux ni leurs oreilles, quand ils la virent s'en retourner tout juste rouge, et, s'il vous plaît, le sourire aux lèvres.

III. — Alissia la pousse dans les bras d'un marchand, mais elle, Alissia, ce qu'elle fait, c'est pour le profit, au lieu que Doxia, c'est pour être un peu plus méprisée, car ce marchand est un voleur, un usurier et un Juif.

IV. — Etc. Après celui-là, un autre. Elle offre publiquement sa tête pour servir d'escabeau à une entremetteuse, et sa face aux crachats de mendiants tartares et d'usuriers dont les pères ont crucifié le Christ. En vérité, ce corps sanctifié par le baptême et tous les sacrements!

Cependant, la mère est toujours aussi aveugle et l'enfant joue paisiblement dans cette demeure qui lui a toujours appartenu. Détruire cette paix! et pourtant Doxia sent qu'il le faut.

Un jour enfin, Doxia se décide et fait entrer chez elle un officier. La mère ne pouvait pas ignorer la visite, mais d'abord elle crut à tout, sauf à l'entrée d'un amant. C'était une vieille femme qui portait les deux nattes dans le dos à la mode du pays, une haute figure sèche et grave. Doxia

était déjà ployée par l'homme contre le lit et demi-prise, quand la vieille ouvrit la porte et un moment se tint droite sur le seuil.

— Qu'est ceci? dit l'officier rouge de colère, mais sans lâcher Doxia.

Doxia le calma d'un sourire et d'une gentille claque de la main sur la joue et puis, tout en regardant sa mère, embrassa l'homme à pleine bouche. La vieille trouble-fête sortit alors à reculons, sans un mot. Elle courut jusque sur le seuil en sanglotant du fond de la gorge, le visage tout ravagé d'un tremblement, mais sans verser une larme, et puis, quand elle fut à l'air libre, elle eut peur de la ville, revint brusquement sur ses pas et se jeta dans la cuisine comme une bête traquée. Elle ne devait plus en bouger. Provocatrice de remords, signe vivant de malédiction, ombre dure de Dieu.

Mais à dater de ce jour, et comme un cheval emballé, Doxia ne prit plus aucune précaution. Le lendemain, les officiers vinrent à deux et le surlendemain à quatre. Les troupes changèrent et les amants. A chaque relève, elle avait maintenant sa provision de viande fraîche à contenter. Cela prit couleur de commerce pacifique jusqu'au matin où l'on entendit des cris. C'étaient messieurs les officiers qui battaient la jeune femme, car ils avaient trouvé un sergent dans son lit. On put les voir jeter par la fenêtre le sabre et le harnais de cet insolent. Le bruit de l'arme dégringolant les marches fit s'envoler des pigeons, courir les enfants, jaser les commères, et puis les officiers sortirent avec du mépris dans le geste et sur la face. Jusque-là rien que de naturel. Mais ils eurent la sottise de faire grève pour venger leur dignité. Manœuvre qui devait réussir avec une prostituée, pas avec une mystique. Aussitôt, Doxia convia tous les sergents, sergents-majors et adjudants. Le lendemain, on lui déléguait un médecin pour l'examiner. Ce jour-là, les habitants du quartier eurent une grande crise de joie im-

monde; la raillerie déborda en cris, sifflets, injures, placards, écriteaux; les enfants défilèrent devant les fenêtres de la fille publique, marquée au front par l'administration elle-même, et sa porte se couvrit de mots vengeurs et de dessins obscènes.

Le petit ne pouvait plus sortir, de peur d'être hué, battu, et de rentrer couvert de boue et les vêtements déchirés. Il demeura donc à jouer silencieusement sur le seuil et plus souvent en deçà de la porte qu'au delà. Et puis, le nouvel état de Doxia, à force de se présenter sous un visage quotidien, finit par être accepté comme l'est toute chose. Seulement, au début de l'année suivante, Alissia elle-même vint habiter dans la maison de Doxia; peu après elle y attira une autre fille et engagea enfin une vieille Albanaise pour servir à la fois de servante et de duègne. Mais les moqueries ni les insultes d'Alissia ne purent chasser de la cuisine cette sombre figure de mère dont le silence même était lourd de malédictions. Bientôt, les sous-officiers cédèrent la place aux caporaux et aux soldats, gros ennui pour Alissia parce que ce troupeau donnait pour la même somme d'argent beaucoup plus de travail. Mais c'était le goût de cette ordure de Doxia... Et voilà tout.

— Je comprends ton amie, dis-je, en interrompant pour la première fois la jeune fille, car, Doxia, ces hommes étaient grossiers, j'imagine, sales et brutes. De plus ils sentaient mauvais, hein?

— Je l'avais voulu ainsi, monsieur.

— Et puis, ils devaient te donner bien peu, cinq levas, n'est-ce pas? eh! oui! et de plus, grâce à eux et à leur nombre, tu étais soumise aux médecins militaires, hein?

— Toutes les semaines, mais je l'avais voulu ainsi, monsieur.

— Oui, oui, j'entends bien. Je vois bien la descente marche à marche dans le noir, dans le froid, dans le puant. Mais le bonheur?...

— Si, monsieur. Un peu plus chaque jour.

Et le sourire de Doxia l'affirme énergiquement.

★

Deux histoires.

Un jour, en 1917, l'enfant était malade. Et donc, Doxia allait de son lit à celui du petit vingt ou trente fois par jour, mais, vers sept heures du soir, le nombre des amoureux étant trop grand, puisqu'ils venaient, comme dit Rabelais, à la *rangette* et l'ordre du commandant de la Place étant de les satisfaire tous, comme l'enfant, tué de fièvre, appelait sa mère, elle installa son petit Eleutheros dans sa chambre, non loin d'elle. Et tout en travaillant de son métier, elle lui faisait par moment un clin d'œil, lui disait de se tenir en paix, l'appelant son mignon, son petit mouton, gentillesses dont l'amant prenait la moitié pour lui. Les soldats riaient de l'amour maternel de Doxia, tandis que le petit, triste d'abord et geignard, riait aussi, quand la fièvre commença de tomber, des attitudes bizarres et des jeux ou travaux de sa maman et des soldats.

Un peu plus tard, au début de 1916, la mère de Doxia tomba malade et mourut. Elle voulut mourir dans sa cuisine, refusant qu'on la couchât dans une des chambres souillées par sa fille. Au petit matin, avant l'arrivée des soldats, des vieilles se glissèrent auprès d'elle, en se signant et en détournant la tête et elles l'assistèrent jusqu'à la fin.

La veille de la mort, Doxia résolut d'aller voir sa mère; jusque-là elle avait supporté sans se plaindre d'être maudite et même repoussée par les vieilles, mais ce jour-là, elle rompit le barrage. A genoux au pied du lit, elle suppliait, s'humiliait, avouait son péché. La vieille répétait : « Démon... démon... démon... » et détournait la tête.

Comme cette scène se prolongeait, les soldats, qui d'a-

bord avaient tapé du pied en cadence et scandé des obscénités, finirent par se mettre en colère.

— Viens-tu? criaient-ils. Et ton service?

— Va, va, crièrent les vieilles, va, chienne, trouver les chiens!

Et, très humblement, elle se leva d'auprès de sa mère mourante et retourna à son métier.



C'est ainsi que se rompirent les incertitudes de Doxia. Sa mère morte, son enfant trop petit lui laissent enfin toute liberté. Il est passé, le temps où elle se cachait. Elle fait maintenant publiquement acte de prostituée. Mais tout Vélès se détourne d'elle qui connut alors ce que le peuple nomme « la Honte », mais sentit son corps lui échapper et couler de son âme comme un manteau.

Ainsi jusqu'à la fin de 1918, jusqu'à l'arrivée des Français à Vélès.

— Je me souviens, dis-je, interrompant de nouveau le récit de Doxia. On m'avait dit... On m'avait indiqué la maison. Je suis entré. Tu m'as offert du café. Mais je n'osais pas. Tu avais l'air...

Et puis je réfléchis : « Mais naturellement, elle avait l'air honnête femme; sinon, c'eût été la preuve qu'elle était faite de la boue des prostituées, tandis qu'elle avait roulé volontairement une statue d'or dans le ruisseau. Il fallait donc bien que le nouveau venu fût enclin à douter d'abord... » Et je continue :

— Je n'osais pas... Assis sur un sofa, je te fis quelques compliments, bus mon café, te caressai le bras, puis je mis un billet sur le meuble et je voulus partir. Mais tu me rattrapas...

— Sur l'épaule, oui, vivement, sur le seuil parce que... voyez-vous, monsieur...

— Je sais, Doxia. Et je rentrai.

PIERRE DOMINIQUE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Sandor Kemeri : *Promenades d'Anatole France*. Préface de P.-L. Couchoud, Calmann-Lévy. — Nicolas Ségur : *Dernières conversations avec Anatole France*, Fasquelle. — Georges Girard : *La jeunesse d'Anatole France, 1844-1876*, Gallimard. — Maurice Kahn : *Le Père d'Anatole France, Noël France-Thibault (1805-1890). Notes et Documents*, Henri Leclerc.

Promenades d'Anatole France, par Sandor Kemeri. Tout l'hiver qui suivit la mort de Mme de Caillavet, Anatole France resta inactif, abattu, recroquevillé dans son vieux fauteuil de tapisserie, nous dit M. Paul-Louis Couchoud dans une préface à ces souvenirs : « Il était épuisé par l'effort de déguiser son vrai visage. On épiait ses pensées, on excitait sa verve », quand il n'avait qu'un désir : le repos. Son caractère demeurait inégal, irritable... Et parfois il dut garder le lit, étiolé, sans autre mal que son tourment. »

Emouvante douleur. Au printemps, ajoute M. Couchoud, on obtint de lui qu'il partirait pour l'Italie avec Mme Boloni (1); on comptait sur le pouvoir salutaire du site napolitain. Ce fut le dernier voyage d'Anatole France en Italie, mais « cette terre sacrée, parcourue pas à pas » lui avait rendu « la santé, le courage de vivre, l'inspiration », et, si on en juge par ces *Promenades*, le goût des conversations interminables, où d'ailleurs il monologuait. On dirait qu'il vide son cerveau de toutes les lectures qu'il y a accumulées. Le moindre fait, le moindre incident décroche en lui une phrase de Virgile ou de Lucrèce, ou de vieilles histoires puisées jadis dans Rabelais, Montaigne, dans les auteurs les plus imprévus. Cela fait parfois l'effet de la récitation d'un dic-

(1) Ecrivain apprécié en Hongrie sous le nom de Sandor Kemeri, note M. Couchoud dans sa préface, elle était venue quelquefois demander au maître français un message pour le Danube. Son cœur de femme l'avertit soudain qu'elle avait devant elle un homme en danger. Sans délibérer, elle laissa tout pour le panser et le guérir.

tionnaire, d'autant plus qu'il nous indique les dates et qu'il ne devait pas se tromper.

Cette culture immense n'avait certes pas étouffé la fraîcheur de son esprit, mais on a tout de même l'impression qu'elle devait parfois étouffer son cerveau, et que son amour des auteurs antiques le rendait injuste et incurieux des littératures de son temps (1). Mais Anatole France, par cette érudition même, fut comme un trait d'union entre le passé et le présent. Littérairement, France est une sorte de synthèse du passé.

Cette culture, il semble qu'elle soit à jamais engloutie avec lui et quelques rares esprits de son temps. Notre époque est d'une rare ignorance, une ignorance dont on a fait une religion. Mais qu'on se rassure : les grains de blé trouvés dans les sarcophages du siècle de Ramsès II (dont je possède une mèche de cheveux fins et roussis par les aromates) — et ramenés à la lumière, ont germé. Notre culture est là dans les sarcophages que sont les bibliothèques et les encyclopédies, prolongement de nos cerveaux vides, libres, aérés. Après les hécatombes de la guerre, il faut bien que la vie se refasse une nouvelle santé, par la culture physique. C'est ce qui explique ce nouveau romantisme actuel du sport.

Les idées abandonnées sont bien à l'abri, veillées par quelques vieux savants, les prêtres de l'érudition.

Mais promenons-nous en Italie avec Anatole France. Pour lui, l'Italie, c'est des bibliothèques, des manuscrits, des musées quotidiens. Mais ce que France allait chercher dans les musées et les bibliothèques de l'Italie, c'était moins, en réalité, le souvenir des artistes de l'antiquité que le souvenir de sa propre jeunesse, de son premier voyage en Italie au bras d'une femme aimée. Les émotions esthétiques qui se cristallisent en nous, et créent notre jugement définitif, sont celles qui furent associées à un état de sentiment. La beauté n'est que l'expression de notre sexualité. Le passé, toujours le passé, ce boulet qu'il faut traîner et qui se fait de plus en plus lourd, à mesure que notre civilisation avance. Ah ! que Stendhal aurait ri, lui qui eût donné toutes les pierres sculptées de l'Italie pour un baiser de sa maîtresse. France, lui, se

(1) C'est ainsi qu'en notre pays, la littérature se renouvelle sous l'influence celtique. Anatole France, étant d'esprit latin et de culture purement latine, ne pouvait rien comprendre au grand mouvement régénérateur que fut le symbolisme.

fâche, rentre dans sa chambre d'hôtel, ferme les volets, parce que dans la rue une vraie femme chante et danse. Il était en train de relire *Phèdre*, de Racine, et d'en expliquer les miraculeuses beautés. Certes, au cours de ces promenades dans les villes et les musées d'Italie, on écoute avec intérêt les longs monologues du Maître au sujet de ces merveilleuses épaves que nous ont laissées l'antiquité et la Renaissance.

Mais ce qui est curieux, c'est que ce vieillard amoureux de tout ce qui synthétise notre civilisation même, la noblesse, la pensée et l'esthétique de notre civilisation dite latine, lui qui a charrié jusqu'en sa villa Saïd tout ce qu'il a pu récolter des vestiges du passé et jusqu'à des portes de bronze, des chapiteaux de temple, etc., n'ait communié qu'à une idée moderne, celle qui, pour recommencer la barbarie chrétienne, ne rêve que la destruction de cette civilisation qui lui est chère. Nouveau chrétien, il rêve à ce raz de marée qui emportera tout et peut-être jusqu'au dernier vers de Virgile. M. Nicolas Ségur, qui a sténographié les **Dernières conversations d'Anatole France**, lui fait dire :

> En somme, je suis chrétien, et je suis avec les vrais chrétiens logiques de mon temps, les socialistes...

L'Antéchrist d'aujourd'hui, « le dernier qu'il faut conjurer, le grand de la terre qu'il faut abattre, c'est le capital, l'inégalité d'argent, l'étouffement de tout idéal par l'or. En combattant les différences de classes, on réussirait la vraie croisade du temps présent. » Avec une belle ironie, il se moque de ce clan politique qui voudrait revenir en arrière « par une opération contraire à l'expérience et dont nous n'avons pas d'analogue dans l'histoire». La caractéristique du passé, ajoute-t-il, c'est qu'il ne peut pas revenir. Et il évoque une des périodes qui l'ont le plus intéressé au point de vue religieux et qu'il a le mieux étudiée, celle de Julien l'Apostat : « Quel génie mis au service d'une cause perdue d'avance, quelles forces et même quel enthousiasme, employés avec discipline, avec méthode!... et le vieil Héraclite a bien dit qu'on ne remonte pas deux fois le même fleuve. »

Ce passé, France n'essaie pas de le ressusciter, mais il l'aime pourtant plus que la vie actuelle, qu'il méprise : il imagine sans doute le temps prochain où un nouveau mysticisme recréera une spontanéité et une sincérité esthétique. Il songe à l'avène-

ment d'une véritable démocratie et au rajeunissement de l'aristocratie intellectuelle, débarrassée du démon de l'or qui fausse toutes les valeurs morales et artistiques; et, la contemplation de la sculpture grecque ne le fait pas dévier de ce songe (1). Il est chrétien comme l'étaient les derniers patriciens romains qui avaient, eux aussi, l'intuition d'une vie nouvelle. Le cours du fleuve, celui qu'on ne remonte pas deux fois, est plus fort que toutes les réactions de la sagesse et de l'expérience, qui voudraient l'immobiliser sous la glace. Peut-être France avait-il l'intuition des révolutions sociales qui se préparent et ont déjà commencé de grignoter notre vieux monde. Parfois, on dirait qu'il les prévoit et les attend avec une sorte de sadisme chrétien, qui le console de la mort prochaine. Mais je ne puis tout de même pas ne pas me demander si ces idées tolstoïsantes et chrétiennes ont poussé naturellement dans son esprit de paysan français, aristocrate par le génie. Il ne serait pas difficile de découvrir la main féminine qui aurait semé dans son âme ces songes bibliques, que le sentiment a fait germer.

§

M. Georges Girard nous dit quelle fut **La jeunesse d'Anatole France**, en un livre plein d'autographes et de portraits et de pages inédites; ces documents nous précisent l'évolution spirituelle du maître et nous révèlent la sentimentalité de l'enfant. Nous le voyons amoureux d'une femme à laquelle il n'ose, nouvel Arvers, déclarer sa flamme. Et ce sont ces vers qu'il écrit sous la protection d'un vers de *Cinna* :

« ... Tu m'oses aimer et tu n'oses mourir. »

Si je vous ose aimer, c'est que j'ose mourir.
Pour moi depuis longtemps n'ai-je pas vu s'ouvrir
Les portes où l'on lit : « laissez toute espérance ».
Je ne chercherai point à me montrer jamais :
Quand mon vers cessera d'accuser ma présence,
Pensez bien seulement comme je vous aimais.

Comme Fortunio, le jeune poète voulait mourir pour sa mie sans la nommer. Il lui adresse encore ces vers raciniens qui ne manquent pas d'une certaine musicalité :

(1) Tout de même, France n'a pas compris que la littérature et l'art de son temps faisaient partie de cet élan vers cette vie nouvelle qu'il prévoit.

Quand sur ton gant ma lèvre s'est glissée,
Pourquoi ces cris d'hirondelle blessée ?

Baiser de mère et souffle du matin
Ont moins d'amour pour les lys de ton teint
Que ce baiser dont tu fus offensée.

Quand sur ton gant ma lèvre s'est glissée,
Pourquoi ces cris d'hirondelle blessée ?

Je veux signaler encore le curieux ouvrage de M. Maurice Kahn sur : **Le Père d'Anatole France, Noël France-Thibault, 1805-1890**. On y trouvera, parmi d'autres documents et reproductions d'autographes, cette lettre où Anatole France explique l'origine de son pseudonyme, qui n'est en réalité pas un pseudonyme :

A Madame Couchoud.

Ce livre a été édité par mon père quatre ans avant ma naissance. Mon père, comme vous voyez, portait son prénom de France dont j'ai fait mon nom de famille.

L'auteur, M. Lairtullier, est mort du choléra en 1849, dans son escalier, où mon père le trouva en allant lui faire visite à 9 h. du matin.

A Vous bien affectueusement
Anatole France
16 janvier 1920.

Le livre que France offrait, avec cette dédicace, à Mme Couchoud, et dont le titre est reproduit dans l'ouvrage de M. Maurice Kahn, s'intitule :

LES FEMMES CÉLÈBRES
1789 à 1795
et leur influence dans la Révolution
par
E. LAIRTULLIER,
Avocat

THÉROIGNE DE MÉRICOURT	SUZETTE LABROUSSE
MADAME NECKER	MADAME ROLLAND
CHARLOTTE CORDAY	LA MÈRE DUCHESNE

A Paris
chez France, A la Librairie Politique
Place de l'Oratoire du Louvre, 6
1840

Le libraire Noël France-Thibault s'était spécialisé dans les

ouvrages sur la Révolution. La jeunesse de son fils fut imprégnée de ces lectures, et on sait quelle influence ces premières études eurent sur l'auteur des *Dieux ont soif*.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

René Fernandat : *La Forêt Enchantée*, Garnier frères. — Paul Jamati : *Soleils*, Edouard Champion. — Paul d'Amarix : *Transparences*, « l'Ermitage ». — Hubert Schwab : *Vers de Quinze ans*, « Revue moderne des Arts et de la Vie ». — Félix Laventure : *Premières Poésies*, Port-Louis, Ile Maurice, « The General Printing and Stationery Cy, Ltd ». — Armand Dehorne : *Nord*, « Mercure de Flandre ». — Armand Dehorne : *Routes*, « Mercure de Flandre ».

Disciple certes plutôt de Louis Le Cardonnel que de Paul Valéry, encore qu'il ait à celui-ci consacré des études ferventes, M. René Fernandat évoque les prestiges de **La Forêt Enchantée**. Ses poèmes sont d'un parfait lettré, d'un écrivain sûr de soi et maître de sa forme, non moins que de sa pensée. Tout au plus est-il vrai peut-être qu'on s'en aperçoit trop à l'évidence. Souvent, dans les longs dialogues du poète avec la Forêt, la dissertation sur un sujet élu ou imposé par les circonstances occupe la place qu'on aimerait mieux voir attribuer à l'émotion. Je ne suis pas, à coup sûr, de ces critiques qui n'admettent au poème lyrique d'autre origine, d'autre ressource, d'autre but que l'impression, que l'exaltation d'un sentiment. Mais qu'on le veuille ou s'y refuse, tout art ne grandit, ne s'impose que trempé d'ardente ou de secrète sensibilité. La pensée peut prédominer chez le poète, à la condition d'être rendue, par la magie du talent, sensible, à la condition de s'amalgamer au sentiment, et qu'on ne le distingue plus. Valéry est très grand parce qu'il accomplit cette primordiale nécessité. Ce fut le secret de Racine, de Malherbe, non moins que celui de Mallarmé. M. Fernandat, trop détaché sans doute des intérêts humains, dédaigne toute sensualité, j'imagine. Il n'importerait que fort peu s'il se satisfaisait toujours, comme en ses *Cantiques* et encore en ses *Chants*, d'élancer vers Dieu le jaillissement, fût-il contenu non moins qu'ardent, de ses oraisons et de sa foi. Quand il se fond aux paysages sylvestres et confronte au visage durable de la forêt les maux et la misère des hommes, *la Forêt*, *le Poète*, ne prennent pas figure vivante, agissante, dont la souffrance, la pitié, l'espoir

pénètrent, ce sont de raisonnables, d'intelligentes abstractions, des entités sans corps. On a, non sans raison, regretté de beaucoup de poètes, nommément des plus hauts romantiques, qu'ils aient fréquemment apparu plus éloquents que lyriques ; de même, je regrette chez M. Fernandat qu'une même chaleureuse et persuasive dialectique tienne lieu d'une exaltation de timbres et de valeurs sonores. Son vers raisonne plus qu'il ne sonne. Et parfois même il développe par une métaphore soutenue qui explique plus qu'elle n'évoque. Je me suis cru autorisé à m'arrêter sur des remarques de ce genre, parce que M. René Fernandat est de force à faire ce qu'il veut ; c'est, je le répète, un sûr écrivain, un poète de goût, mais qui fausse, je le redoute, son talent parce qu'il croit plus à la philosophie qu'à l'art, ou, ce qui revient au même, parce qu'il sacrifie celui-ci à celle-là, alors que dans le cœur comme dans le cerveau du poète, tout est ou doit être d'importance égale, graduée, coordonnée, adaptée selon les besoins et les occurrences du chant essentiel qu'il tend à élever. Mais combien de poètes, même d'authentiques poètes, admettent que la poésie puisse être mise au service de quoi que ce soit au monde, matière ou pensée, et que non pas la matière et que non pas la pensée ne se réduisent nécessairement pour le poète à n'être qu'éléments, adjuvants de la Poésie, seule dominatrice, régulatrice et universelle ! La poésie ne sert pas, et c'est pourquoi elle est si grande.

Je vois aux **Soleils** de M. Paul Jamati des prétextes de lumières, de petits paysages rustiques qui n'absorbent pas l'attention entière du poète, mais lui offrent des motifs d'enthousiasme lyrique, d'autant plus précieux que, dans sa discrétion toute classique, il pose brièvement ses motifs et suscite avec discrétion ses élans et son adoration ; fusion d'amour et de foi entre la nature, son cœur et sa pensée. La formation du poète fut sans doute studieuse ; de s'être embarrassé et à la fois alimenté à des sources puissantes qui l'émerveillaient, il n'a acquis finalement qu'avec plus de sûreté et développé ses dons personnels. Ils éclatent dans le petit livre d'à présent, par quoi il se rapproche de préoccupations éternelles ou classiques, *Apaisement* :

O plaine, c'est le soir souvent que tu m'émeus,
Quand le soleil couchant dore à travers la brume

Les peupliers tremblants et le haut des toits bleus
Et qu'on distingue au loin la ville qui s'allume...

Selon la jolie préface de M. Jean Lebrau, aux **Transparences**, poèmes de M. Paul d'Amarix, « en chacun de ces courts poèmes, Paul d'Amarix a voulu retenir le souvenir d'un de ces élans irrésistibles de l'âme que favorisent les premières heures d'un beau jour, ou goûter plus longuement l'apaisement du soir, quand rentrent les clarines, quand, sous les pins dont s'empourpre l'écorce, la mélancolie du crépuscule nous ramène à l'église. » Ce sont vingt poèmes très courts en effet, vingt quatrains, un peu dans la manière suggestive, presque en suspens, de Francis Jammes, vingt petites aquarelles étudiées et précieuses, d'un sûr, parfois troublant effet.

Il y a des notations vives, ingénues, fines dans ces **Vers de Quinze Ans** de M. Hubert Schwab, que recommande une préface de Fernand Gregh. Une inexpérience aussi qui, ne songeant pas à se dissimuler, est séduisante parce qu'elle n'est point voulue ou calculée, mais sincère. L'auteur va vite à la première analogie qui s'offre et qu'il saisit avec bonheur, avec une fierté tout étonnée ; il rime souvent par épithètes ; il écrit des choses naïves ou des vers sans cadence d'ici, de là. Mais c'est frais, impromptu, si jeune. Seulement, le temps viendra où ces qualités natives ne suffiront plus ; il faudra savoir et, dès lors, reconnaître. Que donnera M. Schwab ?

M. Félix Laventure a subi les inquiétudes, les déceptions, les amertumes du désir. Ses **Premières Poésies** nous viennent de l'île Maurice, avec des paysages de rêve, des sensations d'ivresse intellectuelle et des souvenirs nostalgiques dont le cœur, le cerveau sont gros. Il a la souvenance aussi de ses lectures, il évoque les ombres bienfaisantes et tristes de Verlaine, de Mallarmé, de Marceline Desbordes-Valmore. C'est un poète déjà formé, dont les ardeurs et les regrets se précisent, dont la forme s'assure et se conquiert sur les incertitudes d'un trop jeune âge. C'est un poète.

Nord : un poète de force fiévreuse, bousculée, irritée, puissante et tumultueusement résignée, avec de l'ironie, de la colère, des acceptations rageuses, des soumissions impatientes, un espoir tenace quand même il heurte à tant d'obstacles sans rémission, avec des concours âpres, où la joie virile se mêle à des dégoûts,

à de l'horreur, à des élans sensuels et grossiers, un poète nouveau souffre, vit, chante dans ce Nord tragique, enragé, sinistre, lassant, qu'on voudrait à jamais fuir et qui hante et qui retient, qui hallucine et asservit, et qui enchante, qui envoûte, qui fait horreur, et qu'on hait avec tant de lugubre exaltation qu'on est forcé de s'en rendre compte, on l'aime éperdument, on ne saurait s'en passer. M. Armand Dehorne n'hésite point à dresser son vrai visage de fumées, d'architectures pesantes, harassantes, de bruits discordants et odieux, de fumées sales, lourdes, continuelles, de poussières nauséabondes et obstinées, où errent, où pèsent, où s'alentissent d'hébétude et de lassitude les machines humaines, dans les rues noires et monotones, crasseuses et monotones, par les routes au pavé noir et boueux, à travers les plaines aux marécages fétides, aux longues cultures de betteraves, sans beauté ! Oh, ce Nord hâve, sans un sourire dans les yeux ni dans le ciel, est-ce par les **Routes** impitoyablement rectilignes vers les corons, vers les collines encharbonnées, fuligineuses, avec ses trains traînards, surchargés de mineurs aux courtes pipes et de femelles massives, qu'on s'échappera ? Et dans les maisons cossues, ce ne sont que satisfactions égoïstes et triviales, orgueils de richesse et de lucre, calculs de domination sans grandeur, pas un luxe splendide, ni un caprice débordant, ni une sagesse ou un désin, l'épais et gras contentement du bien-être matériel. Que faire ? y songer sans cesse, révoltes, mépris, qu'on se rebiffe ou qu'on accepte, et quoi ? se perdre en rêves indécis selon le trot du cheval qu'on dirige avec les rênes de cuir, ou s'asseoir longuement au bord d'un tertre, la face levée, les regards et le cerveau fondus parmi les nuages, où se lève à qui sait lire l'émoi des visions réconfortantes :

Et je reviens de voir Rubens,
Des lutteurs vigoureux plantés sur un nuage,
Des saints au front de brique avec des lèvres grises,
Le moine et son serpent, des nègres magnifiques
Dont la peau pleine d'huile a la couleur des mûres,
Et de vastes rois mages
Qui portent des velours du plus tendre émeraude.
C'est un pillage exquis, une énorme maraude ;
C'est un cabossement général des armures,
Une révolte immense, hurlement formidable
Qu'on voit sortir fumant du mufle des forçats

Qui se tordent par terre et qui ne font que ça.
Je t'ai donc vu, grand maître à la large poitrine !

L'amour, brutal et qui déçoit, l'hallucination par l'art, telle les voies par l'exil, et l'exil rend supportable de vivre dans ces contrées dont le ciel maussade, la lande nue se font les complices odieux de la plus odieuse industrie.

Et pourtant quelle puissance d'attraction, quelle maîtrise sur les cœurs et les souvenirs, puisque dans la forte et véhémente préface de l'un de ces volumes, M. Théo Varlet, exilé volontaire et heureux, en face de la Méditerranée radieuse, se souvient, à la lecture des poèmes de M. Dehorne, de son enfance, de sa première jeunesse, aux bords de la Deûle :

Mais te revoici, ô Nord ! tu te débondes de moi, au chant magique et barbare : et le mur de brique se mue en mur d'usine... O paysages atrocement chers à l'archange de mon cœur premier ! Bords de la Deûle, citadelle, remparts... et cette usine impératrice des jadis, en surimpression biffant le Promontoire et obstruant le ciel de sa multiplicité fatidique... Joie profonde de ma vieille tendresse horrible ressuscitée !...

Et ni M. Théo Varlet, ni M. Armand Dehorne n'y voient surgir néanmoins le rêve d'amplitude humaine, de transformation magnanime qui y exaltait, y transportait Verhaeren. Ce n'est pas un monde prodigieux de puissance généreuse qui y couve et s'y prépare pour eux, ils n'y sont sensibles qu'à cet enfer formidable et accablant de souffrance, de deuil et de misère.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Gaston Chérau : *L'égarée sur la route,* J. Ferenczi et fils. — André Dubois La Chartre : *Les heures de Corfou,* F. Rieder et Cie. — Claude Anet : *La rive d'Asie,* B. Grasset. — Jean Giraudoux : *Eglantine,* B. Grasset. — Eugène Montfort : *César Casteldor,* Calman-Lévy.

L'égarée sur la route. A notre époque où un véritable romancier est chose si rare, il faut reconnaître à M. Gaston Chérau, héritier du réalisme et aussi du naturalisme, c'est-à-dire à la fois de Maupassant et de Zola, le don de création. Rien de plus difficile pour un auteur romanesque (il est nécessaire de redire ces choses, de temps en temps) que de donner l'apparence de la vie aux personnages qu'il met en scène et que, non seulement de les cerner de traits véridiques, mais de les faire parler

et agir d'une manière qui ne soit pas en contradiction avec l'idée ou le sentiment que nous avons d'eux. Rien de plus difficile, surtout quand on ne se borne pas à les observer par le dehors, et qu'on entre dans leur intimité. Pour n'avoir point voulu encourir le reproche que nous adressait, naguère, Henry James, d'être seulement capables de concevoir des hommes et des femmes sans vie intérieure, mus uniquement par la sensualité, nombre d'écrivains d'imagination se sont perdus ou gâtés par excès de recherches psychologiques ou trop grand souci d'analyse, je veux dire ont perdu de vue la physionomie de leurs héros en poursuivant l'étude de ce qu'on est convenu d'appeler leur « moi profond ». Point de bon romancier qui ne sache établir un équilibre et maintenir un rapport étroit entre la vérité apparente et la vérité secrète de ses personnages, ou qui n'ait l'art de les caractériser, si avant qu'il s'engage dans le labyrinthe de leur individualité. Pour en revenir à M. Chérau, il a constamment sous les yeux, *in carne et ossa*, ses protagonistes et il ne leur fait jamais accomplir un acte ou proférer un mot que nous hésitions à leur attribuer. Bertrand Gallois, Mme Againe, sa fille Gertrude, voilà trois types qui demeurent dans la mémoire, et que l'on a l'impression d'avoir connus, une fois le livre fermé. Dirai-je que j'ai flairé la thèse dans ses pages, et que certaines tirades que M. Chérau met dans la bouche de Mme Againe, notamment, ont quelque chose d'artificiel ?... M. Chérau a tendance à vouloir faire de son récit un témoignage en faveur des idées qu'il a sur les rapports de l'homme et de la femme, et sur la nécessaire indépendance de leurs sentiments. Mais quand Mme Againe plaide, avec éloquence, pour l'amour, quand elle en divinise la charnalité même, elle ne dit rien qui ne soit l'expression de sa nature et qui égare le jugement que nous portons sur elle. M. Chérau a fort bien observé le délire enthousiaste et la reconnaissance exaltée de cette femme à qui son amant a révélé le plaisir, et qui a connu par lui toutes les richesses de son être, en pleine maturité, à un moment où elle a sinon pris conscience, comme il dit, de sa liberté, du moins senti que le temps était venu pour elle de jouir de ces richesses, à la veille de les voir s'épuiser en vain. Et l'impudeur d'une créature aussi saine, aussi foncièrement honnête et fidèle, est un trait de caractère d'une rigoureuse vérité. J'ai rarement lu, d'ailleurs, œuvre où la sensualité s'étale avec une

telle franchise que dans le roman de M. Chérau, dont la crudité offusque, ou dont l'ardeur accable comme un soleil trop vif... On comprend que l'atmosphère érotique qui entoure sa mère finisse par griser Gertrude, et que, séduite par le prestige de Bertrand (il faut bien qu'il soit irrésistible pour avoir à ce point *humanisé* Mme Againe), cette jeune fille commette la folie de s'offrir à lui le jour de ses noces... Tout cela est si parfaitement exprimé que, malgré le romanesque ou l'arbitraire de certaines scènes, et le forcé du ton, la vraisemblance n'est pas un instant altérée. Il me semble, quoiqu'il soit toujours un peu présomptueux de dire comment il eût fallu que fût fait un livre, que celui de M. Chérau serait proprement admirable, allégé de certaines tirades, débarrassé de quelques expressions un peu vives, un peu lourdes plutôt, et surtout modifié dans son dénouement par trop brusqué et trop théâtral — car rien ne me paraît moins conforme à la vérité que ces drames dont les acteurs semblent avoir raison de leurs passions avec des discours, ou mettre le point final au désordre de leur cœur avec un mot.

Les heures de Corfou. Quand les jeunes écrivains ne donnent pas dans l'extravagance, autrement dit quand, sous prétexte de rêve ou d'hallucination, ils ne se livrent pas à des débauches d'images empruntées à tous les éléments, dans le pays de la quatrième dimension, ils réalisent un style net, et très harmonieusement accordé à la sobriété de lignes des toilettes, de l'architecture et de l'ameublement actuels. Ce qu'il y a de prétententieux même, ou d'affecté, parfois, dans l'allure de ce style n'en altère pas l'élégance, et il sied de reconnaître, pour être juste, qu'il marque un grand progrès sur les complications, les surcharges et le papillotement de celui qui sévissait à la fin du siècle dix-neuvième. Nombre de nouveaux venus attestent, souvent, une sûreté dans l'art d'écrire, sinon dans l'art de composer qui étonne par sa précocité, et que j'admirerais sans réserve, si elle ne décelait, souvent, une certaine indigence... Je ne crois pas, en effet, que la simplicité de la plupart des jeunes soit — comme celle de Radiguet, par exemple — le résultat d'un effort de concentration ou d'une vigilante volonté d'élimination de l'inutile et de l'accessoire... Mais j'applaudis, quand même, à la tendance qu'elle accuse, et qui favorise de jolies réussites, surtout dans les récits courts, tel celui de M. André Dubois La Char-

tre, qui conte avec beaucoup de charme les amours d'un jeune Français avec une Slave, sur la mer Ionienne. Quelque intelligent que l'on devine qu'il soit, et avisé, et positif, comme les meilleurs d'entre les hommes de sa génération, M. Dubois La Chartre trahit quelque chose du snobisme qui est propre à ces hommes, ou du désir qu'ils ont de paraître surtout soucieux de jouir et experts au jeu des sensations. Il feint, avec une impertinence *belphégorienne*, de mépriser l'esprit (il vaut mieux dire la raison) et de ne s'en rapporter pour bien vivre qu'aux indications de l'instinct... Son héros rencontre une jeune fille, à bord d'un bateau. Elle lui plaît. Il l'interroge sur les circonstances de son voyage, *mais ne prête aucune attention à sa réponse qui ne l'intéresse guère*. « Il n'avait pas la moindre curiosité du passé de sa compagne, écrit M. Dubois La Chartre. Pourquoi l'attacher à la terre par des liens solides ? L'ignorance, le mystère, sont des fontaines de bonheur. » Voilà le ton. On est tenté de sourire, et ce beau détachement à une époque aussi pratique que la nôtre semblerait bien un peu paradoxal si l'on n'y discernait une manière de protestation, mystique en son essence... Libre, aussi bien, à M. Dubois La Chartre d'avoir choisi, de préférence à une autre, la poésie des sens pour échapper au prosaïsme de la vie que nous menons. Son petit roman, qui a une fraîcheur d'idylle tout à fait assortie au payage qu'il évoque, m'a beaucoup plu, encore que l'ambition de symbole qu'il révèle soit peut-être un peu lourde pour sa frêle affabulation.

La rive d'Asie. Je retrouve la même netteté, mais servie par une plus grande maîtrise, dans le roman de M. Claude Anet que dans celui de M. Dubois La Chartre. M. Claude Anet, qui est un écrivain de la lignée française la plus classique, ne s'entoure point de nuages pour donner à ses lecteurs l'illusion qu'il est profond. Il a le trait ferme et délié, et, à défaut de nous faire accomplir de merveilleuses découvertes, il nous promène avec sûreté dans un domaine qu'il connaît bien. Je crois qu'il lui importe moins, d'ailleurs, de nous étonner que de recueillir le témoignage de notre contentement, une fois notre petite exploration terminée. Je crois, aussi, qu'il n'est pas complètement désintéressé, et je le soupçonne d'avoir quelques idées derrière la tête. M. Claude Anet est un moraliste, à sa manière, et s'il se garde de vouloir prouver quoi que ce soit, il ne serait pas fâché de

nous voir réfléchir sur l'exemple qu'il nous propose... L'exemple ? Oui. Celui du bonheur dont peut jouir un homme, pour qui l'amour est la grande affaire de la vie, s'il trouve une femme assez tendre et assez sage pour lui passer ses caprices, c'est-à-dire pour admettre qu'il savoure avec d'autres — sans que son affection pour elle en souffre — « la volupté sans fièvre »... Le héros de M. Claude Anet n'est pas tout de suite parvenu à cette félicité suprême. Il a connu d'abord quelques aventures dont il nous instruit sous la forme d'une confession, assez hardie. Il a joué agréablement avec des jeunes filles ; s'est initié, sans trouble, au plaisir avec une personne d'expérience ; a éprouvé les déchirements de la passion avec une épouse chrétienne — une sorte de Mme de Mortsauf, moins sublime ou plus humaine que cette héroïne du sacrifice — avant de s'installer, sur la terre asiatique, il est vrai, en dehors de notre civilisation mal commode, dans le rythme qui convient à sa nature changeante et à son cœur sincère. Tout cela n'est peut-être pas d'une subtilité psychologique très rare, mais d'une juste observation, sans fausse note, et d'une séduisante élégance.

Eglantine. « J'ai les femmes et les jeunes gens pour moi », disait Lamartine, en réponse aux propos aigres de certains critiques ; et M. Jean Giraudoux pourrait reprendre à son compte le mot du poète des *Méditations*, qui voit, comme lui, toutes choses à travers un voile enchanté. Point de personnalité plus caractérisée que celle de ce conteur — au sens de créateur d'histoires chimériques — et qui s'enivre autant de son imagination capricieuse qu'un rossignol de son chant. Mais, sans doute, le chatoiement d'une telle imagination éblouit-il des yeux que la fatigue de l'âge a déjà touchés, car j'avoue que j'éprouve assez vite, quand j'ouvre un livre de M. Giraudoux, le besoin d'interrompre ma lecture, quitte à la reprendre, au bout d'un temps plus ou moins long, comme un plaisir défendu... Pouvez-vous regarder sans lassitude certains oiseaux des tropiques, au plumage multicolore, ou des parterres de fleurs trop bariolées ? Moi pas. Mais quel plaisir qu'un ouvrage de l'auteur de *Suzanne et le Pacifique* pour les hommes encore juvéniles, les sveltes demoiselles aux cheveux courts, et les belles madames — de celles qui ont toujours les seize ans que Schopenhauer fixe comme suprême limite d'âge à leur sexe ! Il faut renoncer à analyser un roman

de M. Giraudoux, et celui-ci, en particulier, qui plus qu'aucun autre est une sorte de poème en prose où un gentilhomme et un juif, Fontranges et Moïse, celui-ci grand maître de la finance, celui là grand amateur de chevaux, se partagent le cœur d'une cocote qui n'est pas une « poule », mais une manière de cygne. Vous pensez bien que ces deux Gérontes ne sont là que pour faire paraître plus précieuse la jeune beauté d'Eglantine, et que s'ils se ruinent pour cette ancienne chambrière, c'est en la bénissant de leur inspirer une folie dont la générosité n'était plus permise à leur égoïsme. La verve lyrique, à base d'anthropomorphisme, de M. Giraudoux — il met toutes les créatures et la création elle-même au service de l'homme, ou plutôt de la femme — est, dans la profusion de ses images et de ses analogies, parfois un peu artificiellement suscitées, un bien joli et impertinent paradoxe.

César Casteldor. On a lu, dans cette revue, le vivant récit de M. Eugène Montfort, qui vaut, peut-être, moins par son sujet même, d'un caractère romanesque un peu exalté, — mais bien dans le ton de la capitale du royaume de la galéjade où il se passe, — que par sa couleur et son mouvement. M. Eugène Montfort, dont le nom reste attaché, comme on sait, au mouvement *naturiste*, est un écrivain de la race de nos meilleurs conteurs, et il a, en outre, hérité de Stendhal un amour intense de la vie. Il y paraît dans le présent livre, si pittoresquement évocateur, dans son amusante truculence, des mœurs de Marseille et qui proteste contre les dommages qu'une administration mal avisée fait subir — sous prétexte de progrès — à notre belle cité sur la mer.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

L'interprétation et la mise eu scène d'*Hamlet* an théâtre des Arts.

On pouvait espérer que M. Pitoëff aurait d'autres mérites que celui, à prévoir, de produire un Hamlet parlant du nez ; ce qui déjà devait être une conception nouvelle peu intéressante à ajouter à toutes celles que l'on a émises sur ce héros. En effet, le comédien metteur en scène a montré encore les tours les plus impayables d'une tarentule bien autrement aventureuse.

Dans son interprétation d'un auteur et d'un personnage pétris

de réflexion, aucune réflexion n'a place dans le visage chantonnant et en-dehors de M. Pitoëff. Il est trop manifeste que les mots de bronze shakespeariens n'ont aucun écho en lui. Rarement il m'a été donné de considérer un assemblage aussi disparate que celui de la substance du génial Anglais et des moyens évasifs, monotones et relâchés du Russo-Roumain. Et d'ailleurs déjà, pour aborder des rôles comme Hamlet, ou Sigismond de *La vie est un songe* (1), il ne suffit pas de la bonne volonté ou d'une surestimation inconsidérée de ses talents par l'acteur ; il faudrait surtout une culture littéraire que possédaient les Garrick, les Mounet-Sully, et qui doit plus ou moins manquer à Pitoëff et à Dullin, embarqués, vaille que vaille, dans ce qu'ils croient l'essence même de l'Art, à savoir : le chaos, la dévertébration, la vacuité, accommodés en mélodrames ou en farces; enfin au Théâtre ce qui règne déjà dans le Livre.

Aucune réflexion, ai-je dit, n'a place dans le masque de M. Pitoëff. Il va, il va, avec les muscles du visage et du cou mobile selon la monotonie indifférente d'une machine, uniquement occupé à faire passer les mots, les phrases et les paragraphes, embobinés dans sa mémoire, par un larynx rugueux, tandis que, inlassablement, la pomme d'Adam monte et descend, par glouglous comme godets d'une pompe qui tire l'eau d'un puits au travers d'un tuyau passager. Dans l'aspiration et le refoulement, après chaque quatre ou cinq mots, un petit clapet joue, que l'on entend. Au total, c'est l'uniforme et monotone procédé de déclamation d'un prédicateur professionnel, blasé sur le fond de ses boniments, dans un gargouillement caoutchouté où les *rrr* dégorgent en bataillons serrés qui ne finissent plus.

Je voudrais en bon ordre rapporter l'avis de mes yeux, puis celui de mes oreilles (en permettant volontiers à qui voudra de les trouver longues), mais je préfère bonnement relever, ici, sans façon, les aspects offerts par l'acteur, comme cela s'est présenté à mon ébahissement. L'étroitesse, la négligence de la conception, la méconnaissance de l'œuvre, est ce qui apparaît patent. Nous avons touché précédemment l'intimité de la tragédie en elle-même, indépendamment des acteurs (2). Mais le fait de la troupe

(1) A propos de l'ouvrage de Calderon, je crois que nous aurons été les seuls à rendre compte de la représentation de l'*Atelier*.

(2) *Mercure* du 16 juillet. *Errata* : dans cette chronique précédente : p. 409, l. 13 : au lieu de *l'assassin*, lire *l'assassiné* ; au cours de la note finale

en action doit être aussi relaté, car il importe de bien saisir ce qui nous a frappé : l'échec de la bonne volonté des acteurs, certaine, mais insuffisante, désarmée auparavent par une assimilation dégradante à des modes intellectuelles et morales inférieures, à des procédés théâtraux « à vau-l'eau » qui conviennent très exclusivement aux productions du jour. Quelle disproportion entre cela et ce que demanderait en précises qualités, à des interprètes dignes de la servir, l'œuvre tragique la plus puissante peut-être du patrimoine humain, et que nous ne savons pas personnellement aborder en dehors de la religion la plus attentive !

Dans l'Hamlet-Pitoëff, on ne pourrait — oh, certes pas ! — reconnaître le portrait de Shakespeare, si l'on admettait la proposition de Taine, qui avance que Shakespeare se serait représenté dans Hamlet. Sans aller aussi loin que Taine, et selon d'autres raisons que les siennes (le caractère rêveur, fantasque et impulsif du poète), je crois que Shakespeare a versé beaucoup du sien dans ce personnage. On peut l'y retrouver notamment dans le goût précis, y manifesté, pour les réflexions morales, goût qui aurait été fomenté ou développé chez lui, a-t-on dit, particulièrement par la lecture de Montaigne. Mais, quelque peu plaisant que cela soit, regardons pourtant cet Hamlet particulier que nous propose le théâtre des Arts. D'abord, ne parlons pas de composition : si les interprètes y ont apporté quelque effort, on ne voit au total que laisser-aller (1). C'est joué, expédié comme un pensum, et entre copains ; ce qui d'ailleurs ne laisse pas d'être assez justement significatif de l'abîme qui est entre la troupe et l'œuvre qu'elle prétend interpréter.

L'Hamlet de M. Pitoëff a l'air souffrant, neurasthénique, apparemment affecté dans une petite gesticulation étroite et mobile. La voix, âcre et ronronnante, est aride et élastique et, *pouif, pouif, pouif*, avec de petits coups de pistolet comme de capsules qui « foirent » sans force de projection. Cela voletant sur le texte comme papillon, l'énumérant ainsi que ferait un intendant contrôlant la liste des travaux exécutés par un fournis-

bas de page, dans la citation de Shakespeare, le mot *about* est tombé. Il faut : *scarft about me*.

(1) Dès le premier tableau, alors que le spectre vient d'apparaître, les trois acteurs agenouillés cachaient à peine un « fou rire » qui les avait pris. Ils dissimulaient bien leurs visages dans leurs mains, mais on voyait les dos qui tressautaient. Cela était triste.

seur. Le geste est constamment pareil, émotif, ensemble précieux et misérable, à fleur de peau, sans précision, monotone, uniforme. Puis M. Pitoëff parle trop vite, mange le texte, bafouille souvent, et je l'ai vu emprunter directement mot à mot de longues périodes au souffleur, ainsi notamment tout le récit au second tableau de l'acte II :

> Le rude Pyrrhus dont les armes de sable,
> Noires comme son dessein, semblaient à la nuit,
> etc...

Dans son jeu comme dans sa voix, rien de proprement rapporté, tout est sans soin particulier, que de roulements incessants, que de périodes d'un pleurard qui marmotte sous le petit vent sec et court de son soufflet pectoral. Doucement geignard, dans une monotone uniformité imperturbable qui n'est que de vide, il avance de scène en scène sans autre façon, souffrant, avec un sourire niais retroussé sur les lèvres, et tout cela superposé. Rien du texte n'est là ressenti, ni proféré en relief, ni de sorte appropriée. Au lieu de se montrer responsable, il étouffe ou fait évaporer le texte. Les mains ont de fréquentes tournures étroites et toujours les mêmes, qui évoquent quelque pâle hystérie amorphe, ou quelque débutant tabès, ou de naissants rhumatismes digitaux : on ne sait, car, même dans ses velléités les moins évasives, les expressions de l'acteur ne portent jamais de firme. J'ai dit que l'accent est parfois roumain, parfois russe : tour à tour ou ensemble rugueux et chantant. Aussi, parmi le lancinant roulement, recueille-t-on avec bonheur une hétérogène, mais raffraichissante prononciation de ce genre : *paalysé*, pour *paralysé*.

A qui fera-t-on croire que, si M. Pitoëff avait le moindre souci de respecter Shakespeare, il n'aurait pas, premièrement, mis à son menton une barbiche formellement réclamée par le texte? Quand Hamlet s'écrie :

> Suis-je un lâche ? Qui m'appelle capon ? me donne du poing sur la trogne ? m'arrache la barbe et me la souffle à la face ? me tire par le nez ? etc...

C'est là un ordre, Monsieur l'interprète ; sans déchoir, vous pouvez demander à votre barbier ce qui est nécessaire à votre transformation, et le coller comme il faut pour y obéir.

Mais M. Pitoëff vogue étranger à la pièce, porté par ses procé-

dés et ses moyens accoutumés, sans cohésion, sans coordination, sans correspondance avec le rôle, toujours le même, et tout inférieur à sa vaniteuse entreprise.

Quant aux sublimes monologues, ils sont récités par l'acteur dans une complète absence de qualité ; mâchonnés comme pourrait faire, je suppose, M. Pitoëff, d'un cigare trop fort pour lui et qu'il aurait laissé éteindre tout en désirant en prolonger encore sur sa personne la décoration ! Laissons cela, enfin : à mérite il y faudrait trop de rigueur.

Allons, comme il était à prévoir derrière le pilote, la représentation bouffonne de très loin aux talons d'un ouvrage qui lui est inaccessible. Les acteurs ne peuvent pas davantage faire moins corps avec cet ouvrage. Vraiment, sont-ce là des hommes, ceux-ci qui radotent confusément, ou bien hurlent comme les camelots font sur la chaussée la criée d'un journal du soir ! Ah, messieurs (et mesdames), quel épilogue décisif à vos errements accoutumés que cet essai illusoire à vouloir atteindre une œuvre qui est de vous plus loin que n'est la lune ! Ah, que vous vous montrez barbares et rigolos lorsque vous ânonnez ou que vous aboyez les frappes sublimes de l'Anglais comme des exotiques maladroits à en recevoir et à en transmettre la sève ni la forme. Je ne vois pas qu'il y ait dans cette troupe aucun des attributs de la sensibilité ni de l'intelligence en garde. Les morceaux les plus expressifs, les mieux remplis de sens sont débités sans netteté, sans économie aucune des accents. Simplement n'importe où, selon leurs souffles, à surface d'expression, les acteurs sont fougueux, puis calmés, juste le temps de détente, pour repartir emballés... Cela va comme chez le patron, avec la même indifférence, le même désert d'attention, la même incohérence vis-à-vis de la forme, du fond et du débit. Tout cela est comme tourné à la manivelle. Chacun livre à son tour l'étalage des expressions du relâchement moral le mieux irréfléchi.

La Reine — la mère d'Hamlet — est représentée commune, godiche, et d'une noblesse de mardi-gras. D'ailleurs, c'est général : on croit ici, c'est évident, que se montrer vulgaire, c'est être simple. A moins que l'on ne puisse pas, à vouloir se montrer simple, ne pas se montrer vulgaire. Ah, dans la scène d'Hamlet avec sa mère (où Polonius est occis), ah, leurs geigne-

ments, leurs figures mêlées dans les répulsions, dans les baisers, et tout cela, dont rien dans le texte ne saurait excuser l'aberration), noyé parmi les larmes ; c'est hideux de vacuité désordonnée. Qui ou quoi pourrait justifier ces piètres manipulations et ces embrassements pleins d'eau entre M. Pitoëff et Mme Greta Prozor, qui se frottent et se pétrissent comme lourdauds en géhenne. Dieu ! que tout cela est étranger à aucun art, à aucune affiliation à la tragédie. Que cela est égal, plutôt, à telles façons triviales des gens qui ne peuvent parler à quelque interlocuteur sans le pousser du coude ou lui mettre la main sur la cuisse !

Chez le Roi (M. Vermeil), comme chez tout le monde ici, rien d'aucunement retenu ni discipliné dans son visage. Tout se lit dessus, visible en de primaires échos immédiats des mots, dans un jeu au petit galop, sans esprit mêlé là ; c'est étroit, sans fond réservé, naïf, puéril... Il a une hâte burlesque qu'il manifeste, comme un caporal pressant ses hommes, pour qu'on embarque au plus vite pour l'Angleterre l'importun Hamlet. Puis tous les cris, hurlements du roi pour le confidentiel ! C'est à qui glapira le plus fort de ce roi et de Laerte, alors qu'ils complotent leur projet criminel. Le Roi arrête les gens au bras comme fait un portier à un visiteur suspect...

L'air et la voix de Mme Ludmilla Pitoëff ont une douceur fragile assez exquise, si l'on se satisfait longtemps de l'uniforme et du monotone ; ou bien alors ce charme tourne vite en ennui. Ce qu'on lui dit l'ébranle doucement. D'abord (avant la folie dans le rôle), elle essaie un grave sérieux innocent, ce qui est paradoxal, contradictoire, mais tout de même la laisse touchante à peu près. Quant à la façon dont elle se montre folle, cela est artificiel et ne nous émeut point. Elle ne semble pas avoir spécialement perdu la raison, mais être devenue niaise. Elle contrefait mignardement l'enfant en bas âge : trahison ensemble de la folie et de la première enfance, car celle-ci, à son étage, possède sa raison particulière. Son interprétation d'Ophélie n'est rien que le poncif traditionnel du rôle mal compris. Ce n'est pas à cette aimable comédienne que l'on pourrait demander de redresser le rôle abâtardi sur scène. Mme Pitoëff excelle surtout dans sa sucrerie excessive, dans la suavité anodine et dans le menu. Elle est une gentille petite personne, idéal charmant, dans son *rococo*, de

l'époque Louis-Philippe. Mais Shakespeare ne trouve point là sa servante.

On sait que l'électricité et ses trucs sont maîtres au théâtre des arts. Et c'est en cela que réside l'apport artistique principal de M. Pitoëff. Avant d'être acteur, M. Pitoëff était ingénieur électricien, tout comme M. Antoine était gazier : talents superflus pour comprendre Shakespeare qui se contenterait très bien, comme Molière, du feu des quinquets. Pour tout ce que l'électricien Pitoëff met en scène, c'est la rampe qui est la grande affaire, et chargée de faire passer sur les comédiens en trémoussements ou en reptations le « frisson artistique », comme il emploie les feux à cet objet, est promptement monotone. Il lance un faisceau à brûle-pourpoint sur les gens en scène, et les petits bonshommes et bonnes femmes sont aussitôt projetés, sur les décors, en ombres géantes et puérilement fantasmagoriques. La couleur de la lumière veut préciser ces effets de lanterne magique. Bravo ! s'il s'agit de grandir des nains comme l'aboulique Maufranc et sa petite connaissance ; mais lorsque c'est une œuvre puissante que l'on traite ainsi, la farce fait exactement que c'est l'électricien qui paraît alors impertinent, léger et minuscule, par choc en retour. Il saute comme aurait sauté, d'un revers de main, une tasse de camomille proposée à Rabelais !

J'ai dit, dans ma chronique précédente, que la réalité massive du Spectre est formellement imposée par Shakespeare. Le brave M. Pitoëf a trouvé bon de le supprimer de scène, lui et son expressif bardement ! Il l'y remplace par une ombre chinoise de laquelle émane vaguement un simulacre de tête barbue, un vague buste en robe et une main flottante à l'index agité dans un de ces : « Suivez-moi, jeune homme », irrésistibles appels des sirènes de la rue de la Rose aux marins en trouble. L'invention est du dernier bêta. Et du dernier stupide lorsque M. Pitoëff, dans la scène où le roi subit sa crise de remords, se permet — le malheureux ! — de faire paraître indûment le spectre (toujours dans le misérable truc de l'ombre se diminuant et s'agrandissant, selon une ridicule élasticité). Impertinence inqualifiable !

Cette transformation du Spectre solide de Shakespeare en flou indécis, c'est, bien certainement, la plus irréparable carence où jamais un metteur en scène ait pu se montrer vis-à-vis d'*Hamlet*.

Le reste est à l'avenant. Une succession d'aspects innocents ou

prétentieux, gestes insignifiants, insipides, irresponsables. Piètre distribution des personnages dans un uniforme décor fait de trappes sur trappes à charnières libres, transformables en carrés de relief et en carrés de trous favorables aux gros effets d'éclat ou d'ombre sous la lumière électrique. Le tout est barbouillé de gris. Le protagoniste est si peu mystérieux dans la préparation de ses artifices primaires que, par exemple, par la façon dont il dispose son manteau noir sur un rempart, on sait en quel endroit aura lieu, quelques minutes après, ses prochains effets, qui sont toujours de noir sur fond blanc, et *vice versa*. Ah ! ça n'est pas compliqué. On désirerait que cela le fût encore moins, mais avec plus de naturel et de religion dans les cœurs. Une tente sur l'herbe, des chandelles, un écriteau à chaque changement de tableau, tel fut parfois le glorieux et suffisant matériel, dit-on.

Shakespeare, et surtout *Hamlet*, et surtout le rôle d'Hamlet, cela doit se contenir dans la voix ; et que les gestes soient d'une netteté, et d'une concision, d'une sobriété suprêmes, adéquates au texte sarcastique et sévère. La principale armature de l'interprétation d'un tel texte serait le respect farouche du rythme et de l'expression des pensées, bien appuyés sur la ponctuation. Enfin, faute de génie, il faudrait que les tragédiens s'efforcent d'approcher de notre émotion lorsque, en dehors de leur truchement, nous prenons la pièce en lecture.

ANDRÉ ROUVEYRE.

PHILOSOPHIE

A. Renaudet : *Erasme, sa pensée religieuse et son action, d'après sa correspondance* (1518-1521), Alcan, 1926. — E. Namer : *Les aspects de Dieu dans la philosophie de Giordano Bruno*, ibid. 1926. — D. Nedelkovitch : *La pensée philosophique créatrice de Pascal*, ibid., 1925. — M. Muller : *Essai sur la philosophie de Jean d'Alembert*, Payot, 1926.

M. **A. Renaudet**, auteur de *Préréforme et Humanisme*, connaît mieux que personne cette première moitié du XVIe siècle, chaotique, passionnée, où les événements spirituels se laissent moins que jamais séparer des événements politiques, en ce temps confus et tumultueux. Son nouvel ouvrage, sous des dimensions modestes, apporte des précisions résultant du dépouillement d'un cinquième volume des *Lettres d'Erasme*, qu'ont publié en 1924 M. et Mme Allen (Oxford). La base de cette étude se trouve dans 269 lettres datant de la période qui s'étend du 1er juillet 1519

au 30 décembre 1521, et dans divers matériaux complémentaires, dus à la plume de l'humaniste Jean Vergara ou à celle du scolastique Zuñiga.

Cette correspondance montre Erasme adonné en l'université de Louvain à son œuvre d'humaniste, puis emporté dans la tourmente luthérienne. Sur son attitude spéculative, la documentation abonde. Il faut retenir le manque de goût pour le judaïsme biblique (Erasme ignorait l'hébreu), l'attachement exclusif aux *Evangiles* et aux *Epîtres*, le zèle pour retrouver la philosophie du Christ par delà celle des métaphysiciens. Usant déjà du principe dont s'avisera Comte, — on ne détruit que ce qu'on remplace, — Erasme estime que ni l'humanisme ni la théologie moderne ne seront fondés à proclamer la déchéance de la scolastique, tant que ne lui aura pas été substituée une doctrine cohérente et complète.

L'attitude chère à Erasme est une synthèse du Christianisme et de l'antiquité païenne, une conciliation de la sagesse avec la piété. Il préfère la charité au mysticisme, Cicéron et même Lucien au pseudo-Denys. Chose plus grave : il ne se scandalise point de l'opposition que signale Luther entre Jacques et Paul ; sans aller jusqu'à nier le prix des observances, il n'accorde que peu d'importance aux rites et n'éprouve aucun attrait pour la vie monastique. Plus affranchi que Luther de par les éléments païens de sa culture, il regrettait de trouver dans le réformateur un homme du passé, farci de scolastique. D'autre part, il fait, en comparaison, figure de modéré, voire de timoré, avec sa confiance en la bonté de la nature, en la valeur de la raison. Il eût voulu, pour éviter que son œuvre propre ne fût ruinée, arracher Luther aux violences des dominicains et de l'Inquisition, mais le maintenir dans l'unité catholique. Or, la frénésie l'emporta sur la pondération, la diète de Worms fut pour Erasme un effondrement.

M. **Namer** nous ramène en un ordre de réflexion où la spéculation reprend le pas sur l'action, malgré toutes les traverses que connut la carrière de G. Bruno. Son livre est d'un philosophe plus que d'un historien ; la pensée dont il se fait l'analyste s'exerce dans la sérénité. Félicitons-nous de ce qu'un spécialiste de la philosophie brunienne soit venu d'Egypte s'installer parmi nous. Il possède à fond la littérature de son sujet, et annonce non seulement un ouvrage ultérieur sur la religion de Bruno, mais

une biographie de cet auteur, laquelle, nous n'en doutons pas, renouvellera tout un problème de vaste portée.

Dès à présent, la thèse de doctorat d'E. Namer établit l'originalité de Bruno. Le philosophe auquel il ressemble le plus, en ce qu'il admet l'unicité de la substance à travers la multiplicité des modes, c'est après Bruno qu'il faut le chercher, en la personne de Spinoza. Mais Bruno innove grandement dans ce qu'il prend à ses prédécesseurs, Parménide, Démocrite, les stoïciens, Plotin, Nicolas de Cusa. Gardons surtout en mémoire les trois points essentiels sur lesquels il diffère du néoplatonisme : les âmes individuelles n'existent pas en elles-mêmes, mais par l'Ame du Monde ; l'intelligence, au lieu de constituer une hypostase supérieure à l'Ame, n'en est qu'un aspect ; il y a une matière absolue, dont cependant la distinction à l'égard de la forme absolue ne saurait passer pour un dualisme, car il appartient à cette matière de comporter une infinité de déterminations. Les théories du *de Minimo* sont aussi très personnelles au philosophe italien : il n'y a pas que l'atome qui soit un minimum ; il y aussi l'Ame, et Dieu même, car tout indivisible est minimum. Matière et forme relèvent en même temps, comme attributs, de la Divinité, qui manifeste des manières d'être, sans jamais créer d'existences, et sans non plus opérer aucune évolution.

L'opuscule de **D. Nedelkovitch** mérite de ne pas passer inaperçu. Le titre en est embarrassé, mais désigne la portée créatrice que possédaient à tant d'égards les attitudes pascaliennes, jamais parachevées en doctrines systématiques. Nul, par exemple, n'a plus fortement que Pascal montré dans l'expérience la seule méthode légitime de recherche (les principes nous sont connus par instinct, ou par le cœur : expérience immédiate, encore expérience). Il a devancé le XVIII[e] siècle et le positivisme dans sa conception du progrès de l'humanité, comparée à un seul homme, qui d'ailleurs ne cheminerait pas selon une ligne droite, mais en zig-zag. Nedelkovitch reconnaît justement, dans Pascal, le précurseur d'un Boutroux, d'un Bergson ; et il montre que dès son œuvre de mondain ou de libertin, le *Discours sur les passions de l'amour*, il était déjà intuitionniste.

M. **Maurice Muller** a été bien inspiré, en prenant pour sujet de thèse d'Alembert, — ce qui supposait des connaissances de mathématiques ainsi que de mécanique, et non pas seulement

d'histoire de la philosophie. Il a vu que l'illustre Encyclopédiste avait surtout, comme philosophe, été un initiateur de l'épistémologie, quoiqu'il n'eût profité ni de Maupertuis, ou de Lambert, ni de Hume. M. Muller aurait gagné à connaître, outre le livre de G. Nisch et l'excellent travail de René Hubert, si essentiel à l'intelligence de toute l'époque, l'étude approfondie consacrée par Marx Schinz à la théorie de la connaissance chez d'Alembert et Turgot (*die Anfänge des französischen Positivismus* — 1er Teil, *die Erkentnislehre*, Strasbourg, Trübner, 1914). D'Alembert veut être aussi sensualiste que possible, plus que Condillac. Pourtant la capacité d'abstraction et aussi, ne le méconnaissons pas, de combinaison, ne semble guère incluse dans la capacité de sentir. Certes, la notion d'expérience n'a pas fait, de la part des Encyclopédistes, l'objet d'une analyse assez aiguë ; l'enthousiasme pour Bacon, Locke et Newton, l'aversion pour l'entendement pur de Descartes, leur ont trop simplement suffi. Si d'Alembert eût été plus métaphysicien, peut-être eût-il cheminé dans les voies de Pascal, car il concevait une logique du cœur et estimait que les principes des sciences sont des faits, susceptibles d'une appréhension quasi « visuelle ». Mais il n'appréciait la métaphysique que comme occasion de poser, en une pirouette d'esprit à la Voltaire, son problème favori : « Je suis tenté de croire que tout ce que nous voyons n'est qu'un phénomène qui n'a rien hors de nous de semblable à ce que nous imaginons, et j'en reviens toujours à la question du roi Indien : Pourquoi y a-t-il quelque chose? C'est là en effet le plus surprenant ». (29 août 1769, à Voltaire.)

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Dr L. Joubin : *les Métamorphoses des animaux marins*, avec 71 illustrations dans le texte, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion. — Dr L. Roule : *les Poissons et le Monde vivant des eaux*, II *la Vie et l'Action* ; Etudes ichthyologiques ; 10 planches et 52 dessins, Delagrave. — Rémy Perrier : *la Faune de la France illustrée*, V. *Coléoptères* ; 894 dessins de Mlle Guilhem Rémy-Perrier, Delagrave.

Les Métamorphoses des animaux marins ! Ce nouveau volume de la *Bibliothèque de Philosophie scientifique* n'a pas la prétention d'être un manuel d'embryologie ; il présente aux lecteurs non spécialisés dans cette science un aperçu des faits les plus intéressants de la vie larvaire des animaux

marins ; le langage technique en est éliminé et c'est sous une forme simplifiée et claire que M. Joubin décrit les métamorphoses des habitants de la mer.

Il ne faut pas s'attendre à trouver ici des histoires aussi belles que celles qui ont popularisé la vie des Insectes. Il y en a certainement de fort singulières et des merveilleuses. Mais les difficultés que rencontrent les naturalistes qui étudient la biologie sous-marine sont autrement sérieuses que celles qu'éprouvent ceux qui décrivent les mœurs des animaux terrestres ; ils ne peuvent comme eux aller vivre avec leurs sujets, les observer dans leur milieu, les suivre dans tous les pittoresques détails de leurs actions. Ce qu'ils savent des animaux au large ou dans les profondeurs marines, dont l'accès leur est interdit, est beaucoup moins varié, beaucoup plus fragmenté ; ce genre de recherches exige l'emploi de grands navires, d'instruments coûteux et peu maniables qui restreignent, dans de désolantes proportions, le champ des observations. Le plus souvent, l'étude des animaux marins vivants se réduit aux observations que l'on peut faire dans un aquarium et presque exclusivement sur des êtres de la côte. Aussi ne faut-il pas s'étonner de ce que tant de lacunes restent encore à combler dans nos connaissances sur l'évolution des habitants des mers ; le nombre de ceux dont, à force de patience et d'ingéniosité, les naturalistes ont pu décrire une histoire à peu près complète, est restreint. Le champ libre des observations est encore immense.

La plupart des larves des animaux marins se trouvent dans le *plancton* ; c'est le nom qu'on donne à l'ensemble des êtres vivants microscopiques qui flottent à la surface de la mer. M. Joubin insiste tout d'abord sur les caractères du plancton. Ensuite, il suit la classification zoologique, en donnant de nombreuses figures de formes larvaires. Le cas des migrations des larves d'Anguille est examiné longuement.

§

L'an dernier, M. Roule, professeur au Muséum, a déjà publié un livre sur **les Poissons et le Monde vivant des eaux** ; le tome II, intitulé *la Vie et l'Action*, vient de paraître. Il est richement illustré : 16 planches en trichromie et 52 dessins dans le texte. La lecture en est fort attachante : les animaux y

apparaissent dans leurs milieux naturels, *en action*. Ce n'est pas de la compilation : l'auteur décrit ce qu'il a observé lui-même. Ainsi M. Roule raconte d'une façon pittoresque un de ses voyages à travers la Tunisie, jusqu'aux confins de la Tripolitaine ; là, au fond du golfe de Gabès ou petite Syrte, redouté des navigateurs antiques à cause de ses brusques et violentes tempêtes, se trouve un grand lac salé, nommé en arabe « Bahiret el Bibane » (Petite mer ouverte par des portes) ; deux fois par jour l'eau y entre et en sort ; le fond est garni de plantes vertes, serrées et touffues ; les Poissons y pullulent ; dans les « passes », on peut facilement établir des barrages avec des filets ; certains jours, il s'y amasse plus d'une tonne de Poissons variés, qui s'agitent, cherchent une issue, et c'est une occasion pour M. Roule de décrire les multiples façons de nager. Dans le chapitre suivant, l'auteur nous fait assister à la pêche des Poissons de la bouillabaisse, à Marseille.

A propos d'un Poisson cuirassé, le Baliste, M. Roule se livre à de curieuses réflexions sur l'évolution du squelette dans le règne animal et le règne végétal. « Ayant commencé par des structures grossières où domine la matière pesante, la Nature achève par des organismes où l'action vitale peut se manifester en employant moins de substance matérielle. » — « Ecailles, miroirs, cuirs », ces trois mots, assemblés pour le titre d'un chapitre, semblent empruntés à une formule cabalistique aux significations mystérieuses ou à l'enseigne d'un magasin de curiosités ; ce sont tout simplement des termes de technicien : les éleveurs désignent ainsi trois sortes de Carpes : celles qui ont des écailles du type habituel, celles dont le corps porte par places de larges écailles brillantes comme des miroirs, enfin celles dont la peau, privée de toute écaillure, possède la compacité du cuir. Dans les vieux étangs naturels ou artificiels, peuplés de Carpes écailleuses ordinaires laissées presque à l'abandon, on rencontre plus ou moins nombreux, mais toujours clairsemés, des individus frappés de cette altération de l'écaillure qui en fait des miroirs et des cuirs. Les éleveurs, ayant constaté que ceux-ci sont habituellement plus gros que les autres, ont eu l'idée de les sélectionner. C'est ainsi que l'on a obtenu ces races privilégiées, à croissance rapide. Quelle relation y a-t-il entre l'altération des écailles et la rapidité de la croissance ? La question paraît fort

complexe. « Les actions vitales sont tellement multiples et tellement intriquées, causantes et causées à la fois, que nous ne pouvons guère avoir sur elles de certitude complète. » L'altération de l'écaillure se ramène, en fait, à une diminution dans l'assimilation des sels minéraux destinés au squelette ; il y aurait là un rappel de ce qui se passe dans les Poissons cartilagineux, dont la croissance est plus rapide que celle des Poissons osseux. Il se pourrait, en outre, que la peau dénudée se prêtât plus aisément à des échanges facilitant l'assimilation. Une fois de plus apparaît l'importance du chimisme dans les phénomènes de la vie. En outre, les Carpes sans écailles sont aussi bien protégées que les autres; leur peau n'a aucune fissure ; elle s'est défendue par son épaisseur, par sa compacité, par une sécrétion plus abondante de son mucus ; l'individu privé d'écailles, s'affrontant à son milieu pour tirer de lui les éléments de sa subsistance, s'est accommodé de la circonstance grâce aux moyens qu'il avait en lui ; « il s'est adapté conformément à son état inné ». La vie dans la Nature, pour chaque action, selon les êtres, dispose de plusieurs outils et s'arrange de moyens différents.

M. Roule parle encore des dents des Requins, des bouches protractiles, du venin des Murènes, des Poissons électriques. Il se demande ce que voient les yeux des Poissons ? Doit-on appliquer aux Poissons la parole de l'Evangile sur les incrédules : *Oculos habent, et non vident ?* Beaucoup des Poissons abyssaux ont des yeux qui ne voient pas ; et les espèces littorales voient peu. Mais ce « peu » suffit au poisson.

En terminant, M. Roule se livre à des considérations métaphysiques sur l'individu, sur le Moi. Il rappelle aussi cette phrase de Lacépède : « La Nature, c'est le temps ».

§

M. Rémy Perrier poursuit activement la publication de la **Faune de la France illustrée** ; le premier fascicule des *Coléoptères* vient de paraître.

L'étude des Coléoptères a été de tout temps en faveur, tant à cause de leur nombre considérable, de la beauté et de l'élégance de beaucoup d'entre eux, que de la facilité avec laquelle on peut les recueillir, les conserver et les ranger en collection. C'est sur eux que se porte en général tout d'abord l'attention des jeunes naturalistes, et ils la retiennent trop souvent de façon exclusive.

Les débuts d'un naturaliste sont toujours difficiles. Avec la Faune de Rémy Perrier, il sera aisé à un débutant de déterminer les Insectes qu'il recueille. Clefs dichotomiques, où l'on fait appel à des caractères aussi nets et aussi précis que possible ; les jolis dessins de M[lle] Guilhem Rémy-Perrier, tous faits d'après nature, le guideront sûrement. A propos de chaque espèce, M. Perrier a donné des indications biologiques, succinctes il est vrai, mais suffisantes pour montrer l'intérêt de l'observation des êtres vivants aux jeunes gens.

GEORGES BOHN.

VOYAGES

Jean Mauclère : *Sous le ciel pâle de Lithuanie*, Plon. — Herman Melville : *Un Eden cannibale*, Gallimard.

Une des publications les plus remarquables de la librairie Plon, ces derniers mois, est le volume de M. Jean Mauclère : **Sous le ciel pâle de Lithuanie**, qui nous conduit dans une ancienne province russe ravagée par la guerre et que les dernières conventions diplomatiques ont rendue à l'indépendance.

La Lithuanie, nous dit l'introduction historique placée en tête de l'ouvrage, fit partie de la Pologne. C'était une longue bande de territoire s'allongeant de la Baltique à la mer Noire. Le pays, maintenant reconstitué, s'étend de Tilsit à Dvinsk, sur une surface de 5.000 kil. carrés, — les autres parties du territoire étant occupées par d'autres peuples qui ont droit, comme les Lithuaniens, à leur indépendance.

On mentionne déjà l'existence de la Lithuanie en 1235, avec Mindangas, qui unifie le pays. La Lithuanie, à l'époque, est en lutte surtout contre les chevaliers teutoniques, qui finissent par amener graduellement la conversion au christianisme de toute la région, et la Lithuanie devient dès lors le rempart de l'Europe contre l'invasion asiatique. La fondation de Vilna remonte à 1323. Le pays reste toujours en lutte contre les peuplades tartares à l'Est, comme à l'Ouest contre les peuples teutoniques. Il y eut même des luttes intestines dans le pays, qui amenèrent par la suite l'union de la Lithuanie et de la Pologne (1386-1569) et condamnèrent la Lithuanie à partager le sort malheureux de la Pologne. L'histoire régionale antérieure s'occupe beaucoup aussi

du reste des démêlés et de la réunion de la Courlande à la Pologne.

L'auteur traite longuement du démembrement de la Pologne, dont une partie, et surtout la Lithuanie, fut jointe à la Russie. Il y eut d'ailleurs alors de cruelles persécutions du clergé et des fidèles catholiques Lithuaniens, aussi bien que parmi les patriotes ardents du pays. Vers la fin de cette étude, on arrive à la Révolution de 1830 et à l'époque du martyre. On sait que la flagellation fut de pratique courante à ce moment contre les prêtres réfractaires, dont beaucoup furent envoyés en Sibérie. Certains furent enterrés jusqu'au col, y attendant, quelquefois plusieurs jours, un coup de faulx qui les décapitait au ras du sol. Il y eut également d'autres persécutions religieuses, et même jusqu'à l'époque actuelle (1896). On comprend que la Lithuanie ait souhaité ardemment sa séparation de la Russie, et même ait travaillé avec vigueur à retrouver son autonomie.

M. Jean Mauclère parcourt cependant la région et passe à Kaunas, la capitale depuis que les Polonais sont à Vilna, et où il y a de grandes églises et des maisons basses. Le pays a surtout été dévasté par les Allemands pendant la guerre, et ses forêts abattues pour fournir des poutres transportées dans les tranchées de France.

On passe à Mariampol, siège d'un évêché, vieille petite ville aux maisons de bois qui ont vu Napoléon Ier. Incidemment, il est question des réquisitions allemandes durant la guerre, réquisitions payées d'ailleurs en monnaie de singe.

L'expédition, en contournant le Niémen, arrive au château de Paudondvaris, antique demeure seigneuriale où s'installa le quartier général du roi de Bavière. Dévasté par les envahisseurs, il ne resta du mobilier qu'un buffet.

Mais on parle de beaucoup d'autres endroits dans le volume de M. Jean Mauclère. Jeznas, encore une cité aux maisons de bois où se tient une importante foire. Plus loin, il est question, de la précieuse église de Pazaïslis, de type russe, mais où se mélangent des éléments italiens, sanctuaire dépouillé par les Allemands, qui y installèrent une écurie.

On parle aussi de la cathédrale de Kaunas, qui a de l'intérêt, surtout à l'intérieur par ses fresques et peintures, dont se trouvent revêtus jusqu'aux piliers. Il est encore question, dans un chapitre, des

chants et danses des aïeux; ailleurs, du vieil Olympe lithuanien; de la population juive, ainsi que de ses curieuses synagogues, etc.

On arrive à la partie de la Lithuanie laissée à la Pologne, et dont fait partie Vilna, ville dépeuplée, mais qui possède une centaine de clochers, parmi lesquels ont peut citer : les Bernardins, Sainte-Anne, Saint-Pierre, Saint-Paul, etc.

Puis, c'est le château de Verkaï, remontant aux XIIIe et XIVe s. et qui a été visité lui aussi par la Kultur allemande, qui en a déménagé le mobilier et la bibliothèque, mais à propos duquel on nous conte de bien jolies légendes.

Précédemment, le volume nous avait parlé des Chevaliers teutoniques, ancêtres des Prussiens actuels, et qui n'ont pas une « bonne presse », on peut le dire. Le livre, que je recommanderai sans plus, est un bon ensemble d'impressions, de faits et souvenirs historiques. C'est une heureuse publication qu'agrémentent encore des photographies nombreuses, des cartes, etc.

De M. Herman Melville, qui fut, paraît-il, un auteur estimé outre-Atlantique (1819-1891) et qui a laissé diverses publications de littérature et de voyages, on a traduit un curieux récit : **Un Eden cannibale**, dont le titre déjà peut retenir l'attention. — Parti comme matelot américain, pour chasser le cachalot dans l'Océan Pacifique, il débarque enfin aux îles Marquises, en Polynésie, à Nuka-Hiva, où les navigateurs ont l'habitude de relâcher. C'est un rivage âpre et rocheux, dont le ressac bat les hautes falaises.

On y aperçoit de profondes baies avec des vallées couvertes de bois qui séparent les éperons de la montagne, tandis qu'à l'intérieur, c'est un dédale bizarre de hauts mornes crevassés ; une flotte française, commandée par le vice-amiral Du Petit-Thouars, était justement à l'ancre dans la baie et prenait possession des îles.

Le navire américain est accueilli par une nuée de nageuses et d'indigènes qui montent à bord et l'envahissent, souhaits de bienvenue du pays. Une partie de l'équipage débarqua cependant après une allocution du capitaine, et le narrateur profite du moment pour prendre le large avec un compagnon, et un approvisionnement des plus réduits. Les deux fugitifs finissent par se trouver à plus de 3.000 mètres au dessus du niveau de la mer. Je ne parlerai pas de leur route, ni des menus incidents qui se produisirent. Mais les deux évadés furent bientôt épuisés.

Deux indigènes, homme et femme, qu'ils finirent par rencontrer, ne comprirent rien à leur pantomime, mais les conduisirent à leur tribu. Il y eut là un repas abondant et qui fut le bienvenu après une longue abstinence ; mais surtout on fait remarquer que le chef indigène qui accueille les voyageurs s'éclaire, le soir venu, avec de la chandelle. A partir de ce moment, d'ailleurs, les deux compagnons sont considérés comme étant « tabous ».

Un sorcier-médecin soigne M. Herman-Melville, qui a une jambe meurtrie. Un serviteur est attaché à sa personne ; le chef de la tribu, en grand costume, vient leur rendre visite, etc... Mais je renverrai au volume pour les faits qui sont relatés ensuite, car cette histoire est longue, si l'intérêt n'en est nullement banni. Le fugitif a été bien reçu ; mais il s'aperçoit bientôt qu'il est surveillé jalousement et ne peut s'éloigner. Il a fini par deviner, ce qu'il craignait d'ailleurs, que les sacrifices humains, au point de vue religieux, sont en honneur dans la tribu, et ne songe plus qu'à prendre le large, — malgré son affection à la jambe, qui l'empêche souvent de marcher. Comment il y réussit et au milieu de quelles péripéties, la fin du volume le raconte longuement.

Nous y renverrons le lecteur, amateur d'émotions fortes et que le souvenir d'Edgar Poe, — mais plus direct et plus brutal, — aura depuis longtemps préparé.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS RELIGIEUSES

A propos de « l'Eglise et l'Intelligence ». — Sous les titres : *Une grande polémique ; l'Eglise et les pays nouveaux ; Réponse à l'article du « Mercure de France »*, le journal *l'Italie*, paraissant à Rome, a publié, dans son numéro du 29 juin, les documents suivants :

Quelques-uns de nos lecteurs se rappellent peut-être l'article qui parut en avril 1925 *dans l'*Italie, *sous le titre* : « The Pope » et l'opinion américaine. *C'était l'interview très intéressante d'un professeur catholique américain, le docteur H. J. Barnes, qui suivait le pèlerinage du cardinal O'Connell, archevêque de Boston, et qui nous donna son avis sur le livre* The Pope, *paru déjà en traduction anglaise.*

Nous ne pensions déjà plus à cet article, vieux de plus de deux ans, quand nous avons eu la surprise et le plaisir de voir qu'un

rédacteur du Mercure de France, *M. H. Bousquet, avait fait à l'article de l'*Italie *l'honneur d'une discussion de dix pages dans la grande revue française, sous le titre :* L'Eglise et les Pays nouveaux (15 mai 1927).

*M. Bousquet, qui semble être partisan de M. Charles Maurras et des idées de l'*Action Française, *prenait, fort courtoisement d'ailleurs, prétexte de cet ancien article de l'*Italie *— dont il citait une bonne partie dans le* Mercure *— pour montrer que les tendances de l'Eglise actuelle étaient d'aller vers l'Amérique novatrice et républicaine, abandonnant ainsi les antiques alliances de Pierre et de César, du trône et de l'autel, etc., etc. Et comme le livre* The Pope, *qui semble être devenu populaire en Amérique, paraissait être le premier ouvrage européen qui développât et exaltât ces idées nouvelles (en opposition visible avec celles de Joseph de Maistre), le rédacteur courtois, mais amer du* Mercure de France *faisait, à la fois, la critique du livre de Jean Carrère et celle du commentaire qu'en avait donné le professeur H. J. Barnes. Nous avons immédiatement envoyé à M. Barnes un exemplaire du* Mercure *du 15 mai pour lui demander s'il n'avait rien à répondre dans nos colonnes ; et, après que notre lettre eut fini par le rejoindre, il a bien voulu nous envoyer la réponse suivante :*

New-York, le 10 juin 1927.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Je vous remercie de m'avoir communiqué par votre aimable lettre, qui me parvient avec quelque retard, l'article paru dans le *Mercure de France* du 15 mai dernier sous la signature de M. H. Bousquet. Dans cet article du *Mercure* est longuement cité et commenté l'article de votre grand journal l'*Italie*, où vous reproduisiez avec une flatteuse complaisance l'entretien que vous aviez eu avec moi au sujet du livre de M. Jean Carrère, *The Pope*.

M. H. Bousquet me fait un bien grand honneur en citant si longuement mes humbles jugements, reproduits par vous dans l'*Italie*, de telle sorte que mon passage à Rome avec le pèlerinage de 1925 m'aura valu deux grands avantages immérités, celui d'être *interviewé* dans un journal en quelque sorte international et aussi bien connu que le vôtre, et celui d'être reproduit et discuté dans le *Mercure de France*, que beaucoup, en Amérique, considèrent comme la plus intéressante et la plus complète des grandes revues françaises.

En bonne conscience, mon seul devoir est donc de vous remercier tout d'abord, et de remercier ensuite M. H. Bousquet de son très flatteur commentaire.

L'article du *Mercure de France* du 15 mai dernier est d'ailleurs extrêmement courtois, et, en ce qui me concerne, le seul reproche que

je devrais lui faire, ce serait de donner à ma modeste opinion beaucoup trop d'importance. Il se peut, en effet, que ma pensée soit celle de beaucoup d'Américains catholiques ; mais je n'ai cependant aucune autorité pour m'exprimer en leur nom.

Les seules critiques, ou plutôt les allusions critiques un peu amères contenues dans l'article du *Mercure* s'adressent seulement au livre de M. Jean Carrère ; or, je crois que l'auteur de *The Pope* est de taille à se défendre tout seul, et je me garderai bien de lui enlever cette prérogative.

Le seul point, cependant, sur lequel (puisque vous le voulez bien) je me permettrai d'exprimer quelques objections, c'est en ce qui concerne non pas l'opinion de ma personnalité si peu connue, mais l'opinion de mon grand pays qui, en ce moment, apporte à l'Eglise de Rome une adhésion si enthousiaste et qui sera, peut-être, si puissante un jour.

En effet, dans l'article intitulé *l'Eglise et l'Intelligence* paru le 1er avril et signé XXX (Trois étoiles),le *Mercure de France* avait, une première fois, présenté « l'Intelligence » comme une sorte de monopole des catholiques français, et, plus spécialement, comme le monopole de la section extrême-droite de ce catholicisme national, et même nationaliste, lequel était représenté (et l'est sans doute encore) par ce journal bien connu et bien intéressant qu'est l'*Action Française*.

Il y avait là, peut-être, un excès de nationalisme intellectuel, et même un excès de préférence à l'égard d'un parti au détriment des autres. Mais ce sont là des choses auxquelles nous avons été habitués, partout, depuis la guerre ; et un esprit contemporain un peu philosophe doit être complètement blasé sur les fanfaronnades de tous les nationalismes, dans tous les pays du monde, sans en excepter ma chère Amérique où ce mal sévit comme ailleurs.

Je n'en parlerais donc même pas dans cette réponse, estimant que ce sont désormais des observations oiseuses, si mon très courtois contradicteur, M. Bousquet, n'avait terminé son article du *Mercure de France* par ce que, dans les écoles un peu classiques, on appelle encore « une flèche du Parthe ».

En effet, après avoir dit que l'esprit catholique des Américains représente, pour l'Eglise de l'avenir, des tendances dangereusement démocratiques et révolutionnaires : après avoir regretté l'antique alliance moyenâgeuse de César et de Pierre, du trône et de l'autel, etc., etc., après avoir ajouté que la direction actuelle de l'Eglise semble favoriser cet état d'esprit américain (affirmation qui me paraît bien hasardée), M. Bousquet en conclut que c'est une grande calamité pour l'Eglise et pour la civilisation ; et il termine en disant que, dans tout cela, c'est l'*Intelligence* qui a tout à perdre.

D'où il m'est bien permis de déduire que, pour M. Bousquet (article

du 15 mai), comme pour M. Trois-Etoiles (article du 1er avril) et pour la plupart des rédacteurs du *Mercure de France*, plus ou moins amis de ceux de l'*Action Française*, l' « Intelligence » reste le monopole de MM. les Français d'Extrême-Droite !

Prendre la chose avec colère, et même la prendre au sérieux, serait tomber dans un ridicule qui justifierait les moqueries de nos adversaires ; que M. Bousquet et ses collaborateurs du *Mercure* me permettent donc d'en rire un brin ! Ainsi donc, pour M. H. Bousquet, il n'y a d'intelligence qu'à Paris, du VIe arrondissement où se publie le *Mercure*, jusqu'au VIIIe arrondissement où sont les bureaux de l'*Action Française !* Je veux bien.

Pour ce qui est de ce désert immense qui s'étend de Québec jusqu'à la Nouvelle-Orléans, de Boston jusqu'à San-Francisco, il n'est habité que par de pauvres sauvages sans culture et sans lecture, qui pourront comprendre « l'Eglise et l'Intelligence » seulement dans quatre ou cinq cents ans ! Je n'essaierai même pas de démontrer le contraire à M. Bousquet ou à M. Trois-Etoiles ; je perdrais mon temps. Je sais du reste qu'il y a, en France et en Europe, de très nombreux esprits d'élite qui voient le présent et l'avenir du monde avec des yeux autrement clairvoyants. Et de ces esprits, j'en ai trouvé dans l'Eglise même et jusque dans les plus hauts rangs.

Que M. Bousquet se rassure donc ! L'Eglise n'est pas en danger parce qu'elle veut de plus en plus sortir du moyen âge et s'il est vrai, comme il l'a écrit, que le sentiment des jeunes catholiques américains représente cette grande marche vers l'avenir, j'en suis très fier pour nous.

L'Eglise d'ailleurs a fait, depuis cent ans, des envolées que l'on peut qualifier de magnifiques. Et pour rester dans le sujet même qui m'a valu l'honneur d'un si flatteur article dans le *Mercure de France*, reprenons ce livre *Le Pape* au sujet duquel nous avons raisonné — ou déraisonné.

Quand ce livre a paru, il a été salué par le monde catholique comme un *signe des temps* ; et ces mots ont même été écrits par un des critiques littéraires les plus autorisés du monde catholique, M. le Chanoine Halflants, du *XXe siècle*, de Bruxelles. Dans un chapitre publié dans un livre qui vient de nous parvenir — *Etudes de critique littéraire* — paru à Paris à la librairie A. Giraudon, M. le Chanoine Paul Halflants met en opposition le peu de succès obtenu en 1819 par le livre de Joseph de Maistre, *Du pape* (dont la première édition, dit-il, tirée à 200 exemplaires, ne fut pas épuisée dans l'année), et l'accueil empressé fait en 1924 au *Pape* de Jean Carrère.

D'où l'on peut conclure qu'aux yeux du Chanoine Halflants, *Le Pape* de Jean Carrère a été un « signe des temps » (suivant l'expression

même de l'éminent chanoine belge), plus encore que ne le fut, en 1819, *Du Pape* de Joseph de Maistre.

Eh bien, je demande simplement à vos lecteurs et à ceux du *Mercure de France* de faire un rapprochement entre le livre paru en 1819 et celui, sur le même sujet, paru 105 ans plus tard. Et ils jugeront, par là, quel chemin prodigieux a parcouru l'Eglise dans ce dernier siècle. Et s'il est vrai (comme le reconnaît M. le chanoine Halflants) que l'ouvrage de 1924 a obtenu les suffrages de ce qu'il y a de plus haut dans l'Eglise romaine, M. Bousquet et ses collaborateurs du *Mercure* pourront voir quels sont ceux qui sont dans la bonne voie : ou bien ceux qu'il traite de « révolutionnaires » et dont je suis, paraît-il ; ou bien les « réactionnaires » qu'il revendique pour ses amis. Après cela, il pourra, tant qu'il voudra parler d' « intelligence » et de « non intelligence » ; ce genre de critique est déjà presque aussi vieilli, dans l'Eglise en marche, que les théories hardies et jadis très originales, mais aujourd'hui un peu moyennageuses, de leur maître à tous, Joseph de Maistre. Il eut, pourtant, lui aussi, et avec justice, son temps d'actualité, dont il garde un reflet de gloire impérissable...

Mais je ne veux pas me laisser entraîner à des polémiques oiseuses, car, en réalité, je n'ai aucune rancune contre M. Bousquet, et au contraire, je le remercie.

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur en Chef, etc.

H. J. BARNES.

Traduit par Mme M. Noël.

Après avoir reçu cette lettre, nous nous sommes empressés de la communiquer à l'auteur du Pape, *lui offrant les colonnes de l'*Italie *s'il avait quelque chose à ajouter aux quelques lignes que nous a envoyées son commentateur américain. Voici la courte réponse que nous adresse M. Jean Carrère :*

Rome, 27 juin 1927.

Mon cher directeur et ami,

Je vous remercie à mon tour de m'avoir communiqué la très intéressante lettre de M. le professeur H. J. Barnes. J'avais déjà lu avec grand intérêt l'article de M. Bousquet que vous me signalez dans le *Mercure de France* du 15 mai. Toutefois, à mon vif regret, je ne puis rien vous envoyer ni sur l'un ni sur l'autre de ces deux documents littéraires. Vous êtes, vous-même, un journaliste trop expérimenté et un directeur trop compétent, pour ne pas être le premier à reconnaître que si j'avais une réponse à rédiger concernant l'article du *Mercure*, qui m'était consacré dans sa plus grande partie, c'est au *Mercure* que je voudrais l'envoyer. Je ne vous remercie pas moins de m'avoir si gentiment offert l'hospitalité de votre journal, que j'ai toujours tant apprécié.

Mais permettez-moi de ne pas en user. J'estime, en effet, que lorsqu'un auteur a jeté, à travers le monde, un livre où sont remuées quelques idées, il ne doit plus s'en occuper lui-même, et c'est désormais l'affaire des autres.

Si, donc, il y a des lecteurs qui n'aiment pas mon livre *Le Pape*, qu'ils l'attaquent tout à leur aise ; s'il y a, pour l'aimer, quelques esprits charitables, qu'ils le défendent, s'ils le veulent bien. Quant à moi, ça ne me regarde plus.

Merci, quand même, mon cher directeur et ami, et croyez-moi, très cordialement, votre tout dévoué

JEAN CARRÈRE.

LES REVUES

Notre Temps ; *La revue des Vivants* : confrontation des générations ; opinions de M. Henry de Jouvenel et de M. Bertrand de Jouvenel. — *Le Correspondant* : l'Italie et nous. — *La Muse française* : un poème inédit de M. Charles Maurras. — Mémento.

Le 20 juin est né **Notre Temps**, revue mensuelle (86, rue Claude-Bernard), dirigée par MM. Jean Luchaire et Emile Roche rédacteur en chef : M. Jacques Chabannes.

Cet organe veut être celui des « jeunes hommes dont l'esprit a été formé pendant ou après la tourmente ». S'il est vraiment cela, comme *La Revue des Vivants* est celui des combattants de 1914 à 1918, nous posséderons les éléments d'une fructueuse confrontation.

Ingénument, ou avec l'insolence des débuts virils, les fondateurs de *Notre Temps* déclarent : « La vie d'avant-guerre ? nous l'avons ignorée et ne nous sommes pas souciés de la connaître ». Cette indifférence a produit une lacune qui peut être dommageable. Nous ne croyons pas que 1914 marque « dans l'histoire l'écroulement d'un monde ». La guerre de 1914 a « tué trop d'hommes, d'idées, de choses » ; elle tue encore ; elle détruira demain encore. Si, quelque part, une ère tout à fait nouvelle a commencé, c'est en 1914 et en Russie. L'Europe, maquillée par les hasardeuses modifications établies par le traité de Versailles, demeure la vieille Europe, — un peu plus malade et sous le contrôle financier de l'Amérique.

M. Henry de Jouvenel termine ainsi la remarquable série d'articles où sous ce titre : « La Rechute », il a étudié dans *La*

Revue des Vivants, l'avant-guerre, la guerre, les erreurs de nos gouvernants et la répercussion actuelle de ces fautes :

Au moins nous croyions-nous le droit d'espérer que le sillon creusé par la guerre jusqu'au fond des esprits ne se refermerait plus jamais, que la victoire élèverait, après tant de deuils, notre prévoyance à la hauteur de nos ressources, nous donnerait la force de devancer le sort au lieu de nous laisser conduire par lui, nous permettrait de prendre du champ sur nos rivaux au lieu de nous laisser davancer par eux au départ et de nous trouver alors contraints, pour les rejoindre et les dépasser, à un effort démesuré qui ruine l'épargne, gaspille l'héroïsme français et nous fait payer nos succès au taux le plus élevé de la terre.

Nous ne réfléchissions pas que les mobilisés étaient une minorité en France, que l'arrière voyait la guerre en beau, que jamais le gouvernement n'ayant été plus facile qu'au cours de ces quatre années, la victoire retrouverait en place les hommes qui, s'ils n'en étaient point les auteurs, avaient du moins l'insigne bonheur d'en être les contemporains et, oubliant bientôt le prix dont elle fut payée, verraient en elle le plus sincèrement du monde la suprême justification de leur routine.

X — L'après-guerre

(Voir le chapitre de l'avant-guerre. Il n'y a rien de changé.)

La brièveté de ce chapitre X est d'une tragique éloquence.

Rapprochons de cela ces lignes de M. Bertrand de Jouvenel, empruntées à « La politique à vingt ans » qu'il publie dans *Notre Temps* :

Si la guerre n'avait point imposé des problèmes non pas entièrement nouveaux, mais qui, jusque-là, s'étaient posés modestement dans l'ombre, la génération qui nous précède ne se fût point lassée de sa nullité. Et nous ne nous en fussions point aperçu.

Elle a improvisé la Victoire. La Victoire s'en ressent.

Elle a imaginé l'Union Sacrée, c'est-à-dire détourné le pays des querelles d'idées, sans doute pour donner plus d'importance aux querelles de personnes.

Pour échapper à la tyrannie des doctrines, elle s'est soumise à la tyrannie des échéances.

Elle a redouté la dictature, et subi la dictature des circonstances.

Mais son plus grand crime est d'avoir permis que nous devinssions semblables à elle.

§

Le Correspondant (25 juin) insère un article anonyme : « La pression italienne », qui nous conseille de prêter une attention

vigilante à notre voisine du sud-est. Notre frontière « ne nous paraît pas, pour le moment, sérieusement ménacée », déclare notre confrère. Après quoi, il écrit :

Les discours d'intimidation périodiques du « Duce » ne visent pas le présent. Le dernier en date envisage les années de 1935 à 1940 comme celles où l'Italie sera capable de parler haut et fort. Rien à faire aujourd'hui évidemment : une guerre *raisonnée* est impossible. L'armée n'est pas encore au point, ses approvisionnements de mobilisation sont incomplets, ses effectifs restent insuffisants, malgré la réorganisation dont nous avons parlé plus haut. Quant à la mobilisation industrielle, elle est à peine amorcée depuis six mois.

Le « Duce », nous a-t-on rapporté d'excellente source, aurait déjà voulu deux fois la guerre depuis son avènement ; deux fois le maréchal Badoglio aurait refusé d'en prendre la responsabilité et il aurait demandé et obtenu d'attendre jusqu'en 1935 pour être sûr de lui... ; mais d'ici 1935, que d'événements en perspective, capables de changer la face du monde :

... avant l'affaire,
Le roi, l'âne ou moi nous mourrons.

Sur la mentalité italienne d'aujourd'hui, nous lisons :

L'Italien, déjà susceptible par nature, et qui a droit à la fierté de son nom et de sa patrie, en est devenu farouchement orgueilleux. Il se dévoue, volontairement ou non, — mais le résultat pratique est le même, — à la cause de l'Etat, et l'aide que chaque individu apporte réellement au pays n'est pas niable. L'ouvrier lui-même a changé de mentalité et a pris conscience que son travail était quelque chose dans la grandeur de la nation. L'armée, honnie et méprisée après la guerre, est aujourd'hui unanimement respectée. Les instituteurs, tous ultra-nationalistes, élèvent les enfants dans le culte de la grande Italie : les manuels et les livres scolaires sont particulièrement édifiants à ce sujet.

La majorité du peuple admet, d'autre part, non seulement l'idée d'une guerre prochaine, mais elle l'accueille avec enthousiasme. Ce n'est pas cependant qu'un conflit voulu et préparé soit actuellement probable, car l'Etat-major général est franchement hostile à une pareille éventualité. Tout est possible cependant de la part de l'état-major fasciste. Avec lui, l'incident le plus banal peut tourner au tragique avant même qu'on ait pu se rendre compte de la gravité de la situation : il est donc normal que nous ayons pris, sur notre frontière du Sud-Est, depuis le mois de novembre, des précautions élémentaires.

§

La muse française consacre son numéro du 10 juin à

« Charles Maurras poète et critique de la Poésie ». On y lira avec intérêt les propos de M. Maurras sur « la poésie d'aujourd'hui », tels que les a rédigés M. Lalou, et les « débuts littéraires de M. Maurras », par M. Ernest Raynaud, dont la fidèle mémoire des années de jeunesse du symbolisme nous a valu déjà tant de témoignages précieux. Le « Dante, Racine et Charles Maurras », de M. Fortunat Strowski, les poèmes de MM. Charles Drerennes, G. Lebrau, X. de Magallon, A. Droin, Léon Vérane, etc., composent un ensemble digne du poète d'*Inscriptions* et de *La musique intérieure.*

La revue donne des poèmes inédits de M. Charles Maurras, — dont voici l'un :

L'AME

Commence par creuser, sous l'ancien presbytère,
Le cloître, les jardins de l'école aux longs cris,
Et vois les profondeurs auxquelles notre terre
A les os de tes os dévorés et repris.

Aussi loin que s'émeut l'odorante et féconde
Substance des moissons et des pacages verts,
Son cœur avide boit la jeunesse du monde
A l'humide bûcher des pères de ta chair.

Ce n'est pas autrement que ta propre pensée,
Quand elle s'affranchit des lieux inférieurs,
Aspire tout lambeau de sagesse passée
Et des règnes futurs élève sa lueur :

Le fleuve de l'Amour et de la Connaissance
Du labeur de nos morts tire sa majesté,
Quelque limon troublé qu'un enfer sans puissance
Elève des bas-fonds de leur humanité.

Ce rapide trésor des élans et des rêves,
Des sagaces conseils et des saintes douleurs,
Abandonne, en fuyant, nos conques sur ses grèves
Qui lui laissent ravir et sauver le meilleur.

Comprends l'inanité du deuil et de la plainte !
Ta vie, en florissant, développe le fruit
Qu'ont médité mille ans de désir et d'étreinte,
Le sang qui t'a créé t'anime et te conduit.

Plutôt que de pleurer obstinément tes pères
(Ne sont-ils pas en toi pleins de vie et de feu ?)

Par-dessus les tombeaux qui tes larmes trompèrent,
Avance du côté qu'illumine le Dieu.

Mémento. — *Revue des Provinces de France* (juillet) : « La crèche franc-comtoise », par M. Ch. Dornier. — Un conte de Gascogne : « le Bel et Véridique Dit de Ramelon », par M. Ch. Derennes. — « La traversée des Pyrénées et du Roussillon par Hannibal », de M. A. Grimaud.

La Nouvelle Revue (1er juillet) : « Mme Julia Bartet », par M. A. Dubeux. — « Essai sur le hasard », par M. Lefèvre Saint-Ogan.

La Revue de France (1er juillet) : « Souvenirs et documents inédits » concernant Carmen Sylva et Pierre Loti, publiés par M. Léopold Stern. — « Mme de Tencin », par M. Paul Reboux.

La Revue universelle (1er juillet) : « Rouen », par M. André Maurois. — La fin du bien remarquable « Jean Law en France », de M. Georges Oudard, qui, dans une revue monarchiste, prouve que l'anarchie financière et les expédients d'Etat ne sont pas un monopole de la république.

La Grande Revue (juin) : « L'historicité de la crucifixion de Jésus », par M. Edouard Dujardin.

La Revue mondiale (1er juillet). — Fin du « Ch. Nodier et Victor Hugo », de M. Gustave Simon. — « Un musicien américain : George Autheil », par M. D. Lazarus.

Nouvelle Revue Française (1er juillet) : « L'enseveli », par M. J. Schlumberger. — « La maison-du-Pont-aux-Faisans », par M. Paul Claudel. — « Le Rêveur parisien », par M. J. de Lacretelle. — Un fragment, encore, toujours, de l'interminable « Temps retrouvé », de Marcel Proust et, à son propos, cette note bien significative de la rédaction :

La place restreinte dont nous disposons nous a obligés à faire quelques coupures dans le texte du *Temps Retrouvé*.

Les Primaires (juin) : numéro en l'honneur de M. Henry Poulaille que célèbrent MM. Henri Barbusse, A. Morvan, R. Laurent, T. Rémy, M. Bouquinet, H. Rohrer.

Revue Anglo-Américaine (juin) : « Une nouvelle biographie d'E. A. Poe », par M. C. Cestre.

La Nouvelle Revue (15 juin) : « La science chrétienne : Sa mission rédemptrice », par M. Bicknell Young. — M. Pierre Caumont : « L'administration de Turgot en Limousin. » — M. J. Carabin : « Histoire du Peuplement de la Corse ».

La Revue du Siècle (1er juin) : « Tourment et aventure dans l'œuvre de Joseph Conrad », par M. Daniel Rops.

L'Alsace française (25 juin) : « L'Allemagne et les problèmes de l'Est », par M. Edm. Vermeil.

L'Essor (juin) : « Estaunié et la Solitude », par M. Jean Lacroix. — « Georges Barrière », par M. Jean Marc.

La ligne du cœur (25 juin) publie deux poèmes très beaux de M. Saint-Pol-Roux et « Un débat sur André Gide » — avec des poèmes de MM. Ch. Belle, Morven le Gaëlique, P. Reverdy et P. Sablon,

Revue bleue (2 juillet) : « Notes et souvenirs », de M. Boy Zelenski.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le domaine public et le Projet Herriot (*Candide* 7 juillet). — L'Evolution du cinéma vers l'art (*Paris-Midi*, 1er juillet.

M. Paul Souday résume et commente dans **Candide** la question du domaine public payant et de projet Herriot.

Il s'agit d'organiser pompeusement une « Caisse nationale des lettres, des arts et des sciences », qui ressemble d'abord à une grosse caisse. Le boniment annonce avec fracas qu'il s'agit de « favoriser par des allocations », de « subventionner », d'aider par des subventions », un tas de belles choses, y compris des éditions ou rééditions qu'on s'efforcera d'empêcher d'autre part. L'Etat, représenté par M. Herriot, veut se donner les gants de protéger les arts, sciences et lettres, comme Louis XIV. A mon humble avis, mieux vaudrait se passer d'une si dangereuse protection et ne demander à l'Etat que la liberté. Reconnaissons qu'il nous la concédait depuis un demi-siècle. M. Herriot va y mettre ordre.

D'ailleurs, si l'Etat veut protéger les Muses, il serait peut-être juste, ou simplement convenable, qu'il ne prétendît pas jouer auprès d'elles le rôle d'amant de cœur, que ses grâces naturelles n'autorisent pas, et qu'il consentît à être un protecteur sérieux, c'est-à dire qui paye Ainsi faisait-il sous le roi-soleil, qui versait quelque pluie d'or. L'Etat herriotiste entend ne pas se fendre d'un franc-papier, quel que soit le cours du change. Sur un budget de quarante-deux milliards, pas un sou !

En revanche, la Caisse nationale des lettres, sciences et arts, sera présidée par le ministre et composée, pour un tiers, de commissaires du gouvernement et de conseillers juridiques que le ministre désignera, sans compter deux sénateurs, deux députés, un conseiller d'Etat, un conseiller maître à la Cour des comptes. On ne dit pas combien il y aura de « représentants des organisations professionnelles d'écrivains, de savants, d'artistes, et des autres organisations professionnelles intéressées au fonctionnement de cette caisse ». Mais vous remarquerez

que les indépendants sont exclus. Un Anatole France ou un Loti, qui ne faisaient partie, je crois, d'aucun comité ni d'aucune société, ne pourraient siéger dans le conseil d'administration de la bienheureuse caisse, où l'Etat assurera la majorité et sera tout puissant. Cela, sans bourse délier. Si M. Herriot avait géré naguère les finances publiques avec cette habileté, la livre sterling ne serait pas allée à deux cent cinquante francs sous son consulat.

Où trouvera-t-on les fonds ? C'est la grande idée, le chef-d'œuvre du comitardisme, que M. Herriot s'approprie et par où il se fait une popularité dans ce milieu spécial. Comment douter que cet homme politique soit un mécène et un lettré ? Les comités lui tressent des couronnes. Il peut achever de ruiner l'enseignement du latin et du grec ; puisqu'il s'accorde avec M. Pierre Rameil et M. Jules Clère, on le proclame Athénien, digne du Prytanée ou de l'Académie.

C'est le domaine public payant qui remplira la caisse. Enfin, nous y voilà ! Et la caisse n'a été imaginée que pour colorer cette innovation catastrophique. On dit que Victor Hugo et Vigny en étaient partisans : les poètes caressent parfois des chimères, auxquelles ils prêtent un aspect généreux. Des hommes plus pratiques en ont vu le côté funeste : par exemple Emile Faguet et Remy de Gourmont, qui n'étaient pas souvent du même avis, et l'on n'a jamais répondu à leurs objections, lesquelles sont de simple bon sens.

Vous savez que, d'après la loi actuelle, la propriété littéraire ne dure que pendant cinquante ans après la mort de l'auteur (et non trente comme l'a écrit un avocat du projet Herriot, M. Gustave Rodrigues, qui ignore donc les éléments de la question et confond la France avec l'Allemagne : un rien !). Cette limitation est certainement une injustice. S'il y a une propriété incontestable, c'est bien celle-là, attendu que dans les autres professions beaucoup d'hommes sont généralement interchangeables, tandis que l'auteur d'un chef-d'œuvre ou d'une œuvre de mérite était seul capable de l'écrire. L'équité la plus élémentaire voudrait que la propriété littéraire fût perpétuelle comme les autres, et même privilégiée à certains égards.

Qu'est-ce qui motive ce traitement de défaveur ? L'intérêt du public et des lettres. On demande un sacrifice aux écrivains et à leurs héritiers, pour le progrès de l'esprit dont ils sont les serviteurs avant tout. On les dépouille pour que cinquante ans après leur mort les œuvres puissent être éditées à moins de frais, et par tout venant, donc plus répandues dans les masses et plus utiles au développement intellectuel. Certains ont prétendu ces jours-ci que ce n'était pas vrai et que le domaine public ne faisait pas baisser les prix. Ils oublient l'édition de Musset (Fasquelle) tombant de trois francs cinquante à un franc soixante-quinze, celle des *Fleurs du Mal* (Calmann-Lévy) à un franc, etc.

Ils affirment que le profit du domaine public n'est que pour les éditeurs. On voit par ces chiffres que ceux-ci réduisaient, au contraire, et très sensiblement, leur propre bénéfice, pour soutenir la concurrence désormais ouverte. Le seul bénéficiaire, c'était le lecteur.

Mais c'est précisément d'empêcher qu'on ne lise les écrivains morts, afin d'obliger à lire leurs propres ouvrages, que se proposent les comitards, inspirateurs du projet que M. Herriot a docilement adopté pour se concilier leurs sympathies. Je l'avais déjà dit, et c'était évident, mais une autre gaffe de M. Gustave Rodrigues nous apporte l'aveu. Le projet, a-t-il dit, sert les intérêts des gens de lettres vivants, indirectement, mais efficacement, « en les défendant contre la concurrence redoutable d'œuvres anciennes qu'on peut éditer à meilleur compte, puisque ni l'auteur ni ses ayants droit n'ont à toucher aucune redevance ».

Ce serait désormais la fameuse caisse, c'est-à-dire l'Etat, qui en toucherait une, un peu moindre sans doute, au moins pour commencer : 6 pour cent. Mais l'impôt sur le revenu a fait des débuts modestes et inoffensifs, avant de devenir très vite exorbitant. Lorsqu'on aura mis sur pied cette affaire, rien ne sera plus facile que de donner des tours de vis et d'augmenter cette taxe jusqu'à l'écrasement complet et l'impossibilité radicale de réimprimer désormais les œuvres du passé. On a déjà vu poindre, dans le contre-projet Constans, la lourde patte crochue de l'Etat dévorant. Ainsi sera réalisée la noble conception d'un petit vaudevilliste que j'ai connu, et qui souhaite que toute représentation de pièces d'un défunt fût interdite sur aucun théâtre, sous des peines afflictives et génératrices de faillite immédiate. C'était, en effet, la meilleure chance qu'il eût de caser ses vaudevilles, auxquels les spectateurs avaient le mauvais goût de préférer *Phèdre* ou *Tartuffe*, la *Parisienne* ou *Hernani*.

Il est vrai que le projet Herriot maintient le domaine public gratuit pour les œuvres antérieures à 1793, mais là aussi un amendement ultérieur les immolera aisément comme les autres. Observons d'ailleurs les côtés comiques de cette exception. C'est M. Herriot, radical-socialiste, qui fait de 1793 une année fatale et calamiteuse ! Et il sauve provisoirement les classiques, mais il jette pardessus bord tout le romantisme et ce qui a suivi, tout le « stupide dix-neuvième siècle » ! Le président de la rue de Valois se fait le disciple et l'exécuteur des décrets de M. Léon Daudet !

Les fabricants de feuilletons d'aventures et de romans-cinéma n'y regardent pas de si près. Les intérêts de la littérature et de la pensée leur sont bien indifférents, pourvu qu'on favorise leur petit commerce. Moyennant quelques gros sous, ils livreront à l'Etat et aux politiciens tout notre patrimoine spirituel et le pouvoir de gouverner arbitraire-

ment les lettres, car il y aura des exonérations dont le conseil, où le gouvernement a la majorité, sera juge, et qui ne seront naturellement attribuées qu'aux agents électoraux et aux intrigants. L'intrigue, la prébende et la sportule contre la liberté et l'avancement de l'esprit ! Telle est la caractéristique de ce merveilleux projet, préparé et hautement approuvé par les comités de la Société des gens de lettres, de l'Association de la critique et de la Confédération des travailleurs intellectuels ! Car les ambitieux et les trafiquants sont toujours nécessairement en nombre chez les comitards. J'accuse ce comitardisme soi-disant littéraire, et le ministre qui s'en fait le complaisant, de trahir égoïstement la cause sacrée des lettres et de la civilisation.

Il est bien certain que la conséquence du Projet Herriot serait l'enterrement des œuvres anciennes, que les éditeurs ne rééditeraient plus. Ce serait très inquiétant de voir l'Etat mettre la main sur un bien spirituel qui appartient vraiment à tous. Dans le domaine de la pensée, il faudrait pouvoir s'élever au-dessus de toute idée commerciale. Remy de Gourmont ne voulait pas qu'une œuvre littéraire fût assimilée à une entreprise commerciale et il demandait même que cette œuvre, après la mort de l'auteur, tombât tout de suite dans le domaine public. Ce qui l'intéressait, ce n'était pas la fortune d'héritiers plus ou moins indignes, c'était la diffusion d'une pensée. Mais il y a des écrivains qui ne travaillent que pour s'enrichir : ils font de la spéculation sur des livres comme on fait de la spéculation sur des terrains ou des valeurs de bourse. D'autres écrivains se désintéressent de ces questions et n'écrivent que parce qu'un démon les y pousse et que pour eux la joie de connaître est supérieure à la vanité de posséder. Si le métier d'écrivain n'est pas une sorte de sacerdoce, il n'est plus qu'un métier banal comme celui d'épicier ou de fabricant de boîtes de conserves. En vérité, ces fabricants de romans en gros feraient mieux, et d'ailleurs y gagneraient beaucoup plus — de placer leur génie du négoce en quelque sérieuse entreprise commerciale.

La littérature industrielle n'est guère intéressante et on ne saurait trop la décourager. C'est pourtant celle-là que les projets gouvernementaux voudraient favoriser. Que l'œuvre de Montaigne, de Voltaire, de Montesquieu, etc., ne servent plus qu'à assurer des rentes à quelques feuilletonistes sans autre intérêt, cela me paraît révoltant. Nous arriverions aussi par cette méthode à ce que ces subsides soient accordés, comme les bureaux de tabac, à

des agents électoraux. L'Etat critique littéraire : je n'ai pas confiance. Ne nous laissons pas guillotiner par persuasion.

§

Paris-Midi a ouvert une enquête :

« Si vous étiez dictateur du Cinéma... que feriez-vous ? »

J'avoue personnellement qu'en dehors des films documentaires, le cinéma ne m'intéresse guère. On compterait sur ses doigts les films qui méritent d'être vus... et revus. Quelques spécialistes du Cinéma parlent d'immenses sommes d'argent qu'il faudrait dépenser pour rattraper les coûteuses et lumineuses niaiseries des productions américaines. Non, laissons ces grands enfants qui sont les Américains évoluer vers ces réalisations matérielles, en dehors de toute psychologie humaine. Nous ne pouvons les suivre sur ce terrain sans atterrissage possible.

Il me semble que sous ces influences étrangères ne correspondant pas à notre mentalité française, le Cinéma a évolué à faux. Il faudrait revenir en arrière, et je cherche l'auteur qui nous donnerait, enfin, au Cinéma ce qu'est pour le théâtre, par exemple, un petit chef-d'œuvre de Courteline ou de Jules Renard. Qu'importent les acrobaties, les plongeons, les poursuites à travers les culbutes et la vaisselle cassée : ce sont là des bêtises qui ne peuvent réjouir un honnête homme et dont, parfois, on a honte d'avoir ri. Tout le reste de la production à prétentions psychologiques est inférieur à du Georges Ohnet. Si le Cinéma est un art — le septième, dit-on — il ne doit pas différer des autres arts. Or, il n'y a pas d'art sans transposition, sans création humaine. Il ne s'agit pas de photographier successivement tout ce qui passe, mais de créer cette vision. A ce point de vue, Caligari était un essai intéressant. Je crois qu'il faudrait repartir à tout petits frais et à tout petits pas : presque du Cinéma en chambre Un artiste ne possédant qu'un Pathé-Baby pourrait peut-être faire plus, pour l'évolution du Cinéma vers l'art, que toutes les grandes compagnies, riches à milliards. Quant au public, pour ces essais discrets et intelligents, il est déjà tout trouvé, et, si l'on compte les snobs (comme ceux que j'ai pu contempler récemment au Vieux-Colombier et qui n'étaient venus que pour chercher André Gide derrière chaque groupe de nègres) — déjà assez imposant pour imposer cette tentative.

R. DE BURY.

ART

Œuvres de Van Gogh, Galerie Bernheim-Jeune. — Exposition Gimel, Galerie Bernheim-Jeune. — Exposition Adrien Bagarry, Galerie Mantelet. — Exposition des Orientalistes, Galerie Georges Petit. — Exposition de dessins de Chassériau, Galerie Dru. — Léon Riotor : *Rodin*, librairie Félix Alcan.

On a réuni chez Bernheim-Jeune nombre de toiles de **Van Gogh**, sous l'étiquette d'œuvres *capitales*. Ces dénominations ambitieuses ne sont pas toujours d'une exactitude parfaite. Il manque là quelques jardins du midi, quelques ponts sur la Seine ; mais enfin l'œuvre de Van Gogh est caractérisée et ses variations de style et de méthode indiquées. La présence de cinq tableaux bien choisis indique même la filiation esthétique. Une berge de Seine démontre l'influence de Monet, un beau jardin de banlieue celle de Pissarro, un portrait de femme dérive directement de Renoir avec durcissement des traits et de l'attitude d'après Toulouse-Lautrec, un portrait de villageoise procède de Cézanne et un Christ à la mère éplorée dénote l'influence de Gauguin.

Une toile curieuse, une ribambelle de souliers éculés, vient d'une période presque vériste, vériste avec déformation, selon l'esthétique de Huysmans. Cela date de 1888.

La période suivante, des recherches d'arabesques assez confuses, mais suggestives, est indiquée par une houle de blés sous le soleil, près de jardinets de banlieue aux accotements traités en arpèges colorés. Enfin, le vrai, le grand, le sincère, le nerveux Van Gogh est affirmé par cette extraordinaire chambre jaune et bleue qu'il occupa à Aix et qu'il y peignit, ses allées des Aliscamps, son portrait de zouave, et par ses propres portraits, non point celui où il est assis devant un verre de vin, mais surtout par celui qui accuse l'extrême robustesse de ses traits, la fluidité pour ainsi dire fixe, paradoxalement fixe, du regard et les exceptionnels volumes frontaux.

Certainement, la mort a interrompu l'effort d'un grand peintre qui venait de se trouver, c'est-à-dire qui était arrivé à mettre son métier d'accord avec sa sensibilité. Métier et sensibilité, sensitifs à la fois et excessifs. L'amour de la sensation fine et le culte de la pâte, d'un métier vivant et emporté, s'y heurtent et en somme, se concilient. Malgré beaucoup de tourments mentaux, d'inquiétudes littéraires, Van Gogh demeure un peintre très extérieur. Malgré les influences françaises nombreuses, il se retrouve un

Hollandais épris de matière et de métier. Ces divergences dans son intellectualité augmentent d'ailleurs l'intérêt de cette vie dramatique et de cette carrière picturale, si brève et si tourmentée.

§

Adrien Bagarry est un peintre qui sait tenter les grandes compositions et les architecturer solidement. Il le prouve à tous les Salons ; on se souvient de sa belle *Moisson sous l'orage* du salon des Tuileries. A cette exposition, il n'a guère que des études, sauf son beau tableau du port de Nantes, et une large vision de la Vallée-d'Aups. Mais il montre des petits paysages harmonieux et des natures-mortes, fruits ou poissons très remarquables.

§

Une exposition de M. **Gimel,** qui est un graveur intéressant, contient quelques paysages d'une hardiesse agréable et des figures d'un dessin un peu vague.

§

L'intérêt très réel de l'**exposition des Orientalistes** est de rappeler quelques beaux efforts anciens à peindre l'Algérie, ceux de Cottet, sérieux, mais inexplicablement sombre, de Maufra à peindre une oasis de toutes les claires gaietés de sa palette, à montrer un coucher de soleil sur le port d'Alger, d'Albert Besnard, ciel rose embué de cendre légère, quelques beaux Marquet et aussi un certain nombre d'efforts nouveaux et qui aboutissent.

Il y a deux sortes d'orientalistes, ceux qui passent le plus long de leur vie en Orient, ou au Moghreb, et ceux qui, au cours d'un bref voyage, remportent de curieuses notations. Les plus intéressants sont certes les fidèles de l'Orient, ceux qui s'obstinent à eu saisir les nuances diverses de détresse âpre et de somptuosité fleurie. Tel André Suréda, qui nous montre cette année des jardins ouvrant sous des arcades de pierre la perspective de leurs allées, autour de la sieste d'une grande dame arabe, y oppose un coin de Kasbah où des filles tatouées attendent, en repos de bétail, le chaland qui va passer, et, groupés contre un mur gris de mosquée, des mendiants haillonneux.

Paul-Elie Dubois a eu la bonne fortune de noter dans l'oasis de Figuig un effet de neige. Il indique avec la plus grande finesse

des silhouettes de villes blanches, endormies au bord d'une mer en plaque d'acier bleui. Dans des crépuscules d'été, il a noté l'heure mauve. Ce sont des minutes où l'atmosphère prend une teinte générale très douce, en nuances insensibles. Tout est comme enrobé d'une légère mousseline, colorée, d'une brume presque solide, défaillance de la lumière vive. Antoni, dans un tableau très bien composé, décrit une danse chez les nomades, dans un décor de jour finissant, une sorte de liesse curieuse resserrant ces personnages autour du groupe de danseuses, cependant que de beaux cavaliers rentrent au douar, à l'allure la plus lente.

Albert Brabo a deux bons portraits de jeunes mauresques. Mainssieux donne une agréable plage des environs de Tunis et un coin chaud et calme d'oasis du Mzab. Mme Marie Gautier décrit des terrasses à Alger et les ruines romaines de Tipaza. Majorelle appelle les *hatcks*, une claire vue du marché en plaine blonde. Dagnac-Rivière note l'étincellement des burnous rouges contre le crépi doré de vieilles portes de ville dont le fronton semble s'ennuager de vieilles mosaïques effritées et pâlissantes.

Dans ses notes sur le canal de Suez, Du Gardier campe de très vivants indigènes, saisis dans les gestes du labeur.

De prestes études de femmes de Launois voisinent avec de solides portraits de Sénégalais par Madrassi. La Vénus Mauresque de Migonney est largement peinte.

Mlle Anna Morstadt peint robustement des arrivées de caravanes, des haltes de chameliers auprès des villes blanches. Elle interprète bien l'immobilité encombrée d'un marché arabe. Et le sculpteur Bigonet montre quelques bonnes statuettes de mauresques attendant l'amour.

§

Ce sont des dessins d'Orient, des souvenirs d'Algérie, des aspects de danseuses, des croquis colorés de grands chefs à cheval qui donnent, avec quelques portraits, les notes les plus importantes de l'exposition des dessins de **Chassériau**.

Parmi les portraits, celui, très expressif, d'Alice Ozy, celui de Lord Lytton. Quelques dessins portent l'emprise ingresque. La plupart sont empreints de cette sobriété supérieure, de cette justesse parfaite qui caractérisa l'art de Chassériau quand l'influence de Delacroix l'eut réchauffé et personnalisé.

Chassériau est le chaînon qui unit Delacroix à Gustave Moreau et à Puvis. L'impression générale des grandes toiles demeure ingresque, car le sens, le grand rythme du tableau que Delacroix demandait au mouvement, au grand groupement de personnages agissants, Chassériau le recherche dans la stylisation, dans la meilleure figure, l'attitude la plus généralisée des personnages principaux, autour desquels il ne se soucie pas de multiplier la figuration.

Au travers d'Ingres qui n'était pas un inventeur, c'est le musée italien qui inspire Chassériau, et aussi le Poussin dont le souvenir s'impose devant toute belle toile réduite à ses lignes classiques. Mais Chassériau aimait trop la vie pour que son hiératisme ne fût pas coloré et frémissant. Ses portraits, traités sans geste, s'affirment par la splendeur du regard et la vérité de la carnation. L'aspect général semble figer le modèle. Ce n'est qu'apparent. Le modèle a été saisi dans une attitude familière.

Transportant ce procédé dans la grande décoration, Chassériau a donné quelques grandes effigies immobiles, comme des portraits de légende, qui comptent parmi les plus belles transcriptions de la beauté féminine.

§

Léon Riotor publie une monographie de **Rodin**, dont une des qualités est de contenir, dans sa brièveté, une biographie très complète du grand sculpteur.

Lorsque Rodin en 1900, exilé de l'exposition universelle par l'Institut et les bureaux, décida d'ouvrir à côté de l'Exposition une exposition particulière de ses œuvres, ce fut Léon Riotor qui eut l'honneur d'en rédiger le catalogue

Ce travail nécessitait une étude minutieuse de l'œuvre de Rodin à ce moment, qui porte ses fruits dans le présent livre et lui confère une qualité spéciale. Nombre des biographes de Rodin, tout en écrivant d'assez bonnes études d'ensemble, munies de caractéristiques ingénieuses sur la gamme de génie du maître, manquent d'information sur son évolution.

Le livre de Riotor est ingénieusement mosaïqué de citations bien choisies, de sorte que, tout en analysant Rodin, il fait en même temps l'histoire de la gloire de Rodin, de la création du reflet de son œuvre dans les esprits et de sa lutte pour vaincre

les résistances que rencontrait sa volonté d'un art de sculpteur producteur de mouvement et de lumière.

Le *Rodin* de Riotor se place ainsi parmi les meilleures monographies de Rodin. Sa documentation touffue est très clairement présentée et les volontés de l'artiste très nettement résumées.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Luxembourg : l'exposition Paul Guigou ; les nouveaux Gauguin ; un tableau de M. Paul Jamot; deux statues de M. Henri Bouchard. — Première exposition du Tapis au Musée des Arts décoratifs. — Exposition du 3ᵉ centenaire de la reconstruction de la Sorbonne. — Erratum.

La série des intéressantes expositions temporaires organisées au **Musée du Luxembourg** par son distingué conservateur M. Charles Masson et dont les deux dernières en particulier — celle du délicieux Fauconnet et celle de Toulouse-Lautrec — furent si goûtées des amateurs, s'est poursuivie avec une exposition du peintre Paul Guigou, malheureusement ouverte trop peu de temps (1), qui constitua un régal non moins exquis. Guigou est sans doute le maître le plus charmant, et à la fois le plus puissant et le plus délicat, de ce groupe provençal des Loubon, Aiguier, Engalière, Grésy, Courdouan et autres qui, dans la seconde moitié du XIXᵉ siècle, s'essayèrent à traduire de leur mieux les aspects de leur terre natale. Il était jusqu'ici peu connu du public parisien, bien que trois de ses toiles, qui comptent parmi ses meilleures (les numéros 3, 4 et 7 de l'exposition), figurent au Louvre et au Luxembourg. M. J.-L. Vaudoyer, et M. Armand Dayot — auquel on doit l'achat, en 1912, de la toile du Musée du Luxembourg — ont bien mis en lumière, le premier dans un article de L'*Echo de Paris* il y a deux ans (2), le second dans la préface du catalogue de l'exposition (3), les caractères distinctifs de cet admirable artiste, disparu trop jeune, à l'âge seulement de trente-sept ans, en 1871. Doué de la sensibilité d'œil la plus fine, unissant à l'observation la plus exacte le sentiment le plus profond, nul peut-être n'a su mieux rendre le véritable visage de la Pro-

(1) Du 13 juin au 20 juillet.

(2) Numéro du 27 août 1925.

(3) On consultera utilement, en outre, le livre de M. André Gouirand, *Les Peintres provençaux* (*Loubon et son temps, Aiguier, Ricard, Monticelli, Paul Guigou*), Paris, 1901, in-16 ill.

vence, si différent de celui que prétendent nous montrer tant de peintures à effet : c'est bien son ciel, sa lumière éclatante, sa campagne, ses garrigues, ses oliviers grisâtres, ses sombres cyprès, que ces toiles traduisent avec une vigueur et une délicatesse qui font songer tantôt à Courbet (telles *La Route de la Gineste* et la *Lavandière* du Musée du Louvre), tantôt à Corot (comme cette admirable toile de *Sainte-Victoire*, n° 15, ou cette petite merveille, *La Calèche*, n° 60), tantôt — et ce n'est pas un mince éloge — aux deux à la fois, et ces soixante-sept peintures — dont une dizaine seulement, peu significatives, auraient pu être remplacées avantageusement par autant d'aquarelles, car Guigou en a laissé de très belles — dispensaient des joies de la plus rare qualité.

On verra installés dans le musée les deux tableaux de Gauguin : *Le Cheval blanc* et *La Belle Angèle*, dont nous avions annoncé l'entrée dans nos collections nationales. Le premier a été acquis de l'ami fidèle du peintre, M. Daniel de Monfreid, qui, à dater du départ de Gauguin pour Tahiti en 1892, fut en France son correspondant et son défenseur. Continuant à servir par delà la tombe la gloire de l'artiste qu'il aimait et admirait, il a consenti à céder pour une somme très inférieure à sa valeur marchande actuelle cette toile, qui est une des plus belles et des plus caractéristiques de la dernière période de Gauguin. Dans un accord somptueux de rouges sombres, de bleus profonds, de verts et d'orangés, on y voit un cheval blanc, que l'ombre des grands arbres avoisinants teinte de reflets verdâtres, buvant dans un ruisseau tandis que, remontant la berge, un cavalier nu s'éloigne sur un cheval alezan. Toute la poésie sauvage et presque le parfum de cette nature primitive au sein de laquelle Gauguin s'était réfugié loin des laideurs de notre civilisation s'exhalent de cette composition dont, en outre, la beauté décorative fait amèrement regretter qu'on n'ait pas confié à Gauguin, comme le demandait Albert Aurier du vivant de celui-ci, des murs à couvrir de peintures.

M. Daniel de Monfreid a ajouté à la cession de ce tableau un don magnifique destiné au Cabinet des dessins du Louvre : le manuscrit original du célèbre poème-journal *Noa-Noa*, écrit par Gauguin en collaboration avec son ami Charles Morice et curieusement enluminé par l'artiste, qui figura à l'exposition

d'ensemble de son œuvre au Salon d'Automne de 1906, — demandant seulement qu'avant de prendre place dans les cartons de Louvre cet album fût exposé dans une vitrine pendant un an. Ce vœu, qui naturellement a été accueilli avec empressement, sera exaucé lors de l'exposition, qu'on prépare pour le mois d'octobre prochain au Musée du Luxembourg, de l'ensemble des sculptures et des gravures sur bois de Gauguin.

Un autre don d'une troisième œuvre de Gauguin a été fait par M. Ambroise Vollard : il a généreusement offert au musée, qui vient de l'exposer à côté du *Cheval blanc*, un tableau de la période bretonne de l'artiste, intitulé *La Belle Angèle*. C'est le portrait, peint par Gauguin en 1885 durant un de ses séjours à Pont-Aven, de Mme Satre, dont le mari devint plus tard maire de cette commune. L'artiste l'a représentée en buste, en costume breton, dans un ovale qui occupe le côté droit de la toile, avec, comme fond, une tenture semée de roses et une table sur laquelle est posée un petit vase en céramique de forme humaine, rapporté par Gauguin d'un voyage à la Martinique. Grandement admirée par les amis et élèves de Gauguin, cette peinture fut totalement incomprise de la famille Satre, qui jeta les hauts cris, et Gauguin la garda jusqu'à la vente qu'il fit avant son départ pour Tahiti ; Degas l'y acheta et la conserva jusqu'à sa mort.

Un vote récent du Conseil des musées nationaux vient de faire entrer également au Musée du Luxembourg une petite toile exquise de M. Paul Jamot, le conservateur adjoint des peintures au Musée du Louvre : il n'est pas seulement un historien et un critique d'art érudit et sagace (c'est lui, on le sait, qui a fini par débrouiller (1) l'écheveau si emmêlé où se confondait l'œuvre des trois frères Le Nain, et on lui doit des études définitives sur Renoir et sur Degas (2), auxquelles vient de s'ajouter ces jours-ci un très beau volume sur l'œuvre du grand architecte qu'est M. Auguste Perret, maître du béton armé (3), auteur notamment du Théâtre des Champs-Elysées, d'un tombeau au cimetière Montparnasse qui est aussi beau qu'une œuvre grecque, de

(1) Dans la *Gazette des Beaux-Arts* en 1922 et 1923.

(2) Dans la même revue, qui a édité à part le *Degas* en un beau volume que nous avons signalé ici même.

(3) Paris, Vanoest, éd., 1927 ; in-4, 103 p. av. 48 planches en héliotypie.

l'église du Raincy et d'un projet grandiose envoyé au concours pour l'église Sainte-Jeanne-d'Arc à Paris — reproduit dans ce livre avec toutes les autres créations de l'artiste — et dont le rejet est un scandale qu'il faut dénoncer sans se lasser) ; il manie en outre le pinceau comme la plume avec une science, une délicatesse qui faisaient compter ses envois au Salon des Tuileries de cette année parmi les meilleures toiles. C'est un de ces derniers tableaux que l'Etat vient d'acquérir : une vue du cloître des Jacobins à Toulouse, dominé par la tour de l'église où M. Jamot fut, durant quatre ans, le gardien vigilant et dévoué des trésors d'art du Louvre qui avaient été mis là à l'abri des risques de guerre, — fine et charmante peinture dans une harmonie de gris et de roses qui révèle en son auteur un admirateur et un disciple de ce Corot auquel il a consacré également bien des pages pénétrantes.

En entrant au musée, on aura admiré également les deux grandes statues de bronze qui depuis quelques semaines, grâce au don généreux de sir Joseph Duveen, se dressent au bas de l'escalier, à droite et à gauche. Evoquant *L'Architecte* et *Le Sculpteur* antiques, elles comptent parmi les créations les plus fortes du sculpteur Henri Bouchard, que tant de belles œuvres, imprégnées de cette grandeur de style et de cette sobriété robuste où se décèle son origine bourguignonne, ont placé au premier rang des artistes de l'heure présente. Cet *Architecte* et ce *Sculpteur* sont de la même lignée et leurs imposantes et robustes silhouettes, qui « calent » et complètent admirablement l'escalier qu'elles flanquent, constituent le plus bel ornement qu'on pût rêver pour cette entrée de musée.

§

Au **Musée des Arts décoratifs** s'est ouverte le 24 juin, pour durer jusqu'à la fin de septembre, une importante exposition qui constitue la première partie d'un tableau d'ensemble qui nous montrera successivement l'art du tapis, tant ancien que moderne, dans tous les pays. Cette première exposition est consacrée aux productions en ce genre de l'Europe septentrionale et orientale : Finlande, Lithuanie, Ukraine, Pologne, Yougoslavie, Roumanie, Suède, Norvège. Organisée avec le concours des gouvernements de ces divers pays, elle réunit des créations typiques empruntées, pour une grande partie, aux collections publiques de chacun d'eux, et non seulement des tapis destinés à être étendus

à terre, mais aussi des tentures servant à orner les murs, à couvrir les lits, des coussins pour les bancs, et où, surtout en Finlande, le point de tapisserie est plus fréquemment employé que le point noué (il y a même, dans cette section finlandaise, des tentures faites simplement de ficelles et de bouts d'étoffes composant un ensemble décoratif).

Rien ne répond mieux que de semblables expositions au but que doit se proposer un musée d'art décoratif : par les renseignements qu'elles fournissent aux historiens et les suggestions qu'elles peuvent offrir aux artisans, elles servent admirablement la cause de l'art appliqué. Celle-ci intéressera non seulement les spécialistes, mais aussi le grand public, qui prendra plaisir — aidé d'ailleurs par les explications historiques et techniques du catalogue rédigé par les représentants de chaque nation — à comparer entre elles les productions de ces divers pays. Pour notre compte, nous avons apprécié surtout la distinction et la délicatesse de coloris des créations de la Suède et de la Pologne, l'originalité et la naïveté savoureuses de celles de la Finlande.

§

A l'occasion du trois centième anniversaire de la reconstruction de la Sorbonne par le cardinal de Richelieu, le conseil de l'Université a organisé dans le grand salon académique, au premier étage de la Sorbonne, une intéressante **exposition de documents concernant l'ancienne Université et l'ancienne Sorbonne** et aussi des vues de la belle cité universitaire créée boulevard Jourdan et qui reconstitue, sous une forme moderne, les anciens collèges des « Nations » de la vieille Université. Ces documents, au nombre de plus de deux cents, vont de la Sorbonne de Robert de Sorbon, dont on nous montre la charte de fondation en 1257 à celle de nos jours et comprennent des pièces de toute espèce. On y remarque notamment les sceaux de l'ancienne Université et des différentes « nations » qui la composaient : France, Normandie, Picardie, Angleterre (remplacée au xv[e] siècle par la nation d'Allemagne), des registres et manuscrits enluminés — dont quelques-uns figurèrent, il y a deux ans, à l'exposition de la Bibliothèque Sainte-Geneviève dont nous avons parlé ici, — tels le *Livre de la nation de Picardie*, offrant une miniature du Christ en croix sur laquelle le procureur prêtait

serment ; les *Conclusions de la nation de France*, où au folio 155 figure la mention de la bourse accordée au poète Villon ; un autre manuscrit où l'on voit un messager de l'Université remettant une lettre au procureur Jean de Vendeuil, etc. Puis, c'est le premier livre imprimé en France (*Lettres de Gasparin de Bergame*, 1470) sous les auspices de Fichet, introducteur de l'imprimerie en Sorbonne ; la plaque commémorative de la pose de la première pierre de la Sorbonne de Richelieu, qu'accompagnent deux beaux portraits du cardinal, — une réplique du buste magistral de Warin et une effigie due à Philippe de Champaigne, — puis trois documents saisissants : le dessin exécuté par le Dr Fabre d'Olivet de la tête déch. rnée de Richelieu séparée de son corps lors de la violation de son tombeau en 1793 et tombée successivement en diverses mains (1), le masque moulé par Talrich, attaché à la Faculté de Médecine, avant que la tête reprît place, en 1866, dans le tombeau, et enfin, l'aquarelle exécutée par Detaille (et appartenant à M. Hanotaux) d'après cette même tête quand le tombeau fut rouvert en 1895, pour une dernière identification. Une image d'Epinal représentant la visite de Pierre le Grand au tombeau de Richelieu s'ajoute à ces funèbres souvenirs, ainsi que le testament original du cardinal. Pour le XVIIe siècle, encore, voici, entre autres, la grammaire latine et un prix du Grand Condé, reliés à ses armes, et des thèses ornées de magnifiques frontispices gravés ; au XVIIIe et au XIXe siècle, des palmarès et des copies de lauréats célèbres du concours général ; Chénier, Michelet, Montalembert, Fustel de Coulanges, Blanqui, Baudelaire, Sainte-Beuve, Taine, Jaurès et autres ; des autographes et des plaquettes à l'effigie des recteurs successifs de l'Université ; la médaille commémorative de la pose de la première pierre de la nouvelle Sorbonne en 1885 ; bien d'autres souvenirs, encore relatifs aux diverses Facultés.

Erratum. — Dans notre dernière chronique (*Mercure*, 15 juillet), p. 452, lignes 3 et 4, au lieu de : « couronnés de figures et de couples », lire : « couronnés de figures et de coupoles ».

AUGUSTE MARGUILLIER.

(1) Lire le récit de ces péripéties dans l'intéressante chronique *La Vie et l'Ecole*, publiée par M. Hippolyte Parigot dans le *Temps* du 18 juillet dernier.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Une lettre de M. le comte Bégouen. — Sherlock Holmes à Glozel. — Glozel et M. van Gennep. — A l'Institut. — Lettre ouverte à M. Camille Jullian.

Une lettre de M. le comte Bégouen. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Toulouse, 4 juillet 1927.

Monsieur le Directeur,

Dès que j'eus connaissance du numéro du *Mercure de France* du 1er juin, dans lequel douze pages étaient consacrées à un essai de réfutation de mes critiques sur la manière dont les fouilles de Glozel sont conduites et leurs résultats interprétés, j'eus l'honneur de vous adresser une lettre vous donnant les raisons toutes personnelles, et n'ayant rien à voir avec la question de Glozel, pour lesquelles il ne m'était pas possible d'user tout de suite de mon droit de réponse. Je regrette que vous n'ayez pas fait part à vos lecteurs de ce retard involontaire. Ils ont pu croire que je n'avais rien à répondre et que j'étais embarrassé pour le faire.

Bien au contraire. Je ne puis laisser passer sans protester un certain nombre d'affirmations erronées et d'allusions malveillantes, qui se trouvent surtout dans la note du Dr Morlet. Celui ci ne semble pas aimer les discussions purement scientifiques ; est-ce parce qu'il se rend compte que le terrain se dérobe sous lui ? Fidèle à sa tactique, il préfère soulever des questions de personnes. Il paraît atteint du délire de la persécution. Il se croit poursuivi par une *cabale* de jaloux, dont M. Espérandieu confirme l'existence. Il parle d'un « petit trust de la préhistoire » sous les fourches caudines duquel il aurait refusé de passer (de là tous ses malheurs), et d'autres billevesées de ce genre.

J'ai le regret d'avoir à donner un démenti formel à M. le Dr Morlet. Je ne fais partie d'aucun trust préhistorique, je n'en connais aucun. Je ne suis d'aucune coterie. Je suis absolument indépendant, n'ayant d'autre but que la recherche de la vérité. Je l'ai dit et je le répète : je ne demande qu'à être instruit et convaincu. Mais encore une fois, il faudrait pour cela autre chose que des affirmations et des hypothèses *hasardées*. Je répète ce terme quoiqu'il choque M. Espérandieu, mais il exprime une opinion que je ne suis pas le seul à avoir. Je trouve d'ailleurs, sur ce point, un allié bien inattendu dans le camp même des amis de la première heure du Dr Morlet. M. van Gennep, qui fut un de ses premiers partisans, mais qui sait ce que c'est que la méthode scientifique, commence à reconnaître la faiblesse des théories du Dr Morlet. Il prononce des paroles pleines de sagesse (*Mercure*, numéro du 1er juillet, p. 177.)

J'ai d'ailleurs donné en cette affaire même des preuves de mon impartialité, et M. Morlet le reconnaît lui-même, en rappelant qu'après

avoir parlé, dans l'article du *Journal des Débats* du 9 septembre 1926, des doutes qui existaient sur l'authenticité du gisement, j'ai accepté dans mes conférences de Toulouse, Madrid, Lisbonne et Porto, la caution des *savants éminents* comme MM. Salomon Reinach, Loth, Leite de Vasconcellos, etc. Et cela, comme Breuil, sans discuter. Je dois à la vérité d'ajouter que depuis ce moment de graves accusations de *saler* le gisement ont été portées. Non seulement M. Camille Jullian, mais des spécialistes, ayant visité le terrain et étudié les objets, formulent des réserves. Avec cet amour du mystère qui fait que les inventeurs de Glozel n'acceptent de contrôle que de la part d'amis, que d'aucuns disent trop confiants, avec ce refus de tout examen contradictoire sur les lieux, des doutes sérieux recommencent à s'élever à propos de certaines pièces. L'opinion publique redevient très sceptique. Il serait puéril de le nier.

Il est vraiment étrange que le Dr Morlet ne comprenne pas que lorsqu'on n'a rien à se reprocher, rien ne vaut le grand jour et la discussion publique. Je maintiens plus que jamais la proposition que j'ai faite dès le début de ces polémiques, celle d'une réunion de savants, aussi bien adversaires que partisans des théories du Dr Morlet, Français ou étrangers. M. le Dr Morlet essaie de tourner cette idée en ridicule, parlant de « mœurs électorales », — « de réunions publiques », — de « suffrage universel ». C'est faire de l'esprit facile, ce n'est pas sérieux.

Lorsque Boucher de Perthes, auquel le Dr Morlet aime modestement à se comparer, voulut faire triompher ses idées, il eut plusieurs fois recours à ce système. Lorsque Breuil et Cartailhac soulevèrent la question de l'Aurignacien, ils exposèrent leurs théories sur un champ de fouilles et devant un congrès de préhistoriens. Cet aréopage de savants trancha la question. Je me souviens aussi qu'il y a une quinzaine d'années, Peyrony, ayant aperçu quelques ossements humains dans une fouille à la Ferrassie, suspendit ses fouilles et prévint quelques préhistoriens qu'elles seraient reprises tel jour. Nous fûmes une dizaine au rendez-vous. MM. Pierre Paris, Dr Capitan, Breuil, Obermaier, le Baron Blanc, Bouyssonie, etc. Les ossements étaient en mauvais état et en somme donnèrent peu de chose. Mais une constatation fort intéressante fut faite et consignée dans un procès-verbal : ce squelette d'enfant avait été placé dans une fosse creusée intentionnellement. La question de l'inhumation des morts à l'époque préhistorique se trouvait ainsi résolue. L'autorité scientifique de Peyrony ne fut pas diminuée par ce contrôle, bien au contraire.

Dans un but que je m'abstiens de qualifier, M. le Dr Morlet me reproche d'avoir rappelé les titres particuliers et les spécialités de savants éminents, dont plus que personne j'apprécie et estime les tra-

vaux, comme si j'avais voulu ainsi les diminuer. Rien n'est plus loin de ma pensée. Je faisais seulement remarquer que, jusqu'à présent, la préhistoire, même néolithique, n'était pas la science qui leur avait valu une juste renommée. D'ailleurs, quelques paragraphes plus loin, avec une inconséquence dont il donne parfois des exemples, il développe en quinze lignes le terme élogieux de *celtisant* que j'appliquais à M. Loth. Je n'ai aucune peine à reconnaître en ce dernier *le grand connaisseur des choses celtiques*, ainsi que le déclare avec raison M. Holger Pedersen. Ayant rendu ainsi à M. Loth, l'hommage qui lui est dû, je n'en suis que plus à mon aise, pour déplorer le ton et le fond de sa riposte. Il est fâcheux qu'il n'ait pas conservé le calme et la sérénité qui conviennent à un savant de sa valeur. Il m'objectera peut-être qu'il n'est pas le seul dans ce cas. La plupart des partisans de Glozel préhistorique semblent avoir perdu le sens critique et l'esprit scientifique, d'une désastreuse façon. On dirait que la *sorcière de Glozel* leur a jeté un sort.

Ensuite M. Loth m'accuse d'avoir faussé tout à la fois l'opinion de Breuil et la sienne sur l'âge de Glozel. Pour le premier, il s'appuie sur des phrases banales de conversation, en contradiction d'ailleurs avec les articles du savant professeur de l'Institut de paléontologie humaine. Or, en matière scientifique, ce qui est écrit et signé a seul valeur documentaire. Je m'abstiens, dans cette polémique, de faire usage de lettres particulières et de conversations privées, même émanant d'amis du Dr Morlet et renfermant de curieux renseignements. Je m'en tiens donc à ce qu'a *écrit* l'abbé Breuil, en particulier, dans la fameuse phrase : « Conclusion sur l'âge : ni magdalénien, ni azilien »... je m'arrête, M. le Dr Morlet me reproche de me *gargariser* avec cette condamnation péremptoire de ses théories.

Quant à l'opinion personnelle de M. Loth, il se peut que je l'aie déformée involontairement. Elle est difficile à saisir et paraît parfois contradictoire. « La station de Glozel, dit-il une fois, s'étend d'une époque qui n'est pas bien éloignée de la période dite Azilienne... » Plus tard, il « ajoute que le début de la station de Glozel se place à une époque qui ne peut être de beaucoup postérieure à l'époque Tourassienne (pourquoi employer tout à coup ce terme inventé par Mortillet, et qui, synonyme d'azilien, est abandonné de tous les auteurs ? H. B) à peu près contemporain de celle du Mas d'Azil, couche néolithique. » (Ne pas confondre, il ne s'agit plus de l'*azilien*, mais de ce que Piette appelait l'époque *arizienne*. H. B.) Puis probablement comme preuve qu'il s'agit de néolithique *ancien*, M. Loth dit que bon nombre d'objets sont du néolithique *récent*.

Comprenne qui pourra. Il serait cruel d'insister.

Enfin M. Loth me reproche de n'avoir pas *recopié* tout ce qu'il a dit

du renne. Je n'ai pas voulu souligner que, comme La Fontaine ayant découvert Baruch, M. Loth semble donner comme une découverte importante et personnelle ce que sait tout étudiant en préhistoire ou zoologie. (Identité du renne actuel et du renne préhistorique. Voir Dechelette, *Manuel*, p. 55 ; — gravures rupestres de Norvège, etc. ; à propos de ces dernières, je ferai remarquer qu'elles sont beaucoup plus récentes que les gravures magdaléniennes et n'ont aucun rapport avec elles.)

Je me permettrai aussi de faire remarquer à M. Loth, qu'il confond jardin zoologique et musée. Ces deux établissements sont souvent connexes, mais de genres tout différents. Comme directeur du jardin zoologique de Bergen, M. le Dr Brinckmann peut voir et observer les rennes vivants brouter, marcher, galoper même, ce qu'ils ne feraient pas sans dégâts dans un musée, « local clos, dans lequel des objets artistiques ou scientifiques sont exposés dans des vitrines », ainsi que le définit le dictionnaire. Ma *perspicacité*, qui fait à bon marché l'admiration de M. Loth, s'est bornée simplement, après avoir rappelé qu'il y avait en Norvège de nombreux rennes vivants, à supposer qu'il devait également y en avoir d'empaillés au musée de Bergen. Je n'en sais rien à vrai dire, n'ayant pas eu la bonne fortune d'y aller, mais je le crois.

Je reviens à la longue diatribe du Dr Morlet ; je crois inutile de m'y attarder. Les lecteurs ont pu apprécier ses procédés de discussion. Je ne relèverai que l'insinuation finale, parce que, véritable flèche du Parthe, elle peut laisser supposer des choses de nature à porter atteinte à ma considération.

J'ignorais l'article paru le 12 septembre 1926 dans *le Courrier du Puy-de-Dôme*, dans lequel le Dr Morlet donne fort aimablement les raisons pour lesquelles il n'avait pas songé à m'inviter à Glozel, ne me trouvant pas suffisamment compétent. Je ne lui en veux pas. Chacun estime les savants à son gré et suivant sa propre compétence. Peu me chaut d'avoir le suffrage de M. Morlet. Il m'a dit précédemment qu'il ne tenait pas au mien. Il ne sera pas surpris que je lui rende la pareille. Il me suffit d'avoir l'estime et la confiance scientifiques des préhistoriens et des anthropologues, non seulement de France, mais d'Europe et d'Amérique.

Mais voici la dernière phrase du Dr Morlet : « Je regrette qu'aujourd'hui vous (M. Bégouen) m'obligiez à vous spécifier une autre cause de cet oubli volontaire : *c'est celle qui vous a fait refuser par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'insertion de votre rapport sur les fouilles de Moravie* ».

Que voulez-vous dire, M. Morlet ? J'ai le droit de vous demander une explication et une rétractation de ce que cette insinuation a de calomnieux.

Rétablissons les faits.

Si la communication que j'ai envoyée à l'Institut en septembre dernier sur les fouilles si remarquables et si *méthodiques* du Dr K. Absolon à Vistonitzé (Tchécoslovaquie) n'a pas été publiée, c'est uniquement parce que la lecture de ma lettre, quoique celle-ci fût parvenue à l'Académie avant la séance du 24 septembre et ait été annoncée à cette séance (voir le *Figaro*, le *Temps*, etc. des 25 et 26 septembre) n'eut lieu que le 1er octobre (journaux des 2 et 3 octobre). Or comme j'avais supposé que l'Institut aurait eu connaissance de ma communication dès le premier jour, j'avais, de là-bas, envoyé le récit de cette splendide découverte au *Matin* et au *Journal des Débats*, qui s'empressèrent de le publier (26 septembre). Aussi, lorsqu'à la séance du 1er octobre M. Salomon Reinach commenta ma communication, on décida, ce qui était naturel, qu'elle ne serait pas insérée dans les Mémoires parce qu'elle avait été, déjà, en partie, publiée par la presse. (Voir comptes rendus de l'Ac. des Ins. et B. L., 1926. p. 238.)

Il ne peut y avoir aucune liaison logique entre cette non-insertion, qui n'a pour cause qu'une affaire de priorité sans importance, et l'ostracisme dont vous m'avez frappé, ainsi d'ailleurs qu'un certain nombre d'autres préhistoriens. Mais vous laissez supposer à vos lecteurs que vous avez eu des raisons graves de discrédit scientifique ou moral, et l'Institut également. Or, moins de huit jours après, l'Institut accueillait une nouvelle communication que je lui adressais sur la grotte de Montespan, et M. Salomon Reinach la commentait également avec des éloges dont je lui suis profondément reconnaissant. (Voir comptes rendus de l'Ac. des Ins. et B. L., 1926. p. 239.)

Ainsi renseignés, vos lecteurs pourront juger de la valeur de ces insinuations, mais il faut qu'ils le soient.

Et maintenant, Monsieur le Directeur, je répéterai ce que je ne cesse de dire depuis le premier jour. Evitons les personnalités, discutons simplement les faits. Faisons-le d'une manière vraiment scientifique, objectivement. Pour ma part, j'accepte pleinement la définition du savant qu'a donnée M. Painlevé et que rappelle le Dr Morlet et, heureusement pour la science, je ne suis pas le seul. Evitons les perfidies, les cachoteries, agissons en plein air, travaillons publiquement, avec toutes les enquêtes, tous les contrôles, toutes les *analyses* désirables, sans parti pris, de bonne foi et avec bonne humeur.

La science ne pourra qu'y gagner, et en particulier la science française, car je ne vous cacherai pas que nos savants français sont fort critiqués à l'étranger pour la facilité avec laquelle ils ont accepté de bouleverser, à propos de découvertes discutées, les théories les plus scientifiquement établies. Ce que M. Crawford dit avec une franchise brutale, bien d'autres le murmurent avec des sourires ironiques.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

COMTE BÉGOUEN
chargé du cours d'archéologie préhistorique
à la Faculté des Lettres de Toulouse.

§

Sherlock Holmes à Glozel. — Une épidémie nouvelle sévit à Glozel. C'est la maladie de Sherlock Holmes!

Voyons d'abord quels symptômes peuvent faire soupçonner le virus chez un homme d'apparence normale.

Vous écrit-il pour vous demander de visiter vos collections et vos fouilles, il vous annonce, avec beaucoup d'explications innocentes, qu'il vient bien par hasard ! Un ami visite la région en auto et lui offre une place ! Néanmoins il a pris soin de se faire recommander auprès de vous par un Maître pour lequel il sait vos sentiments de déférence.

Répondez-lui qu'à l'époque qu'il vous fixe, vous ne serez pas libre et que vous préféreriez un autre moment. D'ailleurs, vous avez réellement à ce moment-là des savants avec qui vous ne pouvez décemment le recevoir. Il se conformera aimablement à votre désir... en apparence. Informez-vous cependant. Vous apprendrez qu'il est venu incognito, qu'il a visité vos fouilles en votre absence, qu'il a vu en détail la collection de votre collaborateur !

Cependant, à l'époque désignée par vous, il arrive souriant, sûr de lui, son enquête toute faite dans sa poche. Il n'y manque sans doute que quelques détails qu'il désire tenir de vous.

Son nom vous est inconnu ? Il s'en scandalise. N'est-il pas passé par telle Ecole, la première de France ? Jusqu'alors vous l'aviez cru la quatrième au moins ! Il a travaillé... il a voyagé... il a même fait autrefois *trois* articles ! Il est maire de son pays... Arrêtez-le, sinon il va vous parler de ses opinions politiques... *il a déjà commencé.* Trois articles ! Et vous l'avez pris pour un *illustre inconnu !* Sherlock Holmes écrit peu... il agit. Méfiez-vous cependant, conscient ou inconscient, l'envie en a fait un PÉTROLEUR !

Ramené à ses moutons, il feint ne rien connaître des collections de votre collaborateur. Il ne sait pas même où sont vos fouilles. Arguant de sa recommandation (pourtant bien sèche !),

il vous demande avec instance de fouiller avec vous. Justement ce jour-là, il vous est impossible de vous absenter. Vous voudriez bien le faire attendre jusqu'au... lendemain matin ! Ah ! Ah ! Il se redresse ! Lui ou son ami ne peut rester. Une grave affaire le rappelle à Paris. Il serait pourtant bien désireux de voir par lui-même ces fouilles, *dont on a tant discuté !* Craindriez-vous, par hasard, de les lui montrer ? Pensant en vous-même : « encore un em...bêteur qui veut faire parler de lui », mais trop bêtement poli pour le lui dire *si vite*, vous lui donnez un mot pour votre collaborateur qui, lui, est sur place et pourra le faire fouiller tout à son aise.

Le papier en poche, Sherlock Holmes part aussitôt, conscient de l'importance de la mission qu'il s'est donnée. Et sortant de chez vous, il dit, triomphant, à l'ami qui l'accompagne (vous savez bien, l'ami qui justement visite la région en auto !) et qui paraît un honnête homme, hors de l'affaire : « Comme c'est malheureux ! Voilà un fouilleur berné, mais convaincu, qu'il va falloir désillusionner ! » Du moins, il a la naïveté de vous raconter, le lendemain, cette belle phrase, comme un trait de sa magnanimité, sans s'apercevoir que c'est là l'aveu net que son opinion était faite à l'avance et son enquête préparée dès Paris.

Sherlock Holmes vous revient le soir, grave, le masque tragique. Prenant un temps, il respire fortement, puis, vous regardant dans les yeux : « Nous sommes entre honnêtes hommes, nous pourrons nous entendre ! »

Et comme vous l'écoutez, impavide et souriant, il s'explique largement, avec feu : le résultat des fouilles a été positif. Il a mis au jour trois objets dont il affecte de ne savoir la forme ni la matière (des faux ne sauraient l'intéresser !). Mais il a pu ainsi découvrir le pot-aux-roses ! Enfin Sherlock Holmes vint, et le premier à Glozel...

C'est votre collaborateur immédiat qui fabrique tout, puis il met les objets dans le terrain au moyen de trous horizontaux, ensuite rebouchés. Il est même bien plus fort que cela. Et Sherlock Holmes l'a vu tout de suite ! c'est lui qui a bâti les tombes, *en tunnel* ! C'est lui qui les a voûtées avec des blocs dont quelques-uns ne doivent pas peser loin de trente kilos, les enchevêtrant solidement, sans provoquer d'éboulement, bien que le terrain n'ait guère plus de 0 m. 25 à 0 m. 30 d'épaisseur au-dessus

de la construction, en certains endroits. Car Sherlock Holmes n'ose tout de même pas s'attaquer à l'ancienneté de la surface herbeuse des tombes, semée de gros genêts !

Maintenant, sûr de son triomphe, *il avoue son mensonge avec modestie* ; il était déjà venu aux fouilles à votre insu et avait visité la collection de votre collaborateur, tout à loisir. La fin justifie les moyens. Il avait même fait une enquête sur votre honorabilité et celle de votre collaborateur dans tout le pays et notamment chez le curé et l'institutrice. Mais de ceci il ne dira rien : l'enquête vous avait été favorable. Et d'ailleurs Sherlock Holmes n'a-t-il pas, par droit divin, le devoir de sonder les cœurs et les reins ?

Cependant vous n'êtes pas convaincu ! Vous ne voulez pas être désabusé et vous citez à votre détective - savant - amateur les expériences de contrôle effectuées en terrain vierge au choix de savants tels que MM. Reinach, Loth, Espérandieu, Depéret, Viennot, Leite de Vasconcellos, van Gennep, etc. Il rougit de colère : « Le galon (*sic*), toujours le galon ! s'écrie-t-il méprisant. — Non, pas le galon, mais l'autorité scientifique », tentez-vous d'expliquer. Mais qu'est-ce, je vous le demande, que l'autorité scientifique, l'esprit expérimental, pour quelqu'un qui est animé, lui, de l'esprit de Sherlock et *revêtu de l'autorité dont il s'est investi* ? C'est vous qui êtes un halluciné ! Vous lui faites penser à sa sœur qui croyait en Dieu (*sic*) !

Vous faut-il donc des preuves, malgré sa parole souveraine ? Il vous montrera les coups de couteau qui ont fait le trou dans un vase soi-disant perforé par une racine ! Il vous fera voir les traces du conduit, où la terre était plus meuble, et qui l'a mené sur un objet qu'il a lui-même retiré.

Et comme l'affaire importante qui le rappelait si vite à Paris, l'obligeant à aller fouiller sans vous, semble avoir perdu son urgence, vous prenez rendez-vous, pour aller, le lendemain matin, exécuter de nouvelles fouilles, en un endroit vierge, choisi par lui. Vous voudriez préalablement établir que si la chance veut qu'il trouve un objet, il devra se ranger à votre façon de voir. Il hoche la tête en disant : « Alors, je verrai ! » (*sic*).

Le lendemain matin, arrivant chez votre collaborateur, vous demandez aussitôt à Sherlock Holmes (*qui paraît, par hasard, l'avoir oublié*) de vous montrer les fameux coups de couteau

qui ont fait le passage de la racine dans les parois du vase, traces évidentes d'une supercherie, dont il vous entretenait hier avec tant d'assurance. Le vase en main, plus de coups de couteau ! Mais l'embarras de Sherlock Holmes est bref. Par un beau rétablissement de son imagination, il vous montre, autour du trou, une légère boursouflure causée par le *développement progressif de la racine* dans la pâte malléable du vase (argile à peine dégourdie au feu). En vain lui montrez-vous, sur une tablette à inscriptions, également perforée par une racine, le même phénomène dû à la faible cuisson de l'argile, redevenue entièrement malléable par une si longue exposition à l'humidité. Pour Sherlock Holmes, c'est le modelage fait à la main autour des racines ! Et il triomphe de s'être si bien tiré de la *carence des coups de couteau* !

Cependant, faisant le lendemain votre petite enquête, vous aussi, vous serez surpris d'apprendre que Sherlock Holmes n'avait jamais pu examiner le vase perforé de près. A sa première visite, cette poterie était au fond d'une vitrine ; à la seconde, haut perchée sur un rayon. Et dans les deux cas, les trous placés légèrement en arrière n'étaient pas visibles.

Vous êtes obligé de conclure, *dans l'hypothèse la moins désagréable pour lui*, que Sherlock Holmes est bien installé dans sa maladie. Vous le lui avez dit, d'ailleurs ! Mais il vous a répondu aussitôt que le malade, c'est vous !

Sherlock Holmes vous a assuré que les haches polies étaient fabriquées à la grosse. Vous en prenez une au hasard et, la rayant avec un couteau, vous lui montrez l'éraflure blanchâtre à côté de la surface polie et patinée par les siècles. Pauvre naïf ! Il mouille de salive la rayure fraîche : elle noircit aussitôt ! La voici patinée. Triomphant, il veut déposer le galet. Mais le démon de l'expérimentation vous pousse : « Attendons que cela sèche ! » Et la coloration blanchâtre reparaît. C'est vexant ! Mais Sherlock Holmes vous parle de procédés à l'huile, bien connus des *antiquaires qu'il fréquente beaucoup*. Vous vous EN DOUTIEZ. D'ailleurs ce polissage « à facettes », il le connaît bien ; c'est celui qu'emploient tous les faussaires. Il est classique, absolument classique !

Gardez-vous de lui demander alors s'il a lu ceux de vos articles qui traitent de cette question au sujet de Glozel, où le polis-

sage de la pierre à son début, né de celui de l'os beaucoup plus ancien, était fait à l'aide de limes en grès fin, qui ont laissé facettes et stries. Vous lui feriez injure. Se documenter dans vos études ! Allons donc ! Il laisse agir son génie de détective ! C'est donc pour son ami que vous rappelez avoir écrit que le polissage de Glozel, appartenant au néolithique ancien, diffère totalement du magnifique polissage pratiqué par les mégalithiques ! Et ce serait parler à un sourd que de prétendre que le propre de l'esprit scientifique est la faculté d'admettre LA POSSIBILITÉ de choses nouvelles. A-t-on connu de tout temps les gravures d'Altamira, les galets coloriés du Mas d'Azil ? Il y a longtemps que Sherlock Holmes ne vous écoute plus...

Vous n'avez donc qu'à l'emmener au champs de fouilles. Vous priez votre collaborateur d'y venir, après l'expérience, car vous désirez de plus en plus le confronter avec votre bouillant détective-savant-amateur, au sujet du fameux trajet *oblique* (comme un trou d'obus, a précisé Sherlock Holmes) qui l'a conduit sur un objet et dont il vous a, la veille, rebattu les oreilles, en disant qu'il en restait des traces.

Mais, sur le terrain, pas plus de trace de trou d'obus que de coups de couteau sur le vase ! Vous ne trouvez que l'empreinte, en creux dans l'argile, de l'objet mis au jour. Alors la narration change ! Ce n'est plus obliquement que se dirigeait le trajet, mais *perpendiculairement*, et pour arriver jusqu'à l'objet il l'a nécessairement détruit. L'imagination de Sherlock Holmes est féconde... mais sa mémoire le dessert ! Vous vous apercevez un peu tard qu'il était inutile de faire descendre votre collaborateur aux fouilles !

Cependant, vous vous donnez la peine de lui expliquer que vous avez souvent constaté et fait constater ce phénomène de l'argile moins tassée et plus fine autour des objets. M. Breuil le signale tout au long dans son article sur les *Découvertes de Glozel*, paru dans l'Anthropologie (nos 5-6, tome XXXVI, page 545) : « *Les fouilles ont fait observer à leurs auteurs que l'argile jaune était moins dense et plus meuble dans le voisinage des objets.* » Mais cette terre moins tassée est tout autour des objets, vient de toutes les directions et se trouve placée derrière des zones dures. Vous pourriez dire à Sherlock Holmes que la plus élémentaire précaution que prendrait un faussaire serait

précisément de tasser fortement la terre dans le trou par lequel il aurait introduit l'objet, surtout lorsque celui-ci est résistant comme la pierre gravée que lui-même a trouvée ! Le trou de mine serait ensuite soigneusement bourré !

Incurablement naïf, vous racontez que vous avez cherché une explication physique à ce phénomène dûment constaté. Sherlock Holmes rit ! Que pourrait il faire de ce genre d'explication ? Et à quoi servirait alors l'esprit « détective » ? C'est donc encore à son ami que vous exposez deux hypothèses, en lui faisant observer que c'est peut être une troisième qui est la vraie : 1° les néolithiques de Glozel, en enterrant leurs objets funéraires, les ont vraisemblablement entourés de matières périssables qui en se résorbant ont laissé une sorte de vide, d'où la présence d'une argile plus fine et plus meuble ; 2° la terre remuée au moment de l'enfouissement des objets s'est tassée en surface sous l'action de la pluie, formant une croûte sous laquelle l'argile autour des objets reste meuble.

Alors, Sherlock Holmes vous dit qu'il a constaté ce phénomène beaucoup plus grave ailleurs. *En notre absence, sans l'assentiment de votre collaborateur* — mais la mission qu'il s'est donnée ne lui confère-t-elle pas tous les droits ? — il s'est permis d'enlever une pierre à l'entrée de la première tombe, *déconsolidant la paroi et risquant ainsi un éboulement.* Derrière cette pierre, il a constaté un vide ! Ce vide n'est-il pas la signature du faussaire ? Vous rappelez en vain qu'une forte couche argileuse couvrait le dallage de la tombe ; cette terre entraînée par l'eau, entre les pierres des murs, a laissé des vides. Mais Sherlock Holmes vous fait comprendre qu'il vous laisse des explications si simples. Il ne vous restera, le lendemain, qu'à faire consolider sans tarder le mur qu'il a détérioré !

L'emplacement où aura lieu la nouvelle fouille est désigné par lui. Vous lui avez donné toute latitude. Il choisit un point situé en dehors des fils de fer qui entourent le champ, au pied de la pente rapide qui fait suite au petit mamelon en pente douce qui constitue jusqu'à ce jour le gisement dont vous n'avez pu encore délimiter l'étendue. Il fouille lui-même avec son ami, correctement, mais dans de mauvaises conditions, car il pleut. L'eau envahit la tranchée d'où l'on ne retire que de la boue. S'il y avait de menus objets (aiguilles, poinçons, harpons, etc.), on ne

saurait les y reconnaître. On ne peut compter que sur la trouvaille de grosses pièces, vase, tablette, idole, etc. La fouille achevée mesure exactement : longueur, $1^{m}23$ — largeur, $0^{m}71$ — profondeur, $0^{m}60$. Aucun objet n'a été recueilli. Entre temps, vous lui avez fait remarquer — comme à tous les archéologues qui ont visité vos fouilles — que la couche fertile ne suit pas la montée du terrain et que plus on avance vers le haut, plus elle se trouve profonde. Peut-être n'a-t-elle pas été atteinte. D'ailleurs ce n'est pas la première fois que des fouilles aussi restreintes sont infructueuses.

Sherlock Holmes veut faire une nouvelle expérience au niveau de la tranchée Ouest. Naturellement, vous acceptez. Il taille le terrain à pic, perpendiculairement à la surface herbeuse. Vous lui faites alors constater, — et quoique avec mauvaise grâce, il doit en convenir — que toutes les couches de la coupe verticale *sont de consistance uniforme*. Pas le moindre de ces trous d'obus chers à son cœur ! La fouille est pratiquée sur une largeur de $0^{m}61$. A 20 cm environ — c'est la mesure que donne Sherlock Holmes — il trouve un galet plat gravé de 2 signes et un autre taché *d'ocre rouge*. Immédiatement, il certifie que cela n'est pas de l'ocre ! C'est une veine de la pierre, tout simplement ! Mais tout aussi simplement, vous lui démontrez à l'aide de votre couteau qu'il s'agit d'une couche d'ocre superficielle, adhérente au galet. Il continue sa fouille de façon qu'elle atteigne $1^{m},82$, mais il ne trouve plus rien. Sherlock Holmes triomphe !...

Il est fort surpris et un peu scandalisé de vous entendre déclarer que le champ de fouilles n'est pas épuisé, heureusement, que des savants, M. S. Reinach, M. Espérandieu, M. Depéret, M. Arcelin, M. Björn, M. Wilke et bien d'autres vont bientôt venir et y pratiqueront de nouvelles fouilles à leur convenance. Vous appellerez des ingénieurs qui établiront l'impossibilité de construire, avec d'aussi gros blocs de pierre, des tombes en tunnel, sous une aussi mince couche de terre.

Cette fois Sherlock Holmes se fâche. « Toujours vos galons à la bouche ! Ces titres ne signifient rien ! Vos ingénieurs ? » Car Sherlock Holmes est aussi ingénieur ! D'ailleurs, puisque vous tenez à un autre ingénieur, il vous en choisira un lui-même !... Evidemment !

Maintenant, cela est clair. Toutes nouvelles fouilles de contrôle

ne serviront de rien (*sic*). « Pour qu'elles signifient quelque chose, ajoute Sherloch Holmes — *très irrité à l'idée que ces fouilles pourraient ne pas être définitives*, — il faudrait coucher sur le terrain. Si je les pratiquais, moi, je coucherais sur le terrain, avec mon revolver, et encore je ne dormirais pas, car je ne serais pas sûr de ne pas me réveiller dans le ruisseau! » (*sic*, sur l'honneur !)

En remontant la pente qui vous ramène au village, vous lui exprimez nettement le désir de le voir publier, sans fard, ses impressions sur le gisement. Qu'il ne travaille pas sous le manteau, qu'il ne ménage ni la station, ni les fouilleurs, car de votre côté, vous préparez, en ce moment, une étude sur la maladie de Sherlock Holmes et vous le remerciez sincèrement de la belle observation clinique qu'il vous a fournie. Malgré vos précautions, gardez-vous que votre grand détective ne vous accuse de trahison !

Pendant toute cette matinée de fouilles, vous avez poussé la discrétion jusqu'à ne pas parler privément à votre collaborateur, ni à sa famille. C'est votre tort. Vous auriez appris plusieurs choses édifiantes. Entre autres que Sherlock Holmes était déjà venu à Glozel pour essayer d'acheter des objets « à n'importe quel prix » (SHERLOCK HOLMES A L'HABITUDE D'ACHETER LES COLLECTIONS) ; que votre collaborateur eut de la peine à l'empêcher d'emporter un morceau de tablette à signes et une bobine : « Je vous les paierai n'importe quel prix ! » qu'il a parcouru le bourg de Ferrières quêtant des renseignements sur vous, sur votre collaborateur, et *qu'il a fallu se fâcher pour l'empêcher de gratter au couteau le fond des traits gravés sur le galet qu'il avait mis au jour!* Votre confiance était bien placée ! Ne s'est-il pas permis d'enlever en votre absence, une pierre de la construction de la tombe ?

D'ailleurs il n'est embarrassé de rien. Parlez-lui de l'usure spéciale des dents d'une portion de maxillaire trouvée dans la tranchée Ouest, usure complète de la partie triturante, allant jusqu'à la pulpe, *mais sans carie*, phénomène qui ne s'observe que sur des dents préhistoriques. Il hausse les épaules : « Cela ne m'intéresse pas ! » — « Et s'il y a parmi nos ossements des os de renne ? » Ce n'est pas sa partie. Cela ne peut changer son opinion.

saurait les y reconnaître. On ne peut compter que sur la trouvaille de grosses pièces, vase, tablette, idole, etc. La fouille achevée mesure exactement : longueur, 1m 23 — largeur, 0m 71 — profondeur, 0m 60. Aucun objet n'a été recueilli. Entre temps, vous lui avez fait remarquer — comme à tous les archéologues qui ont visité vos fouilles — que la couche fertile ne suit pas la montée du terrain et que plus on avance vers le haut, plus elle se trouve profonde. Peut-être n'a-t-elle pas été atteinte. D'ailleurs ce n'est pas la première fois que des fouilles aussi restreintes sont infructueuses.

Sherlock Holmes veut faire une nouvelle expérience au niveau de la tranchée Ouest. Naturellement, vous acceptez. Il taille le terrain à pic, perpendiculairement à la surface herbeuse. Vous lui faites alors constater, — et quoique avec mauvaise grâce, il doit en convenir — que toutes les couches de la coupe verticale *sont de consistance uniforme*. Pas le moindre de ces trous d'obus chers à son cœur ! La fouille est pratiquée sur une largeur de 0m 61. A 20 cm environ — c'est la mesure que donne Sherlock Holmes — il trouve un galet plat gravé de 2 signes et un autre taché *d'ocre rouge*. Immédiatement, il certifie que cela n'est pas de l'ocre ! C'est une veine de la pierre, tout simplement ! Mais tout aussi simplement, vous lui démontrez à l'aide de votre couteau qu'il s'agit d'une couche d'ocre superficielle, adhérente au galet. Il continue sa fouille de façon qu'elle atteigne 1m, 82, mais il ne trouve plus rien. Sherlock Holmes triomphe !...

Il est fort surpris et un peu scandalisé de vous entendre déclarer que le champ de fouilles n'est pas épuisé, heureusement, que des savants, M. S. Reinach, M. Espérandieu, M. Depéret, M. Arcelin, M. Björn, M. Wilke et bien d'autres vont bientôt venir et y pratiqueront de nouvelles fouilles à leur convenance. Vous appellerez des ingénieurs qui établiront l'impossibilité de construire, avec d'aussi gros blocs de pierre, des tombes en tunnel, sous une aussi mince couche de terre.

Cette fois Sherlock Holmes se fâche. « Toujours vos galons à la bouche ! Ces titres ne signifient rien ! Vos ingénieurs ? » Car Sherlock Holmes est aussi ingénieur ! D'ailleurs, puisque vous tenez à un autre ingénieur, il vous en choisira un lui-même !... Evidemment !

Maintenant, cela est clair. Toutes nouvelles fouilles de contrôle

ne serviront de rien (*sic*). « Pour qu'elles signifient quelque chose, ajoute Sherloch Holmes — *très irrité à l'idée que ces fouilles pourraient ne pas être définitives*, — il faudrait coucher sur le terrain. Si je les pratiquais, moi, je coucherais sur le terrain, avec mon revolver, et encore je ne dormirais pas, car je ne serais pas sûr de ne pas me réveiller dans le ruisseau! » (*sic*, sur l'honneur !)

En remontant la pente qui vous ramène au village, vous lui exprimez nettement le désir de le voir publier, sans fard, ses impressions sur le gisement. Qu'il ne travaille pas sous le manteau, qu'il ne ménage ni la station, ni les fouilleurs, car de votre côté, vous préparez, en ce moment, une étude sur la maladie de Sherlock Holmes et vous le remerciez sincèrement de la belle observation clinique qu'il vous a fournie. Malgré vos précautions, gardez-vous que votre grand détective ne vous accuse de trahison !

Pendant toute cette matinée de fouilles, vous avez poussé la discrétion jusqu'à ne pas parler privément à votre collaborateur, ni à sa famille. C'est votre tort. Vous auriez appris plusieurs choses édifiantes. Entre autres que Sherlock Holmes était déjà venu à Glozel pour essayer d'acheter des objets « à n'importe quel prix » (SHERLOCK HOLMES A L'HABITUDE D'ACHETER LES COLLECTIONS) ; que votre collaborateur eut de la peine à l'empêcher d'emporter un morceau de tablette à signes et une bobine : « Je vous les paierai n'importe quel prix ! » qu'il a parcouru le bourg de Ferrières quêtant des renseignements sur vous, sur votre collaborateur, et *qu'il a fallu se fâcher pour l'empêcher de gratter au couteau le fond des traits gravés sur le galet qu'il avait mis au jour!* Votre confiance était bien placée ! Ne s'est-il pas permis d'enlever en votre absence, une pierre de la construction de la tombe ?

D'ailleurs il n'est embarrassé de rien. Parlez-lui de l'usure spéciale des dents d'une portion de maxillaire trouvée dans la tranchée Ouest, usure complète de la partie triturante, allant jusqu'à la pulpe, *mais sans carie*, phénomène qui ne s'observe que sur des dents préhistoriques. Il hausse les épaules : « Cela ne m'intéresse pas ! » — « Et s'il y a parmi nos ossements des os de renne ? » Ce n'est pas sa partie. Cela ne peut changer son opinion.

Il est bien installé dans sa maladie. C'est le plus beau cas clinique de cette curieuse affection. Mais il en est d'autres.

Parfois, Sherlock Holmes travaille en avion... mais c'est quand il a une *Revue d'Antiquité* à lancer.

Une autre fois, il fait intervenir la prestidigitation et la médiumnité !

Ou encore, entre deux libations dignes de Grandgousier, il recherche les microbes et les pollens néolithiques !

D'ailleurs, le virus n'est pas nouveau : « Quand fut présenté à l'Académie des Sciences le phonographe d'Edison par M. du Moncel, le Dr Bouillaud fut parmi les sceptiques irréductibles.

— C'est de la ventriloquie ! disait-il. L'Académie se compromet par l'exhibition de merveilles frelatées !

Au cours d'une séance mémorable, M. du Moncel apporta les instruments incriminés, le phonographe et le condensateur chantant. Les paroles enregistrées sur du « papier à chocolat » étaient reproduites avec netteté, quant, tout à coup, le Dr Bouillaud s'élança sur M. du Moncel et lui pinça le nez.

Ce dernier, surpris, ouvrit la bouche et s'arrêta de manœuvrer l'appareil, alors mu à la main. Et l'on n'entendit plus rien.

— Vous le voyez, messieurs, s'écria Bouillaud, triomphant, quand j'oblige M. du Moncel à desserrer les dents, il ne peut plus faire le ventriloque ! »

Dr A. MORLET.

§

Glozel et M. van Gennep. — Nous avons reçu sous ce titre, de M. le Dr Félix Regnault, en réponse à la communication de M. A. van Gennep insérée dans notre dernier numéro, la note suivante :

J'ai lu avec grand intérêt les critiques que m'adresse mon collègue van Gennep, à propos des fouilles de Glozel. Je tiens en haute estime son savoir, les faits qu'il cite me paraissent exacts. J'avoue ne pouvoir juger les objets trouvés à Glozel, ne les ayant pas vus. Je ne mets pas en doute la bonne foi du docteur Morlet et personne, devant moi, ne l'a mise en doute. Enfin je serais bien sot de critiquer les publicistes, en étant moi-même un, et de longue date.

Je n'aurais donc qu'à me taire au sujet de Glozel si, à la Société préhistorique, je ne l'avais abordé à un tout autre point de vue. Il m'a servi d'exemple pour montrer qu'il est urgent d'instituer une méthode

précise en préhistoire, à l'exemple de ce qui a été fait en archéologie et en histoire. Alors nous éviterons des incertitudes et des flottements, et aussi bien des ennuis et des déceptions.

La première règle devrait être, quand on fait une découverte sensationnelle, bouleversant les données acquises, de faire assister, s'il est possible, des savants aux fouilles. On m'objecte que cette publicité peut attirer des pillards et des vandales. On les attire plus sûrement en annonçant, comme on le fait, par vanité, ses découvertes dans les journaux quotidiens, surtout dans ceux de la localité. Le Dr Morlet est de mon avis, puisqu'il a attendu le commandant Espérandieu pour pratiquer sa dernière ouverture de tombe et a invité les membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à y assister.

Second point, que je désire spécialement traiter ici, car il intéresse directement le *Mercure de France*, revue que j'estime fort pour les services qu'elle rend à l'intellectualité française

Lorsqu'un fouilleur fait une découverte en préhistoire, il a tout intérêt à la porter d'abord devant une société savante. Sans doute, le docteur Morlet a agi ainsi en montrant à des savants officiels quelques objets dont l'interprétation était difficile, car ils ont soulevé des discussions passionnées.

Je voudrais davantage, toutes les fois qu'il trouve des objets, qu'il les porte en bloc, en leur totalité, sans en excepter un seul, à une société spécialisée en ce genre d'études.

Si les critiques affluent, il ne faut pas les craindre, toutes vous rendent service, même les fausses, car elles indiquent les points qu'il vous faut préciser dans vos explications. Au milieu de beaucoup de sottises, vous recueillerez quelques vérités qui vous mettront en garde.

Autrefois les Grecs, pour discuter, se rendaient sur l'agora. Le choc des idées produisait bien des erreurs, mais aussi des vérités qui restaient acquises.

Ainsi se produisit la civilisation grecque, que nous admirons toujours.

Une fois la présentation des objets faite et la lutte soutenue, si les bulletins de la société tardent à paraître, libre à vous de recourir à une revue quand vous avez l'heureuse chance d'en connaître qui vous sont accueillantes. Vous pourrez y publier de suite vos recherches sous forme de compte rendu, d'exposé critique, de revue générale, etc. Combien plus intéressant sera alors votre article pour le public, qui n'entendra pas votre seule opinion, mais connaîtra l'ensemble des opinions et se sentira emporté par le grand courant de vie scientifique.

A ce mode de faire, il est un écueil. Les discussions ne se font pas toujours dans nos sociétés avec toute la sérénité, la courtoisie désirables, les passions entraînent parfois à des violences de langage. Ayons

pourtant le courage de les affronter. Car, — et c'est par cette considération que je termine, — nos personnalités sont chose infime et éphémère, nous ne valons que par la parcelle de vérité que nous transmettons à nos successeurs. Travaillons donc, non pour satisfaire notre vanité, mais pour le progrès, et faisons le nécessaire pour l'assurer, quoiqu'il puisse nous en coûter.

Dr FÉLIX REGNAULT.

§

A l'Institut. — Extrait du compte rendu de la séance du 13 juillet de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres :

M. Salomon Reinach montre à l'Académie, de la part du docteur Morlet, la photographie d'une importante gravure sur pierre récemment trouvée à Glozel. Elle représente un renne couché avec son faon, d'un style médiocre, mais d'un tracé ferme et net. M. Reinach insiste sur l'importance de ces faits nouveaux, la survivance de la faune et de la technique magdalénienne dans un milieu nettement néolithique qu'on peut appeler le *Néolithique I*.

§

Lettre ouverte à M. Camille Jullian. — Nous reproduisons sous cette rubrique la lettre suivante du Dr Morlet, parue dans les échos du dernier numéro :

Vichy, le 4 juillet 1927.

Monsieur,

On peut lire, dans *Le Figaro* du 20 juin 1927, le communiqué suivant : « A la suite de la communication faite vendredi dernier en séance de l'Académie des Inscriptions, concernant la découverte de deux tombes dans le fameux gisement de Glozel et que nous avons résumée ici, M. Camille Jullian nous a déclaré, avec la plus grande netteté « *qu'il maintenait, plus que jamais, toutes les conclusions auxquelles il est arrivé et qu'il a exposées par lettre ou de vive voix à l'Académie des Inscriptions* ».

Or, en se reportant aux textes officiels, on trouve ceci :

1° « Les objets dits trouvés à Glozel sont de deux sortes : *les uns ne sont pas authentiques* ; *les autres le sont.* » (Lettre de M. Jullian, lue à l'Académie des Inscriptions à la séance du *3 septembre 1926*.)

2° « Tout d'abord, M. Jullian accorde que l'*authenticité des objets ne fait aucun doute et qu'elle est incontestable.* » (Séance du *5 novembre 1926* de l'Académie des Inscriptions. Compte rendu officiel de la séance.)

Je sais que la science a cela de commun avec la femme de César, qu'elle ne doit pas être suspectée, mais encore faut-il, — aux yeux du commun des mortels, — qu'il n'y ait pas trop d'évidentes contradictions entre ses différentes affirmations sur un même sujet !...

A la suite du rapport, à l'Académie des Inscriptions, où M. Espérandieu, qui avait assisté à l'exploration de la 2e tombe, concluait que les objets trouvés « *sont de l'époque néolithique* », on peut lire, dans différents journaux, la note suivante que vous leur avez communiquée : « M. Camille Jullian, interrogé par nous à ce sujet, nous déclare *qu'il ne s'est jamais occupé, dans cette affaire « que des pièces authentiques, lesquelles appartiennent toutes à un gisement magique de l'époque romaine.* »

Sans doute, voudriez-vous maintenant, *pour vous tirer d'affaire*, jeter la suspicion sur toutes nos trouvailles, sauf sur celles, bien entendu, que vous ne pouvez plus nier sans vous couvrir de ridicule puisque vous les avez déjà expliquées !

Me permettrez-vous cependant de vous demander ce que vous entendez par « pièces authentiques » et quelles sont celles qui, à votre avis, sont inventées ? COMME VOUS N'ÊTES JAMAIS VENU A GLOZEL, *s'agirait-il, à cette occasion, de science préétablie ?*

Et puisque vous n'avez pas craint de porter contre nous d'aussi graves accusations, vous ne pouvez, j'ose l'espérer, manquer d'en fournir les preuves.

Je vous prie de croire, Monsieur, à l'expression de mes sentiments très distingués.

Dr A. MORLET.

ARCHÉOLOGIE

ORIENTALISME. — A. Moret : *La mise à mort du dieu en Egypte*, Geuthner, 1927. — J. Goulven : *Les Mellahs de Rabat-Salé*, Geuthner, 1927. — G. Migeon : *Manuel d'Art Musulman. Arts plastiques et Industriels*, t. Ier, 2e édition, A. Picard, 1927. — Nouvelles acquisition du Musée du Louvre.

Les recherches sur le folklore de Sir Frazer l'ont amené à étudier tout particulièrement Osiris, le prototype du dieu qui meurt. M. Moret, dans **La Mise à mort du dieu en Egypte**, reprend la question en l'élargissant. Pour le primitif, point de plus grand souci que de s'alimenter et de nourrir ses enfants. Or, il s'aperçoit vite de quelle importance est le retour des saisons pour la germination des graines, et il s'imagine bientôt pouvoir influencer les forces naturelles, de façon à obtenir le maximum de grain et le maximum de troupeaux ; il s'imagine, par la magie sympathique, devenir maître de la fertilité et de la fécondité de la nature. C'est ainsi que les magiciens d'Egypte ont des recettes pour commander au soleil, pour commander au Nil. Dans ce dernier cas, on jetait au fleuve des offrandes, mais

aussi des statues du dieu et de la déesse Nil, sans doute pour signifier un rite de mariage sacré, et, par cette hiérogamie, provoquer la fécondation de la crue. Parfois même, c'est une seule statue qu'on donne au Nil, considéré comme dieu mâle, et la statue est celle d'une « fiancée », vraisemblablement en atténuation de la coutume de jeter au fleuve une jeune fille.

Mais ce renouveau dans les saisons paraissait lié aux Egygtiens à la carrière d'êtres divins, souffrant, se mariant, enfantant et mourant comme les hommes, mais avec cette supériorité sur l'humanité qu'ils ne mouraient que pour renaître. Le soleil dans sa course quotidienne en est un exemple : Osiris en est la plus haute personnification. Dieu ayant enseigné l'agriculture aux hommes, il passait pour avoir été tué par son frère, qui s'acharna sur lui jusqu'à couper son corps en morceaux. Isis, sa veuve, donna la sépulture aux lambeaux du corps d'Osiris, tout en faisant de lui un dieu immortel.

Or, ceci se confond avec les rites de la moisson. Lorsque les Egyptiens et les Phéniciens coupent le blé, c'est-à-dire mettent à mort l'esprit du grain, ils ne se réjouissent pas, mais psalmodient des airs plaintifs ; lorsque le grain est dépiqué sur l'aire en le faisant fouler par des animaux, c'est le corps d'Osiris démembré ; mais il ne meurt pas tout entier ; l'esprit du grain se réfugie dans une gerbe (ou un moule à gerbe), représentée sur les monuments, halée sur un traîneau et parée des attributs d'Osiris.

Alors, Isis se lamente sur la mort de son époux, et de ses pleurs naît la crue du fleuve qui ramène la résurrection du Nil et de la végétation. A l'époque des semailles (en automne en Egypte), nouveaux rites solennels, car le grain que l'on met dans le sol, c'est l'esprit du blé que l'on inhume ; à ce moment, on fabrique des statues en terre qui sont autant d'images vivantes du dieu ; on mêle des grains à la terre et un peu plus tard on retrouve ces effigies en pleine germination, le dieu a fait sortir le blé de lui-même ; il s'offre en holocauste pour le bien-être de l'humanité. L'idée d'un dieu qui meurt devient donc synonyme de nourriture, fécondité, promesse d'éternité pour la nature et les humains.

Mais certains animaux, certains hommes (les rois par exemple) représentent les dieux sur la terre. Or, ils sont soumis à la décrépitude et à la mort comme les autres ; ils seront mis à mort

avant que leur décrépitude n'agisse par magie sympathique sur la société qu'ils doivent protéger, de façon que leur esprit puisse être recueilli encore vivace, par un successeur vigoureux. Tel est le cas du bœuf Apis chez les Egyptiens, tel est aussi le cas du roi chez certaines peuplades et, à certains moments, dans l'histoire d'Egypte (Ethiopie ancienne). Avec le temps, la coutume s'atténue et trouve son équivalent dans la fête Zed, où le roi en costume osirien, et traité comme s'il était mort, est ranimé par des rites appropriés et supposé recevoir ainsi vie et forces nouvelles ; cette fête se renouvelait tous les trois ou quatre ans. C'est donc, conclut M. Moret, dans sa remarquable et pénétrante étude, la théorie frazérienne du dieu qui meurt qui permet d'expliquer de façon raisonnable : le mythe osirien, le sacrifice des animaux sacrés, et sans doute le jubilé où périodiquement se rajeunit le roi d'Egyte ; ce que l'Asie a bien connu avec le sacrifice d'Atys, d'Adonis, de Dionysos, nous le retrouvons en Egypte.

§

Belle édition, ornée de planches bien venues, d'une étude minutieuse des **Mellahs**, résidences des communautés juives de l'ouest du Maroc, où l'auteur a longtemps habité. Il étudie ses modèles dans toutes les circonstances de la vie. D'abord, la demeure qui est calquée sur le modèle de la maison arabe, pièces multiples s'ouvrant sur une cour centrale à ciel ouvert, puis les fêtes à l'occasion d'une naissance et surtout de la circoncision. Dès la plus tendre enfance du juif du Mellah, fréquentation de petites écoles, les Talmud Tora où l'initiation est presque entièrement religieuse, en attendant que l'enfant fasse de véritables études s'il y est destiné. A la majorité religieuse (12 à 13 ans), l'enfant ira à la synagogue où le rabbin lui fera porter pour la première fois les tefillim, petits cubes noirs renfermant un parchemin où est écrit une prière, que l'on fixe d'abord autour du front, puis autour du bras gauche. Le costume, autrefois si particulier, tend à disparaître devant les modes européennes ; jadis, il était semblable à celui des Maures, mais toujours de couleur noire, et la coiffure était un bonnet noir retenu par un mouchoir. La description des fêtes du mariage vient ensuite, et ces réjouissances interminables paraissent différer peu de celles des musulmans en semblable circonstance; de plus on note la tendance à

copier certaines manières des chrétiens. Néanmoins, il subsiste chez les juifs marocains une grande fidélité aux traditions, qui se manifeste, par exemple, au moment des repas : prières, préparation rituelle de certains mets, et lorsqu'il s'agit de conjurer les démons (*djenoun*). Les jours saints, lundi, jeudi et samedi, sont rigoureusement sanctifiés, soit dans les maisons particulières, soit dans les cérémonies de la synagogue. Les grandes fêtes sont scrupuleusement observées et non pas seulement par les réjouissances qu'elles occasionnent, mais aussi par les cérémonies religieuses qui en sont inséparables : Jour de l'An, Grand Jeûne (*Youm Kippour*) et réconciliation, fête des Tabernacles, toutes solennités que le peuple juif célèbre depuis des siècles. Le culte des saints rabbins, locaux ou non, est en honneur dans les communautés juives ; il se pratique à leurs tombeaux ou à des endroits supposés tels. Cette vénération est aussi enracinée dans le peuple que la sorcellerie.

Jadis la communauté s'administrait elle-même ; avec le protectorat français, elle a perdu ses droits politiques et borne son activité au culte et aux œuvres de bienfaisance. Un système d'impositions obligatoires, perçues par les chefs de la communauté, et indépendantes des impôts ordinaires, est destiné au fonctionnement de ces œuvres. Le pouvoir du Rabbin qui lançait l'excommunication, pratique aujourd'hui abolie, est bien amoindri, d'autant que les Juifs sortent plus volontiers qu'autrefois de leur quartier (mellah) pour se fixer parmi les Européens. Quels sont les rapports entre le Juif et le Musulman ? S'ils sont fréquents en pratique, l'Arabe n'en considère pas moins le Juif comme un infidèle, et de tous temps l'Islam a édicté des restrictions humiliantes contre les Juifs ; au Maroc, ils ont toujours été considérés comme des tributaires et moins bien traités que les chrétiens. Le protectorat a rendu aux Juifs une place importante dans la vie du pays et les Marocains n'ont de cela, comme on peut s'en douter, aucun gré à la France ; par contre, l'activité commerciale des Mellahs de Rabat et Salé a bien décru depuis la création de Casablanca. Livre intéressant, comme on le voit ; tableau fidèle de la vie de ces communautés juives du Maroc, qui dépasse le cadre tracé par l'auteur, et qui trouve à peu de chose près son équivalent dans tout l'Islam.

§

Lorsqu'en 1907, MM. G. Migeon et H. Saladin publièrent leur **Manuel d'Art Musulman**, bien peu était connu de cet admirable domaine, et la collection du Louvre à laquelle M. Migeon, comme conservateur, consacra tant d'années d'efforts, n'avait pas atteint son actuelle perfection. Peu à peu, les voiles se déchirent, les musées s'enrichissent, les documents s'amoncellent et le Manuel de 1907 peut être repris aujourd'hui sur un plan plus vaste. Deux volumes au lieu d'un seront consacrés aux Arts plastiques et industriels. Le premier, qui vient de paraître, est consacré à la peinture, à la sculpture décorative, aux bronzes, aux monnaies et aux armes. L'ouvrage est précédé d'un important précis historique de près de 100 pages, permettant au chercheur d'y trouver tout ce qu'il doit connaître des civilisations qu'il étudie. Le chapitre sur la peinture conduit l'auteur à examiner la question de la prétendue défense de représenter les êtres animés ; il en montre l'inanité à l'origine, et décrit les influences locales qui sont à la base des écoles musulmanes de peinture. La grande peinture ne nous est plus guère attestée que par les récits des historiens ; au contraire, notre richesse en miniatures est immense, et c'est l'occasion d'y distinguer les manuscrits arabes, persans et turcs, les premiers plus exceptionnels. Parmi eux, la plus belle série est celles des Makamat (ou « séances ») de Hariri, dont la Bibliothèque nationale possède un merveilleux exemplaire. La peinture en Perse est le reflet de l'origine des trois grandes dynasties qui ont gouverné le pays, du XIIIe à la fin du XVIIIe siècle. On y retrouve l'influence des Mongols, celle des Timourides imprégnée du goût pour la Chine, et celle des Séfévides, en réaction contre les précédentes, d'un art souple et tout de sentiment. Dans l'Inde, qui se rattache à l'école de la Perse, puisque toutes deux s'inspirent des formules mongoles, les portraitistes ont excellé. En Turquie, où se rencontrèrent dès le milieu du XVe s. les influences italiennes (Bellini séjourna à Constantinople) et celles de la Perse, le terrain paraît cependant moins riche ; la personnalité des artistes ne s'affirme pas capable d'assimiler ce qu'elle a reçu ; les influences étrangères s'exagèrent et ne se fondent pas dans l'ensemble.

Que dire de la sculpture monumentale et décorative, de la

beauté des longues inscriptions courant sur les façades comme des rinceaux d'un feuillage inconnu ? M. Migeon étudie le rôle de l'écriture décorative et la sculpture à l'époque pré-islamique, puis au début de l'Islam à Samarra, Ibn Toulon, enfin aux diverses époques, dans les pays où elle a été le plus riche, en Syrie, en Egypte et en Espagne, dont les trésors sont passés en revue. De même que la peinture, la sculpture admit aussi les représentations d'êtres animés ; nous en connaissons en Mésopotamie, dans l'art des Seldjoukides de Konia ; là encore se retrouve l'influence de la Perse. L'installation de Djellal ed-Din en cette ville y détermina l'éclosion d'un grand mouvement artistique. Les bois sculptés égyptiens archaïques d'avant les Fatimites, puis des Fatimites (969-1117), les bois sculptés primitifs de Kairouan et du Maghreb, ceux de l'Espagne, sont décrits aux chapitres suivants. La technique de l'ivoire, sa matière, l'apparentent au travail du bois; c'est d'Espagne et d'Egypte que proviennent les plus étourdissants spécimens. Avec le bronze fondu et le fer, nous passons en revue les « aquamaniles » et brûle-parfums d'art fatimite et les pentures de portes. L'ouvrage s'achève par un aperçu des monnaies et des armes, réservant pour le second volume la ciselure sur métal. Ce n'est ici qu'une indication de la prodigieuse richesse des sujets traités dans ce volume qui, comme tout manuel, a dû cependant se borner à l'essentiel ; que de chemin parcouru dans la connaissance des trésors de l'art musulman, et comme M. Migeon, qui est un des explorateurs de ces terres nouvelles, peut être fier de son œuvre !

Le **Musée du Louvre** vient d'acquérir dans ces derniers mois deux monuments de grande importance. L'un est une petite tête de femme de cinq centimètres de hauteur, qui date de la fin de la période sumérienne archaïque (2800 à 2700 avant notre ère). Le profil est celui que nous font connaître les monuments de cette époque, nez très aquilin, en bec d'aigle, prolongeant presque la courbe de la ligne du front, elle-même très incurvée ; la face est pleine, le menton assez saillant, le cou gras et un peu empâté. L'artiste a indiqué, aux côtés de la bouche, une ébauche de sourire qui anime la physionomie, et qui est inattendu à cette époque. Les yeux, selon l'habitude archaïque, étaient incrustés ainsi que les sourcils. L'incrustation d'un des deux yeux subsiste encore ; un liseré foncé, produit par le bord d'une petite capsule

de pierre évidée et logée dans la cavité oculaire, simule les cils ; un fragment de coquille enchâssé dans la capsule tient lieu de la sclérotique ; une cavité centrale, aujourd'hui vide, devait contenir un éclat de lapis-lazuli pour former l'iris. La chevelure, peinte en noir, est ondulée et relevée en arrière en chignon, maintenu par un ruban qui fait le tour de la tête. Nous avons dans cette tête un des plus précieux petits monuments de l'art archaïque de Sumer. Elle nous prouve de quelle habileté étaient capables les artistes dans les premiers siècles du troisième millénaire avant notre ère et nous conserve un profil intact de la race qui habitait le pays à cette époque.

Le second monument est un petit buste en calcaire jaunâtre de Lougal-Kisalsi, qui régna vraisemblablement sur la ville d'Ourouk (l'Erech des anciens), aux environs de 3.000 avant notre ère. Aucune inscription ne nous donne le nom de ce monarque, mais le buste reproduit fidèlement les traits d'une autre statuette de ce roi portant une inscription, qui est conservée au Musée de Berlin, ce qui permet l'identification. On y retrouve tous les caractères de l'art sumérien ancien : épaules larges, tête brachycéphale, absence presque totale du cou. Tandis que les vieux Sumériens sont représentés, en général, dans une attitude rituelle, torse nu, tête rase, sans barbe (par exemple le petit-fils de Lougal Kisalsi dont le Louvre possédait déjà une effigie), ce roi est figuré la tête couverte d'une abondante chevelure arrangée en longues boucles qui tombent sur ses épaules ; une barbe abondante aux extrémités bouclées couvre sa poitrine ; elle cache en partie les joues, mais laisse la bouche, complètement dégagée. Les yeux sont largement fendus en amande, avec légère saillie des globes oculaires. Bien qu'il s'agisse là d'un petit objet de vitrine (hauteur dix centimètres environ), nous ne pouvons qu'admirer la puissance, la sobriété et la perfection relative auxquelles était parvenu l'art sumérien au début de la période qui est pour nous le commencement de l'histoire en Asie.

Dr G. CONTENAU.

LITTÉRATURE COMPARÉE

Pierre Berger : *Les Premiers Livres Prophétiques de Blake* (éditions Rieder). — Mysie E. I. Robertson : *Les Mémoires d'un Homme de Qualité*, de l'Abbé Prévost (Champion).

Le 6 juillet, un monument à William Blake a été inauguré

dans la cathédrale Saint-Paul à Londres. C'est le commencement des solennités qui vont, en Angleterre et en Amérique, commémorer le centenaire du poète-visionnaire et du prophète social. Il avait quitté le monde parfaitement inconnu, pas même méconnu. Cent ans plus tard, le voilà plus célèbre que les potentats de son temps. Au-dessus et en dehors de tous les credos, de toutes les *lois* humaines, divines ou soi-disant naturelles, il avait bâti sur ses visions une cosmogonie, une théogonie, un système du monde, sans relations et sans commune mesure avec le monde sensible où nous vivons. Ce sur-religionnaire se réveille dans une cathédrale, et laquelle ? Celle de la Cité, de la Bourse et du Lord-Maire. O Destins !

Ce n'est point ici la place de faire connaître Blake à ceux qui l'ignorent. A ceux qui le connaissent ou croient le connaître, je n'infligerai pas ma vision de ce visionnaire.

Je voudrais seulement souligner, pour les lecteurs français et étrangers du *Mercure*, que c'est en France qu'il a trouvé, voici déjà vingt ans, son premier, son principal, peut-être son plus durable interprète. Aux yeux de ceux-là mêmes qui ont ressuscité Blake en Angleterre, notre compatriote Pierre Berger est non seulement le guide, mais le maître du *Blakisme* contemporain. Swinburne, par exemple, en a témoigné avec une admiration sans réserves. Il a montré que Berger non seulement repensa Blake, mais le recréa. Le mouvement blakiste, confiné jusqu'à la guerre dans les milieux littéraires, et débordant partout depuis la guerre, est issu de la thèse magistrale publiée par Berger en 1907. Je ne sais ce qu'il fallait admirer davantage : la pénétration, l'intime compréhension qui aboutirent à reconstituer le monde supra-sensible où vivait Blake, à démontrer qu'il était cohérent ; ou le bon sens, la sagesse intelligente avec laquelle, d'avance, comme s'il prévoyait d'aveugles et ignorants enthousiasmes, il a marqué les limites de cette gloire, la gratuité de son ésotérisme. J'ajouterai que, par son caractère, son origine, par la grandeur modeste d'un destin dévoué sans réserve et jusqu'à présent sans récompense au service de ses idées et de sa fonction, Pierre Berger était marqué d'avance pour être le prophète du plus pur, du plus scrupuleusement candide et honnête prophète qu'ait produit l'Occident.

En voilà assez pour montrer que le centenaire de Blake ne

peut être signalé chez nous sans rendre justice à Pierre Berger. La meilleure façon de lui rendre justice est présentement de lire ses traductions. Dans les *Pré-Romantiques Anglais* (Renaissance, 1924) il avait fait connaître *le Livre de Thel* en entier et presque tous *les Chants d'Innocence et d'Expérience* ; dans le volume que viennent de publier les Editions Rieder, il nous donne tous les **Livres Prophétiques**. Ces traductions, on n'ose même pas les qualifier d'excellentes, de parfaites, ni apprécier les Introductions, qui sont modestes au point d'en être parfois impersonnelles. Il n'y a certainement en France qu'un seul homme qui ait tout a fait pleinement le droit et le moyen d'interpréter Blake, de juger ses interprètes ; c'est Berger lui-même.

Maintenant, l'immense effort d'interprétation qui, depuis Berger et à sa suite, remplit depuis dix ans des bibliothèques entières et trouble bien des cervelles, est-il tout à fait justifié ? Oui, si l'on considère que notre fonction suprême est de servir l'Eternel, c'est-à-dire ce qui est éternel. Non, si l'on admet qu'entre toutes les façons de servir l'éternel, la directe est la meilleure. Je m'en suis expliqué naguère avec Berger lui-même, et n'ai point changé d'avis. Cela ne m'empêche pas de rendre hommage ici, puisque l'occasion s'en présente, à un homme et à une œuvre qui, à propos de Blake, font le plus grand honneur à la critique française devant l'opinion étrangère.

§

L'Abbé Prévost avait-il, pendant son second séjour en Angleterre (le premier eut lieu de 1728 à 1730, le second de 1733 à 1734) été faussaire et mis en prison ? Beaucoup en doutaient. J'avoue que les témoignages, affirmatifs et concordants, de Ravanne, Bois-Jourdain, Le Blanc, etc., me paraissaient sujets à caution. Mais il faut se rendre à l'évidence. Prévost fut bel et bien incarcéré à Gatehouse le 13 décembre 1733 pour avoir, à son profit, émis un faux billet à ordre de 50 livres sterling sous la signature de Francis Eyles, dont il avait été le précepteur. Miss Robertson a retrouvé le registre d'écrou. Mais le même registre prouve que Prévost fut remis en liberté presque aussitôt qu'arrêté (18 déc.) La loi, les mœurs, n'étaient point tendres pour les faussaires. Elles tendaient à devenir féroces. Depuis deux ans, le crime de faux était punissable de mort, sans béné-

fice du clergé. Quelles raisons d'Etat, de famille, ou de simple justice firent élargir tout soudain l'abbé criminel, incriminé par son pupille ? Miss Robertson en donne plusieurs qui ne me satisfont pas tout à fait. C'est Sir John Eyles, père de Francis, ancien gouverneur de la Banque d'Angleterre, ancien Lord-Maire de Londres, qui avait payé à Prévost le montant du faux billet. Mais c'est sur la plainte du fils que Prévost avait été arrêté. Ravanne dit que Prévost avait chez Eyles « tous les agréments possibles » — qu'une « petite affaire de cœur » l'en avait éloigné par force en 1730... On flaire autre chose que le jeu normal de la justice dans cet élargissement.

Prévost écrivait alors le tome V de ses **Mémoires et Aventures d'un Homme de Qualité**, que publie intégralement Miss Robertson. Ce tome V est entièrement consacré au voyage en Angleterre du Marquis de Renoncourt (qui ressemble souvent à Prévost) avec son jeune et charmant élève le Marquis de Rosemont (qui, peut-être, ressemble à Francis Eyles). Miss Robertson semble bien pressentir par là quelque mystère (voir page 11). Son Introduction est un notable chapitre d'histoire littéraire, contenant plusieurs découvertes de fait intéressantes et une au moins importante, celle que j'ai dite. Son édition du tome V des *Mémoires et Aventures*, avec d'excellentes et copieuses notes, est désormais indispensable à qui veut connaître non seulement Prévost, mais l'Angleterre et la France au début du XVIIIe siècle, et leurs relations de tout ordre. L'ouvrage de Prévost est antérieur aux *Lettres Philosophiques*.

Miss Robertson qui, pourtant, n'est pas du Midi, que je sache, proclame Prévost « le premier et le plus grand des médiateurs entre la France et l'Angleterre ». Mon Dieu, je veux bien... Mais est-il sûr que les « médiateurs » soient tellement efficaces ou salutaires ? En tout cas, il vaut mieux, toutes choses égales, que leur rôle réponde à un goût ancien, profond, de naissance ou d'éducation, et qu'il soit et demeure parfaitement désintéressé. Le bon « médiateur » est celui qui ne le fait pas exprès. A cet égard, on se défie un peu de Voltaire et Prévost.

MÉMENTO. — Le *Panorama de la Littérature Contemporaine en Angleterre*, de René Lalou (Kra), me parvient au dernier moment. Ce court ouvrage me semble être un livre de tout premier ordre. La vie en déborde. Et comme c'est bien fait ! Il en faudra reparler à loisir. —

La traduction de l'*Homme éternel*, que Maximilien Vox a donnée au Roseau d'Or, fait pleine justice, et peut-être un peu plus, au livre de G. K. Chesterton, qui est à la fois une somme, un testament, et un beau torrent intellectuel.

ABEL CHEVALLEY.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Le Colonel Elvengren et les Bolcheviks (*Souvenirs personnels*). — Je connaissais Elvengren, de nom, dès 1917, comme un des officiers de la garde des plus hostiles à la Révolution et surtout à ses conséquences, — les Soviets, qui, dès le mois de mars commençaient à désorganiser l'armée et tous les rouages administratifs et politiques de l'Etat. Il attira même, comme tel, l'attention du Gouvernement provisoire et fut compris dans la première (*et dernière*) « charrette » des « monarchistes et réactionnaires » notoires, bannis de Russie par le Gouvernement (le général Gourko, la fameuse Vyroubova, amie et agent de Raspoutine à la Cour, etc.),

On sait que ces « bannis » furent arrêtés à la frontière finlandaise par la soldatesque indisciplinée (dépravée déjà par la propagande bolcheviste) et renvoyés, malgré et contre l'ordre du gouvernement, à Pétrograd. Le général Gourko et sa femme purent se sauver avec l'aide des Anglais, par Arkhangel, à l'étranger ; la Vyroubova fut tout simplement arrêtée et gardée en prison ; les autres purent se disperser de différents côtés et échapper à la surveillance des autorités, des miliciens et des bolcheviks. Le Gouvernement de Kérensky n'osa plus « expulser » les « indésirables ».

Elvengren était de ceux-là ! Avec beaucoup de militaires patriotes, lui, Finlandais d'origine, mais officier russe resté fidèle à son serment, il prit part dans le Nord, en Crimée (chef du corps tartare antibolchevik) et un peu partout, à « la lutte contre les traîtres, contre les agents de l'ennemi commun, contre les ennemis de la civilisation ».

Lorsque le Gouvernement tartare de la Crimée composa avec les Bolcheviks, Elvengren réussit à s'échapper à travers les montagnes de la Crimée, et à revenir dans le Nord où il prit une part active à la lutte de sa patrie — la Finlande — contre les Bolcheviks. C'est là, après la lutte victorieuse des Finlandais

contre les *rouges*, c'est à Helsingfors que je fis la connaissance d'Elvengren en 1920, lorsque, après la chute de la région du Nord, j'y échouai moi-même. Mais avant de raconter mes relations avec Elvengren, je crois intéressant de donner ici un extrait des souvenirs, se rattachant à la même époque, que l'attaché militaire de Pologne en Finlande, A. R., a publiés sur Elvengren dans le journal de Varsovie *Dzen Polsky* :

Je fis la connaissance d'Elvengren, — raconte entre autres choses M. A. R. — comme Agent militaire de Pologne, en 1921-1922. Il s'était adressé à moi pendant l'insurrection antisoviétique en Carélie (1), m'expliquant minutieusement que conserver des rapports pacifiques et de bon voisinage avec les bolcheviks était absurde. Il insistait sur le fait que les Bolcheviks ne gardaient aussi longtemps le pouvoir que grâce à l'aveuglement et à la rivalité des Etats Européens, et que l'Europe, et la Pologne la première, devaient venir en aide aux insurgés, donnant ainsi une impulsion, dans les autres régions russes, à l'insurrection contre l'odieuse tyrannie communiste. Sans se décourager par son insuccès auprès de moi, il venait me voir assez souvent et me racontait beaucoup de choses intéressantes et précieuses. Elvengren s'orientait à la perfection dans les affaires russes, ayant été officier de la Garde russe et ayant reçu toute une série de décorations militaires pendant la guerre mondiade. Ayant pris part à la guerre de délivrance de la Finlande des rouges, il était mécontent de l'armistice survenu entre les Finlandais et les Bolcheviks ; Elvengren passa alors dans la réserve, ce qui lui permit d'offrir ses services à toutes les entreprises contre les pouvoirs bolchevistes en Russie. Il fut le chef du soulèvement de l'Ingermanland (2) dans les environs de Pétro-

(1) Les Caréliens habitant la Carélie (les gouvernements d'Arkhangel et d'Olonetz et la Finlande Orientale) de race finnoise sont au nombre de près de 200.000, — sujets russes depuis près de mille ans. Nombreux sont ceux qui ont pris les mœurs, la mentalité et la foi (orthodoxe) russes. Soldats et officiers caréliens qui combattaient dans les rangs *blancs*, dans la Région du Nord, contre les bolcheviks, étaient des plus fidèles et des plus braves. — E. S.

(2) *L'Ingermanland.* — L'Ingermanland du Nord, sur le territoire de l'Isthme carélien, est une bande de terres, limitée au Sud par la Néva, au Nord par la frontière finlandaise, à l'Est par le lac Ladoga et à l'Ouest par le golfe de Finlande.

La population est composée d'Ingermanlandais, tribu finnoise, sujets russes, au nombre de 200.000 âmes (ceux du sud habitant le gouvernement de Pétrograd non compris), cultivateurs et industrie laitière. En temps normal, Pétrograd en était le marché. Langue propre, presque la même que celle des Finnois. Eglise luthérienne. Beaucoup d'écoles et un séminaire de maîtres d'écoles. Antibolcheviks, ce qui causa leur ruine et leur fuite en masse au delà de la frontière finlandaise. Dès le commencement de 1919, les fugitifs commencèrent

grad et de Pskoff, commanda le détachement finnois en Esthonie, dirigea l'insurrection carélienne et entretenait des rapports amicaux avec les émigrés russes... Il faisait, en un mot, tout pour résister à la pénétration bolchevique en Europe. Elvengren fut un monarchiste fermement convaincu de la renaissance de la monarchie...

Physiquement fort, encore jeune, sympathique et simple, noblement

à s'organiser dans la zone frontière de la Finlande dans le but de lutter contre les bolcheviks qui les avaient ruinés. Les groupes organisés, ne pouvant lutter en Finlande, furent transportés en Esthonie, où ils combattirent avec les Russes (ils réussirent même, un jour, à prendre la *Krasnaïa Gorka*) jusqu'à la conclusion de la paix avec l'Esthonie.

Actuellement (juillet 1920), après la lutte, les Ingermanlandais possèdent leur propre lambeau de terre, le long de la frontière finlandaise : 9 villages et un bourg, Raouta, avec station de chemin de fer, où se trouvent les troupes ingermanlandaises avec un front permanent, bien que la paix ne soit interrompue que par petites rencontres, les reconnaissances d'éclaireurs, — preuve toutefois que la lutte continue.

L'organisation politique de l'Ingermanland se présente ainsi :

Les fugitifs, dont le nombre s'élève à 8.000, se trouvent en partie sur le territoire libre de l'Ingermanland, en partie dans la zone finlandaise le long de la frontière. Les fugitifs élisent le Comité de l'Ingermanland du Nord, composé de 10 membres, sous la présidence du colonel Elvengren, et faisant fonction de gouvernement administrant toutes les affaires de l'Ingermanland du Nord, des fugitifs et de l' « armée », avec résidence à Raouta. Le Comité est responsable devant l'Assemblée populaire, qui se réunit tous les mois, espèce de Parlement.

Le ravitaillement est assuré, comme fugitifs russes, par la Croix Rouge Américaine. Les finances sont fournies par les revenus des timbres-poste qui sont acceptés à égalité avec ceux de la Finlande pour la Finlande. Le Comité publie aussi son journal, qui est lu par les fugitifs, ainsi que par les habitants de l'autre côté du front.

La troupe n'est composée que de 2.000 hommes avec une batterie d'artillerie et 26 mitrailleuses. Les soldats ingermanlandais, anciens soldats de l'armée russe, sont des volontaires. Les officiers sont des Ingermanlandais et quelques Finlandais, pénétrés de sentiments antiallemands. Elle est bien équipée, ayant son uniforme à elle, bien instruite et disciplinée. Pendant l'existence du front Nord-Ouest, elle fut à la solde des Russes.

Après, ce fut le gouvernement finlandais qui la prit à sa charge (700.000 marks finlandais par mois), à des conditions spéciales : défense de la frontière contre les bolcheviks et obéissance à l'autorité finnoise. Ce qui rend toute la cause de l'Ingermanland dépendante de la politique finlandaise.

Ces derniers temps, les autorités finlandaises, en la personne du ministre Elander, exigent un changement de l'attitude des officiers en faveur de l'Allemagne, au risque de leur couper les vivres. C'est une menace qui peut ruiner toute la cause ingermanlandaise, soit par la suppression de l'armée, soit par son inféodation à la germanophilie, ce qui peut provoquer la fuite des âmes faibles en Sovdépie, c'est-à-dire la désagrégation de toute l'affaire. Les calculs des hommes compétents prévoyaient une dépense de un million de marks finlandais par mois pour s'émanciper de la férule finlandaise. (Note remise aux Alliés en juillet 1920 par E. SEMENOFF).

chevaleresque, il inspirait de la sympathie par sa foi fanatique dans la possibilité et le succès d'une croisade contre les bolcheviks...

Tombé par hasard entre les mains des bourreaux rouges, il fut l'objet de tortures raffinées. Les bolcheviks ont attaché leur malheureuse victime à un cadavre en décomposition et l'ont jeté ainsi dans une cellule obscure où Elvengren perdit la raison. A la pensée de cette horreur, je me rappelle, malgré moi, les paroles d'Elvengren disant que l'attitude du monde civilisé à l'égard de l'existence même des bolcheviks était la honte du xxe siècle.

La Pologne, — dont les soldats pendant la marche sur Kieff ont vu dans les souterrains des Tché-Ka des traces fraîches encore de crimes effroyables, devant lesquels pâlissent toutes les tortures historiques et qui se perpétraient sur des centaines de milliers de victimes, — la Pologne compatit de tout son cœur avec la Finlande fraternelle que des circonstances maudites obligent — ainsi que la Pologne — d'entretenir des relations diplomatiques avec les représentants de l'Antechrist.

Ces souvenirs d'un personnage officiel polonais me dispensent de caractériser la noble figure d'Elvengren, et j'aborde le récit d'un point d'histoire qui nous est commun, à Elvengren et à moi.

§

Libéré — par l'intervention du ministère des Affaires Etrangères de Finlande et du ministre de France à Helsingfors — du camp de concentration Lahti (Finlande), où, échappé d'Arkhangel, j'avais été interné avec dix civils et un millier de militaires, je vins à Helsingfors en avril 1920. Je renouai mes relations amicales avec des personnalités finlandaises en vue. Je fis deux conférences sur la lutte contre les Bolcheviks dans la région du Nord, pour la colonie russe, et une en français à la salle des Fêtes de l'Université d'Helsingfors, en présence des membres de la légation de France, pour les Finlandais et la colonie étrangère d'Helsingfors (titre : *Bolchevisme et Allemagne*). Grâce à ces conférences et à la publicité que leur donna la presse, beaucoup de personnes apprirent ma présence à Helsingfors, je reçus ainsi de nombreuses visites de gens qui venaient me voir pour parler de la « lutte européenne » contre le bolchevisme.

Un des premiers qui vint me voir fut le général Vassilkovsky, ancien commandant en chef de la circonscription militaire de Pétrograd (sous Kérensky), que j'avais connu avant le coup d'Etat bolcheviste.

J'avais gardé un vif souvenir de ma dernière rencontre avec lui dans le wagon du généralissime Korniloff, venu de la Stavka (Quartier général à Mohileff), le 3 août 1917, pour conférer avec le gouvernement (Kérensky) sur les réformes à introduire dans l'armée pour sauver la situation. Les deux wagons du généralissime étaient garés à la gare de Varsovie, à Pétrograd. Après la conférence avec Kérensky, le général Korniloff recevait les personnes qui avaient besoin de le voir dans son wagon de travail ; les salles d'attente, à manger, etc., se trouvaient dans l'autre wagon, attaché au premier.

Korniloff était occupé dans son compartiment de travail avec Savinkov ; Zavoïko, Aladiyne et moi (du Comité Korniloff) avec sa suite, nous attendions le généralissime à la salle à manger, ayant été invités à dîner avec lui avant son départ pour la Stavka, qui était fixé au plus tard pour minuit. Savinkov, alors sous secrétaire d'Etat à la guerre, s'entretenait déjà depuis plus d'une demi-heure avec Korniloff quand arriva le général Vassilkovsky, qu'on pria d'attendre dans le compartiment d'attente. La visite de Savinkoff se prolongeant, le général G., chef de cabinet du généralissime (officiellement : général pour missions spéciales), nous invita de la part de Korniloff à nous mettre à table sans l'attendre davantage. Le général Vassilkovsky resta seul dans le compartiment d'attente.

Je dis alors à G., avec lequel j'étais très lié : — Mon cher ami, nous ne pouvons cependant pas l'abandonner tout seul...

— Oh, vous savez, personne de nous ne l'aime ; on ne sait ce qu'il a dans le ventre (allusion à ses relations avec Kérensky, qu'on accusait depuis longtemps de « préparer la *place toute chaude* pour les bolcheviks »)...

— Qu'en sait-on ? répliquais-je. Puisqu'il vient voir le généralissime, c'est dans l'ordre du service et il est son hôte... Bref, à votre place, je l'inviterais à table.

— Alors, faites-le, vous, je vous en prie, au nom du généralissime, bien entendu. Placez-le cependant à côté de vous et occupez-vous-en à table, car les nôtres, vous le savez, n'en feront rien...

C'est ainsi que le général Vassilkovsky fut mon voisin de table dans le wagon du généralissime, le 3 août 1917, à la gare de Varsovie, à Pétrograd.

Nous causâmes alors, bien entendu, des événements du jour. Je n'ai jamais caché mes opinions, et devant le général, qui occupait un poste aussi important, j'exprimai ma manière de voir avec encore plus de franchise, si possible. Il se trouva que nous fûmes d'accord sur la manière de gouverner de Kérensky et sur l'urgence des réformes, préconisées par Korniloff. Lorsque, après le dîner, le général Vassilkovsky passa dans le wagon du généralissime, nous nous séparâmes dans les meilleurs termes.

Je ne fus donc nullement étonné, en mai 1920, de sa visite.

§

Dès la première rencontre, il me mit au courant de ce qu'il faisait à Helsingfors, en Russie Blanche et dans les « limitrophes ».

Il avait fait parvenir aux Gouvernements alliés, le 3 janvier 1920, un *mémorandum* exposant la situation en Russie, le danger du bolchevisme pour l'Europe et la civilisation, adjurant les Alliés de sauver du bolchevisme l'Est Européen et avec lui toute l'Europe en agissant d'après les principes de la Société des Nations en général et par rapport à la Russie Blanche en particulier. La Russie Blanche, soulignait-il, occupant une superficie de 258.000 kil. carrés et peuplée de 15 millions d'habitants (12 millions de Blancs Russes et 3 millions d'autres nationalités, Russes, Polonais, Juifs, etc.), présentait une entité ethnologique et politique à part et comprenait les régions de Minsk, Mohileff, Smolensk, celle presque tout entière de Witebsk, etc. C'étaient les perturbations révolutionnaires, les intrigues allemandes qui avaient amené le démembrement de la Russie Blanche ». Le général indiquait les moyens de la reconstituer et donnait ceux qu'il préconisait pour la réalisation de son plan.

Il se faisait fort de constituer une armée pour rétablir l'unité nationale de la Russie Blanche (Ruthénie Blanche) et donnait les détails stratégiques, militaires et politiques de son projet.

Je n'entrerai pas ici dans ces détails. J'ajouterai seulement que le plan n'était pas chimérique. Il me confia que les éléments d'une armée blanc-russienne existaient déjà, il me fit connaître ces éléments et parmi eux me cita la petite armée ingermanlandaise d'Elvengren.

— D'ailleurs, Elvengren, avec lequel nous travaillons, veut vous voir et vous expliquera lui-même la situation.

Le général Wassilkovsky, m'amena ainsi le Colonel Elvengren, qui portait l'uniforme finlandais, car sa petite armée ingermanlandaise existait encore ; mais le gouvernement finlandais, ayant vaincu les rouges et négociant un *modus vivendi* avec Moscou, allait licencier l'armée de l'Ingermanland, ce dont il avait déjà prévenu le colonel Elvengren.

Si pour le général Wassilkovsky il s'agissait d'obtenir des Alliés des subsides pour l'armée blanc-russienne et les opérations futures en vue de la création d'une Russie-Blanche indépendante, pour Elvengren il s'agissait de garder sa petite armée comme un barrage antibolcheviste à la frontière même de la Russie bolcheviste ; aussi cherchait-il partout des fonds pour soutenir ses 2.000 hommes et les conserver comme un des éléments de l'armée à créer du général Wassilkovsky.

Dès la deuxième ou troisième rencontre, Wassilkovsky et Elvengren m'initièrent à tous les détails du plan que je pouvais considérer comme le plan commun. Wassilkovsky, natif de la Russie Blanche, me montra les « délégations » et le « pouvoir » de la *Rada* (Diète) blanc-russe dissoute et d'autres groupements blancs-russiens qui le reconnaissaient comme commandant en chef de l'armée et membre du futur gouvernement blanc-russien.

Puisque j'allais partir d'Helsingfors pour « l'Europe » (Londres, Paris), il me proposa d'entrer comme membre dans le Comité d'Action Nationale et de le représenter en Europe.

C'est dans ce sens que nous élaborâmes à quatre, le général Wassilkovsky, le colonel Elvengren, le professeur A... et moi, une *Convention* pour l'action future de notre Comité. Nous la signâmes, le général, Elvengren et moi. Wassilkovsky et Elvengren me délivrèrent un pouvoir en règle pour mon action en Europe.

Nous rédigeâmes en même temps un nouveau Mémorandum à l'adresse de l'Entente, que Wassilkovsky remit aux Anglais et moi à l'attaché militaire de France, qui restait encore à Helsingfors après le départ de la mission militaire français spéciale. (Mémorandum daté du 26 mai 1920 à Helsingfors.) Déjà, à Helsingfors en causant avec des personnalités compétentes, j'avais appris le détachement de plus en plus grand des gouvernements alliés de la cause russe. Arrivé à Londres, où je passai l'été 1920, je compris que l'initiative de Wassilkovsky et d'Elvengren n'avait aucune chance d'aboutir. Au point de vue officiel, Lloyd George n'avait

qu'une idée : *composer avec les bolcheviks*, et tous les Anglais russophiles (diplomates, militaires, fonctionnaires, jusqu'au chef même de l'*Intelligence Departement*) tombaient en disgrâce ; au point de vue non officiel, dans la coulisse, on n'avait affaire et on ne causait qu'avec Savinkoff : aventure qui coûta beaucoup d'argent aux Alliés et beaucoup de victimes et de sang aux Russes et qui ne pouvait que finir lamentablement pour tout le monde...

Je fis part de la situation à Wassilkovsky et à Elvengren. Le plan ingénieux et réalisable de Wassilkovsky (dont Wassilkovsky, Elvengren et moi nous fîmes part au ministre des Affaires Etrangères d'un des Etats limitrophes) tomba. Je ne revis plus mes amis, si ce n'est Elvengren lors de son passage à Paris, il y a 2 ans — un peu vieilli, mais toujours alerte partisan de la Monarchie, — « seul salut de et pour la Russie ».

Depuis, plus rien ni sur lui, ni sur Wassilkovsky, — jusqu'à la lugubre nouvelle de la fusillade des vingt, dont Elvengren, et un petit post-scriptum que je trouve ces jours-ci dans les journaux russes de Paris sur la décision du Gouvernement Esthonien d'expulser quelques émigrés, russes dont le général Wassilkovsky.

Je veux espérer pour l'honneur de l'Esthonie que cette dernière nouvelle n'est pas exacte et que le Gouvernement esthonien ne sera jamais en rien mêlé — la roue de l'histoire retournera un jour, — aux épisodes honteux et sanglants de la barbarie bolcheviste.

E. SÉMÉNOFF.

LETTRES ALLEMANDES

Comte Hermann Keyserling : *Menschen als Sinnbilder* (Hommes-symboles), Otto Reichl, Darmstadt. — Maurice Boucher : *La philosophie de Hermann Keyserling*, Les éditions Rieder, Paris. — Lic. Dr Heinrich Adolph : *Die Philosophie des Grafen Keyserling*, Verlag Straker und Schroder, Stuttgart.

On sait le succès qu'a trouvé naguère auprès du public allemand le *Journal de voyage d'un philosophe*, publié au lendemain de la guerre par le comte Hermann Keyserling. Ce livre paraissait bien à son heure. Depuis plus d'un demi-siècle, la certitude de la victoire allemande avait été pour tous les Allemands un axiome intangible. Savants, professeurs, industriels, armateurs aussi bien qu'officiers et stratèges, avaient à l'avance et à qui mieux mieux « mécanisé » cette victoire, et le peuple, dans son

entier, était entré au service de cette gigantesque mécanique : il la « voulait ». Si jamais événement a été prédit avec la certitude quasi mathématique d'une formule algébrique ou d'une révolution astronomique, c'est bien celui-là. Or, c'est juste le contraire de ce qu'on attendait qui s'est produit.

Voilà l'heure fatidique où a paru le *Journal de voyage* du philosophe. On voulait maintemant « autre chose » que cette science décevante, que cet outillage destructeur, que cette organisation mensongère de la Matière et de la Force ; autre chose que cette immense duperie. Et l'on fut émerveillé de la virtuosité avec laquelle ce hobereau balte, un beau jour transformé en philosophe « globe-trotter », avait su dépouiller, déjà bien avant la catastrophe, les préjugés de sa caste et de son âme occidentale, pour entrer de plein pied dans ces civilisations asiatiques où s'exprimait un tout autre sens de la vie, une attitude diamétralement opposée de l'expérience spirituelle et de la spéculation humaine. Au milieu du chaos européen, c'était comme un message d'apaisement et de réveil spirituel, venu de ce monde lointain, si différent du nôtre.

On ne peut s'empêcher de regretter que cette carrière de philosophe explorateur se soit arrêtée si brusquement chez Keyserling après la publication de son *Journal de voyage*. Car ce livre est de beaucoup son meilleur ; c'est même le seul qu'il ait vraiment « composé » et qui ait répondu chez lui à un besoin profond, à un appel intérieur patiemment attendu. Ce qu'il a publié depuis — et les volumes se succèdent avec une rapidité déconcertante — ce ne sont plus que des improvisations hâtives, dictées par de toutes autres opportunités. C'est qu'en effet, le globe trotter d'antan qui rêvait de finir ses jours dans quelque couvent japonais, est devenu une façon de « bonze » européen, le fondateur de l'Ecole de sagesse de Darmstadt. Sans grand enthousiasme, à ce qu'il prétend, au moins dans les débuts. Mais comment résister aux insistances d'un groupe de fidèles qui déjà saluait en lui un nouveau Messie, et aux invitations d'un Mécène princier que la Révolution allemande avait brusquement rendu à la vie privée ? Sans compter que la question financière, il l'avoue franchement, devenait pour lui singulièrement pressante. « Ainsi ma détresse personnelle, dit-il, fut la porte par où j'accédai à la conscience de ma mission ». Aussi s'étonne-t-on un peu de lui voir faire,

aussitôt après, avec tant de complaisance, étalage de cette mission d'animateur, si accidentellement découverte, énumérer les dons exceptionnels qu'elle a déjà éveillés en lui et se ranger tout de go parmi ces **Hommes-symboles,** — c'est le titre de son dernier livre, — où s'incarnent les problèmes centraux de l'histoire de l'humanité. Peut-être sera-t-on tenté de reconnaître dans ce ton vaticinant, qui s'allie d'ailleurs chez lui avec un goût très prononcé pour la réclame, une des manifestations de cet esprit de présomption qui, depuis Nietzsche, est devenu de style courant dans la spéculation allemande. Mais il y a chez Keyserling autre chose encore. Il nous dit que, dès son jeune âge, deux hérédités se sont partagé sa vie : par l'une il se sentait apparenté à toute une lignée d'esprits méditatifs, hommes d'études ou artistes ; l'autre au contraire faisait de lui le rejeton d'une race de hobereaux aux instincts violents, avec, de plus, une infiltration de sang mongolique qui entretenait dans son sang une constante fièvre barbare. C'est ce qu'il appelle le côté *condottiere* de sa nature, qui se traduit par des poussées d'aristocratisme aigu, alternant avec des accès de bolchevisme destructeur. Or ces deux héritages ne semblent pas avoir réussi à s'équilibrer chez lui selon une formule stable et nous voyons ce maître de la sagesse répugner dès le début à toute discipline méthodique de la pensée.

Cela apparaît déjà dans cette espèce d'agitation maniacale qui est la marque propre de sa pensée et de son style. Il est peu d'écrivains aussi prolixes et aussi diserts que cet apôtre du recueillement et du silence. C'est un chaos en perpétuelle effervescence (il s'en félicite d'ailleurs). Mais il est permis d'ajouter que ce n'est rien moins qu'un « chaos d'idées claires ». Cette attitude d'esprit qui, chez lui, est fondamentale, s'accuse nettement dans un de ses premiers essais, intitulé *Schopenhauer le Déformateur*. Ce que le hobereau philosophe déteste chez Schopenhauer, ce fils de marchands, c'est d'abord un cerveau tout plébéien, lucide, clair, bien ordonné, c'est le pessimiste clairvoyant, ennemi juré de tous les marchands d'orviétan philosophique. C'est surtout le philosophe selon la formule classique, le constructeur qui a voulu faire de son œuvre une « doctrine » où tout se tient, s'enchaîne et est à sa place.

Totum ponere! Dans cette préoccupation d'architecture, quel artifice trompeur et quel défaut de jaillissement créateur, de

génialité improvisatrice! Car pour Keyserling, l'unique méthode en philosophie — si l'on peut encore parler ici de « méthode » et de « philosophie » — c'est la *Sinngebung*, c'est-à-dire « la compréhension et l'expression des significations spirituelles », c'est ce relativisme transcendant qui consiste à entrer dans tous les points de vue, dans toutes les pensées, à parler tous les langages à la fois, à se comporter comme une sorte de Fregoli universel. Ce que nous appelons « vérité », n'est-ce pas un préjugé occidental? Ainsi que l'écrit M. Heinrich Adolph, dans sa récente étude *Die Philosophie des Grafen Keyserling* : la philosophie, ainsi entendue, se confond avec la *virtuosité* pure :

De même que le peintre se sert de couleurs et le musicien de sons, le philosophe utilise pour ses compositions les représentations, les concepts, les systèmes, afin d'y incorporer une *teneur spirituelle* (1)... Plus il apporte de virtuosité dans le maniement de cet alphabet conceptuel, plus il met de fantaisie dans la création libre de ses symboles, et plus il se rapproche de la vérité, plus il se découvre véritable artiste.

Nous connaissons déjà cette « musique ». Elle a été exécutée jadis, et avec une maîtrise incomparable, par les premiers romantiques allemands, par les jeunes collaborateurs de l'*Athenaeum* : Novalis et Frédéric Schlegel. M. Heinrich Adolph l'appelle *la philosophie de l'expressionnisme*. Nous y verrions plutôt la formule éternelle de tout dilettantisme en philosophie.

Et on en pourrait dire autant de l'enseignement donné à l'Ecole de Sagesse. M. Maurice Boucher, dans sa très fine et pénétrante étude de la **Philosophie de Hermann Keyserling**, a défini la nouveauté de cette école en ces termes : c'est la première école où l'on ait songé à donner un enseignement *sans contenu*. Que voilà en effet une nouveauté bien paradoxale et dont aucun maître ne s'était avisé jusqu'à cette heure! A l'Ecole de Sagesse on n'*enseigne* rien, simplement parce qu'on y *comprend* tout et que d'emblée on y perçoit « la signification spirituelle » de toute chose. On y comprend la science mieux que ne font les savants, l'art mieux que ne font les artistes, la politique mieux que ne font les hommes d'Etat et l'Economique mieux que ne font les économistes. Quelle science universelle, dira-t-on peut-être! Erreur profonde! Il s'agit bien de science! La science est une discipline subalterne, qui n'a rien à voir avec l'Esprit.

(1) Nous empruntons ce terme au livre de M. Boucher.

Elle s'enseigne « mécaniquement » et peut s'apprendre « bêtement ». « S'en tenir aux données de la science et à ce qu'on appelle la vérité scientifique, écrit M. Boucher, interprète de Keyserling, c'est se fermer volontairement la vue sur tout ce qu'il y a de spirituel dans notre univers. » Quant à la discussion, elle est une occupation profane et stérile qui doit être bannie de ce Temple de la Sagesse : loin d'éclairer les esprits, elle les rend plus obstinés et plus opaques ; elle intercepte le fluide. Or, il s'agit ici essentiellement d'une opération de *magie* supérieure. Rassemblez dans un champ magnétique commun les types d'humanité les plus élevés et les plus disparates et vous verrez, par une sorte de rayonnement fluidique ou de contagion spirituelle, des organes de perception nouveaux naître spontanément, en même temps que, grâce à cette loi de polarité universelle qui fait que les contraires se complètent et que les extrêmes s'attirent, se réaliseront des synthèses imprévues d'humanité supérieure. Jésus-Christ se combinera avec Lénine. Les impondérables bismarckiens se marieront avec des effluves bouddhiques. Les atomes crochus du « chauffeur » à l'américaine, roi du volant, iront s'agréger à ceux du fakir hindou, figé dans son extase. Que le bolchevisme — puisque c'est là sa vraie mission — éveille les fourmilières asiatiques à la civilisation industrielle du « chauffeur », au matérialisme économique de l'Occident, en même temps que, de son côté, l'Ecole de sagesse infusera aux nouveaux potentats de l'Occident, aux grands capitaines de l'industrie, le sens asiatique des réalités et des teneurs spirituelles : ainsi s'accomplira la synthèse de l'Occident et de l'Orient, prélude indispensable de l'humanité future.

Ce qu'il faut donc, à l'heure actuelle, c'est avant tout des *prophètes*. Car il suffit que le Sage entrevoie un Sens spirituel nouveau ou qu'il anticipe une synthèse encore inconnue d'humanité pour que tôt ou tard sa vision se réalise dans l'alphabet des faits. Malheureux économistes, qui ne vous attachez qu'à « la configuration empirique du devenir », qui suez sang et eau pour résoudre les irréductibles antinomies du capital et du salariat ! Que ne vous élevez-vous jusqu'à cette compréhension directe des significations spirituelles, jusqu'à cette vision qui, anticipant l'avenir, en l'exprimant le contraindra à apparaître ! Du coup, tous les problèmes seront sinon résolus, du moins liquidés, périmés :

Le jour où les malaises sociaux seront *considérés,* ainsi qu'ils devraient l'être, *à peu près comme on considère* les troubles de digestion, il n'y aura plus de « question sociale » d'apparence insoluble, mais une simple question d'hygiène...

Le jour viendra où l'humanité... etc., etc...

Prenons garde toutefois que, dans le camp même des prophètes, la concorde est loin de régner. Car il y a les annonciateurs de bonnes nouvelles et les prophètes de malheur. Voici par exemple l'auteur du fameux livre intitulé le *Déclin de l'Occident* (livre à peu près contemporain du *Journal de Voyage d'un philosophe*) — Oswald Spengler, un prophète lui aussi. Dans la galerie des Hommes-symboles, Keyserling fait une honorable place à ce confrère atrabilaire, tout en nous expliquant son cas particulier. Spengler, nous dit-il, c'est un « passiviste », c'est « l'homme des réalités exactes » — *der Tatsachenmensch.* De son éducation de mathématicien il a conservé l'habitude de ne raisonner que sur des données précises, de ne considérer que des enchaînements rigoureux et d'interpréter le futur en fonction du passé. De là les symptômes de vieillissement, d'artério-sclérose sénile qu'il découvre partout dans le monde occidental d'aujourd'hui. Keyserling lui, au contraire, se sent incroyablement jeune, presque un nouveau-né — *quasi modo natus.* Pareillement il lui semble que le monde est seulement en train de naître et que les délais de l'histoire de l'humanité commencent à peine de courir. Peut-on parler ici de répétitions et de lois ? A tout le moins, toutes les surprises sont encore possibles. — Je ne sais qui disait que la découverte que c'était le même soleil, et non un soleil nouveau qui se levait chaque matin, constituait une des plus fécondes découvertes de l'astronomie. Mais c'est peut-être là un simple préjugé de la science occidentale, hypnotisée par l'illusion surannée d'un univers statique et mécanisé. A l'Ecole de Sagesse, où l'on est en communication plus directe avec le dynamisme créateur, à chaque saison nouvelle on annonce et on « lance » un soleil nouveau.

« Méfiez-vous des hommes pittoresques ! » a dit Nietzsche. Le comte Keyserling est sans contredit un des hommes les plus pittoresques de notre temps. C'est à cela qu'il doit pour beaucoup sa puissance de séduction. Non, certes, que ses écrits soient bien attrayants. Ils sont plutôt rébarbatifs et mal composés. Et lorsque sera enfin devenue étale la vague de prophétisme qui, en ces der-

nières années, a déferlé sur l'Allemagne, on s'apercevra sans doute que quelques fragments philosophiques de Novalis, quelques aphorismes de Nietzsche ou quelques pages de Bergson renferment, à l'état condensé, plus de « teneur spirituelle » authentique que ces interminables digressions. Mais « l'homme » chez lui est intéressant. Il est de bonne compagnie, il a des manières de grand seigneur et il possède un sens prodigieux de la mise en scène. Tel quel, il a piqué la curiosité des reporters, il a même exercé la verve des caricaturistes. Et cela aussi a paru une « nouveauté » dans cette Allemagne qu'on se figure, bien à tort, être toujours un pays morose, uniformément peuplé de solennels pédants.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

OUVRAGES D'HISTOIRE. — Gonzalo Bulnes : *Guerra del Pacifico* (troisième et dernier volume), Imprimerie « Universo », Valparaiso. — Hugo D. Barbagelata : *Para la Historia de America*, « Agencia General de Libreria », Paris. — Alcides Arguedas : *Historia de Bolivia*, Lopez Robert et Cie, Barcelone. — Roberto Leviller : *Nueva Cronica de la Conquista del Tucuman*, éditions de « Nosostros », Buenos-Ayres. — Mémento.

La littérature proprement dite se développe aujourd'hui avec tant de vigueur en Amérique espagnole que les recueils de vers, les romans, les livres de critique publiés sont très nombreux. Dans ces chroniques, consacrées spécialement à cette littérature, la place fait donc défaut pour traiter sans retard des livres d'un autre genre : d'idées, de science, d'histoire, qui paraissent en nombre également croissant. Ainsi, je n'ai pu depuis longtemps consacrer une chronique aux **Ouvrages d'histoire**, bien qu'il y ait actuellement dans les républiques hispano-américaines de nombreux écrivains de ce genre, qui publient souvent des livres dignes de toute considération.

Gonzalo Bulnes, Chilien, est un des historiens les plus remarquables du continent. Consciencieux et méthodique, aussi soigneux de la documentation que de la juste estimation du passé, il a fait une œuvre longue et solide, d'un grand intérêt national. Il a publié d'abord plusieurs ouvrages complets et révélateurs, sur divers conflits ou guerres sud-américaines : *Historia de la Campaña del Peru en 1833*, *Historia de la Expedicion libertadora del Peru* (deux volumes), *Ultimas campañas de la*

Independencia del Peru, Chile y la Argentina, un debate de 55 años. Puis il nous a donné un ouvrage intégral sur le conflit armé le plus important de l'Amérique du Sud, dont les conséquences se font encore sentir : l'histoire de la **Guerra del Pacifico**. Dans les deux premiers volumes, dont je me suis occupé déjà, se servant d'une abondante documentation et avec le plus grand discernement, il traite de l'origine du conflit qui a provoqué cette guerre, de la véritable cause de la rupture des hostilités et des deux grandes étapes de la lutte. Dans le dernier volume, il nous parle avec autant de précision et de clarté de l'occupation du Pérou par les troupes chiliennes et du traité de paix. Cette occupation fut longue et ennuyeuse, parce que le vainqueur se trouva devant un peuple désorganisé par la déroute et qu'il ne savait pas avec qui s'entendre. Le Président du Pérou, Pierola, s'était retiré dans l'intérieur du pays et se refusait à traiter sur les bases proposées par le vainqueur. Les notables du Pérou constituèrent alors un gouvernement provisoire destiné à faire la paix. Mais ce gouvernement entra bientôt en relations avec une institution de crédit européenne qui avait des intérêts dans le pays, laquelle lui promit des fonds pour payer une indemnité en argent, et il s'adressa au gouvernement des Etats-Unis, sollicitant une intervention qui devait devenir désastreuse pour l'Amérique latine : quelques années après, elle devait coûter à Cuba l'indépendance à laquelle ce pays avait droit. Le secrétaire d'Etat des Etats-Unis, J. Blaine, qui a été « un des hommes les plus discutés de son temps », entra dans la combinaison et intervint dans le conflit avec une morgue et une rapacité impérialiste surprenantes à cet instant. Mais quelque temps après, Blaine fut remplacé par F. Frelinghuysen, homme politique qui « suivait la tradition de Washington », qui dénonça ces manœuvres et se proposa de n'intervenir entre les deux peuples souverains que d'une manière amicale. L'envoyé des Etats-Unis, W. Trescot, acquiesça alors à la cession au Chili de Turapaca, dont la population était de 80 o/o chilienne, et quant à Tacna et Arica, que ce pays désirait « comme garantie de la situation créée par la guerre », il proposa que son acquisition se fît par achat. Le gouvernement du Chili insinua à celui de Bolivie qu'il lui céderait à son tour Tacna et Arica s'il se décidait à traiter séparément. Mais le président de ce dernier pays refusa de se

séparer de son allié, et le vice-président provisoire du Pérou repoussa la proposition du représentant des Etats-Unis. Ainsi, l'occupation se prolongeait, et de toutes parts on laissait entendre que le Chili ne voulait pas retirer ses forces du Pérou. Or, le président du Chili, au contraire, désirait rappeler au plus tôt son armée, qui avait à repousser les fréquentes agressions des différents caudillos et à supporter les épidémies du pays tropical. Heureusement, lorsque la paix semblait le moins réalisable, le général péruvien Iglesias, affligé de la situation de son pays, lança un manifeste condamnant l'attitude de ses compatriotes et déclarant qu'il était nécessaire de s'entendre avec l'ennemi victorieux. Les caudillos furent indignés de sa proposition. Mais les troupes de l'un d'eux, Caceres, furent défaites par l'armée chilienne qui prit ensuite Arequipa, où le vice-président provisoire s'était retranché. Les représentants d'Iglesias entrèrent alors en pourparlers avec celui du Chili. Ils convinrent de céder Turapaca, et désirant, en ce qui concerne Tacna et Arica, une solution moins péremptoire que la vente, l'un d'eux, Lavalle, proposa l'occupation de ces territoires par le Chili pendant dix ans, à la fin desquels un plébiciste déciderait s'ils doivent rester en son pouvoir ou bien revenir au Pérou, ce que le gouvernement chilien accepta. Tel fut le traité d'Ancon. Le représentant du Chili avait demandé que la forme du plébiscite fût fixée, mais le président de son pays ne l'avait pas cru nécessaire. Grave erreur, sans doute. Car la nouvelle génération péruvienne qui devait procéder au plébiscite pourrait ne pas s'occuper de l'esprit de ce traité, mais de sa lettre, comme il est arrivé. La Bolivie, qui n'avait pas encore voulu traiter, se décida enfin à envoyer à Santiago ses délégués, qui demandèrent la cession de Tacna et Arica. Mais comme ces territoires lui avaient été offerts pour qu'elle traitât avant le Pérou, le président du Chili se refusa à les lui céder. On convint alors d'une trève indéfinie qui dura jusqu'en 1904, année où les deux pays signèrent définitivement la paix. Bulnes narre toutes les péripéties compliquées de ces négociations en s'appuyant sur une documentation aussi abondante qu'inattaquable. Il démontre les manœuvres de l'intervention de Blaine avec les actes de son représentant au Pérou, avec les paroles de Trescot à son retour aux Etats-Unis, et il élucide le véritable esprit du traité d'Ancon par des lettres d'Iglésias et de

Lavalle et par les actes de l'un et de l'autre. Puis il témoigne d'une certitude de jugement, d'une impartialité qui le conduisent à désapprouver certaines actions de ses compatriotes. Ainsi, il condamne la conduite du chef de l'expédition à Junin, et approuve le général qui le destitua, censure la manière trop violente avec laquelle on réprimait les guerrillas et il traite sévèrement les employés chiliens placés dans l'administration du Pérou, qui voyaient avec plaisir l'occupation se prolonger. Bulnes a rendu avec ce livre un véritable service aux pays qui prirent part à la lutte et en général à l'Amérique espagnole.

Je conclus ces pages, dit-il en terminant, par un vœu qui s'élance de mon cœur de Chilien et Américain. La famille s'est constituée pour que ses membres s'entr'aident dans les traverses de la vie. L'Amérique est une famille. Les nations qui la forment sont unies par la communauté de destins, de devoirs et de responsabilités dans le présent et dans l'avenir. Qu'elles ne l'oublient pas, déployant les uns et les autres de la magnanimité qui cicatrise les blessures, qui allège les douleurs passées et qui ouvre pour tous un avenir de lumière et de justice.

Il n'est pas douteux que si les peuples encore en litige s'inspiraient des enseignements de cette Histoire, ils n'arriveraient à s'entendre et à établir définitivement l'union de l'Amérique du Sud, si nécessaire actuellement. Bulnes est un homme de ce Chili d'hier, dont J. E. Rodo disait qu'il était l'exemple de l'Amérique du Sud. Malgré son âge, ses occupations d'homme politique et de diplomate, il cultive les études historiques comme un apostolat. La dernière fois où je le vis, il me dit qu'il se proposait d'écrire une histoire de Bolivar. On a déjà beaucoup écrit sur le grand héros de l'Indépendance, mais il est certain qu'une étude de cet historien si consciencieux et si perspicace serait le livre définitif.

Hugo D. Barbagelata, Uruguayen, s'est fait remarquer comme un historien investigateur et minutieux qui, tel que l'a dit José E. Rodo, montre « un enthousiasme passionné pour ce que l'histoire renferme de majestueuse épiphanie d'un culte national, de communion sympathique d'un sentiment collectif ». Après avoir publié deux petits livres intéressants, *Paginas sudamericanas*, *Bolivar y San Martin*, il nous a donné un ouvrage sur le héros national de son pays, qui est une contribution d'une grande

importance à l'histoire de l'émancipation de l'Amérique espagnole : *Artigas y la Revolution Americana*. Contrairement à ce qui est arrivé aux autres héros de la Révolution, José Gervasio Artigas, bien que considéré par les Uruguayens comme le père de leur Patrie, n'était pas connu sur le continent dans sa véritable signification, à cause des bruits malveillants répandus par ses ennemis. Barbagelata nous le présente en toute sa grandeur, comme chef des milices de son pays, comme *caudillo* de l'indépendance, comme homme d'Etat clairvoyant, comme citoyen fort et digne dans les guerres contre les invasions anglaises, dans sa lutte contre l'Espagne, contre Buenos-Ayres et contre le Portugal, dans ses fameuses « Instrucciones del año XIII », dans son long exil au Paraguay enfin. D'autres historiens uruguayens avaient écrit sur Artigas, mais personne ne lui avait consacré une étude comme celle de Barbagelata. On peut donc dire que celui-ci est parvenu à placer le héros national de l'Uruguay au rang élevé qui lui revient : à côté des grands capitaines de l'Indépendance, les Bolivar, les San Martin, les Sucre, les O'Higgins. Dernièrement, Barbagelata a publié un volume composé de quelques études historiques et d'un choix de ses chroniques sur la guerre européenne : **Para la Historia de America**. C'est un apport important d'éléments historiques sud-américains, en même temps qu'un témoignage d'adhésion à la cause de la latinité, personnifiée par la France. L'auteur y affirme son culte pour l'histoire de l'Amérique et son amour pour la souche latine et le génie français. Cet historien est un travailleur enthousiaste en faveur de la culture hispano-américaine et du rapprochement de l'Amérique espagnole et de la France. Outre deux études en français, *L'Influence des idées françaises dans la Révolution et dans l'évolution de l'Amérique espagnole*, *Napoléon et l'Amérique espagnole*, il a publié un recueil de *Pages choisies* de José Enrique Rodo (traduction de F. de Miomandre), précédées d'une étude sur le grand écrivain, en même temps qu'il a réuni les lettres (malheureusement pas toutes les plus importantes) de Ruben Dario et de Rodo, et qu'il a édité, divers livres choisis, hispano-américains et brésiliens. Il faut beaucoup attendre de la ferveur et de l'activité de cet écrivain.

Alcides Arguedas, Bolivien, qui écrit (je l'ai déjà dit) une **Historia de Bolivia** depuis l'Indépendance jusqu'à nos jours, a

publié le 2e et le 3e volume de son ouvrage : *Los Caudillos Letrados, La Plebe en Accion*. Mais c'est dans une autre chronique que je pourrai parler en détail de cette histoire aussi étendue qu'importante. De son côté, Roberto Leviller, Argentin, publie une **Nueva Cronica de la Conquista del Tucuman**, dont il vient de faire paraître le 1er volume. Mais c'est aussi dans une autre occasion que je consacrerai à cet ouvrage, plein de vues et de documents nouveaux, le commentaire qu'il mérite.

Mémento. — Rafael Heliodoro Valle : *El convento de Tepotzotlan*, édition du Museo Nacional, Mexico. Histoire et description de ce couvent fameux, merveille de l'art du Mexique colonial, écrites par un auteur qui est un érudit et un poète. — Isaac Barrera : *Quito Colonial*, Imprimerie Nationale, Quito. Etude très curieuse des mœurs et des Lettres de l'Equateur pendant le xviiie siècle et le début du xixe, qui rend admirablement bien l'atmosphère et l'esprit du pays et de l'époque. — Ricardo Donoso : *Don Benjamin Vicuna Makenna, su vida, sus escritos y su tiempo*, « Imprenta Universitaria », Santiago (Chili). Remarquable étude sur cet écrivain fameux et son époque, dans laquelle l'auteur se révèle comme un chercheur et un critique peu communs. — Cornelio Hispano : *El libro de Oro de Bolivar*, Garnier, Paris. Episodes très expressifs de la vie du Libérateur, que l'auteur a souvent empruntés à d'autres historiens. — Alberto Carvajal : *Benalcazar y otros ensayos*, Carvajal et Cie, Cali. Curieux travail sur des hommes et des faits fameux. — Andres Ponte : *Bolivar y otros ensayos*, « Cosmos », Caracas. Recueil plein de faits intéressants sur le Libérateur et son ascendance. — O. Mendez Pereira : *Justo Arosemena*, Imprimerie Nationale, Panama. Etude remarquable sur cet illustre homme d'Etat et historien colombien. — Manuel Dominguez : *El dorado*, Rodriguez Giles, Buenos-Ayres. Curieux travail sur la véritable situation géographique du fameux pays de l'or. — J. J. de Abreu y Lima : *Resumen historico de la ultima ditadura del Libertador Simon Bolivar*, « O Norte », Rio de Janeiro. — J.-M. Carbonell : *Mannel Sanguily*, « El Siglo XX », La Havane. Nous reparlerons de quelques-uns de ces livres. — Guillermo Viviani Contreras : *Sociologia Chilena*, Nascimento, Santiago (Chili). Etude très intéressante sur l'état social du Chili et sur les moyens de l'améliorer. — C. Sanchez Viamonte : *Del Taller Universitario, Derecho Politico*, Editions de « Sagitario ». Deux livres plein d'idées neuves, fort intéressants. Nous reparlerons aussi de ces ouvrages. — *La Campana de Palo* est un périodique mensuel de lettres et de polémique, très vivant et très sympathique, qui paraît à Buenos-Ayres. Dans un des derniers numéros, nous trouvons une enquête sur le plus mauvais livre argentin de 1926.

L. Lugones, R. Rojas, H. Quiroga, Martinez Zuviria, N. Coronado, A. Storni, A. Hidalgo, J. L. Borges répondent que ce plus mauvais livre est *Zogoibi* de Enrique Larreta. Est-il possible?

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

André Siegfried : *Les Etats-Unis d'aujourd'hui*, A. Colin. — André Tardieu : *Devant l'obstacle, l'Amérique et nous*, Emile-Paul. — J. Hirsch : *Das amerikanische Wirtschaftswunder*, Berlin, S. Fischer. — J.-L. Chastanet : *L'Oncle Shylock*, E. Flammarion.

M. André Siegfried, dans un gros volume qui se recommande par une exposition claire et bien raisonnée, a entrepris de nous faire comprendre **Les Etats-Unis d'aujourd'hui**, qu'il connaît si bien et que nous avons tant intérêt à bien connaître. Il décrit, sous ses différents aspects politiques, religieux et économiques, cette société où « la notion d'efficacité dans le rendement » a remplacé l'individualisme d'autrefois. En le lisant, on comprend l'évolution de la société américaine et on entrevoit ce qu'elle sera peut-être demain.

Analogue au livre de M. Siegfried, non moins clair et aussi remarquablement raisonné est le nouveau volume de M. Tardieu : **Devant l'obstacle : l'Amérique et nous**. Jadis Commissaire général des affaires de guerre franco-américaines, M. Tardieu a vu l'utilité d'éclairer les deux peuples sur les efforts et les sacrifices faits par chacun d'eux, et il sait trouver pour en convaincre des arguments irrésistibles. Tel celui-ci : « Pendant les 32 mois de la neutralité, la France, en payant 7 o/o (et parfois 11 et 12 o/o), n'avait trouvé dans les banques de New-York que 685 millions de dollars et s'était endettée envers la Grande-Bretagne. Pendant les 20 mois suivants, elle recevra [du gouvernement américain] 2.985 millions de dollars à moins de 5 o/o ». C'est une réponse décisive à ceux qui ne voient dans notre dette américaine que le solde d'affaires profitables faites par les prêteurs. Aux Etats-Unis d'ailleurs, les populations avaient eu de bonne heure mauvaise opinion de nous et la masse populaire a cru que « l'armée américaine avait dû payer loyer pour les tranchées qu'elle occupait en France ». On comprend que des populations qui avaient une telle idée de notre avarice aient été indignées par notre retard à approuver l'arrangement relatif à nos dettes.

Ecrit dans un tout autre but que l'ouvrage de M. Tardieu, celui de M. Julius Hirsch sur **Le Miracle économique américain** expose plus en détail que celui de M. Siegfried le prodigieux développement *économique* des Etats-Unis. C'est un travail bourré de statistiques et écrit par un témoin oculaire.

L'Oncle Shylock ou l'impérialisme américain à la conquête du monde, pamphlet de M. J.-L. Chastanet, député de l'Isère, fait un triste contraste avec ces trois excellents ouvrages. C'est une compilation des calomnies stupides qui ont eu cours dans la presse depuis 3 ou 4 ans. Triste produit d'imaginations fausses, il montre où a pu arriver un courtier électoral qui ne paraît pas avoir compris un seul instant que son livre, aussi faux que malfaisant, serait utilisé contre nous par la propagande allemande. Les journaux viennent de nous apprendre qu'elle disposera, en 1927, de 66 millions de francs. Le livre de M. Chastanet sera une bonne aubaine pour elle.

ÉMILE LALOY.

MÉMENTO. — *Abendland, deutsche Monatshefte*, Köln, Gilde-Verlag 2e année, 1926, n° 2 : Les Catholiques dans la vie internationale, par le chancelier I. Seipel (ils doivent enrichir la morale catholique des principes qui régissent la vie nationale et internationale) ; Révision des conceptions sur la guerre, par Don L. Sturzo (la guerre est un mode d'assurance qui correspond à une civilisation inférieure). — *L'Année politique française et étrangère*, Gamber, juin-août 1926 : L'Extrême-Orient en 1925, par J.-G. Balet (au Japon, l'agitation rurale a été le fait capital de l'année). — *L'Est Européen, revue des questions politiques*, Varsovie, janv. 1927 : Jean Kasprowicez (le plus grand poète de la Pologne contemporaine), par St. Furmanik. — *Europäische Gespräche, Hamburger Monatshefte für auswärtige Politik*, Berlin, W. Rothschild. Janvier 1927 : La séance du 19 oct. 1918 du Cabinet de guerre, par P. Wolff-Metternich.). Il y déclara : l'autonomie de l'Alsace-Lorraine vient un an trop tard, ses habitants voteraient en immense majorité pour la France, le seul moyen d'y remédier est de leur accorder entière indépendance, ils y trouveraient si vite plaisir que la France y perdrait son influence). — *L'Europe orientale*, Roma, Anon. Rom. Edit. Sept.-déc. 1926 : Boleslaw Prus, par E. Lo Gatto. — *Le Monde slave*, Alcan, Juillet 1926. La question des nationalités, par B. Mirkine-Guetsévich (analyse du « volontarisme évolutioniste, sociologique et matérialiste », de Milioukov). — *The Review of Nations, an organ for pan-humanism and spiritual freedom*, Geneva, F. Valyi. Avril 1927 : Le Chemin de la Paix, par Arthur Ponsonby, membre du Parlement

(envoyer aux gouvernements des refus de combattre pour quand ils donneront le signal de la guerre). — *Revue des études hongroises*, Champion L'Emigration hongroise et la Campagne d'Italie en 1859, par Alb. Berzeviczy (Klapka fut vite gagné, mais Kossuth hésita longtemps. Le 30 juin, Napoléon III lui assura qu'il était résolu à rendre la Hongrie indépendante, huit jours après il signait la paix de Villafranca ; il obtint cependant une amnistie pour les 3.077 h. de la Légion hongroise). — *Revue de Hongrie*, Budapest, 15 juillet 1926. Metternich et Palmerston, par E. Horváth (le 6 mars 1848, Palmerston répondit à Bunsen : Ni la Lombardie n'a été *garantie* à l'Autriche, ni les Provinces Rhénanes à la Prusse).

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Jean Robiquet : *Vieux hôtels du Marais.* Avec des illust. (Coll. Pour connaître Paris) ; Hachette. 6 »

Art

Pierre Courthion : *Panorama de la peinture française contemporaine*; Kra. 20 »

Gaston Migeon : *Manuel d'art musulman. Arts plastiques et industriels,* tome I; Picard. » »

Léon Riotor : *Rodin.* Avec 16 pl. h. t.; Alcan. 15 »

Cinématographie

Divers : *L'art cinématographique.* (La poésie du cinéma. La musique des images. Théâtre et cinéma. Cinéma et littérature) ; Alcan. 12 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Ernest Bozzano : *Des manifestations supranormales chez les peuples sauvages*; Edit. Jean Meyer. 9 »

E. Caslant : *Méthode de développement des facultés supranormales*; Edit. Jean Meyer. » »

Etnographie, Folklore

Michel Vulpesco : *Les coutumes roumaines périodiques,* études descriptives et comparées, précédées d'une préface par A. van Gennep. Avec 12 pl. h. t. et de nomb. illust.; Larose. 30 »

Finance

Jacques Rueff : *Théorie des phénomènes monétaires. Statique*; Payot. 40 »

Hagiographie

Jeanne Galzy : *Sainte Thérèse d'Avila*; Rieder. 15 »

Colette Yver : *Saint Pierre* (Coll. les Grands Cœurs) ; Flammarion. 12 »

Histoire

Gaston Zeller : *La réunion de Metz à la France, 1552-1648.* Tome I : *L'occupation.* Tome II : *La constitution*; Belles-Lettres.
Tome I 40 »
Tome II 35 »

Littérature

Comtesse d'Agoult (Daniel Stern) : *Mémoires, 1833-1854.* Avec une introduction de M. Daniel Ollivier; Calmann-Lévy. 9 »

Joséphine Baker : *Mémoires*, recueillis et adaptés par Marcel Sauvage. Avec 30 dessins inédits de Paul Colin; Kra. 11 25

Victor Basch : *Les doctrines politiques des philosophes classiques de l'Allemagne.* Leibnitz. Kant. Fichte. Hégel; Alcan. 30 »

Henri Béraud : *Le flâneur salarié;* Edit. de France. 12 »

Henry Bordeaux : *Vie et mort du général Serret*; Plon. 12 »

Charles Bouvet : *Cornélie Falcon.* Avec des illust. (Coll. Acteurs et Actrices d'autrefois ; Alcan. 15 »

Auguste Chabaud : *Poésie pure, peinture pure*; Figuière. 6 »

B.-H. Chamberlain : *Huit siècles de poésie française*, anthologie poétique; Payot. 25 »

Margaret Murray Gibb : *Le roman de Bas de cuir*, étude sur Fénimore Cooper et son influence en France. Avec 3 pl. h. t.; Champion. 30 »

Raymond Groc : *Le chemin du bonheur*, essai; Bon Plaisir, Toulouse. 7 »

Gyp : *Souvenirs d'une petite fille.* Avec un portrait h. t.; Calmann-Lévy. 15 »

Marjorie Louise-Henry : *Stuart Merrill.* (La contribution d'un Américain au Symbolisme français); Champion. » »

Pierre Jouanne : *L'harmonie lamartinienne.* Préface de Fortunat Strowski; Jouve. 35 »

Pierre Lafue : *La France perdue et retrouvée* (Coll. le Roseau d'or); Plon. 18 »

La Légende de Râma et Sitâ, extraite des *Râmâyana de Vâlmîkr*, traduite du sanscrit et rapportée avec une introduction et des notes par Gaston Courtillier. Bois gravés et dessinés par Andrée Karpelès; Bossard. 36 »

Henri Malo : *Les années de bohème de la duchesse d'Abrantès.* Avec 6 portraits; Emile Paul. 12 »

Abbé Prévost : *Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde.* Tome V : *Séjour en Angleterre.* Edit. critique par Mysie E.-I. Robertson; Champion. » »

Rainer Maria Rilke : *La chanson d'amour et de mort du Cornette Christophe Rilke*, transcrite par Suzanne Kra; Kra. » »

Mysie E.-I. Robertson : *L'épithète dans les œuvres lyriques de Victor Hugo publiées avant l'exil;* Champion. » »

Louis Roy : *Un coin de la Haute Montagne du Doubs, autrefois et aujourd'hui. Autour du Beugnon.* Scènes et récits. Avec 7 dessins de Paul Ledoux. Préface de M.F. Launay; Imp. Jacques et Demontrond, Besançon. 12 »

Marquis de Sade : *Historiettes, Contes et Fabliaux*, publiés sur le texte authentique de la société du roman philosophique. Avec un avant-propos par Maurice Heine; Kra. » »

Marion Elmina Smith : *Une Anglaise intellectuelle en France sous la Restauration : Miss Mary Clarke*; Champion » »

Maurice Soulié : *Marie Ier, roi du Sedangs, 1888-1890.* Avec 15 illust. un fac-simile et une carte; Marpon. 15 »

A. Strindberg : *Le fils de la servante. II : Fermentation, histoire d'une âme, 1867-1872*, traduit du suédois par Camille Polack. Préface par Lucien Maury; Stock. 12 »

Henry de Varigny : *La mort et le sentiment.* La peur de la mort. La mort est-elle douloureuse? La grâce de la mort. L'euthanasie; Alcan. 20 »

Ambroise Vollard : *Sainte Monique*; Emile Paul. 12 »

Félix Walter : *La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique*; Champion. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Général Max Hoffmann : *La guerre des occasions manquées*, suivi de *La vraie bataille de Tannenberg*. Préface du général Weygand; Payot. 25 »

Jean Mélia : *Les bombardements de Bône et de Philippeville, 4 août 1914*; Berger-Levrault. 12 »

Louis Ripault : *Pendant la tourmente, 1914-1918. France et Pologne*. Préface par Edouard Herriot; Quillet. 12 50

Philosophie

E. Baudin : *Introduction générale à la philosophie*. I : *Qu'est-ce que la philosophie*; Gigord. » »

Emile Boutroux : *Nouvelles études d'histoire de la philosophie*; Alcan. 25 »

Professeur Draguicha Lapcevic : *La philosophie de l'art classique*; Alcan. 10 »

Xavier Léon : *Fichte et son temps*. Tome II : *Deuxième partie*; Colin. » »

Régis Michaud : *L'esthétique d'Emerson, la nature, l'art, l'histoire*; Alcan. 12 »

Albert Spaier : *La pensée et la quantité*, essai sur la signification et la réalité des grandeurs; Alcan. 35 »

Poésie

Emmanuel Besson : *La chanson de Bertran de Born*; Grasset. 2 »

Marcel Chabot : *Les baisers*. Médaillon et h. t. Bois originaux d'André Marcat; La Caravelle. 10 »

Guy-Charles Cros : *Avec des mots...* Notice de Georges Batault. (Cahiers de la quinzaine, 18e série, 5e cahiers). L'artisan du livre. » »

Noël Jeandet : *Affinités, 1923-1926*. Imp. T. G. P. S. et Cie, Port-Louis, Ile Maurice. » »

Politique

Edouard Helsey : *La France, l'Allemagne et la paix*. (Cahiers de la quinzaine, 18e série, 6e cahier); L'artisan du livre. » »

Ernest Judet : *Le Vatican et la paix, de Léon XIII à Pie XI*; Delpeuch. 15 »

Questions juridiques

A. Le Corbeiller : *Le long martyre de Françoise Salmon*. (Coll. Enigmes et drames judiciaires d'autrefois); Perrin. 12 »

Questions militaires

F. Boillot : *Un officier d'infanterie à la guerre*. Lettres, Ordres, Notes de service d'un officier d'infanterie au cours de la campagne 1914-1918, choisies et commentées; Presses universitaires. 15 »

Roman

Paul Bastier : *La Chaine des femmes*; Férenczi. 15 »

V. Blasco Ibanez : *Le pape de la mer*, traduit de l'espagnol par Marcel Thiébaut; Flammarion. 12 »

Robert Boudry : *Le cochon d'Inde*; Emile-Paul. 12 »

Guy Chantepleure : *Le magicien*; Calmann-Lévy. 9 »

Georges Delta : *Le large*, roman de la mer; Figuière. 10 »

Marcel Barrière : *Le mauvais Eros*. Illust. de J.-G. Berlandina; Monde Moderne. » »

Jean Dorsenne : *Un fils de cannibales*; Nouv. Revue critique. 10 »

Henri Duvernois : *Maxime*. Avec 25 bois orig. de Guy Arnoux; Fayard. 3 50

Henri Duvernois : *Les voyages de Monsieur Pimperneau*; Flammarion. 12 »

John Erskine : *Hélène retour de Troie*, traduit de l'anglais par

Maurice Bec; Perrin. 12 »
Louis-Jean Finot : *La chaste infidèle;* Fasquelle. 12 »
Myriam Harry : *Petites épouses*; Flammarion. 12 »
Jeanne Landre : *Echalote et ses amants*, nouv. édit.; Albin Michel. » »
Florian Le Roy : *Bonne sœur des chemins*; Libr. Valois. 12 »
Pierre Mac Orlan : *Le quai des brumes*; Nouv. Revue franç. 12 »
Tancrède Martel : *La déesse vaincue*; Lemerre. » »
Simonne May : *La brebis noire*; Fasquelle. 12 »
Jean du Perrier : *L'appel sur la lande*; Renaissance du livre. 10 »
Alice Poulleau : *Sept histoires de Syrie*; Figuière. 10 »
Paul Pourot : *Vers des jours meilleurs*; Baudinière. 9 »
Rainer Maria Rilke : *Histoires du Bon Dieu*, traduction de Maurice Betz; Emile-Paul. 12 »
Robert Salomon : *Babel sans femmes*; Edit. de France. 12 »
Antonin Seuhl : *L'amour par T. S. F.*; Radot. 10 »
H. G. Wells : *Un rêve... une vie*, traduit de l'anglais par Louis Labat; Albin Michel. 12 »
Herbert Wils : *Le colosse endormi*; Albin Michel. 12 »

Sciences

A. Brachet : *La vie créatrice des formes.* Avec 29 fig.; Alcan. 15 »
P.-G. Charpentier : *Les microbes.* Avec 59 pl. en héliogravure; Rieder. 16 50
Charles Fabry : *Introduction générale à la photométrie*; Revue d'optique théorique et instrumentale. 18 »
Général Vouillemin : *La connaissance scientifique*; Albin Michel. 9 »

Sociologie

Dr Carl Kœttgen : *L'Amérique économique.* Avec 12 fig. dans le texte et 28 illust. h. t.; Payot. 25 »
Louis Pasquet : *Immigration et main-d'œuvre étrangère en France*; Rieder. 10 50
Jules Rassak : *Psychologie de l'opinion et de la propagande politique*; Rivière. 12 »

Urbanisme

Georges Benoit-Lévy : *Paris s'étend.* Avec des croquis; chez l'auteur, boulevard de Garavan, Menton.

Varia

Louis Cazamian : *Ce qu'il faut connaître de l'âme anglaise*; Boivin. 7 »
Philippe Girardet : *Les affaires et les hommes.* Préface de Pierre Mille. XV dessins de Jean Saint-Paul; Berger-Levrault. 12 »
Anne Quérillac et Pierre de Trévières : *Manuel nouveau des usages mondains en France et à l'étranger.* La tradition. La vie moderne; Stock. » »

Voyages

F. Joüon des Longrais : *Extrême-Asie. De Yokohama à Singapore*; Edit. Pierre Roger. 14 90

MERCVRE.

ÉCHOS

Sur un portrait de Mme de Balzac. — Toujours à propos de François Buloz. — Sur un exemplaire des « Femme savantes ». — Une fête chez Nina de Villard. — Une collaboration d'Anatole France. — Une lettre de Pierre Louys sur l' « Escole des Filles ». — Le *Mercure de France* aïeul du *Journal Officiel.* — Le Sottisier universel.

Sur un portrait de Mme de Balzac.

15 juillet 1927.

Cher Monsieur,

Je lis, dans le *Mercure de France* paraissant aujourd'hui, une communication, de M. Gaston Prinet, concernant Mme de Balzac et ses portraits... disparus : ceux qui étaient la propriété de feu Ulric Richard-Desaix, à Issoudun. Il s'agit d'un pastel, du Salon de 1852, intitulé au livret : *Portrait de Mme de B...*, par Jean Gigoux — sans signature et sans date, — et de grandes lithographies in-folio exécutées par Mouilleron et par Emile Lassalle.

Le Dr Henry Labonne a répondu *bonnement* (*Mercure de France*, p. 507, 15 avril 1927) à une question, posée ultérieurement par M. Prinet, que le pastel n'était plus dans le musée balzacien d'Issoudun. Mais les lithographies, que sont-elles devenues ? Cela paraît tout simple ; je suppose qu'elles furent vendues, après le décès de M. Ulric Richard-Desaix, car j'ai acquis pour ma part cinq exemplaires de la « fort belle reproduction en lithographie, du même format que l'original », représentant Mme de Balzac, en buste, par Emile Lassalle, d'après Jean Gigoux. De la même source, je tiens d'autres œuvres par Gigoux, notamment une très rare lithographie reproduite dans mon récent ouvrage : *A la Recherche de Balzac.*

M. Gaston Prinet montre beaucoup d'intérêt pour l' « Etrangère » ; il recopie, avec complaisance, une lettre de Richard-Desaix, datée de 1921, où il est dit que Mme de Balzac était une « femme si véritablement distinguée ». Que n'obtient-il de l'ami, qui habite le no 1 de la rue de Seine, — où j'ai eu le plaisir de le rencontrer, — la publication *intégrale* des lettres de Mme de Balzac à Champfleury, lettres provenant de la vente Paul Eudel dont Lovenjoul se rendit directement acquéreur. Voilà une correspondance, avec cartons, qui serait édifiante !

Recevez, etc. CHARLES LÉGER.

§

Toujours à propos de François Buloz. — Le petit document que nous avons publié dans un précédent écho nous montre un Buloz assez peu enclin à la générosité envers ses auteurs, du moins ceux qui n'étaient pas à même de s'imposer à lui. Mais ce document est de l'année 1864. Il y aurait, précédemment, maintes historiettes du même genre à glaner dans les livres et journaux les plus divers, depuis l'incident du procès avec Balzac à propos du *Lys dans la Vallée* — voir l'*Historique* de ce procès au tome XXXII des *Œuvres complètes* du grand romancier, p. 436, référence qu'a oublié de donner Mme Pailleron à l'exposé de ses démêlés, p. 201 et suivantes de son livre de 1919 sur *François Buloz et ses amis.* Mais ceci nous mènerait trop loin. Contentons-nous de renvoyer à un fort piquant article du comte

Armand de Pontmartin, qui est resté enfoui au numéro du 2 juin 1860 de la *Semaine des Familles*, n'ayant pas été, comme la plupart de ceux qui constituent cette série, réimprimés en avril 1862 dans le volume : *Les Jeudis de Mme Charbonneau, Journal d'un Parisien en retraite*. Il s'agit de cette curieuse candidature de Buloz aux élections législatives de mai 1859 dans le Vaucluse, où il échoua si piteusement, n'ayant obtenu, dans l'arrondissement d'Apt, que 2.736 voix ! Pontmartin, qui collabora à la *Revue des Deux Mondes* de 1847 à 1852, puis en 1854-1855, puis en 1861, puis enfin — mais sous le pseudonyme de « F. de Lagenevais » — en 1866, a, dans l'article de la *Semaine*, raconté avec humour l'odyssée électorale de ce « Strabiros » dont — pour reprendre le mot de Veuillot — un seul œil éclairait les deux mondes, et il est, de nouveau, fort dommage que Mme Pailleron ne souffle mot de ce récit à la page 328 de son second volume, paru en 1920, sur son grand-père. Buloz avait été reçu aux Angles, le château de Pontmartin où, en octobre 1912, on lui a élevé un monument, en face d'Avignon. C'était, on l'a dit, en mai et la nature était merveilleuse.

... Pour adoucir les ennuis de Strabiros — écrit donc le critique légitimiste — j'avais invité les convives qui, par leurs goûts et leurs habitudes, leurs conversations, pouvaient lui être le plus agréables. Il se déclara content de mon accueil et émerveillé de ma maison de campagne ; il admira surtout douze gros marronniers en fleurs, symétriquement rangés devant ma façade. Ces marronniers, comme ceux des Tuileries, ne produisent que des marrons d'Inde, que l'on n'avait pas encore songé à utiliser pour faire de l'amidon. N'importe ! Je vis que l'imagination de Strabiros en recevait une impression profonde et plus tard, lorsqu'au retour de son expédition aventureuse, il rentra dans sa spécialité et dans ses bureaux, cette impression se formula dans les paroles suivantes, qui résumèrent toute sa reconnaissance et tous ses souvenirs : *Comment, lorsqu'on a de si beaux marronniers, peut-on faire payer ses articles ?...*

Chose curieuse, Sainte-Beuve ne pardonna pas ce mot à Pontmartin. Qu'on ouvre le tome III de ses *Nouveaux Lundis*, p. 42. On y trouvera la réimpression d'un article du 25 juillet 1862 où, pour faire sa cour à Buloz, le critique, qui devait rentrer à la *Revue* l'année suivante, exécute impitoyablement M. le Comte.

Les Anciens, — écrit-il, — honnêtes gens, avaient un principe, une religion : tout ce qui était dit à table, entre convives, était sacré..... Oh ! que cela ne se passe pas ainsi avec M. de Pontmartin et sous ses marronniers !

Et il parle d'un « abominable procédé », de « vraie traîtrise », de « manquement à tous les devoirs et à toutes les obligations envers Jupiter hospitalier ». Nous sommes loin, en vérité, des *Conversations avec Anatole France* ou d'*Anatole France en pantoufles !* — C. P.

§

Sur un exemplaire des « Femmes Savantes ». — Ce serait un très banal exemplaire de l'édition publiée, de nos jours, par Garnier frères, dans la Collection de « pièces séparées du théâtre français classique », si un écolier ne s'était amusé à faire quelques plaisanteries irrespectueuses sur la couverture cartonnée.

Le nom de Molière a été gratté et remplacé d'une belle écriture, imitant les caractères d'imprimerie, par le nom de *L. Gandillot*.

Au titre, *Les Femmes Savantes*, le gamin a substitué, par les mêmes moyens : *Les Femmes collantes*.

Au-dessus du mot *Comédie*, cette ligne manuscrite :

« *Expurgée à l'usage des pensionnats de petites filles.* »

« Nouvelle édition classique conforme à l'édition de 1673 » a été remplacé par « Nouvelle édition classique conforme à l'édition de 1887 ». (*Les Femmes collantes* avaient été représentées en 1886.)

Enfin, le nom du commentateur *Emile Person*, est devenu, sous la plume irrévérencieuse de l'écolier : *Mimile Person*.

Mais quel était cet écolier ?

On trouve sa signature, trois fois répétée, dès qu'on ouvre le livre : une fois au verso de la couverture, au crayon noir : *Pierre Louis*, d'une écriture penchée où l'*s* se prolonge par un trait qui souligne le nom ; deux fois sur le faux titre : *Pierre Louis* (au crayon noir comme au verso de la couverture) et *Pierre Louys* ; cette dernière signature, imprimée à l'encre rouge à l'aide d'un tampon en caoutchouc, est très différente des autres ; les lettres sont hautes et droites, les jambages bien espacés : c'est la signature d'une élégance un peu recherchée que l'écrivain avait adoptée plus tard. Elle répète à peu près celle que l'on vit lors de la vente de ses manuscrits, en mai 1926, sur le titre de *L'Homme de pourpre* (1901).

La signature au crayon noir est vraisemblablement de 1887.

« *Pierre Louis* », qui avait alors 17 ans, possédait sans doute ce Molière à l'Ecole Alsacienne.

Après la table des matières, un dessin au crayon noir représente le masque d'un homme aux longues moustaches et à l'impériale pointue. La caricature d'un professeur ? C'est possible.

Dans le texte, pages 21, 22 et 23, la bibliographie des éditions originales faites du vivant de Molière a été pointée ; certains titres (*l'Estourdy, le Dépit amoureux, Sganarelle, la Princesse d'Elide, le Sicilien*) sont précédés d'un trait au crayon bleu ; tous les autres titres, d'un point fortement marqué, au crayon bleu.

Page 24 à la bibliographie des éditions postérieures à Molière : *Dom Garcie de Navarre, l'Impromptu de Versailles, Mélicerte, les Amants magnifiques, la Comtesse d'Escarbagnas,* sont précédés d'un

trait ; *Dom Juan* et *le Malade imaginaire* d'un point, également au crayon bleu.

Nous avons recherché si ces pointages faits par Pierre Louys se rapportaient à la série d'articles qu'il publia en 1919, dans *Comœdia*, pour établir que plusieurs pièces de Molière étaient des œuvres de Corneille retouchées par Molière. Mais aucun rapprochement ne peut être fait à ce sujet, Pierre Louys n'ayant visé, dans ses articles, que le *Misanthrope*, le *Tartuffe* et l'*Ecole des Femmes*.

Le principal intérêt de notre exemplaire (lequel provient de la vente d'avril 1927) réside donc dans la couverture, qui semble refléter le peu de respect que *Pierre Louis* professait déjà en 1887 pour l'auteur des *Femmes savantes*. — L. DX.

§

Une fête chez Nina de Villard. — Nous avons reproduit (1) l'invitation de Nina à une de ses soirées :

Douze juillet, qu'on se le dise,
Buvant des bocks, dansant en ronds,
L'Aurore rose et Nina grise
Recevront les poètes blonds.

Notre vieil ami F.-A. Cazals, collectionneur autant qu'artiste, a la chance de posséder la collection de la *République des lettres* et nous apporte le compte rendu, doublement précieux de cette soirée, emprunté à cette revue, éphémère sans doute, mais qui eut son heure de notoriété. Outre qu'il fournit une date précise : 1876, il révèle et analyse un acte de Jean Richepin, généralement ignoré de ses biographes :

Mercredi 12 juillet. — C'était fête, ce soir, chez Mmes G. et N. de V., comme c'était fête autrefois chez Thérèse ! Et d'abord on a joué la comédie. Tout à coup, des rideaux algériens, écartés par une main invisible, ont laissé voir l'atelier du sculpteur Stéphano. Quand je dis un atelier, je n'entends pas un atelier comme celui de Gustave Doré où Micromégas (2) pourrait poser en pied ! non, mais un atelier fort coquet et vraiment très suffisant aux besoins de la comédie. — Ce Stéphano, — c'est l'éternelle histoire, — abandonne l'art pour le métier, afin de satisfaire aux ruineuses fantaisies de Bianca. Il cisèle des candélabres, lui qui voudrait tailler des Titans dans le marbre ! Mais prenez la peine d'y songer, les Titans se vendent fort mal, et comment Bianca, si son amant ne faisait pas de chandeliers, achèterait-elle cette étoffe légère, arrivée du Levant et qu'on admire chez l'orfèvre de la grand'place ? Stéphano

(1) *Mercure de France*, 1er juin 1927, p. 324-352. — Je profite de l'occasion pour corriger une coquille, qui, p. 361, transforme un patronyme en prénom ; il faut lire Baude de Maurceley et non Claude de Maurceley.

(2) Les Contes de Voltaire n'étant plus familiers à tous, je ne crois pas inutile de rappeler que Micromégas, habitant de Sirius, — c'est là un point de vue, — mesurait huit lieues de long.

serait perdu et finirait par sculpter des dessus de pendules, si un jeune gentilhomme de ses amis, — à la fière et élégante allure de M. Fraizier, chargé de ce rôle, j'ai cru reconnaître un gentilhomme, — si le seigneur Hilario n'était là pour convaincre de mensonge et d'infamie la redoutable séductrice. Le moyen qu'il emploie pour arriver à ce but, ah ! je ne vous jurerais pas qu'il soit d'une honnêteté et d'une nouveauté remarquables ! Mais quoi ! M. Jean Richepin, l'auteur du drame qu'on jouait là, n'a pas prétendu faire une œuvre ; il a voulu fournir à la maitresse de la maison l'occasion de faire applaudir la grâce et la justesse de sa diction : il a voulu surtout nous faire entendre de nobles vers, franchement passionnés, et il s'est bien gardé de chercher quelque donnée subtile ou étrange ! Vous dire si l'on a applaudi nous paraît inutile. Que de jolies mains dégantées sont devenues toutes rouges, à force de bravos ! — Puis, dans le jardin, sous les feuilles vertes de ce vert artificiel si tendre, que les lumières des lanternes donnent aux verdures, la nuit, la fête rieuse a mené son élégante folie. — Il y avait là des poètes et des princesses, ceux qui chantent et celles qu'on chante. L'or des cheveux, la pourpre des vins, l'éclat des toilettes hardies riaient dans le demi-mystère de la nuit éclairée d'étoiles et de discrètes lanternes ! — Jusqu'à quelle heure ? Eh ! qui donc a regardé l'heure ? Ce qu'il y a de certain, c'est que le plein jour resplendissait, au moment du départ, sur la cohue des sorties de bal confuses de tant d'extravagances, et des paletots introuvables et des chapeaux échangés...

L'article était signé « Jean Prouvaire », l'un des pseudonymes du félibre Auguste Fourès (1), qui en comptait pas mal à son actif, spécifie, dans une de ses dernières éditions, le Dictionnaire de Georges d'Heylli. Si formelle soit-elle, cette affirmation ne me convainc pas. Cette « fête chez Thérèse » :

La fête fut exquise et fort bien ordonnée.
C'était au mois d'avril et dans une journée
Si douce, qu'on eût dit qu'amour l'eût faite exprès.
Thérèse, la duchesse à qui je donnerais,
Si j'étais roi, Paris, si j'étais Dieu, le monde,
Quand elle ne serait que Thérèse la blonde ;
Cette belle Thérèse, aux yeux de diamant,
Nous avait conviés dans son jardin charmant...

dont les *Contemplations* avaient fourni son décor au ballet de Reynaldo Hahn, représenté pour la première fois, à l'Opéra, le 16 février 1910, semble indiquer une autre main. La cuisine de la phrase, ce salmis d'incidentes mouillé de tirets, cette macédoine de points d'exclamation, tout jusqu'au citron de ce vert artificiel et au poivre de ces « sorties de bal confuses de tant d'extravagance », a un fumet particulier, un peu faisandé, le fumet Mendès, et le dispensateur de ces épices dirigeait, précisément, en 1875-1876, la *République* en ces années

(1) Sur cet Auguste Fourès que Laurent Tailhade se plaisait à appeler « le dernier des Albigeois », cf. *Terre latine*, p. 328-336.

1875-1876, la *République des lettres*, laquelle, si je ne m'abuse — Léon Deffoux saurait se montrer plus affirmatif — poursuivit la publication de l'*Assommoir*, lorsque le *Bien Public*, effrayé par les audaces du roman, la suspendit.

Le compte rendu de la « fête chez... Nina », par le futur auteur de *la Maison de la Vieille*, pourquoi pas ? La reconnaissance du ventre ne serait donc pas un vain mot, au moins le temps de la digestion.

PIERRE DUFAY.

§

Une collaboration d'Anatole France. — Dans son intéressant article chez Nina de Villard (*Mercure de France*, 1er juin 1927), Pierre Dufay rappelle qu'au lendemain de la mort d'Anatole France, on prétendit qu'un acte en vers, écrit avec Nina, aurait été, en 1868, déposé et refusé à la Comédie-Française. Pierre Dufay ayant interrogé à ce sujet Jules Couet, archiviste du théâtre, apprit de celui-ci qu'il était impossible de retrouver trace de cette œuvrette.

N'y aurait-il pas confusion avec certain acte portant pour titre *Le Valet de Madame La Duchesse* remis, en cette même année 1868, par Anatole France et Xavier de Ricard, à l'Odéon, où M. Paul Ginisty le retrouva, en 1902 ?

Le Valet de La Duchesse, comédie en un acte, en prose, par Anatole France et Xavier de Ricard, fut publié dans *La Revue* le 15 juillet 1903.

§

Une lettre de Pierre Louys sur l'« Escole des Filles ».

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du *Mercure de France* du 1er août 1925, vous avez publié mon article *Pierre Louys et l'Histoire littéraire. Millot, Scarron et l'« Escole des Filles », 1655* ; il reproduisait une lettre de Pierre Louys du 7 décembre 1920 mettant en pleine lumière le rôle étrange de Scarron à qui L'Ange — le complice de Millot — avait remis huit ou neuf exemplaires du premier manuel pratique d'érotisme écrit en français : *L'Escole des Filles*. Cet incident si curieux et si caractéristique de la mentalité du « Malade de la Reine » à cette époque n'a pas été relevé jusqu'ici, en dehors de P. Louys. Il est probable que Nicolas Fouquet avait commandé cet ouvrage à Scarron, à moins que ce dernier n'ait servi d'intermédiaire complaisant entre l'auteur inconnu et le Surintendant. Quant au mobile qui a guidé ce magnifique Mécène, il est pressenti par le fait qu'en 1661, au moment de son arrestation, on a saisi un exemplaire de *L'Escole des Filles* — le seul qui a dû échapper à l'autodafé du 9 août 1655 — dans un tiroir de la table du cabinet secret d'une maison, avec entrée mystérieuse, que Fouquet avait meublée pour y recevoir ses maîtresses.

Ce rappel était nécessaire parce que le 23 mai dernier, dans une vente d'autographes et de manuscrits faite par la librairie Simon Kra, figurait au catalogue, sous le numéro 91, une lettre non envoyée, avec son enveloppe à mon adresse, du 3 décembre 1920, sur l'*Escole des Filles* (elle a été adjugée, frais compris, 442 fr. 15). P. Louys l'avait-il égarée ou l'a-t-il refaite sciemment quatre jours après ? Je ne sais, mais si cette lettre inédite de l'illustre écrivain peut encore intéresser vos lecteurs, la voici ;

3 décembre 1920.

Cher Monsieur,

On n'a pas encore achevé de me lire le dossier de 1655 (1) dont vous avez fait la trouvaille, la publication et le commentaire.

Le procès est plus important que le livre. J'ai depuis le début une singulière impression que je vous écris avant même de connaître les dernières pièces.

L'affaire n'est pas sérieuse.

On fait exprès de ne pas arrêter Millot, de le déclarer imprenable d'abord et introuvable ensuite, alors qu'il habite Paris et qu'il interjette appel.

Pourquoi Mme Faret et Mme Scarron ne sont-elles interrogées ni l'une ni l'autre quand toutes deux avaient reçu des ex. en nombre ?

Vous savez quel scandale inouï firent plus tard au souper du Roi et à la face du Roi deux filles du Roi, et comment elles se traitèrent de « sac à vin » et de « sac à guenilles » l'une l'autre, ainsi élevées par Mme Scarron. Pourquoi cette bonne Mme Scarron, qui accomplit sa vingtième année l'an 1655, reçoit-elle « huit ou neuf » ex. de l'Escole des Filles ?

Elle s'appelle Fanchon d'Aubigné.

La jeune fille du livre s'appelle Fanchon.

Les deux Fanchons sont aussi « naïves » l'une que l'autre.

Je ne serais aucunement surpris si « la cassette ouverte de l'illustre Criole » (1) — avant les huit « Escole des Filles » — eût enfermé le premier manuscrit.

Par de pareils objets les âmes sont blessées
Et cela fait venir de coupables pensées.

Aussi l'aurait-elle fait copier par Lange.

Si je suis tout à fait sûr que les deux alexandrins sont de Corneille et non de Molière, je hasarde, sans autres indices que l'interrogation de Lange, une sorte de ressemblance entre les deux Fanchons. Je n'en sais rien et comme le sentiment d'horreur instinctive que provoque Mme de Maintenon ne me ferait même pas relire *L'Escole des Filles* ni même surtout ses lettres signées, je ne chercherai pas pourquoi Fanchon, huit Fanchons lui furent portées.

Si j'avais su que vous eussiez trouvé ces documents si nouveaux sans rencon-

(1) *Le Libertinage au XVIIe siècle. Mélanges : Trois grands procès : Geoffroy Vallée, Jean Fontanier, Millot et l'« Escole des Filles »*, etc., etc., Paris, 1920.

(1) Allusion à la cassette saisie en 1661, dans laquelle Fouquet conservait les lettres de ses maîtresses. — *La Cassette ouverte de l'illustre Criole* est le titre d'un pamphlet contre Mme de Maintenon, publié en 1690, en Hollande et plusieurs fois réimprimé sous un autre titre.

trer une édition ancienne, je vous aurais communiqué mon exemplaire de 1668 et son frontispice.

C'est l'ex. Auvillain et Béhague relié par Duru en 1855.

Le frontispice est tout différent de celui qu'a fait faire Malassis et qui est assez ropsiaque.

Il a pu (celui de 1668) être gravé d'après — non par — Chauveau.

... Mais j'abuse à la fois de votre temps et de mes yeux. Je n'y vois plus qu'à peine, quand je voudrais vous dire tout ce qui m'intéresse le plus : l'admiration que j'ai pour votre œuvre depuis plus de vingt ans et la gratitude perpétuelle que vous doit l'histoire littéraire.

Veuillez en agréer la double expression au nom de ma fidèle et sincère amitié. « PIERRE LOUYS. »

Recevez, etc...

FRÉDÉRIC LACHÈVRE.

§

Le « Mercure de France » aïeul du « Journal Officiel ». — M. Maurice Le Blond publie dans le numéro de juillet de *La France Nouvelle* une étude sur le *Journal Officiel*, qui débute ainsi :

On s'étonnera probablement d'apprendre que le *Journal Officiel de la République française* a pour aïeul le *Mercure de France*. Rien n'est plus vrai, cependant, et, n'en déplaise à notre excellent confrère, M. Alfred Vallette, nulle généalogie ne parait plus facile à établir.

C'est le 24 novembre 1781 que naquit le *Journal Officiel* sous le titre de *Gazette Nationale* ou de *Moniteur Universel*, fondé par Charles-Joseph Panckouke, libraire lettré et « entrepreneur de journaux » dont la dynastie a tenu une place dans l'histoire de l'édition française. Or, en 1780, le Panckouke qui nous occupe, étant déjà propriétaire du *Mercure de France*, se souvint qu'au siècle précédent, ledit *Mercure* avait publié les actes principaux des Etats-Généraux de 1614. L'idée lui vint donc de former le journal des nouveaux Etats-Généraux transformés en Assemblée Constituante, et la *Gazette Nationale*, éclose dès l'aurore de la Révolution, acquit rapidement l'importance d'un service d'Etat. Dès 1790, le *Bulletin de l'Assemblée Nationale*, qui était l'œuvre de Maret et publiait le compte rendu de la séance du jour, fut englobé dans le *Moniteur*. Le journal de Panckouke, rédigé par une équipe d'écrivains, parmi lesquels le fade et bucolique Berquin, devint ainsi l'organe officieux des pouvoirs publics. Il réunissait, pour la première fois, les actes du Gouvernement et les séances parlementaires, unité de publication qui fut, dès l'origine, la caractéristique du *Journal Officiel* français.

§

Le Sottisier universel.

Moins chargées d'eau, les feuilles se redressent avec un mouvement sec. — EDMOND JALOUX, *Le dernier jour de la création*, *Œuvres libres*, n° 63.

Né à Kaboul le 12 mai 1881. Disons pour nos compatriotes (le Français ignore la géographie) que cette ville, carrefour de la Perse, de l'Inde et de

Kandahar, est la capitale de cet irréductible Afghanistan où l'Angleterre éprouve la nocivité du virus jaune. — *Vient de Paraître*, juillet-août.

Nous demandons 400.000, dit l'expert d'une voix qui, à côté de celle de Me Lair-Dubreuil, a l'air d'une voix d'aphone. — MIGUEL ZAMACOÏS, *Candide*, 30 juin.

Le *Journal de Rouen* a combattu jusqu'à la dernière minute le scrutin d'arrondissement à deux tours. Le scrutin à un seul tour l'ayant emporté, il ne s'en émeut pas autrement. — *Le Figaro*, 18 juillet 1927.

... Gordon, rival de Franck, viendra alors pour accomplir cette besogne, mais devant le désespoir de Viviane, Franck, faisant appel à son talent acrobatique et à sa merveilleuse souplesse, réalisera des prouesses pour reprendre l'enfant dont il deviendra, peu après, le père. — *Le Courrier Cinématographique*, 2 juillet.

Ainsi vîmes-nous : *Arthémise et ses présents*, les grandes images de Coriolan, d'autres de l'*Iliade : la Colère d'Achille*, et le *Sacrifice d'Iphigénie*; les grandes scènes de la vie de Louis XIV, telles que : *la Construction des Invalides, les Chasses de Louis XV*, admirables compositions, que le temps n'a pas fanées... — *Le Figaro*, 29 juin.

La dépendance des pays de l'Europe à l'égard les uns des autres, le caractère bilatéral que tendent à prendre les accords récents... — RAMON FERNANDEZ, *Nouvelle Revue Française*, 1er juillet.

Il est de toute évidence que nous aurions un intérêt énorme à observer la couronne quotidiennement, comme nous le pouvons pour la couche qui entoure immédiatement la sphère lumineuse du soleil. Malheureusement nous n'en sommes pas là ; mais qui sait si la prochaine éclipse totale, qui aura lieu le 19 mai prochain et qui sera visible dans les régions australes de l'Afrique, ne réservera pas cette bonne surprise aux astronomes ? — ABBÉ MOREUX, *L'Illustration*, 9 juin.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CXCVII

—

Les ÉDITIONS RIEDER, 7, Place St-Sulpice, PARIS

VIENT DE PARAITRE :

ANDRÉ BELLESSORT

SAINTE-BEUVE ET LE XIXE SIÈCLE

Cours professé à la Société des Conférences.

I. La jeunesse de Sainte-Beuve. — II. Sainte-Beuve chez Hugo.—III. Sainte-Beuve poète.—IV. Sainte-Beuve romancier. — V. A la recherche d'une croyance : Le Cte de Saint-Simon, Lamennais. — VI. Port-Royal. — VII. L'adieu au romantisme. Chateaubriand et son groupe littéraire.—VIII. Les Lundis. — IX. Sainte-Beuve et la littérature du Second Empire. — X. Les dernières années.

Un volume in-8 écu, orné de gravures. Prix.... **20 fr.**
Relié, dos orné, fers spéciaux. Prix............ **44 fr.**
Il a été tiré 75 ex. numér. sur papier Hollande Van Gelder. Prix............................ **75 fr.**

DU MÊME AUTEUR :

BALZAC ET SON ŒUVRE

6e Édition

Un vol. in-8 écu, orné de 10 gravures. Prix.... **20 fr.**

ESSAI SUR VOLTAIRE

Cours professé à la Société des Conférences.

5e Édition

Un vol. in-8 écu, orné de 11 gravures. Prix.... **20 fr.**

BIBLIOTHÈ[Q]U[E]

Collection sur beau papier (0,[...]13

GEORGES DUHAMEL

I. *Vie des Martyrs........................... 1 vol.
II. *Civilisation............................. 1 vol.
III. *La Possession du Monde.................. 1 vol.
IV. *Les Plaisirs et les Jeux. Les Erispaudants 1 vol.

REMY DE GOURMONT

*Une Nuit au Luxembourg. Couleurs.... 1 vol.

CHARLES GUÉRIN

I. *Le Semeur de Cendres.................. 1 vol.

FRANCIS JAMMES

I. De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du soir Souvenirs d'enfance. La Naissance du Poète. Un jour. La Mort du Poète. La Jeune Fille Nue. Le Poète et l'Oiseau, etc.......... 1 vol.
II. *Quatorze Prières. Elégies. Tristesses. Églogue. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Église habillée de feuilles. 1 vol.
III. *Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis.................................. 1 vol.
IV. *Le Roman du lièvre. Des choses. Contes. Notes sur des oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur J.-J. Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry. Pensée des jardins. Notes diverses.................................. 1 vol.
V. *Méditations. L'Auberge des douleurs. L'Auberge sur la route. L'Auberge des Poètes. Quelques hommes. L'Evolution spirituelle de Mme de Noailles. La Brebis égarée.... 1 vol.

RUDYARD KIPLING

I. *Le Livre de la Jungle.................. 1 vol.
II. *Le Second Livre de la Jungle........... 1 vol.

JULES LAFORGUE

I. *Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune................................... 1 vol.
II *Poésies : Des fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers vers. Appendice. (Notes et Variantes)...................... ... 1 vol.
III. *Moralités Légendaires................. 1 vol.
IV. *Lettres I (1881-1882). Introduction et Notes de G.-JEAN AUBRY.................................. 1 vol.
V. *Lettres II (1883-1887). Notes de G.-JEAN AUBRY. 1 vol.

OEUV[RES]

MAURIC[E MAETE]RL[INCK]

I. *Le Trésor des H[...]....
II. *La Sagesse et la [Destin]ée.

JE[AN MORÉ]AS

I. *Les Syrtes. Le[s Cantilè]ne[s...]
sionné. Enone [...] vi[...]
phile et Sylve[...]es.
II. *Les Stances. Ip[...]....

HENRI [DE RÉ]GN[IER]

de l'A[cadémie Fr]ança[ise]

I. Les Médailles d[']a Ci[...]
II. La Sandale ailée [...]ir [...]
III. *Les Jeux rustiq[ues et d]ivins
IV. *Les Lendemain[s...]ne[...]
Sonnets..........
V. *Poésies diverses [...]an[...]
ques. Tel qu'e[...]....

ART[HUR RIM]BAU[D]

*Vers et Proses. Text[...] le[...]
et les premières édition[s...]dre[...]
BERRICHON. Poè[...]uv[...]
CLAUDEL ....

GEORG[ES DUHAMEL?]NE[...]

I. *La Jeunesse [...]le [...]
ce..........
II. *Les Vies enclose[s...]oir[...]
sieurs poèmes..........

AL[BERT S]AIN[...]

I. *Au Jardin de l'I[nfante...]gn[...]
mes..........
II. *Le Chariot d'or [...]ho[...]
Flancs du Vase........
III. *Contes. Polyph[...]es

MA[...]WO[...]

I. *Spicilège..........
II. *La Lampe de [...] Li[...]
moria..........

Il a été tiré des ouvrages marqués d'un astérique des exemplaires sur papier [...], e[...]
des exemplaires sur Japon anc[...] à 1[...]
Il est en outre signalé que les trois volumes d'Albe[rt Samain...] J[...]

Les volumes de cette collection [...]eur[...]

GENRE DE RELIURE

Janséniste (dos sans dorure), quatre nerfs, tête dorée..........................
Le même, avec coins..........................
Dos quatre nerfs ou long, orné, tête dorée..........................
Le même, avec coins..........................

PARCHEMIN : 1/2 Parchemin janséniste, 35 fr. — [a]vec[...]
Ces prix s'entendent de la reli[ure...] fa[...]

E, 26, Rue de Condé, PARIS (VIe)

: Seine 80.493

UE CHOISIE

13,5), à 20 Francs le volume

DE :

RLINCK

e................ 1 vol.
e................ 1 vol.

AS

es. **Le Pèlerin pas-
visage. Sylves. Éry-**
es............ 1 vol.
.... 1 vol.

GNIER

nçaise

Cité des eaux. 1 vol.
r des heures.. 1 vol.
ns............ 1 vol.
ent. **Sites. Episode.**
.... 1 vol.
anciens et romanes-
.... 1 vol.

BAUD

les manuscrits originaux
re et annotés par Paterne
uvés. Préface de Paul
.... 1 vol.

NBACH

e Règne du silen-
.... 1 vol.
ir du Ciel natal. Plu-
s.............. 1 vol.

AIN

gmenté de plusieurs poè-
.... 1 vol.
onie héroïque. Aux
.... 1 vol.
s inachevés.. 1 vol.

OB

.... 1 vol.
Libro della mia Me-
.... 1 vol.

LAURENT TAILHADE

I. ***Poèmes élégiaques**........................ 1 vol.
II. ***Poèmes aristophanesques**................. vol.

JEAN DE TINAN

I. ***Penses-tu réussir?** ou *les Différentes Amours de mon ami Raoul de Vallonges*.......................... 1 vol.
II. ***Aimienne** ou *le Détournement de mineure*. **L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse**.......... 1 vol.

ÉMILE VERHAEREN

I. ***Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie**.......................... 1 vol.
II. ***Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille.** 1 vol.
III. ***Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route**.......................... 1 vol.
IV. ***Les Blés mouvants. Quelques chansons de village. Petites légendes**.................. 1 vol.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

I. ***Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et Chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis**.......................... 1 vol.
II. ***La Clarté de Vie. Chansons à l'ombre. En Arcadie. Trois chansons françaises. Vision de midi. La Partenza**.......................... 1 vol.
III. ***L'Ours et l'Abbesse. Saint Martinien. Phocas le Jardinier. Sainte Marguerite de Cortone. La Rose au flot. L'Amour sacré**.......... 1 vol.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I. ***L'Ève future**.......................... 1 vol.
II. ***Contes cruels**.......................... 1 vol.
III. ***Tribulat Bonhomet** suivi de **Nouveaux Contes cruels**.......................... 1 vol.
IV. ***Axel**.......................... 1 vol.
V. ***L'Amour suprême. Akëdysséril**.......... 1 vol.
VI. ***Histoires insolites**.......................... 1 vol.
VII. ***La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde** 1 vol.
VIII. ***Morgane Elën**.......................... 1 vol.

, et spécialement pour Albert SAMAIN, lors d'une réimpression sur caractères neufs,
150 fr. et sur Arches à **60** fr.
Japon et sur Arches ne se vendent pas séparément.

urnis reliés, **aux prix suivants**:

	1/2 BASANE	1/2 CHAGRIN	1/2 VEAU	1/2 MAROQUIN
....	**31** fr. **50**	**36** fr. **50**	**48** fr. »	**51** fr. »
....	**37** fr. »	**47** fr. **50**	**60** fr. »	**63** fr. »
....	**34** fr. »	**40** fr. »	**55** fr. »	**56** fr. »
....	**40** fr. »	**50** fr. »	**68** fr. »	**73** fr. »

c coins, **37** fr. **50** — Plein parchemin janséniste, **75** fr.
faut y ajouter le prix du volume.

Principales améliorations réalisées sur les lignes de Bretagne (Été 1927)

Création **à partir du 30 Juin** à l'aller, et du **1er Juillet** au retour, d'une relation rapide de soirée entre Paris, Nantes, Le Croisic et la Bretagne.

ALLER. — 1re et 2e classes — Tous les jours (sauf les Dimanches et Fêtes entre Paris et Tours). — Paris-Quai d'Orsay dép. 16 h. 40 — Tours arr. 19 h. 49 — Saumur arr. 20 h. 33 (correspondance sur La Flèche) — Angers arr. 21 h. 09 — Nantes arr. 22 h. 19 — Saint-Nazaire arr. 23 h. 37 — Prolongé de Saint-Nazaire au Croisic (arr. 0 h. 36) les Samedis et veilles de Fêtes en Juillet, Août et Septembre, le Vendredi, du 15 Juillet au 31 Août inclus et le 31 Juillet.

RETOUR. — 1re et 2e classes — Tous les Jours (sauf les Dimanches et Fêtes entre Nantes et Paris). — Le Croisic dép. 15 h. 46 — La Baule-Escoublac dép. 16 h. 14 — Saint-Nazaire dép. 16 h. 55 — Quimper dép. 11 h. 03 — Pontivy dép. 12 h. 59 — Quiberon dép. 13 h. 06 — Nantes dép. 18 h. 35 — Angers dép. 19 h. 46 — Tours dép. 21 h. 05 — Paris-Quai d'Orsay arr. 0 h. 12

Wagon-Restaurant entre Paris et Saint-Pierre-des-Corps à l'aller, entre Angers et Saint-Pierre-des-Corps et entre Saint-Pierre-des-Corps et Paris au retour.

Nouvelle relation de jour de Paris avec Le Croisic et Quimper **à partir du 30 Juin** (toutes classes).

Paris-Quai d'Orsay dép. 12 h. 10 — Angers arr. 17 h. 20 — Nantes arr. 18 h. 42 — Saint-Nazaire arr. 20 h. 22 — Croisic arr. 21 h. 27 — Nantes dép. 18 h. 58 — Quimper arr. 23 h. 49.

Wagon-Restaurant entre Paris et Saint-Pierre-des-Corps.

Rétablissement du **1er Juillet au 2 Octobre** du train rapide 105 Paris-Le Croisic et acheminement par ce train de voitures directes 1re et 2e classes Paris-Quimper.

Paris-Quai d'Orsay dép. 9 h. 35 — Nantes arr. 15 h. 33 — La Baule-Escoublac arr. 17 h. 46 — Le Croisic arr. 18 h. 18.

Nantes dép. 15 h. 43 (train 103) — Quiberon arr. 19 h. 56 — Concarneau arr. 20 h. 46 — Quimper arr. 20 h. 22.

Voitures directes 1re et 2e classes Paris-Le Croisic, Paris-Quimper, — Wagon-Restaurant Paris-Angers.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues **par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.**

Vente au Palais de Justice, à Paris, le mercredi 6 juillet 1927, à 2 heures, en trois lots,
1° **IMMEUBLE A PARIS** (9° arrondissement).

RUE CAUMARTIN, N° 11.

Contenance 442 m. environ. Revenu brut 50.500 fr. environ. **MISE A PRIX : 900.000 FRANCS.**
2° **IMMEUBLE A PARIS** (15° arrondissement).

AVEN. FÉLIX-FAURE, N° 37.

Contenance 360 m. environ. Revenu brut 48.500 fr. environ, **MISE A PRIX : 600.000 francs.**
3° **IMMEUBLE A PARIS**

RUE D'HAUTEVILLE, N° 94,

à l'angle de cette rue et de la **RUE DE CHABROL**, N° 42 *bis*. Cont^ce 323 m. 60 environ. Revenu brut 64.000 fr. environ. **MISE A PRIX : 700.000 fr.** Plus le service d'une rente annuelle et viagère de 6.000 francs. S'adresser, pour les renseignements, à Me ROGER BERTIN, avoué poursuivant, rue de Penthièvre, n° 7. Mes Ménard, Delinon, Grolous, avoués ; Mes Poisson et Houdart, notaires à Paris. Me Maurice Martin, notaire à Troyes (Aube).

VILLE DE PARIS
ADJ^on s^r 1 ench. Ch. Not. mardi **5 JUILLET**, 13 h. 30

2 TERRAINS AU CHAMP-DE-MARS

AVENUE DE LA BOURDONNAIS
(8e *lot, Ilot 12*) **400 m.** M. à P. **1.300 f. le mètre**
AV. CH.-FLOQUET, ANGLE R. JEAN-CARRIÈS
(11e *lot, Ilot 18*) **424 m. 45.** M. à P. **1.100 f. le m.**
S'ad. Not. : Mes **BONNEL** et **BEZIN**, 14, r. des Pyramides.

VILLE DE PARIS
ADJ^on s^r 1 ench. Ch. Not. mardi **5 JUILLET**, 13 h. 30

2 TERRAINS AU CHAMP-DE-MARS

(3e *et* 4e *lots, Ilot 16*) **ALLÉE THOMY-THIERRY ET AVENUE EMILE - ACOLLAS**
540 m. chacun. M. à P. **900 f. le mètre chacun**
S'ad. Not. : **Mes BEZIN et BONNEL, 11, rue Auber.**

Vente au Palais de Justice, à Paris, le 13 Juillet 1927, à 14 heures en 3 lots,
1° **IMMEUBLE DE RAPPORT A PARIS,**

R. FONTAINE-AU-ROI

NUMÉROS 50 — 52 — 54 ET 56

Contenance 2.300 mètres environ. Revenu brut : 210.000 francs. **Mise à prix : 1.000.000 de francs.**
2° **MAISON DE RAPPORT A PARIS**

PLACE DE LA NATION, N° 26.

Contenance 274 mètres environ. Revenu brut : 28.000 francs. **Mise à prix : 200.000 francs.**
3° **PROPRIÉTÉ A PARIS**

PLACE DE LA NATION,

26 *bis* **ET 26** *ter*. Contenance 394 mètres environ. Revenu brut 12.000 fr. **M. à pr. : 260.000 francs.** S'adresser à Mes NOUEL, avoué à Paris, 46, rue de Londres ; Bourdel, notaire à Paris, et Terrat, 49, rue de la Victoire, à Paris.

Vente Palais Justice, Paris, le 20 Juillet 1927, à 2 h.

MAISON DE RAPPORT A BOIS-COLOMBES

(Seine), rue des Halles, n° 16. Revenu brut 13.600 francs environ. Mise à prix : 50.000 fr. S'adresser à Me GUÉNEPIN, avoué, 64, rue Tiquetonne ; Joly, avoué, Paris, et Sainte-Beuve, notaire à Colombes.

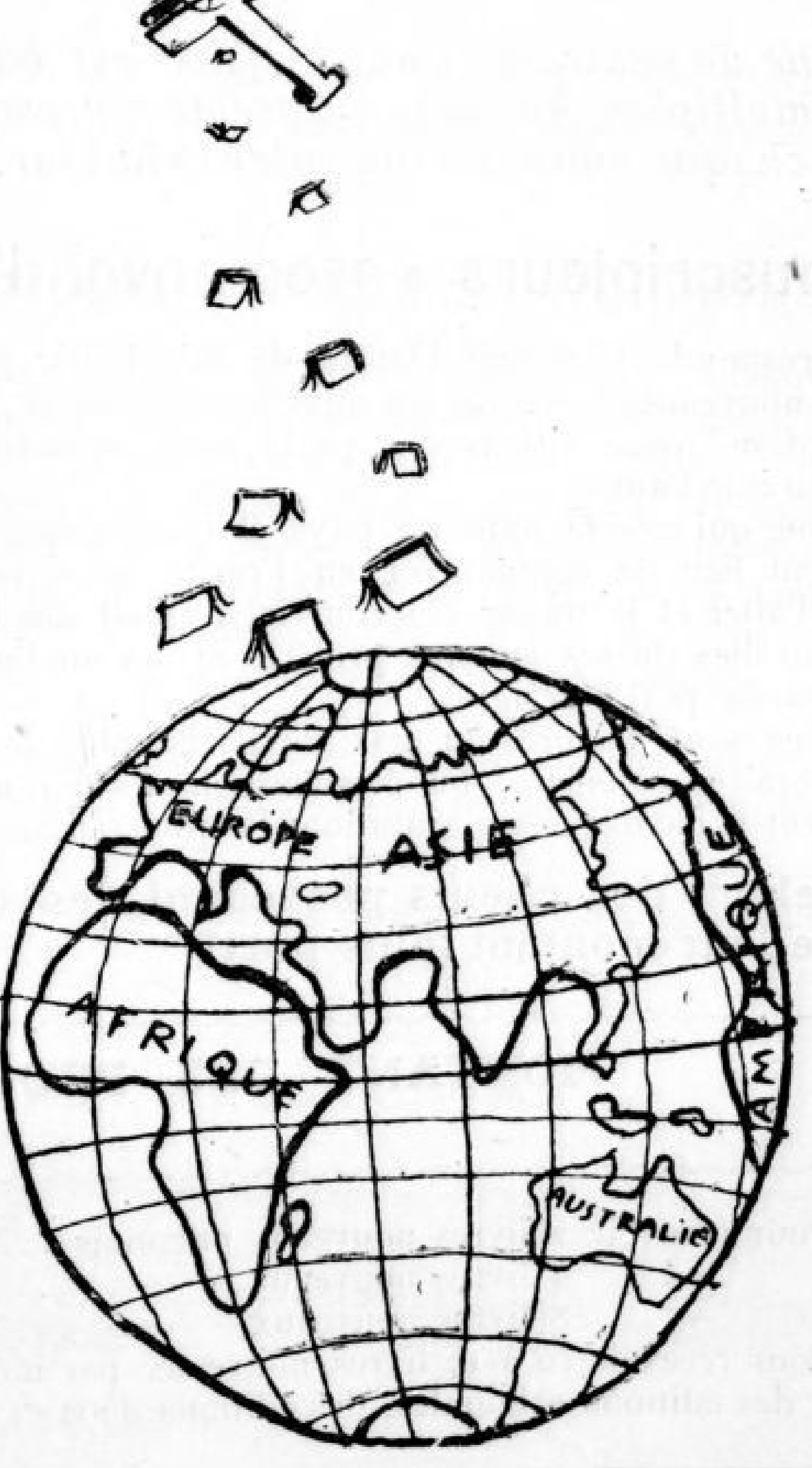
L'OFFICE DE LIVRES

du « Crapouillot »

3, place de la Sorbonne, Paris

apporte

DANS TOUS LES PAYS DU MONDE



L'AIR DE PARIS

L'OFFICE

du « Crapouillot », 3, p

L'Office de Livres de l'excellente revue littéraire, « Le C
s'adressant à tous les lettrés des colonies et de l'étranger
çaises.

Organe de centralisation, l'Office est basé sur le systè
chèques multiples. Au reçu du premier versement, un comp
averti à chaque envoi de son solde créditeur.

I. Souscripteurs « avec envoi d'office ».

Le correspondant charge l'Office de lui choisir chaque mois les meilleures nouveautés, suivant les directives données dans le bulletin de souscription (page ci-contre), qu'il peut d'ailleurs modifier à son gré, au cours de l'année.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, grâce à cette méthode nouvelle, au lieu de commander en France les livres qu'il désire et d'attendre l'aller et le retour des courriers, reçoit dès leur parution les œuvres nouvelles de ses auteurs préférés et les meilleures nouveautés dans les genres qu'il a désignés.

Les livres sont facturés au prix de Paris, plus le port, alors que certains libraires coloniaux ou étrangers font subir au livre français, en prétextant le change, les majorations les plus fantaisistes.

En dehors des clients possédant des comptes coura
gnées de leur montant (plus port).

MONTANT DES PROVISIONS A

(*Port reco*

Pour recevoir 2 livres nouveaux par mois..................
— 4 livres nouveaux — ....
— 8 livres nouveaux — ....
Pour recevoir 10 à 12 livres nouveaux par mois pendant un an,
des éditions originales, des éditions d'art et de grand luxe....

Ce tarif est basé sur le nouveau prix moyen des livr
tatif) à la revue illustrée d'arts et de lettres « Le Cr

E LIVRES

e de la Sorbonne, Paris-V^e^

llot », fonctionne depuis **4 ANS** *à la satisfaction générale,*
sirent se tenir au courant des nouveautés littéraires fran-

la ***PROVISION*** *qui supprime les frais de mandats ou*
rant est ouvert comme en banque au souscripteur qui est

II. Souscripteurs « sans envoi d'office ».

Le souscripteur, une fois sa provision déposée, se sert de son compte courant pour toutes ses commandes de librairie, qui sont toujours exécutées *par retour du courrier*.

Il peut également se servir de sa provision pour régler sans frais ses renouvellements d'abonnements aux revues et journaux, pour passer des souscriptions aux ouvrages ou collections à tirage limité, aux éditions originales et de luxe.

L'Office comporte un rayon « d'éditions originales », particulièrement bien assorti. (Catalogue mensuel sur demande.)

L'Office, d'autre part, se charge de fournir tous les ouvrages de science, de médecine, d'enseignement, de musique que ses clients désirent.

Office sert pour tous pays les commandes accompa-

ICE DE LIVRES POUR UN AN
compris)

et Colonies......	**348** fr.	—	Etranger......	**372** fr.
et Colonies......	**696** fr.	—	Etranger......	**744** fr.
et Colonies......	**1392** fr.	—	Etranger......	**1488** fr.

de **4.000** fr. à **12.000** fr. par an.

çais et le nouveau tarif postal ; l'abonnement (facul-
ot » doit être réglé en dehors.

Bulletin de souscription à l'abonnement du
" CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **55 fr.** (France) / **75 fr.** (Etranger) } pour un abonnement d'un an au " Crapouillot " (et **65 fr.** pour les pays ayant accepté le demi tarif postal.)

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires : ....

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire et de géographie ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**

, 26, Rue de Condé, PARIS (VIe)

Seine 80.493

JE CHOISIE

3,5), à 20 Francs le volume

DE :

LINCK

.... 1 vol.

.... 1 vol.

S

es. Le **Pèlerin pas-**
isage. **Sylves. Éry-**
s........ 1 vol.
.... 1 vol.

NIER

çaise

Cité des eaux. 1 vol.
des heures.. 1 vol.
ns............ 1 vol.
ent. **Sites. Episode.**
.... 1 vol.
nciens et **romanes-**
.... 1 vol.

AUD

les manuscrits originaux
re et annotés par Paterne
vés. Préface de Paul
.... 1 vol.

BACH

Règne du silen-
.... 1 vol.
r du **Ciel natal. Plu-**
.... 1 vol.

IN

menté de plusieurs poè-
.... 1 vol.
onie **héroïque. Aux**
.... 1 vol.
s **inachevés..** 1 vol.

OB

.... 1 vol.
Libro della mia Me-
.... 1 vol.

LAURENT TAILHADE

I. ***Poèmes élégiaques**........................ 1 vol.
II. ***Poèmes aristophanesques**.................. vol.

JEAN DE TINAN

I. ***Pensés-tu réussir?** ou *les Différentes Amours de mon ami Raoul de Vallonges*..................... 1 vol.
II. ***Aimienne** ou *le Détournement de mineure*. **L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse**.......... 1 vol.

ÉMILE VERHAEREN

I. ***Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie**................................ 1 vol.
II. ***Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille.** 1 vol.
III. ***Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route**................................ 1 vol.
IV. ***Les Blés mouvants. Quelques chansons de village. Petites légendes**.................... 1 vol.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

I. ***Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et Chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis**.............................. 1 vol.
II. ***La Clarté de Vie. Chansons à l'ombre. En Arcadie. Trois chansons françaises. Vision de midi. La Partenza**........................... 1 vol.
III. ***L'Ours et l'Abbesse. Saint Martinien. Phocas le Jardinier. Sainte Marguerite de Cortone. La Rose au flot. L'Amour sacré**........... 1 vol.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I. ***L'Ève future**............................ 1 vol.
II. ***Contes cruels**........................... 1 vol.
III. ***Tribulat Bonhomet** suivi de **Nouveaux Contes cruels**................................ 1 vol.
IV. ***Axel**................................... 1 vol.
V. ***L'Amour suprême. Akëdysséril**.......... 1 vol.
VI. ***Histoires insolites**.................... 1 vol.
VII. ***La Révolte. L'Évasion. Le Nouveau Monde** 1 vol.
VIII. ***Morgane. Elën**......................... 1 vol.

et spécialement pour Albert SAMAIN, lors d'une réimpression sur caractères neufs,
150 fr. et sur Arches à 60 fr.
Japon et sur Arches ne se vendent pas séparément.

rnis reliés, aux prix suivants:

	1/2 BASANE	1/2 CHAGRIN	1/2 VEAU	1/2 MAROQUIN.
....	31 fr. 50	36 fr. 50	48 fr. »	51 fr. »
....	37 fr. »	47 fr. 50	60 fr. »	63 fr. »
....	34 fr. »	40 fr. »	55 fr. »	56 fr. »
....	40 fr. »	50 fr. »	68 fr. »	72 fr. »

coins, 37 fr. 50 — Plein parchemin janséniste, 75 fr.
faut y ajouter le prix du volume.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

ÉTÉ 1927
Circuit en Auto-Car
dans

LE HAUT-QUERCY ET LE BAS-LIMOUSIN

Du 14 Juillet au 30 Septembre

Au Départ de ROCAMADOUR (Gare)

Départ 10 h. — Retour vers 19 h.

Circuit I. — *Lundi, Mercredi, Vendredi.* — Rocamadour-Ville, Grottes de Lacave, Souillac, Saint-Sozy, Meyronne.

Prix du transport : **30** fr. par place.

Circuit II. — *Mardi, Jeudi, Samedi.* — Gouffre de Padirac, Gorges d'Autoire, Castelnau-Bretenoux, Saint-Céré, Grotte de Presque, Gramat.

Prix du transport : **40** fr. par place.

N.-B. — Il existe également au départ de Rocamadour-gare des services d'auto-cars pour : Rocamadour-Ville (correspondance aux principaux trains) ; le gouffre de Padirac (services bi-quotidiens) ; un voyage de 6 jours aux Gorges du Tarn par le Rouergue et un voyage de 6 jours aux Monts du Cantal par les vergers du Bas-Limousin.

Au départ de BRIVE (Gare)

Départ 13 h. 00. — Retour vers 19 h. 30. — *Tous les mardis.*

Objat, Pompadour, Chartreuse du Glandier, Vigeois, Uzerche, Donzenac.

Prix du transport : **50** fr. par place.

Le nombre des places étant limité, les touristes ont intérêt à retenir leurs places à l'avance, moyennant un droit de location fixé à 1 fr. par place : pour les circuits du Haut-Quercy, aux guichets de la gare de Rocamadour, ainsi qu'aux bureaux de la Société des Auto-Cars à Rocamadour-Gare et Rocamadour-Ville ; pour le circuit du Bas-Limousin, aux guichets de la gare de Brive.

EXCURSIONS EN AUTO-CAR
au départ des Plages de l'embouchure de la Loire

PORNICHET - LA BAULE - LE POULIGUEN

Du 14 Juillet au 15 Septembre 1927

CIRCUIT I. — *Tous les Dimanches* (*après-midi*)

Pornichet — La Baule — Le Pouliguen — Pointe de Penchâteau — Les Rochers de la Grande Côte — Le Croisic — Saillé — La Turballe — Piriac — Guérande — Le Pouliguen — La Baule — Pornichet.

CIRCUIT II. — *Tous les Jeudis* (*après-midi*)

Pornichet — La Baule — Le Pouliguen — Guérande — La Grande Brière — Château de la Bretesche (xv[e] s.) — Calvaire de Pont-Château — Montoir — Saint-Nazaire — Pointe de Chemoulin — Saint-Marc — Sainte-Marguerite — Pornichet.

CIRCUIT III. — *Tous les samedis* (*journée entière*)

Pornichet — La Baule — Le Pouliguen — Guérande — La Roche-Bernard — Péaule — Rochefort-en-Terre — Malestroit — Ploërmel — Josselin — La Roche-Bernard — Le Pouliguen — La Baule — Pornichet.

Prix quelle que soit la station de départ :

Circuit I : 27 fr. — Circuit II : 32 fr. — Circuit III : 62 fr.

Le nombre des places étant limité, il est recommandé de les retenir à l'avance.

Vente de billets et départ des voitures : Auto-cars Hubert, avenue de la Gare, à Pornichet ; Syndicat d'Initiative, boulevard de la Plage, à La Baule ; Agence Duchemin, au Pouliguen.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

***Ces annonces sont exclusivement reçues* par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.**

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE LÉON BLOY

ROMAN

LA FEMME PAUVRE. Épisode Contemporain. Vol. in-16 12 »
LE DÉSESPÉRÉ. Nouvelle édition. Volume in-16 .... 12 »

LITTÉRATURE

LE FILS DE LOUIS XVI, avec un portrait de Louis XVII. Vol. in-16 .... 12 »
EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS. Vol. in-16 .... 12 »
EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS. Nouvelle série. Vol. in-16 12 »
LES DERNIÈRES COLONNES DE L'ÉGLISE. Vol. in-18.. 12 »
PAGES CHOISIES, 1884-1905. Vol. in-18 .... 12 »
LE MENDIANT INGRAT, 1892-1895. 2 vol. in-16........ 24 »
MON JOURNAL, 1896-1900. 2 vol. in-16 .... 24 »
QUATRE ANS DE CAPTIVITÉ A COCHONS-SUR-MARNE, 1900-1904. 2 vol. in-16 .... 24 »
L'INVENDABLE, 1904-1907. Volume in-16.................. 12 »
LE VIEUX DE LA MONTAGNE, 1907-1910. Préface par André DUPONT. Volume in-16 .... 12 »
L'AME DE NAPOLÉON. Volume in-16.......................... 12 »
LE PÈLERIN DE L'ABSOLU, 1910-1912. Volume in-16.... 12 »
AU SEUIL DE L'APOCALYPSE, 1913-1915. Volume in-16 12 »
MÉDITATIONS D'UN SOLITAIRE EN 1916. Volume in-16 12 »
DANS LES TÉNÈBRES. Volume in-16.......................... 12 »
LA PORTE DES HUMBLES, 1915-1917. Volume in-16.... 12 »

Bulletin de souscription à l'abonnement du
" CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **55 fr.** (France) / **75 fr.** (Etranger) } pour un abonnement d'un an au " Crapouillot "
(et **65 fr.** pour les pays ayant accepté le demi tarif postal.)

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire et de géographie ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie Française

POÉSIE

Premiers Poèmes. Volume in-18.......... 12 »
Poèmes, 1887-1892. Volume in-18.......... 12 »
Les Jeux rustiques et divins. Volume in-18.......... 12 »
Les Médailles d'Argile. Volume in-18.......... 12 »
La Cité des Eaux, poèmes. Volume in-18.......... 12 »
La Sandale ailée. Volume in-18.......... 12 »
Le Miroir des Heures. Volume in-18.......... 12 »
1914-1916, *Poésies.* Volume petit in-18.......... 12 »
Vestigia Flammæ, *Poésies.* Volume in-16.......... 12 »

ROMAN

La Canne de Jaspe. Volume in-18.......... 12 »
La Double Maîtresse. Volume in-18.......... 15 »
Les Amants singuliers. Volume in-18.......... 12 »
Le Bon Plaisir. Volume in-18.......... 12 »
Le Mariage de Minuit. Volume in-18.......... 12 »
Les Vacances d'un jeune homme sage. Volume in-18.......... 12 »
Les Rencontres de M. de Bréot. Volume in-18.......... 12 »
Le Passé Vivant, *roman moderne.* Volume in-18.......... 12 »
La Peur de l'Amour. Volume in-18.......... 12 »
Couleur du Temps. Volume in-18.......... 12 »
La Flambée. Volume in-18.......... 12 »
L'Amphisbène, *roman moderne.* Volume in-18.......... 12 »
Le Plateau de Laque. Volume in-18.......... 12 »
Romaine Mirmault. Volume in-18.......... 12 »
L'Illusion héroïque de Tito Bassi. Volume in-18.......... 12 »
Histoires incertaines. Volume in-16.......... 12 »
La Pécheresse, *Histoire d'amour.* Volume in-16.......... 12 »
Les Bonheurs perdus, nouvelles. Volume in-16.......... 12 »
L'Escapade. Volume in-16.......... 12 »

LITTERATURE

Figures et Caractères. Volume in-18.......... 12 »
Sujets et Paysages. Volume in-18.......... 12 »
Discours de Réception à l'Académie française. Brochure in-18.......... 12 »
2 30
Portraits et Souvenirs. Volume in 18.......... 12 »
Esquisses Vénitiennes. Volume in-16.......... 9 »
Proses datées. Volume in-16.......... 12 »

THEATRE

Le Théâtre aux Chandelles : Les Scrupules de Sganarelle. Volume in-18.......... 12 »
12 »

A LA MÊME LIBRAIRIE :

JEAN DE GOURMONT

Henri de Régnier et son Œuvre. (Collection *les Hommes et les Idées*). Avec un portrait et un autographe. Vol. in-16.......... 2 50

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

ÉTÉ 1927

Circuit en Auto-Car

dans

LE HAUT-QUERCY ET LE BAS-LIMOUSIN

Du 14 Juillet au 30 Septembre

Au Départ de ROCAMADOUR (Gare)

Départ 10 h. — Retour vers 19 h.

Circuit I. — *Lundi, Mercredi, Vendredi.* — Rocamadour-Ville, Grottes de Lacave, Souillac, Saint-Sozy, Meyronne.

Prix du transport : **30** fr. par place.

Circuit II. — *Mardi, Jeudi, Samedi.* — Gouffre de Padirac, Gorges d'Autoire, Castelnau-Bretenoux, Saint-Céré, Grotte de Presque, Gramat.

Prix du transport : **40** fr. par place.

N.-B. — Il existe également au départ de Rocamadour-gare des services d'auto-cars pour : Rocamadour-Ville (correspondance aux principaux trains) ; le gouffre de Padirac (services bi-quotidiens) ; un voyage de 6 jours aux Gorges du Tarn par le Rouergue et un voyage de 6 jours aux Monts du Cantal par les vergers du Bas-Limousin.

Au départ de BRIVE (Gare)

Départ 13 h. 00. — Retour vers 19 h. 30. — *Tous les mardis.*

Objat, Pompadour, Chartreuse du Glandier, Vigeois, Uzerche, Donzenac.

Prix du transport : **50** fr. par place.

Le nombre des places étant limité, les touristes ont intérêt à retenir leurs places à l'avance, moyennant un droit de location fixé à 1 fr. par place : pour les circuits du Haut-Quercy, aux guichets de la gare de Rocamadour, ainsi qu'aux bureaux de la Société des Auto-Cars à Rocamadour-Gare et Rocamadour-Ville ; pour le circuit du Bas-Limousin, aux guichets de la gare de Brive.

EXCURSIONS EN AUTO-CAR

au départ des Plages de l'embouchure de la Loire

PORNICHET - LA BAULE - LE POULIGUEN

Du 14 Juillet au 15 Septembre 1927

CIRCUIT I. — *Tous les Dimanches (après-midi)*

Pornichet — La Baule — Le Pouliguen — Pointe de Penchâteau — Les Rochers de la Grande Côte — Le Croisic — Saillé — La Turballe — Piriac — Guérande — Le Pouliguen — La Baule — Pornichet.

CIRCUIT II. — *Tous les Jeudis (après-midi)*

Pornichet — La Baule — Le Pouliguen — Guérande — La Grande Brière — Château de la Bretesche (xve s.) — Calvaire de Pont-Château — Montoir — Saint-Nazaire — Pointe de Chemoulin — Saint-Marc — Sainte-Marguerite — Pornichet.

CIRCUIT III. — *Tous les samedis (journée entière)*

Pornichet — La Baule — Le Pouliguen — Guérande — La Roche-Bernard — Péaule — Rochefort-en-Terre — Malestroit — Ploërmel — Josselin — La Roche-Bernard — Le Pouliguen — La Baule — Pornichet.

Prix quelle que soit la station de départ :

Circuit I : 27 fr. — Circuit II : 32 fr. — Circuit III : 62 fr.

Le nombre des places étant limité, il est recommandé de les retenir à l'avance.

Vente de billets et départ des voitures : Auto-cars Hubert, avenue de la Gare, à Pornichet ; Syndicat d'Initiative, boulevard de la Plage, à La Baule ; Agence Duchemin, au Pouliguen.